

LA SUISSE



ILLUSTRÉE.

CHR. KRÜSI, BAILE.

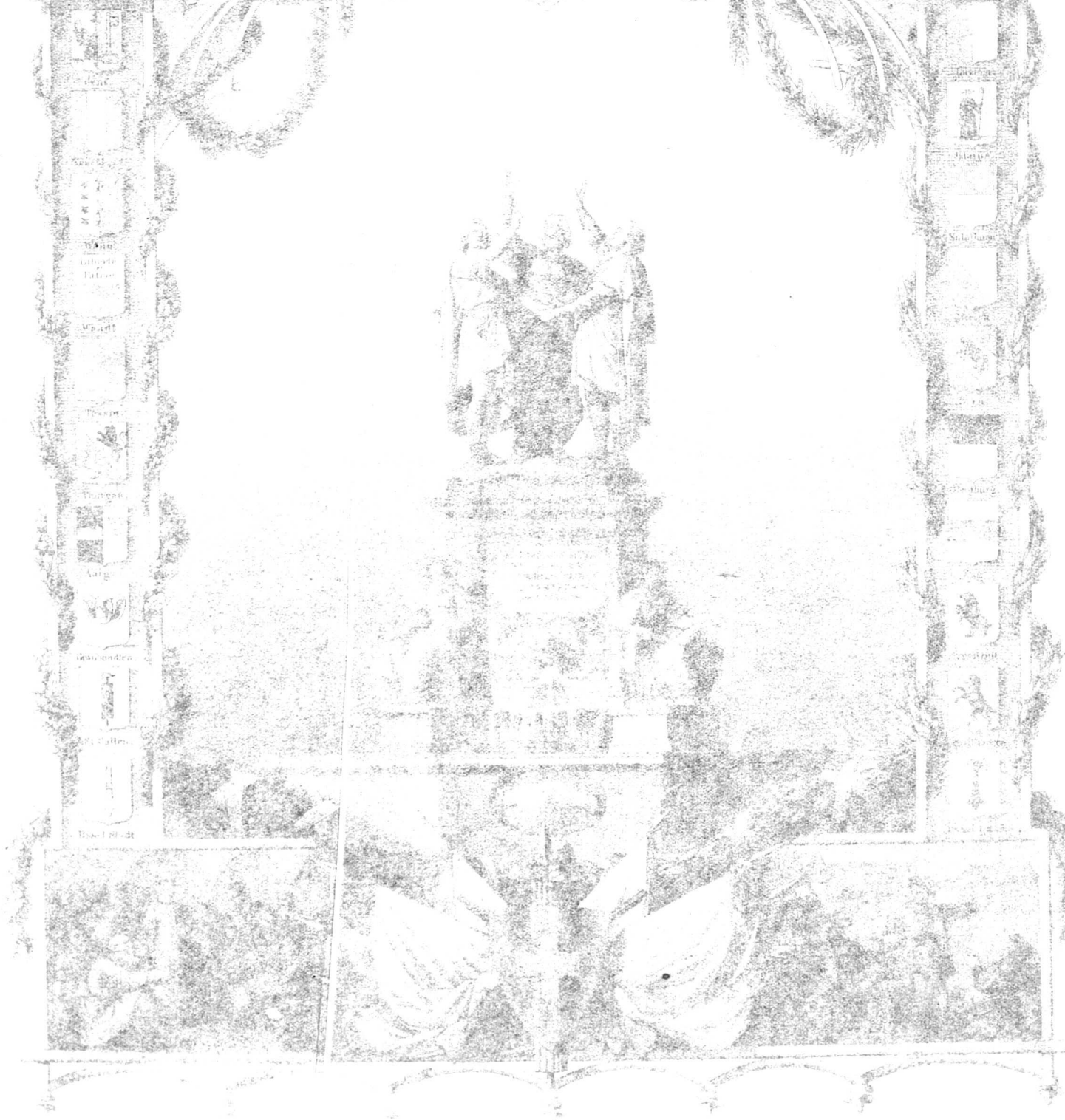
LA
SUISSE ILLUSTRÉE.





LA SUISSE ILLUSTRÉE.

Für Schweizer und Fremde in Bild und Wort.



LA SUISSE ILLUSTRÉE.

Das Schweizerland in Bild und Wort.



Genève



Neuchâtel



Valais
Liberté
Patrie.



Vaud



Ticino



Thurgau



Aargau



Graubünden



St. Gallen



Basel-Stadt



Lucerne



Glarus



Solothurn



Zürich



Bern



Fribourg



Zug



Appenzell



Schaffhausen



Basel-Land



WIR WOLLEN SEIN
EIN EING VÖLK VON
BRÜDERN, IN KEINER
NOTH UNS TRENNEN
UND GEFAHR.



LA SUISSE ILLUSTRÉE.

VUES PITTORESQUES

dessinées et gravées sur acier

par

DIVERS ARTISTES.

Études historiques, descriptions, législation, mœurs etc.

par

MM. F. Flocon, les prof. Dr. Vouga et A. Daguet.

SECONDE PARTIE.

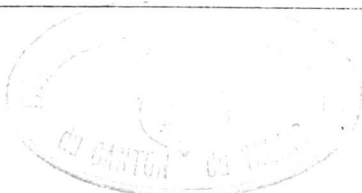


CHR. KRÜSI, IMPRIMEUR-EDITEUR.

London.
WILLIAMS & NORGATE,
14, Henrietta-Street, Covent-Garden.

Paris.
A. FRANK,
67, rue Richelieu, 67.

New-York.
BERNHARD WESTERMANN & Cie
410, Broadway.



Rh 333/2

Table des matières.

	Pag.
La Suisse , introduction	1
Les Grisons , introduction	25
Coire	33
Domleschg	35
Thusis et la Via Mala	41
Dissentis	45
Prettigau	49
Engadine	55
Canton de St-Gall , introduction	61
La ville de St-Gall	65
Pfeffers	77
Le lac de Wallenstatt	83
Rapperswyl	87
Wildhaus	97
Canton d'Appenzell , introduction	121
Rhodes intérieures	133
" extérieures	145
Canton de Glaris , introduction	181
Näfels	191
La vallée de la Linth	195
Glaris	199
Canton de Thurgovie , introduction	205
Frauenfeld	213
Châteaux de la Thurgovie	215
Canton de Zurich , introduction	219
La ville de Zurich	233
Wädenswyl	237
Le château de Kybourg et Winterthour	243
Uster	253
Ville et Canton de Zoug	257
Canton d'Unterwalden , introduction	263
De Beckenried à Stanz	265
Engelberg	287
Canton d'Uri	293
Canton de Schwyz , introduction	333
Righi	335
Le couvent d'Einsiedeln	339
La destruction de Goldau	345
Canton de Lucerne , introduction	351
La ville de Lucerne	357
Le Pilate	367
Sempach	371
L'Entlebuch	381

	Pag.
Canton d'Aargovie , introduction *	389
Wildeggen	397
Habsbourg	407
Schinznach	415
Le couvent de Muri	425
Lenzburg	429
Baden	433
Canton de Schaffhouse , introduction	441
La ville de Schaffhouse et la chute du Rhin	449
Canton de Soleure , introduction	457
La ville de Soleure et l'Ermitage	475
Canton de Bâle-ville	481
Canton de Bâle-campagne , introduction	491
Liestal	509
Châteaux de Bâle-campagne	515
Canton de Berne , vieux canton, introduction	519
Berne, Thoun et Berthoud	551
Cimes, glaciers et cascades	565
Nouveau canton	573
Canton de Fribourg , introduction	585
Villes et villages du canton	609
Canton de Neuchâtel , introduction	617
Orographie et géologie du canton de Neuchâtel	693
Neuchâtel et ses environs	707
Etablissement hydrotérapique de Chanéla	723
Le val de Travers	739
Le val de Ruz et les montagnes Neuchâteloises	749
Canton de Vaud , introduction	769
Lieux remarquables: Montreux, Vevey, Chillon, Yverdon, Grandson, Yvonand, Lausanne	793
Canton de Genève , le Léman	805
Lieux remarquables, culture intellectuelle	825
Canton du Valais	833
Curiosités et lieux remarquables	851
Canton du Tessin	861

* C'est ici que commence la seconde partie.

Tableau et ordre des gravures dans la première partie.

	Pag.		Pag.
1. Titre (première partie)		39. Engelberg	287
2. Coir, souvenir	33	40. Altorf, souvenir	291
3. Via mala	39	41. Altorf, vue générale	293
4. Ober-Engadine	45	42. Rutli, souvenir	295
5. Engadine, souvenir	55	43. Rutli, vue générale	297
6. St-Maurice (Grison)	49	44. St-Marie au Sonnenberg (Seelisberg)	301
7. Passage d'Albula	51	45. Tunnel sur la route de l'Axen	303
8. St-Gall, souvenir	65	46. Partie sur la route de l'Axen	305
9. St-Gall, vue générale	69	47. Chapelle de Guillaume Tell (au lac)	307
10. Grotte de la Tamina (Pfäfers)	75	48. Château de Gessler	309
11. Ragatz, souvenir	79	49. Burglen	311
12. Lac de Wallenstatt	83	50. Schächenbach	313
13. Rapperswyl	87	51. Amsteg	313
14. Maison de naissance de Zwingli	97	52. Wasen	315
15. Souvenir de la tournée sur le chemin de fer de l'Union Suisse	103	53. Göschenen	315
16. Rorschach	111	54. La route de St-Gotthard dans les Schöellenen	317
17. Souvenir du canton d'Appenzell	119	55. Hospice sur le St-Gotthard	319
18. Gais	125	56. Realp	321
19. Appenzell avec le panorama du Säntis	133	57. Pont du Diable	321
20. Seealpsee	139	58. Hospenthal	321
21. Herisau	145	59. Maderanerthal	323
22. Heiden	151	60. Schwyz	325
23. Glaris, souvenir	181	61. Lowerzersee	327
24. Stachelberg, les bains	187	62. Vitznau vers le lac	329
25. Pont de Panten et Gorge de la Linthe etc.	195	63. Chemin de fer en dessus de Vitznau	333
26. Weesen vers Glaris	203	64. Righi-Kaltbad	335
27. Frauenfeld, souvenir	213	65. Pont du Schmurrtobel	337
28. Arbon	217	66. Righi, souvenir	339
29. Zurich, souvenir	223	67. Einsiedeln, aux Ermites, souvenir	343
30. Zurich, vue générale	231	68. Ecoulement de Goldau	349
31. Lac de Zurich, I, souvenir	239	69. Chemin de fer d'Arth au Righi	351
32. Lac de Zurich, II, souvenir	243	70. Lucerne, vers le Righi	357
33. Winterthour	249	71. Lucerne, vers le Pilate	361
34. Zoug, souvenir	257	72. Lucerne, souvenir	363
35. Aegeriesee	261	73. Monument du Lion à Lucerne	365
36. Beckenried	265	74. Vue du lac des quatre cantons près de Brunnen	367
37. Stans	273	75. Pilate	369
38. Stansstaad	281	76. Chapelle de Sempach	373



Tableau et ordre des gravures dans la seconde partie.

	Pag.		Pag.
77. Titre (seconde partie)		119. Une partie au Reichenbach	569
78. L'Argovie, souvenir	389	120. Souvenir du Haslithal	571
79. Aarau	399	121. Handeck	573
80. Habsbourg	407	122. Hospice du Grimsel	575
81. Aarbourg.	417	123. La Kander et le passage de la Gemmi vers Louèche	579
82. Baden	433	124. Bienne	581
83. Schaffhouse, souvenir	441	125. L'Isle de St-Pierre au lac de Bienne	583
84. Schaffhouse, vue générale	447	126. Fribourg, souvenir	593
85. Chûte du Rhin près Schaffhouse	453	127. Fribourg, vue générale	601
86. Soleure, souvenir	461	128. Neuchâtel, souvenir	709
87. Soleure, vue générale	465	129. Chaux-de-Fonds, souvenir	737
88. Falkenstein, château	471	130. Chaux-de-Fonds, vue générale	745
89. Chapelle de la Ste-Vérene	475	131. Locle, souvenir	753
90. Bâle, souvenir	485	132. Moulin souterrain près de Locle	765
91. Bâle, vue du vieux pont du Rhin	491	133. Lausanne, souvenir	769
92. Bâle, vue place du marché	499	134. Lausanne, vue générale	775
93. Liestal	513	135. Morges, souvenir	781
94. Berne, souvenir	519	136. Vevey, souvenir	789
95. Berne, vue générale	521	137. Au bord du lac de Genève, souvenir	793
96. Thoune	523	138. Château de Chillon	801
97. Château de Schadau	525	139. Chêne du Montblanc, vue prise à St-Cergues	803
98. Spiez	527	140. Genève, souvenir de la rive gauche	809
99. Interlaken, souvenir	529	141. Genève, souvenir de la rive droite	813
100. Interlaken, vue vers la Jungfrau	531	142. Genève, vue du pont du Montblanc	817
101. Interlaken, vers le lac de Thoune	533	143. Genève, vue générale	825
102. Oeschenensee (lac d'Oeschenen)	535	144. Sion, souvenir	833
103. Staubbach	537	145. Sion, vue générale	837
104. Wengernalp	339	146. St-Maurice (Valais)	841
105. Murren, Trummelbach et Trachsellaunen	541	147. Gorge de Triente	843
106. Murren, la chène de la Jungfrau	543	148. Viège	845
107. Frouitigen	545	149. Hospice du St-Bernhard	847
108. Engstlenalp	547	150. Canton de Valais, souvenir	849
109. Finsteraarhorn	549	151. Tête noire	851
110. Zweilutschinen	551	152. Louèche, souvenir	853
111. Lauterbrunnen	553	153. Avalange sur la route du Simplon	855
112. Grindelwald, souvenir	555	154. Hôtel au glacier du Rhone	857
113. Glacier de Grindelwald	557	155. Zermatt et le mont Cervin	859
114. Grindelalp	559	156. Mer du glacier d'Aletsch	861
115. Lac de Brienz	561	157. Lugano, souvenir	871
116. Well- und Wetterhorn	563	158. Lugano, vue générale	881
117. Reichenbach	565	159. Bellinzona	885
118. Chûte du Giessbach	567	160. Locarno	889

LE CANTON D'ARGOVIE.

Champs fertiles, ceints de collines, beaux troupeaux et joyeux bergers, voilà l'Argovie. Dans les forêts qui décorent vallées et montagnes, il ne manque pas de chasseurs, mais souvent de chevreuils. Si les montagnes n'y sont pas couronnées d'un blanc diadème, les raisins valent bien la glace. Vivent l'Argovie et ceux qui l'habitent. Il n'est pas sous la calotte des cieux d'aussi joli pays. [Traduction de Henri Zschokke.]

L'Argovie est bien un joyeux et charmant petit pays, au milieu duquel la longue vallée de la Limmath, qui continue à partir de Windisch et suit le cours de l'Aar, se distingue par la grâce de ses paysages. Les flots limpides et azurés de l'Aar, dont la fraîcheur rappelle l'origine glaciaire, glissent rapides entre des champs couverts de riches moissons, des vergers, des taillis et des coteaux escarpés plantés de vignes; çà et là l'onde s'écarte et caresse de petites îles couvertes d'épais buissons, retraites chéries des oiseaux de rivage, et son joyeux bruissement accompagne le son argentin des clochettes des troupeaux qui errent sur les rives herbeuses. Tous les fruits de nos climats mûrissent à l'envi dans les vastes champs exposés en plein soleil, qui s'étendent en plaine jusqu'au pied des collines, sur leurs pentes adoucies, sur leurs larges croupes encore assez élevées. Les pampres tapissent tous les revers méridionaux des coteaux et portent d'excellents raisins, dont le suc produit un vin à fumet apprécié. Sur les plateaux l'avoine croît encore, et plus haut, sur les montagnes qu'ils supportent, s'étendent de vastes pâturages, où les vachers mènent pendant l'été leur vie active et joyeuse.

Sur les revers orientés au nord, des bois touffus, aux teintes vert sombre, jettent leurs grandes ombres au milieu du paysage ensoleillé.

Tout cela fait dès longtemps de l'Argovie un coin de terre privilégiée, dont la possession ne tentait pas uniquement par des motifs politiques la puissante et orgueilleuse cité de Berne. A des époques relativement anciennes de notre histoire, l'Argovie était déjà fort peuplée, et antérieurement à l'invasion romaine en Helvétie, le triangle compris entre l'Aar et la Reuss paraît avoir été dès longtemps occupé par la population helvète. C'est l'opinion fondée sur les recherches intelligentes de Ferdinand Keller et appuyée par César lui-même lorsqu'il dit que les Celtes occupaient de préférence les îles, les presqu'îles formées par les sinuosités du cours des rivières, et les pointes comprises entre le confluent de rivières,

toutes localités faciles à défendre et propres à servir de refuges et de forteresses. La désignation de Vindonissa, ville élevée à l'endroit du Windisch actuel, et tous les débris antiques qu'on y a découverts, démontrent que le plateau compris entre les deux rivières était déjà habité et occupé avant la conquête romaine.

Vindonissa fut la première localité de la Suisse orientale que les Romains occupèrent et dont ils firent une station militaire. Sous Auguste c'était là le dépôt de la treizième double-légion, qui fut plus tard relevée par la vingt-et-unième surnommée rapace. Sous Vespasien, cette légion fut envoyée ailleurs et remplacée par la onzième dite Claudia pia fidelis. Plus tard, probablement sous Domitien et Trajan, lorsque toute la contrée comprise entre Strasbourg et Augsbourg eut été incorporée à l'empire, cette onzième légion fut transférée sur la rive droite du Rhin. De ce moment l'Helvétie resta pendant un siècle et demi province romaine et en parfait état de paix, mais Vindonissa perdit son ancienne importance comme ville militaire, tout en restant, jusqu'aux invasions allemandes du troisième siècle, l'une des principales villes de l'Helvétie. Malgré plusieurs invasions et dévastations successives, cette ville paraît avoir conservé quelques restes de son ancienne splendeur, car, au sixième siècle, elle apparaît, sans doute pendant fort peu de temps, comme siège d'un évêque.

Quant à la position qu'on peut assigner à la Vindonissa romaine, par l'examen de ce qui s'en est conservé, elle est douteuse, et la première autorité en ces questions archéologiques, le docteur Ferdinand Keller de Zurich, fait observer qu'en parcourant les champs sur l'emplacement desquels cette cité a dû être bâtie, on s'étonne de ne rencontrer traces de murs d'enceinte, de fondations de tours, de débris de bâtiments publics, car il n'est pas resté à la surface du sol un seul mur d'origine romaine. On ne peut s'expliquer l'absence de ces vestiges de l'ancienne cité qu'en admettant, que tout ce qui restait de murs fut employé comme matériaux de construction à l'époque des invasions allemandes, puis plus tard, lors de la construction de la forteresse d'Altenbourg, de celle de la ville de Brugg et de ses murs d'enceinte, et, en dernier lieu, lors de l'érection du couvent de Königsfelden qui est entouré de murailles épaisses. On se convainc également que cette ville militaire n'eut jamais l'étendue et l'importance des colonies voisines d'Avenches

(Aventicum) et d'Augusta Rauracorum. Les fouilles faites pendant plusieurs années sur cet emplacement démontrent qu'il y exista sans doute plusieurs établissements créés dans un but militaire, mais jamais de théâtre, de temples, de monuments décorés de sculptures, ou de colonnes à chapiteaux, dont on ne retrouve nulle part des restes dans le sol, non plus que murés dans les constructions postérieures signalées, de sorte que ces établissements n'eurent jamais un cachet urbain et civil. Le seul reste de fortifications romaines est la tour noire qui fut construite plus tard pour défendre le pont sur l'Aar de la route militaire de Vindonissa à Augusta Rauracorum. La destruction de Vindonissa a été si complète, qu'il est absolument impossible aujourd'hui de désigner l'emplacement des casernes, arsenaux, ateliers et monuments publics dont les inscriptions qu'on possède font mention, non plus que de retrouver la position des tours de défense, le tracé du mur d'enceinte, et de deviner le genre de fortification de cette place.

Malgré la difficulté de la tâche, à force de persévérance, nos archéologues sont parvenus à retrouver sur le territoire argovien bien d'autres antiquités romaines, et l'on pouvait s'y attendre puisqu'il s'y trouvait deux localités importantes de l'époque, Vindonissa et Aquæ (Baden), puis de nombreux cantonnements militaires, et déjà au 1^{er} siècle des magasins destinés à l'approvisionnement des légions. Dans sa statistique des établissements romains dans la Suisse orientale (Zurich 1864), Ferdinand Keller indique comme localités possédant des ruines et débris de l'époque romaine, Buelisacker près de Waltenwil, Koblenz, Gränichen, Oberkulm, Lenzbourg, Sarmensdorf, Wettingen, Zofingen, Ober-Entfelden, Kirchberg près d'Aarau, et surtout Baden; il donne dans cet ouvrage, comme dans ses autres travaux, des renseignements nombreux et précieux sur ce qui existe d'origine romaine dans ces localités.

Le moyen âge a laissé beaucoup plus de souvenirs que la Rome antique, dans cette Argovie; le pays des châteaux et des burgraves, qui s'étendait jadis du Jura aux Alpes, et des bords du Rhin à ceux du lac de Thoune, vaste contrée dont le canton actuel d'Argovie, qui en a conservé le vieux nom germanique et le transmettra aux siècles futurs, n'occupe qu'une portion.

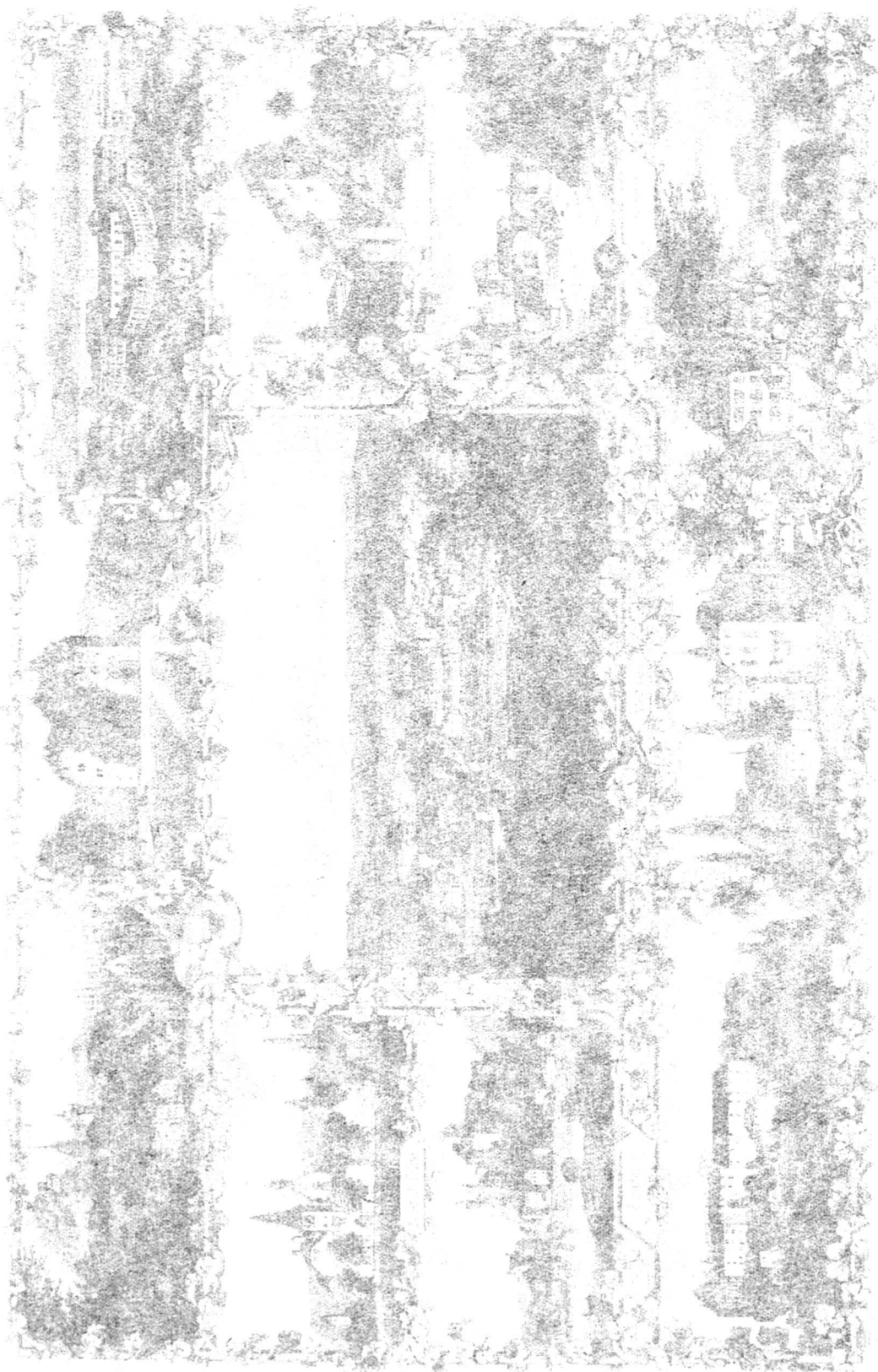
Cette partie de la vieille Argovie est précisément très riche en ruines de vieux castels féodaux, et l'on y compte plus de 80 de ces burgs plus ou moins reconnaissables, vieux témoins d'une brillante époque chevaleresque, où de nombreux seigneurs régnaient sur le pays et occupaient tous les degrés de la hiérarchie féodale, comtes, barons, chevaliers et domzels, qui tous avaient le droit de justice, droit qui, à cette époque, constituait, avec celui de réunir des troupes sous sa bannière, les deux attributs principaux de la souveraineté politique. Nous

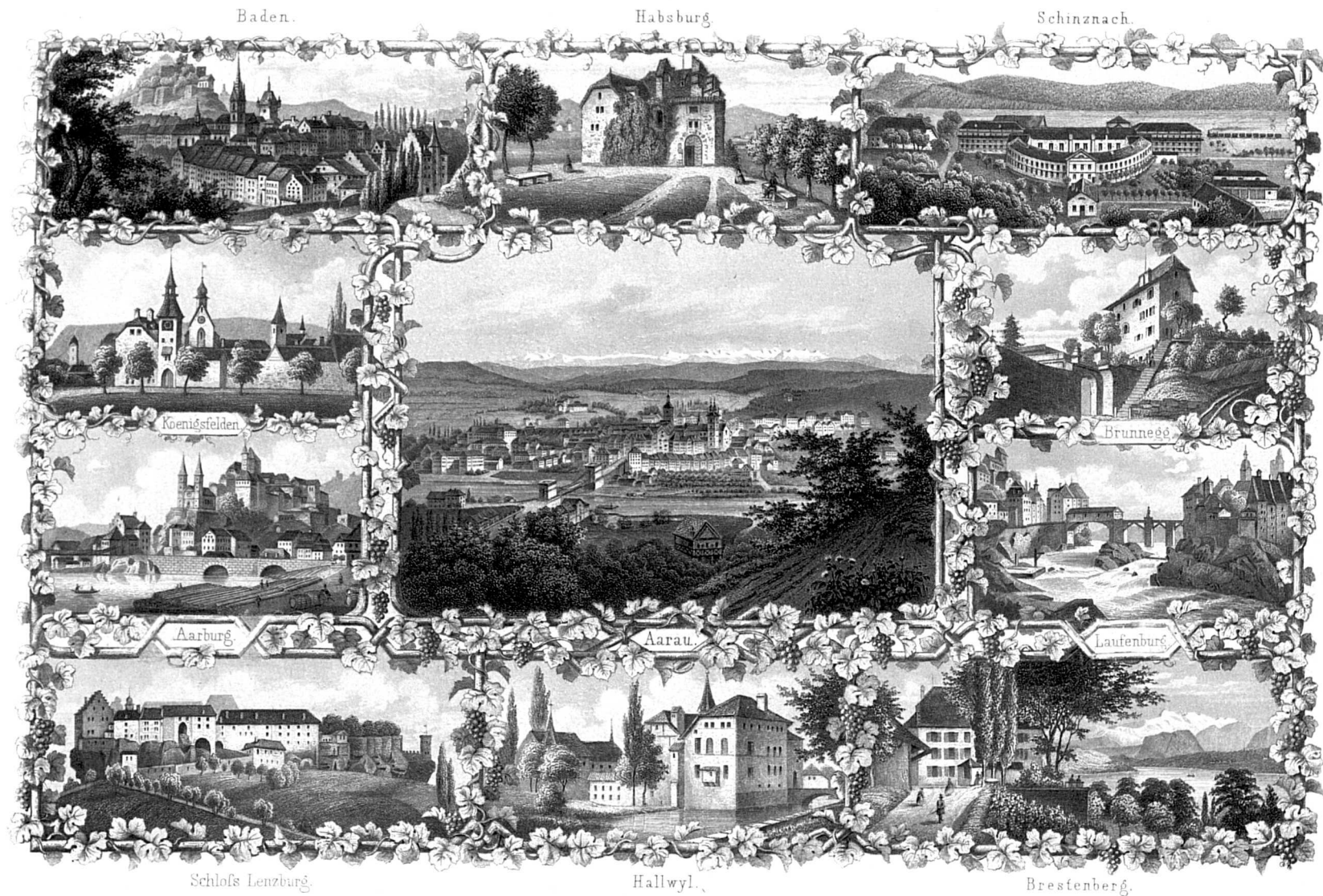
aurons l'occasion de parler des plus puissants de ces seigneurs, indépendamment desquels il en existait une quantité d'autres, vivant aussi de cette vie aventureuse et guerrière si caractéristique du temps, et dont les manoirs, perchés sur toutes les collines et les pointes des montagnes, font encore aujourd'hui la décoration mélancolique des paysages argoviens.

Nous l'avons déjà fait observer, il existait de grandes différences dans le rang occupé par ces nobles. Il y avait les grandes familles comtales, les Lenzbourg, Habsbourg, Thierstein, Homberg, Frohbourg, qui régnaient sur une foule de vassaux, auxquels elles concédaient en fief des terres, des dîmes, des droits de basse juridiction, en retour desquels ces vassaux avaient à payer certains droits et surtout à suivre en guerre le suzerain.

Il existait de nouveau des inégalités de rang entre ces vassaux et tenanciers de fiefs. Les uns en possédaient de considérables, et étaient presque de rang égal aux comtes, auxquels ils étaient en général apparentés. D'autres en plus grand nombre n'étaient qu'écuyers et formaient la cavalerie de leur supérieur, ou bien le servaient comme employés, ou enfin lui versaient annuellement une rente, en retour des biens, des cens et dîmes qui leur étaient inféodés.

Avant qu'un code, connu sous le nom de Miroir de Souabe, fût venu apporter un peu d'ordre dans les rapports sociaux de cette noblesse, le seul droit qu'elle reconnût était celui du poing, en vertu duquel chaque seigneur faisait de son plein gré et sans se préoccuper de personne, ce qui lui convenait, ou ce qu'il estimait être son droit. Ces nobles, pareils à des oiseaux de proie, se tenaient renfermés dans leurs manoirs, d'où ils faisaient, suivis de leurs vassaux et valets, des sorties tantôt inopinées, tantôt précédées de l'envoi d'une sorte de déclaration de guerre, et poussaient des expéditions sur les terres de leurs adversaires où ils ravageaient et incendiaient. Marcus Lutz, dans son histoire de la féodalité en Argovie, dit que l'on peut à peine se faire une idée de la cruauté avec laquelle on procédait dans ces incursions contre les paysans, que les documents de l'époque qualifient toujours de *pauvres gens*. D'autres nobles, comme les Reinach sur le Hauenstein, se livraient au pillage, et ne laissaient passer aucun voyageur à proximité de leurs murailles, sans le rançonner ou le maltraiter s'il ne possédait rien. Les mesures prises pour empêcher les dépredations de ces gentilhommes pillards étaient insuffisantes ou nulles, et l'on voyait même à cette époque des abbés et des évêques devenus tellement étrangers aux devoirs de leur position qu'ils jetaient de côté le bâton pastoral, et guerroyaient sous la cuirasse et l'écu. La vertu cardinale de l'époque était la vaillance, et on l'entretenait soigneusement par des jeux guerriers, appelés tournois. Ce furent surtout les croisades qui contribuèrent





SOUVENIR D. CANT. AARGAU (d'Argovie.)

au développement de la chevalerie. Beaucoup de nobles argoviens avaient obéi à l'appel de Pierre l'Hermite, étaient partis avec lui pour enlever aux Turcs la Palestine, et ne revinrent jamais de cette fantastique entreprise. Ces tentatives chimériques ne laissèrent pas que de porter quelques fruits; elles valurent à l'occident des connaissances de toute espèce, de nouveaux produits naturels y furent importés, des rapports commerciaux s'établirent avec l'Orient, toutes circonstances qui contribuèrent pour beaucoup à élargir l'horizon intellectuel si borné des hommes de cette époque.

Le château d'Altburen, construit au faite d'une colline assez élevée, d'où la vue s'étend jusqu'aux Alpes, fut la résidence des barons de Balm, auxquels était réservé, dans la personne du noble Rodolphe de Balm, de jouer un rôle fatal, et d'être compromis dans l'un des événements les plus mystérieux et les plus tragiques du moyen âge, le meurtre de l'empereur Albert, qui eut lieu sur le territoire argovien. De Balm vivait avec Rodolphe de Wart et Walther d'Eschenbach dans l'intimité de Jean de Souabe, neveu de l'empereur Albert, qui avait fait la connaissance de ces seigneurs lors de la guerre de Bohême, qui avait valu à de Balm ses éperons de chevalier. Sans doute qu'ils attendaient du jeune duc l'abandon de fiefs importants et le rétablissement de leur fortune ébranlée. Balm avait été blessé personnellement des actes de l'empereur envers l'un de ses proches parents, auquel il avait retiré des fiefs à propos de la conduite de Balm.

Un voyageur venait d'être attaqué et poursuivi par un essaim de guêpes, et cette circonstance, interprétée par la superstition de l'époque, présageait un épouvantable événement, lorsque, le 1^{er} mai 1308, l'empereur Albert alors à Baden, fut interpellé avec violence, à sa sortie de la messe, par son neveu Jean de Souabe, à propos de son héritage. L'empereur, sans se douter de ce qui bouillonnait dans la tête du jeune homme, le consola comme d'habitude, en lui faisant entrevoir un avenir meilleur, et prit place à un banquet, pendant lequel il fit distribuer aux convives des couronnes de fleurs et posa lui-même la plus belle sur la tête de son neveu. Le duc Jean, auquel des larmes de rage jaillirent des yeux, déposa sa couronne sur la table, et ni lui ni ses confidents ne touchèrent aux mets qui leur furent présentés. On répandit tout à coup la nouvelle que l'impératrice arrivait de Rheinfelden, et c'était, on le sut plus tard, pour avertir l'empereur de ce qui se tramait contre lui. Albert de Habsbourg se leva aussitôt de table pour aller à cheval à sa rencontre, et Jean et ses confidents, saisissant l'occasion fatale que leur offrait le hasard, décidèrent sur l'heure d'attenter à ses jours.*)

*) Ce récit qui repose sur un document authentique que Kopp,

L'empereur, suivi seulement de quelques personnes, et sans escorte, comme c'était son habitude, se dirigea à cheval du château de Baden vers Brugg en suivant le pied des collines et le cours de la Limmath. Lorsqu'il arriva au bord de la Reuss, les conjurés l'avaient déjà traversée sur l'unique bateau qui pût servir à passer sur l'autre rive. Ils attendaient l'empereur à peu de distance du château de Habsbourg, sur le chemin qui remonte vers Windisch, en suivant la vallée qui se rétrécit dans le voisinage du confluent de l'Aar et de la Reuss.

Après être descendu du bateau, l'empereur, remonté à cheval, devisait gaiement avec son compagnon de route, le chevalier de Castelen, lorsqu'entre Windisch et Brugg, en plein champ, les conjurés lui barrèrent la route et saisirent tout à coup son cheval à la bride. Le duc Jean, Balm et Wart se ruèrent sur lui et le frappèrent à coups de dague à la figure, à la nuque et à la poitrine. Albert tomba, baigné dans son sang, et lorsque l'évêque Jean de Strasbourg, qui le suivait à quelque distance, arriva en grande hâte, il le trouva déjà à l'agonie. Avec l'empereur disparut le dernier espoir du maintien de la puissance impériale contre les empiétements des princes, qui tendaient à se rendre complètement indépendants.

Le duc Jean et ses acolytes cherchèrent aussitôt dans les châteaux voisins un refuge contre les premières poursuites. Wart resta longtemps chez des amis à Falkenstein, près de Bâle, Balm s'enfuit dans son château d'Altburen, pendant que Walter d'Eschenbach se risquait sur ses terres entre la Reuss et la Limmath. Mais dès le commencement de 1309, le fils d'Albert, Léopold d'Autriche, ouvrit une campagne de vengeance et d'extermination contre les meurtriers de son père qui se trouvaient encore dans le pays. Le château d'Eschenbach fut le premier pris et rasé. Au milieu de mai, alors que le nouvel empereur, Henri VII de la maison de Luxembourg, se trouvait à Zurich, le duc Léopold parut devant Altburen; ce fut en vain que la garnison fit une vigoureuse résistance, elle dut se rendre, et les 45 hommes qui la composaient furent décapités, en punition du crime de leur seigneur qui avait réussi à prendre la fuite. Schnabelbourg, le château principal des Eschenbach, que sa position élevée rendait très fort, fut également pris et détruit de fond en comble. Le maître du château parvint également à échapper, mais ses gens, qui l'avaient bravement défendu, perdirent la vie par le glaive, parce que Elisabeth,*) épouse de l'empereur assassiné, se re-

dans son grand ouvrage d'histoire [Livre VIII et IX], rapporte à propos du meurtre de l'empereur, nous paraît par cette raison propre à intéresser le lecteur.

*) La légende qui raconte que, lors de l'exécution de ces pauvres gens, la reine de Hongrie, Agnès, s'écria, en voyant couler leur sang: «Je me baigne dans la rosée de mai», a été fabriquée après coup, par la simple raison que, dans ce moment, Agnès n'était pas au pays, mais en Hongrie.

fusa à faire grâce à ces malheureux. Enfin en 1310, Rodolphe de Wart, qui, comme les autres meurtriers avait été mis au ban de l'empire, passant dans la Haute-Bourgogne en allant trouver le pape à Avignon, fut reconnu par un musicien dans la ville d'Ile, dénoncé, appréhendé au corps avec son écuyer, Ulrich de Rulasingen, et livré pour une somme d'argent à la vengeance du duc Léopold. Rulasingen fut roué à Ensisheim, et son maître fut conduit sur le lieu du crime. Le malheureux nia d'abord sa participation au forfait et fit appel au duel judiciaire, mais il finit par s'avouer coupable, en répliquant à ceux qui lui reprochaient sa félonie, que ce n'était pas un crime d'avoir ôté la vie à celui qui avait lui-même tué de sa main son empereur et maître, Adolphe de Nassau. Wart fut lié à la queue d'un cheval et traîné sur le lieu du supplice. Il eut les membres rompus, et resta pendant trois jours exposé sur la roue avant que la mort vint mettre un terme à ses souffrances, et ces trois jours, sa fidèle épouse les passa en prière au-dessous de l'horrible instrument du supplice de son mari.

Les autres meurtriers finirent tristement leur vie dans l'exil. Rodolphe de Balm mourut à Bâle où, caché dans un couvent de femmes, il avait réussi pendant longtemps à déjouer les poursuites. Walther d'Eschenbach s'était sauvé dans la Souabe, où il vécut longtemps, et reçut après sa mort une sépulture honorable. Le duc Jean, après s'être tenu caché en différents endroits, quitta l'Allemagne, s'adressa au pape, et se réfugia à Pise, où l'empereur Henri le retrouva.

Le savant doyen d'Einsiedeln que nous connaissons déjà, rapporte, dans un petit livre très rare, publié en 1494, sur Jean de Souabe :

„Que l'abbé Jean de Schwanden a engagé le duc Jean d'Autriche, par lequel fut tué Albert d'Autriche, roi des Romains, à prendre l'habit de l'ordre, et qu'il l'a conservé jusqu'à sa mort.“

Les restes de l'empereur assassiné, après avoir passé quinze mois à Wettingen, furent accompagnés par ses enfants jusqu'à Speier, à la nécropole des empereurs d'Allemagne. L'empereur Henri VII alla lui-même au devant du cercueil de son prédécesseur jusqu'au bord du Rhin, et l'accompagna au dôme en donnant le bras à la veuve d'Albert. Ce fut le 22 août 1309 qu'eut lieu cette inhumation solennelle.

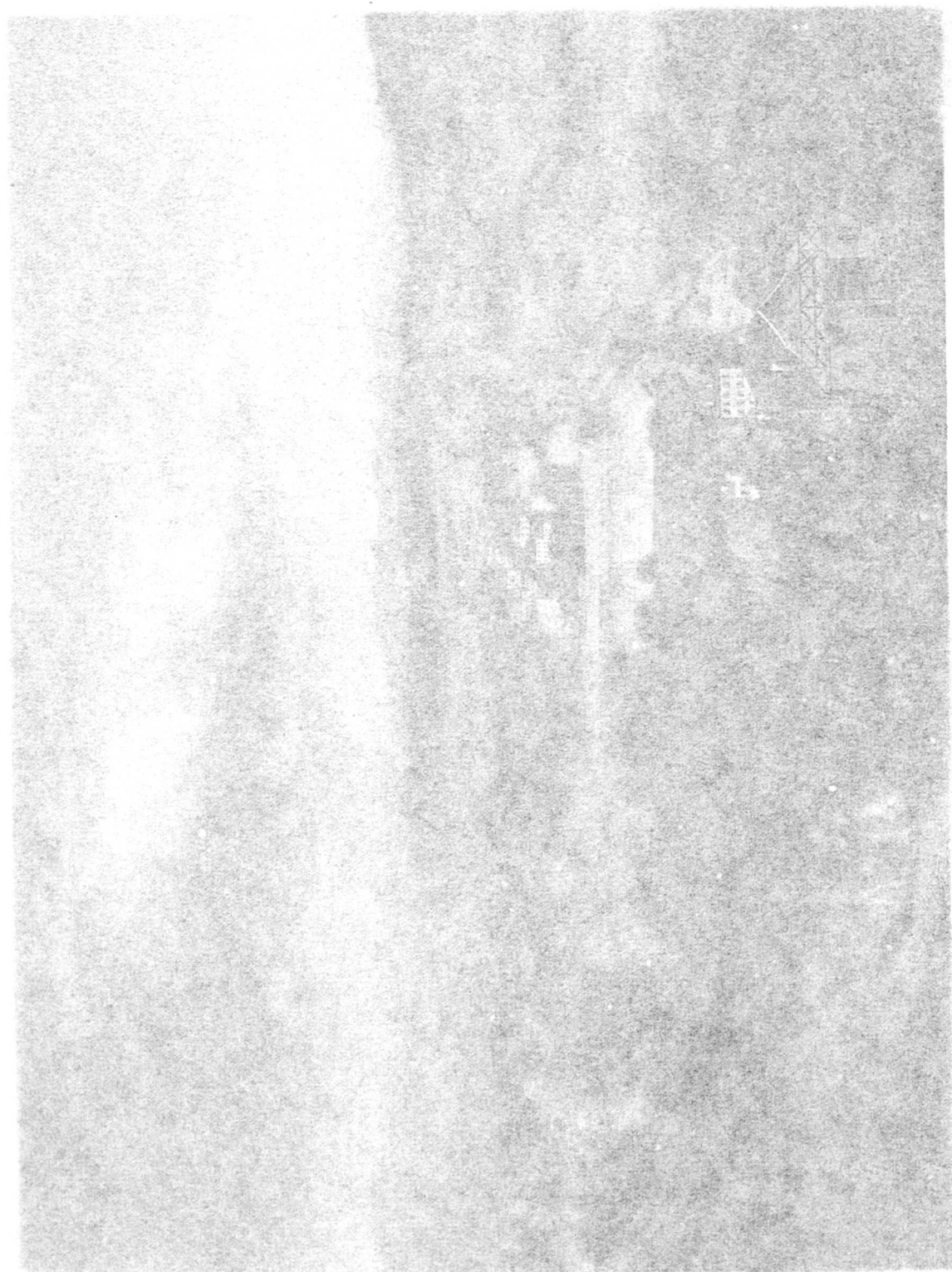
La famille des nobles de Schönenwörth, dont le manoir aujourd'hui en ruines s'élevait au bord de la Reuss, au milieu de l'eau, eut aussi une triste fin. Le fils chéri du dernier burgrave, Henri de Schönenwörth, se laissa choir de la muraille dans l'eau profonde et s'y noya. Ses parents furent si désolés de ce malheureux événement, qu'ils prirent la résolution de renoncer au monde, et d'entrer en religion avec leurs autres enfants. Ils firent don de tous leurs biens au couvent de Muri, où le père

devint moine, pendant que la mère prenait le voile à Hermetschwil. Les fils furent élevés au couvent de Muri, et les filles chez les nonnes de Hermetschwil. Le chevalier sut si bien se faire à sa nouvelle situation et se distinguer par sa piété, que les conventuels le nommèrent abbé en 1383.

Un autre manoir, situé à l'extrémité du lac auquel il donna son nom, appartenait à une famille qui fut appelée à jouer plus tard un rôle important dans les destinées de notre patrie. C'étaient les Hallwyl, vassaux des comtes de Kybourg, qui, après de modestes débuts, parvinrent à un haut degré de puissance, et prirent part aux batailles de Morgarten, de Sempach, à la guerre d'Appenzell, et l'un comme commandant d'un corps suisse à la bataille de Marignan. Aucun cependant n'acquiesça un si grand renom que ce Jean de Hallwyl qui, en 1476, paraît „à la grande et juste bataille de Morat,“ ce que le Bernois Diebold Schilling raconte en ces termes naïfs : „Il fut donc organisé de suite une avant-garde, composée des bannières de Thun et d'Entlibuch, et d'une élite de tous les autres Confédérés ; on lui donna pour chef le noble Jean de Hallwyl, un brave chevalier, bourgeois de Bern, qui prit toutes les dispositions nécessaires avec le plus grand sang-froid et l'intelligence la plus parfaite de la situation,“ L'allocution qu'il doit avoir adressée à sa troupe avant de la lancer sur l'ennemi, ne paraît pas aussi bien démontrée*) que sa présence sur le lieu du combat. Ce héros de Grandson et de Morat acquit, en 1486, la seigneurie de Frohbourg, et conclut avec la ville de Berne un accord à propos de cette seigneurie et des autres qu'il possédait à Fahrwangen, Händschicken, Ober-Entfelden, Reinach, Hallwyl et Rubiswyl. Le manoir primitif de la famille avait été incendié en 1415 par les Bernois, comme représailles du dommage que leur avait fait éprouver Thuring de Hallwyl.

C'est ainsi que se rattachent à la plupart des châteaux de l'Argovie des épisodes caractéristiques de la vie politique et sociale du moyen âge, et ce pays posséda aussi ces poètes qu'en France on appela troubadours, dont les chants ont idéalisé en la poétisant cette époque féodale. Les plus célèbres de ces ménestrels furent Hesse de Reinach et noble Walther de Klingen (1240—1295), un homme tout à fait de son époque, qui fit de nombreuses fondations pieuses et dont on possède encore quelques chants et poèmes. On cite après le sien plusieurs autres noms, comme ceux de Walther et Bernard de Hohenfels, d'Ulrich de Winterstetten, d'Ulrich de Guttenburg, d'Henri et de Burkard de Tettingen, ce dernier surnommé le

*) Le premier chroniqueur qui prétendit qu'Hallwyl adressa une allocution, soit dit en passant, fort longue à sa troupe, fut Michel Stettler qui vivait à la fin du 16^{me} et au commencement du 17^{me} siècle, mais il ajoute qu'Hallwyl avait encouragé ses hommes avec les paroles suivantes ou analogues. C'est Jean de Muller qui a réduit les termes de Stettler à la forme laconique qu'on connaît.





Winterlin del.

Verlag v. Chr. Krüsi in Basel.

Th. Beck sculp.

AARAU.

musicien ; c'est ensuite Berthold de Steinmar, Louis et Werner de Homberg, un noble de Trostberg qui, en 1300, avec quelques autres nobles, mit en présence maître Jean Hadloub de Zurich et la dame de ses pensées, afin de s'amuser des folies sentimentales de ce brave homme. C'est de lui que sont quelques jolis vers encore cités et échappés à l'oubli : „La bruyère se revêt de sa parure aux teintes délicates, champs et forêts reverdissent ; ô lune de mai ! que de jouissances tu nous donnes. Que celui qui veut tirer parti de son temps le consacre à plaire à de nobles dames ; leur faveur est bonheur constant.“

Dans les conflits qui survinrent entre la jeune confédération et les suzerains de la noblesse d'Argovie, cette dernière soutint avec énergie la maison de Habsbourg. Ce fut en vain que les plus vieilles familles du pays versèrent pour elle leur sang à Morgarten. On cite parmi les chevaliers qui, par haine pour les paysans libres des cantons, ou par devoir envers leur suzerain, quittèrent les rives de l'Aar pour périr sur celles du lac d'Egeri, un maréchal d'Hallwyl, les Gessler de Brüneck, les de Landenberg, les barons de Bonstetten, les comtes de Laufenbourg et de Hombourg, et beaucoup d'autres. A Sempach également, parmi 600 comtes, barons et chevaliers tombés sur le champ de bataille, il y avait un certain nombre de gentilhommes argoviens.

Les bourgeois des villes qui, au commencement du moyen âge, avaient été construites au pied et sous la protection des châteaux, comme Lenzbourg, Laufenbourg, Baden, Aarbourg, Aarau, Rheinfelden, tinrent également fidélité au duc Léopold, et succombèrent aussi en grand nombre sous les épées à deux mains et les massues des campagnards. Ce fut un chevalier argovien, Ulrich d'Arbourg, qui, au milieu de la mêlée, tenait à Sempach le grand étendard d'Autriche, l'agitait et le défendit jusqu'à ce qu'épuisé et blessé à mort, il s'affaîsât en criant de toutes ses forces : Sauve Autriche, sauve !

A la suite de cette glorieuse victoire, la puissance de l'Autriche pâlit dans tout le pays. Beaucoup de châteaux furent détruits dans l'Argovie ; à mesure qu'ils disparurent, l'influence autrichienne diminua de plus en plus, mais ce fut l'empereur Sigismond qui lui porta le coup le plus fatal, en poussant les confédérés à s'emparer des possessions des ducs d'Autriche, au mépris d'un traité de paix récemment conclu avec eux pour cinquante ans. Dans la période critique qui précéda l'invasion et la conquête de l'Argovie par les confédérés, les bourgeois des villes, dans l'espoir de conserver à la fois leurs libertés et les droits de la maison de Habsbourg, convoquèrent la noblesse à une assemblée ou diète à Sursee, et firent la proposition de se constituer en état libre, et de s'allier aux confédérés de façon à partager leur sort futur. La noblesse se montra peu disposée à s'unir aux hommes libres des villes et des campagnes, et à perdre ainsi son importance sociale et politique, de sorte qu'elle rejeta ces propositions. Lorsque la même année, en 1415 les confédérés envahirent le pays par troupes nombreuses et bien armées, il leur fut facile de s'en emparer en profitant des éléments de discorde qui le divisaient. Berne poussa ses conquêtes jusqu'à la Reuss, Lucerne s'empara de ce qui touchait de plus près à son territoire, et Zurich prit pour sa part le district de Knonau. Le comté de Baden et les bailliages libres restèrent conquête commune et furent administrés en commun. C'est ainsi que l'Argovie devint et resta suisse.

Cet état de démembrement du pays dura jusqu'à la chute de la vieille Confédération en 1798. La constitution unitaire, importée de France, adjugea le comté de Baden au canton de Zoug, et fit du reste des conquêtes de 1415 le canton nouveau d'Argovie, qui, en 1803, à la suite de l'Acte de médiation, devint ce qu'il est aujourd'hui.

WILDEGG.

De tous les castels féodaux de l'Argovie, aucun n'est aussi bien conservé que celui de Wildegg, visible de très loin, situé à proximité de la ruine de Habsbourg. On y jouit d'une vue étendue et admirable sur la portion de l'Argovie la plus fertile en souvenirs historiques. Au moyen âge, les seigneurs qui l'habitaient, feudataires du comte de Habsbourg, remplissaient auprès d'eux les emplois honorables d'échansons et d'écuyers tranchants.

Après eux, le château passa aux Hallwyl dont l'un, Thuring, le défendit vigoureusement en 1415 contre les Bernois envahisseurs, auxquels il enleva plusieurs chariots de bagages et tua quelques soldats, ce qui faillit avoir pour conséquence la destruction du château. Le brave chevalier, obéissant aux conseils d'amis prudents, se rendit encore à temps, et obtint le droit de bourgeoisie de la puissante cité. En 1484, le château fut cédé à Berne, qui

le vendit à un de ses bourgeois, Gaspard Effinger, dont les descendants l'habitent encore aujourd'hui et se qualifient de : d'Effinger de Wildegg.

Ce n'est pas seulement la magnifique position et les quelques souvenirs historiques qui se rattachent à Wildegg qui ont engagé l'éditeur de cet ouvrage à en donner la vue, c'est plutôt la proximité du lieu où commença et finit la carrière difficile et orageuse d'un homme excellent dont le nom a passé à la postérité.

Henri Pestalozzi.

Ce fut un enchaînement tout particulier de circonstances qui engagea Henri Pestalozzi, ce jeune homme rêveur, impropre à toute activité dirigée dans un sens pratique, à quitter Zurich sa patrie pour se fixer dans l'Argovie. A cette époque la mode était à l'agriculture ; Quesnay n'avait pas encore publié l'ouvrage célèbre dans lequel, s'élevant contre le mercantilisme de l'époque, il prône avec tout autant d'exclusivisme l'agriculture, comme seule source de la prospérité nationale, et la recommande à la sollicitude de tous les gouvernements, lorsque la Société de physique était déjà fondée à Zurich en 1747 par Jean Gessner, et s'occupait en première ligne de l'amélioration de la culture des champs et des forêts. En 1760, deux ans après la publication du Tableau économique, le principal ouvrage de Quesnay, paraissait un premier volume, publié par la Société économique de Berne fondée par Jean Tschiffeli, sous le titre de : Collection de travaux sur des sujets agricoles de la Société helvétique de Berne. Cette société, dirigée par des motifs différents de ceux de Quesnay, et parfaitement en rapport avec le sens pratique suisse, ne limita pas son programme à l'agriculture, mais l'étendit au commerce, à l'industrie et même aux beaux-arts. Cette prédilection nouvelle de l'époque pour l'agriculture contribua au succès et à la popularité d'un livre publié en 1761 par un des principaux membres de la Société de physique de Zurich, un homme que nous voyons à cette époque à la tête du mouvement vers les progrès et les réformes, un médecin comme Quesnay que les devoirs de sa pratique avaient mis en rapport avec le peuple des campagnes, Jean Gaspard Hirzel, médecin de ville à Zurich. Cet écrit, devenu célèbre et traduit en plusieurs langues, portait pour titre : La vie rurale d'un paysan philosophe. Ce paysan intelligent, nommé dans cet écrit Petit-Jogg, était un certain Jacques Gujer de Vermetswyl au canton de Zurich, pour lequel le philanthrope Hirzel s'était épris d'un bel enthousiasme et qu'il représentait comme l'idéal des agriculteurs.

Tout cela agit fortement sur l'esprit éminemment impressionnable du jeune Pestalozzi. Il ressentait avec son époque ces aspirations et cet enthousiasme pour la belle nature qui trouvèrent dans les idylles de Gessner une

expression si remarquable, et il voyait dans la vie rurale l'idéal de l'existence et de l'activité humaines. Ces aspirations vagues furent converties en une réalité par un événement inattendu et tout extérieur : l'affection qu'il ressentit pour Anna Schulthess, affection qui le porta à chercher à se créer une position de nature à lui permettre de se marier.

A l'âge de vingt-un ans, Pestalozzi avait fait la connaissance de la fiancée d'un de ses amis défunts, alors dans sa vingt-septième année ; cette demoiselle ne se faisait pas d'illusions sur sa position de vieille fille, mais elle adoptait trente ans comme limites à son printemps. L'affection qu'elle voua à Pestalozzi, sur les conditions de fortune duquel elle s'était parfaitement renseignée, alla si loin qu'elle renonça pour lui à priser. En tout cas, l'influence que son nouvel amant exerça sur elle, paraît avoir été heureuse, bien qu'elle n'ait contribué à la faire renoncer qu'à de légères mauvaises habitudes, à ce qu'il paraît, moins graves que celles dont son premier amant l'avait déshabituée, à en juger par ce qu'elle écrivit une fois à Pestalozzi : „Je lui dois tout, j'étais déjà sur une pente fâcheuse, et peut-être aurais-je pris un chemin de traverse, si je n'avais pas appris à connaître ses vertus divines, et n'avais pas cherché à me modeler sur lui.“

Mais il fallait un foyer à cette heureuse fiancée, et ce fut par l'agriculture que le jeune Pestalozzi pensa le lui procurer le plus vite et le plus sûrement, de sorte que, conseillé et recommandé par Lavater, il s'empressa de se rendre chez le fameux réformateur de l'agriculture bernoise, ce Tschiffeli précité, d'où il revint à Zurich en été 1768, au bout d'un an à peine, persuadé d'être un agriculteur consommé.

Pestalozzi pensa d'abord se vouer exclusivement à la culture de la garance et à celle des légumes, ainsi qu'à acheter un domaine au bord du lac de Zurich afin d'avoir à la ville un marché pour ses produits. Effrayé sans doute par le prix élevé des terrains et dégoûté par les moqueries dont il était l'objet, il renonça à cette idée et résolut de se faire une nouvelle patrie dans le canton d'Argovie. A peu de distance du petit village de Birr, à demi caché dans les arbres, s'étendaient depuis des siècles, jusqu'au pied du Bruneck, plusieurs milliers d'arpents de mauvais terrains que le couvent de Königsfeld n'utilisait à cause de leur aridité que comme pâturage pour les moutons. Pestalozzi en acheta quinze arpents pour le prix de 230 florins ; il s'établit immédiatement sur ce petit domaine, se met à bâtir au pied du revers nord du Bruneck, à peu de distance de Birr, une jolie maison en style italien, et donne à sa propriété le nom de Neu-hof. Au mois de juin de l'année suivante, il y amène sa femme dont il a dû disputer la possession à ses parents, et que sa mère a fini par laisser partir avec ces mots prophétiques et de mauvais augure : Il faudra que tu

saches te contenter de pain et d'eau. La maison était jolie, mais le terrain était mauvais, et celui qui devait le cultiver n'était pas un homme pratique, non plus qu'un bon agriculteur, capable de l'améliorer et d'en tirer parti. Tout cela n'était pas de nature à rassurer des capitalistes. Pestalozzi n'avait pas même l'idée de ce que devait lui valoir Neuhof. Tout ce qu'il se proposait consistait à faire rendre beaucoup à son domaine et à confondre par de belles récoltes ceux qui s'étaient moqués de lui.

Dirigée par ce citadin rêveur et fantaisiste, agriculteur improvisé, toute cette exploitation dut marcher drôlement, d'autant plus que Pestalozzi ignorait la valeur de l'argent, et ne savait guère l'épargner.

Les tristes conséquences de son manque d'habileté ne tardèrent pas à se produire, et, pour comble de malheur, il prit un comptable auquel il accorda beaucoup trop de confiance. Quand on sut que l'affaire périssait, une maison de Zurich qui y était intéressée pour une somme assez forte, se retira avec une perte de 5000 florins et abandonna Pestalozzi à son sort.

Ce dernier fit toute espèce de tentatives pour se relever; il planta de l'esparcette au lieu de garance, il établit une fromagerie, et au commencement de 1775 il fit un essai infructueux de création d'une filature de coton. Mais, tout cela ayant mal tourné, Pestalozzi se vit forcé de faire un arrangement avec ses créanciers. Dans ces circonstances difficiles, afin de pouvoir rester dans son Neuhof chéri, Pestalozzi ruiné par sa propre faute eut l'idée originale de transformer son immeuble en un établissement de refuge et d'éducation destiné à de pauvres enfants abandonnés. Il rédigea un appel éloquent aux philanthropes, en réclamant leur concours pour faire réussir son projet. La tendance de l'époque était à la philanthropie, et il ne manqua pas de gens qui prirent feu. Ce fut surtout la Société helvétique qui s'intéressa au projet. Après un rapport de Mörkofer, le plan de Pestalozzi fut adopté malgré le peu de confiance qu'on avait dans ses aptitudes pratiques, et une sympathie générale demeura acquise à l'œuvre projetée. Iselin et Battier à Bâle, Tschanner et Grafenried à Berne, Lavater et Füssli à Zurich, tous membres influents de la Société helvétique, trouvèrent non-seulement le nombre réclamé de souscripteurs à l'œuvre, mais réussirent à obtenir en sa faveur un capital prêté sans intérêts.

Le bailli Tschanner, que Pestalozzi fit plus tard passer à la postérité comme l'ami des pauvres, se montra le plus dévoué et le plus actif à soutenir cette entreprise, de sorte que Pestalozzi put se vouer sans arrière-pensée et le cœur content à l'œuvre magnifique de la transformation d'enfants abandonnés en membres utiles de la société. L'idée-mère de Pestalozzi, que Fellenberg eut également et que Wehrli mit à exécution, consistait à admettre que, à la campagne, l'éducation d'enfants pau-

vres peut s'effectuer sans dépense d'argent, parce que le produit croissant de leur travail agricole doit pouvoir subvenir aux frais de leur entretien.

L'établissement put déjà être ouvert en 1775 avec cinquante enfants. Malheureusement le ver rongeur attaqua bientôt ce nouveau fruit des efforts de Pestalozzi, en ce sens que dès le début il institua un personnel trop nombreux*), dont la solde et l'entretien dépassaient de beaucoup les ressources qui lui étaient acquises. Le bon Pestalozzi ne pouvait non plus tenir en respect ces enfants sauvages et vicieux, et souvent, lorsqu'ils étaient vêtus de neuf et fortifiés par une bonne nourriture, les parents venaient les reprendre. Il ne régnait pas un ordre parfait dans la maison, dont Pestalozzi était trop souvent absent, parce que, désirant donner de l'extension à sa filature, il fréquentait les marchés dans l'intérêt de son commerce de toiles. Homme peu pratique, il commit encore d'autres bévues. Il voulut avoir du fil fin, avant que ses enfants eussent appris à filer le grossier, et essaya de leur faire fabriquer des mousselines, avant qu'ils sus- sent tisser des toiles grossières, de sorte que l'affaire ne tarda pas à s'embrouiller et à périliter, ce qui plongea Pestalozzi dans une profonde détresse, l'endetta et le força en 1780 à fermer et à quitter son établissement.

Pestalozzi se trouva ainsi en face d'une situation des plus difficiles et pénibles, qui le força à chercher de côté et d'autre une position qui finissait toujours par le ramener à Neuhof. A cette époque malheureuse de son existence, où il était exposé à la risée générale et où son ex-protecteur Lavater**) ne l'épargnait guère, alors que peu de ses amis lui étaient restés fidèles et parmi eux Iselin de Bâle. Pestalozzi donna un témoignage brillant des fruits qu'il avait tirés de ses expériences malencontreuses en matière d'éducation. Après avoir publié quelques travaux littéraires, il composa vers la fin de 1780 et le commencement de 1781 son célèbre ouvrage intitulé Léonard et Gertrude***). Mörkofer fait observer avec beaucoup de justesse, à propos de la genèse intellectuelle de ce livre, que la vie de Pestalozzi à la campagne l'avait mis en

*) Il se composait d'une gouvernante, d'un maître tisserand, de deux tisserands, d'une maîtresse fileuse et de deux ouvrières, d'un régent qui donnait des leçons de lecture et d'écriture, tout en surveillant la filature, de deux valets et de deux servantes.

**) Lavater engagé par Helfer Pfenniger à faire quelque chose pour Pestalozzi lui répondit avec ces paroles de mépris: Que pourrait-on faire pour un pareil individu? Il ne vaut même rien comme copiste.

***). Ce livre fit une impression énorme en Suisse et en Allemagne, tous les journaux, tous les almanachs en entretenaient leurs lecteurs. Comme témoignage de reconnaissance, la Société économique de Berne conféra à Pestalozzi cinquante ducats et une grande médaille d'or avec l'inscription: au meilleur des citoyens; la famille Pestalozzi lui alloua cent écus, noble Effinger de Wildegg vint le chercher dans sa voiture pour le faire dîner au château, et Charles de Bonstetten voulut l'emmener avec lui en son château de Valeyres.

rapport avec les mœurs et le genre de vie des paysans avec lesquels il se plaisait à entretenir des relations familières, chez eux, aux champs et dans les auberges. Il savait parfaitement se comporter avec les gens du peuple, leur inspirer de la confiance, et les faire causer. Il n'eut donc qu'à exposer, dans un cadre tiré de la vie réelle, les idées qu'il nourrissait depuis longtemps — sa pitié profonde pour les enfants malheureux et sans famille, sa confiance dans l'élévation et la noblesse de sentiment des classes supérieures, sa foi à la puissance moralisante et éducative du foyer domestique. En imprégnant de ces idées des scènes et des réminiscences de la vie populaire, et, en laissant épancher dans son style la grâce de son génie et l'amour dont débordait son cœur l'ensemble dut devenir une création toute nouvelle et extraordinaire.

Ce livre, qui indépendamment de sa valeur pédagogique et humanitaire a le mérite encore actuel de nous peindre avec vérité l'état des classes populaires au 18^{me} siècle, fut de suite si apprécié que Pestalozzi se trouva entraîné à en composer quelques autres du même genre, qui restèrent cependant inférieurs à Léonard et Gertrude.

En 1798 il survint un grand changement dans la vie de Pestalozzi qui l'éloigna pour longtemps de Neuhof. Après son départ pour Berthoud et plus tard pour Yverdon, il paraît que ses beaux-frères prirent ce domaine sous leur direction, de sorte que cet asile aimé put ainsi être conservé à la vieillesse du pédagogue.

Ce fut pour lui le début d'une grande existence, qui devint féconde en tribulations et en privations comme aussi en joies et en honneurs, et atteignit sous ce double rapport son point culminant à Yverdon. Nous ne suivrons pas Pestalozzi dans sa carrière pédagogique, qui est connue de la plupart de nos lecteurs, comme aussi le fait, que ce fut en 1825 dans sa 80^{me} année que Pestalozzi au bout de son Odyssée pédagogique, revint à Neuhof, en vieillard fatigué, au cœur encore ardent, la tête ceinte d'une couronne de laurier, et les pieds ensanglantés et endoloris par les épines semées sur sa route, toujours le cœur rempli de grandes pensées et d'un amour profond pour l'humanité. Il pensait consacrer ses dernières forces à un établissement d'éducation destiné à des enfants pauvres, qu'il comptait ériger sur son domaine chéri.

Les dernières années de sa vie furent douces à Neuhof, pour cet homme si éprouvé, et l'amour infini qu'il avait voué pendant sa carrière à l'humanité et surtout aux déshérités, aux opprimés, lui fut largement rétribué par l'affection de ses petits enfants. Toujours serein et d'aimable humeur, il aimait à se promener dans les bois et au milieu des champs, il entraînait dans les hameaux et villages voisins, visitait les vieux paysans ses amis et causait des heures entières avec eux. Presque chaque jour, il se rendait à l'école de Birr et trouvait du plaisir à en-

seigner les enfants. Rentré dans son Neuhof de prédilection, il travaillait souvent jour et nuit à une histoire de sa vie et à d'autres ouvrages littéraires.

Une grande satisfaction était encore réservée à ce noble vieillard. Entré en 1774 dans la Société helvétique, il avait écouté à Wildenstein le discours que le président alors en charge, le bailli Tscharnier que nous connaissons, cet homme aux larges idées, fit sur „le développement d'une jeunesse patriotique par une forte éducation.“ Il assista dès lors souvent aux réunions de la Société à Schinznach et à Olten, réunions dans lesquelles la pléiade des hommes d'élite de la nation cherchait et réussit à raviver chez elle la flamme pâlie de l'amour de la patrie. En 1825 Pestalozzi le doyen de la Société, assista à 80 ans à sa réunion à Schinznach et parla à la jeune génération du 19^{me} siècle le langage ferme et élevé des hommes du 13^{me}. Pénétrée de respect pour un vieillard aussi méritoire, la Société choisit Pestalozzi pour la présider en 1826, rendant ainsi hommage aux hommes du siècle précédent.

Le vieillard remercia avec émotion l'assemblée de ce témoignage de respect et d'affection qui lui était décerné, à lui qui se sentait isolé au milieu d'un groupe d'hommes nouveaux dont il ne connaissait plus que quelques-uns et dont il se croyait oublié. Le protocole de cette réunion consacre à Pestalozzi ces lignes honorables :

„Il reconnut qu'il n'était pas oublié, et dans un demi-siècle les jeunes membres de la Société devenus des vieillards se plairont encore à redire son nom et à témoigner que le labeur de sa vie n'a pas été perdu pour la patrie ni oublié d'elle.“

L'année 1826 devait valoir au noble Pestalozzi son plus beau triomphe. La réunion de la Société helvétique eut lieu à Langenthal. Le matin du 26 avril Pestalozzi, comme président de la Société, ouvrit la séance et tint la promesse qu'il avait faite l'année précédente, „de parler pour la patrie et l'éducation auxquelles sa vie avait été consacrée.“ Dans un discours d'une heure et demie il épancha un cœur palpitant du patriotisme le plus pur et débordant de charité. Il ouvrit le trésor des expériences amassées pendant une carrière si ballottée, montra du doigt les maux présents et futurs qui menaçaient la patrie, et désigna les sources bienfaisantes qu'il ne s'agissait que de capter, de diriger et de répandre pour guérir ces maux et faire refluer et fructifier une nouvelle moisson de bénédictions. Il parla de ressusciter les antiques vertus des ancêtres, la vigueur, la fermeté, l'honnêteté, la tempérance et la simplicité de vie helvétiques et fit un exposé plein de vérité de l'existence de nos pères, sous le rapport intellectuel, moral et matériel. L'assemblée vota à l'unanimité l'impression du discours de Pestalozzi, ainsi que celle d'un travail présenté par lui à la même réunion sous le titre de : Idées sur la pre-

mière éducation à donner à l'enfant, du berceau à l'entrée à l'école.

Une vive émotion remplit surtout les cœurs au banquet quand fut porté le toast à Pestalozzi. Toute l'assemblée s'inclina respectueusement devant le vétéran octogénaire qui, quelques heures auparavant, avait su parler avec le feu de la jeunesse et dans l'esprit des fondateurs de la Société à leurs fils et à leurs petits-fils, et ce fut avec une vive émotion que les cent assistants entonnèrent un chœur composé par l'ecclésiastique Fröhlich en l'honneur du héros de la fête. Les larmes ruisselaient de ses yeux en suivant les rides de sa figure éprouvée par les déceptions lorsqu'à son tour il rappela à la Société le noble curé de Lucerne Thadéus Müller, et d'une voix brisée par l'émotion il voua à son souvenir ineffaçable cet homme dont toute la vie avait témoigné d'un inébranlable attachement à la vérité et à la patrie.

A la fin de l'année Pestalozzi assista encore à une réunion de la Société argovienne pour l'avancement de la culture, et la manière dont il y parla des moyens éducatifs à employer dans le cercle de la famille pour l'éducation des enfants, fournit un nouveau témoignage de la fraîcheur de son intelligence et de l'immense attachement de son cœur à l'enfance. Il dit entre autres: Il faut exciter l'enfant à l'activité; au lieu de le porter sur le bras avec humeur, qu'un frère aîné chargé de ce soin, joue avec le petit être. L'amour fraternel naît et s'accroît de cet échange bienveillant. — L'enfant veut saisir tous les objets qui sont à sa portée, il cherche à agir, à ouvrir les fenêtres, à fermer les trappes qui sont au bas des portes, à renverser les tabourets, et tous les changements qu'il réalise par ses propres forces lui font plaisir. Son ouïe veut aussi s'exercer, il cherche à produire des sons en essayant de siffler dans un sifflet.

Ma méthode doit faire cesser cette immobilité abrutie que le paysan appelle de l'obéissance chez ses enfants, et qu'il inculque par des exclamations de mauvaise humeur: Que tracasses-tu là, vache que tu es! Que gâtes-tu donc, bœuf! C'est ainsi que procèdent beaucoup de paysans vis-à-vis d'enfants qui devraient déjà être plus intelligent que leurs parents. Mais que c'est gracieux de voir jouer le petit garçon ou la fillette avec les jeunes frères et sœurs et s'en occuper avec affection, quel plaisir à les observer sous un arbre s'amusant avec leurs petits sou-

liers et leurs petits habits, et se développant loin de tout regard conformément à leur vraie nature! En parlant ainsi de l'enfance, la tête du vieillard se relevait, sa voix s'inspirait et sa figure s'éclairait comme rajeunie.

Pareilles paroles, témoignant d'un esprit aussi lucide et profond, n'étaient pas de nature à faire craindre pour les jours de Pestalozzi, pas plus que les ovations qui lui avaient été décernées à Schinznach ne pouvaient faire présumer que la malchance qui avait accompagné cet excellent homme dans toute sa carrière poursuivrait encore sa tête blanchie. C'est cependant ce qu'il advint: un pamphlet rempli d'inculpations et de calomnies contre Pestalozzi, publié au début de 1827 sous le pseudonyme de Biber, exaspéra le vieillard, et lui valut une maladie à laquelle son corps épuisé fut incapable de résister. Le 16 février, il se fit conduire en traîneau de Neuhof à Brugg pour être plus rapproché de son médecin, qui réussit à le conserver jusqu'au soir du jour suivant. A 7 heures, le regard du malade s'anima, sa figure reprit son expression habituelle, et la sérénité et le sourire y reparurent. Mon Dieu, il meurt, dit le médecin. En effet c'était la mort, mais sans râle ni agonie. Le malade restait immobile, la face sereine et comme transfiguré. A 8 heures, il s'éteignit doucement et paisiblement. Ah! mon Dieu, et ce fut la dernière parole qui s'échappa de ses lèvres avec un soupir.

Son corps fut transporté à Neuhof et enseveli à Birr. La cérémonie fut simple mais pieuse et solennelle. Des instituteurs portaient le cercueil, la jeunesse des écoles des environs, les instituteurs d'Aarau, Lenzbourg et Brugg et une grande foule l'accompagnèrent au cimetière, où le ministre de Birr fit un discours qui fut suivi d'un chant funèbre composé pour la circonstance et exécuté par le corps des régents. Puissent les paroles composées par Fröhlich, et chantées en l'honneur du noble vieillard par les cent citoyens réunis à Schinznach, rester dans nos cœurs un souvenir et une réalité! —

Tu demeureras toujours pour nous un génie consolateur. Tu nous dis: si courte que soit notre vie, lorsqu'elle a Dieu pour but, sa bénédiction ne lui fait pas défaut.

Et quand pour nous aussi auront passé les années de bonheur et de jeunesse, il nous restera dans les bons et mauvais jours de la patrie son cœur aimant, son génie toujours jeune!

HABSBOURG.

Au sommet du Wulpelsberg dont les pentes escarpées ralentissent l'ascension, se dresse la ruine solitaire d'une vieille demeure seigneuriale; elle semble contempler tristement autour d'elle épars, les autres manoirs ruinés dont elle fut contemporaine. Du fond de la vallée, le vent fait monter jusqu'à elle les accents joyeux des cloches, et les chants de l'heureuse population qui cultive au loin la plaine et croit de génération en génération, en nombre et en bien-être. Dès longtemps ont disparu les chevaliers et leurs gentilles damoizelles, leurs écuyers, faucons, meutes et serfs malmenés, et, sur un sol libre, les descendants de ces serfs et vilains cultivent une terre qui leur appartient et jouissent en paix de ses produits. A mesure que s'est accru le nombre des hommes libres, qui compte aujourd'hui la population tout entière, du pauvre ouvrier prolétaire aux descendants des gentils-hommes, la fertilité, les beautés du pays, et l'exubérance de vie qui y règne se sont accrues dans la même proportion.

C'est dans les nuageux horizons du passé que les ancêtres de la maison de Habsbourg paraissent s'être fixés sur le sol argovien, et leurs descendants se contentent de faire remonter leur généalogie au septième siècle, malgré que des chroniqueurs jaloux de leur plaire, et de les flatter leur attribuent une antiquité bien plus lointaine. L'un d'eux leur confectionna un arbre généalogique qui remonte à Priam, roi des Troyens; un autre, gravit l'Ararat pour y chercher jusqu'à l'arche de Noé le rameau primitif de l'arbre, qui n'était pas sans doute le rameau d'olivier, emblème de paix de la colombe biblique. Enfin, qui couronna ce chef-d'œuvre généalogique fut, sans contredit, celui qui s'efforça de démontrer à Charles-Quint sa descendance directe d'Adam, notre père à tous. En tout cas, les confectionneurs d'arbres généalogiques qui se bornèrent à chercher à Rome, ou chez les rois mérovingiens les ancêtres de la maison impériale, furent plus modestes, car il fallait absolument à cette lignée un roi au moins pour fondateur.

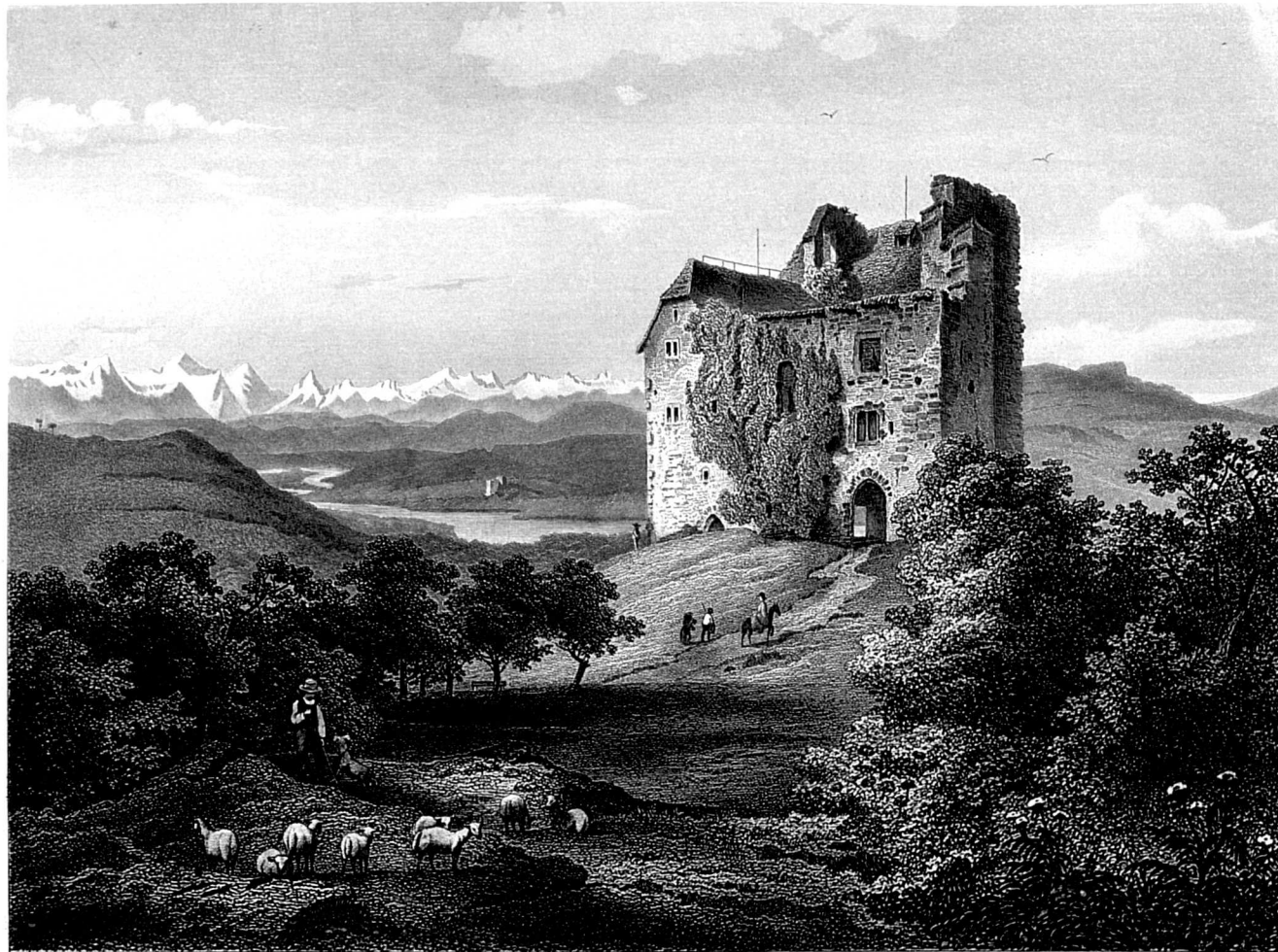
L'origine réelle de la maison d'Habsbourg est beaucoup plus modeste, et se rattache à l'histoire d'un petit castel, qui fut érigé sur le sol de l'ancienne Vindonissa, sous le nom de Castrum Vindonissense, et reçut plus tard le nom d'Altenbourg. Cette forteresse n'était nullement en relation directe avec Vindonissa, elle en était séparée et fut sans doute construite à la fin de l'époque romaine à l'aide des matériaux des bâtiments, devenus inutiles, du camp retranché.

D'après Ferdinand Keller, elle semble avoir eu pour destination de constituer, avec d'autres forts, une défense contre les incursions des Germains alors que ces peuples avaient déjà traversé le Rhin, et tout spécialement de commander le passage de la rivière que des rochers divisent à cet endroit en plusieurs bras, et de protéger contre de subites incursions le village gallo-romain qui s'était formé dans la plaine entre l'Aar et la Reuss, ainsi que la localité voisine de Baden. La construction de cette forteresse remonte à l'époque de Dioclétien, à la fin du troisième siècle, époque où furent élevés un grand nombre de forts destinés à protéger les villages échelonnés le long du Rhin, et où les matériaux des anciens bâtiments publics furent utilisés à réparer et à reconstruire les châteaux qui avaient été antérieurement détruits lors des invasions précédentes des Allemanes.

Le premier titulaire du nom d'Altenbourg dont l'existence puisse être admise avec quelque probabilité historique, fut un seigneur au fils duquel se rattache l'un des plus intéressants et des plus tristes phénomènes sociaux dont le moyen âge ait été le témoin, l'asservissement des anciens hommes libres dont l'existence datait encore de la conquête germanique; on l'appelait Gontran le riche, il appartenait à la vieille famille des comtes d'Alsace, et c'est le premier qui apparaît vers 952 avec le titre de comte d'Altenbourg. Il suivait, dans la guerre contre les Huns, l'empereur Henri l'Oiseleur avec deux cents hommes d'armes, et prit part à la bataille de Mersebourg, qui mit fin en Allemagne aux déprédations de ce peuple nomade et guerrier. En 952, un jugement qui le déclarait coupable de félonie envers l'empereur le dépouilla de ses possessions d'Alsace, de Brisgau et de Thurgovie, qui firent retour à l'empire. Il ne restait à Gontran qu'à se retirer sur les terres qu'il tenait de sa femme dans l'Argovie qui, à cette époque, faisait partie du royaume de Bourgogne, et échappait à la juridiction de l'empire allemand. Il y trouva un asile, dans la contrée appelée *„im Eigen“* dans des possessions déjà si considérables, qu'elles lui valurent son surnom de Riche.

Ce comte eut un fils nommé Lancelot, qui fixa sa résidence au château d'Altenbourg, et travailla par ruse et par violence à augmenter sa fortune et sa puissance. De son temps, habitaient à Muri, sur leurs propres terres, des gens de libre condition qui y possédaient une église. A cette époque de luttes intestines, où le droit du plus fort était dans toute sa fleur, les hommes libres qui ne possédaient pas beaucoup de terres, aimaient à se mettre





Engraving

A. P. 1841

SCHLOSS TEUFELSBURG.

(Aargau)

Verlag v. C. H. Krieger in Basel.

sous la protection d'un seigneur puissant auquel ils payaient en retour une redevance, et ce fut ce que ces gens de Muri proposèrent à Lancelot. Il leur promit sa protection, mais il ne tarda pas à user de son droit d'avoué en façon telle, qu'il s'empara de leurs biens, fit sa propriété de presque tout le village de Muri, et enfin en expulsa les propriétaires, en les remplaçant par ses valets et ses servantes qui étaient de condition servile et qui avec son appui prirent possession des maisons et y amenèrent mobilier et bétail. Quand même les dépossédés eussent réclamé la juridiction et la protection impériales, ce qui n'était guère possible à cause de la situation politique du pays, elles ne leur eussent pas été de grande utilité, car alors surtout, le proverbe russe, le monde est grand et le Czar est loin, trouvait une fréquente application. Les empereurs allemands éprouvaient alors assez de difficulté à maintenir dans l'obéissance leurs grands feudataires, et préféraient faire répandre dans leurs expéditions en Italie des flots de sang allemand, pour se faire sacrer par les papes comme chefs de la chrétienté et successeurs des Césars. Comment eussent-ils trouvé le temps de s'occuper des gens libres de Muri, et de défendre leurs droits sacrés ? Tourmentés par les remords, les successeurs de Lancelot firent don à l'Eglise d'une partie de ces biens extorqués, et ce fut là l'origine du couvent de Muri.

Lancelot laissa quatre fils, dont deux seulement ont de l'importance dans la question : Radbot qui hérita les propriétés situées dans les bailliages libres et se fit construire une demeure seigneuriale à Muri où il habita, dès lors, et Werner, l'avid et ambitieux évêque de Strasbourg, l'un de ces princes de l'Eglise mondaine du moyen âge, qui pensaient beaucoup plus à se procurer les biens de la terre qu'à se réserver ceux du ciel. Werner enrichit sa propre famille de bénéfices, de fiefs et de droits de justice, qu'il lui inféoda à titre perpétuel au grand détriment des couvents qui étaient confiés à son administration. Il fallut que les reproches de sa conscience et que la crainte de la vengeance et de la punition fussent bien vifs chez ce prélat, pour qu'il fit don à son frère Radbot d'une forte somme d'argent destinée à faire construire, sur leur propriété patrimoniale, une forteresse nouvelle, celle d'Altenbourg, située en plaine, ne lui paraissant pas assez forte en cas de danger, et les petites villes voisines d'Aarau et de Brugg n'étant pas encore entourées de murailles. La lettre par laquelle l'évêque donnait au comte Radbot la commission de faire élever une forteresse, contenait comme post-scriptum : qu'il était décidé à se retirer en cas de danger, lui et sa fortune, dans cette forte et sûre possession (*Habe*), ces mots expliquent suffisamment pourquoi le château reçut le nom significatif de Habsbourg.

Radbot se mit incontinent à l'œuvre et construisit sur

le Wulpelsberg un château qui n'était ni très grand, ni remarquable au point de vue de la beauté, mais exceptionnellement fort, les murs ayant à la base plus de huit pieds d'épaisseur. A l'origine, d'après les mesures de Bronner, la Habsbourg mesurait deux cents pieds de longueur sur cent de largeur, et consistait en deux tours reliées par un corps de bâtiment dont les murailles dépassent encore aujourd'hui en épaisseur et en solidité toutes celles des autres ruines d'Argovie. Des meurtrières très étroites percées dans les murs et disposées sans ordre aux seuls endroits où elles fussent nécessaires, ne laissaient entrer la lumière qu'avec parcimonie à l'intérieur de ce donjon, qui était entouré d'un large et profond fossé dont les restes sont encore reconnaissables aujourd'hui.

Si Radbot fit volontairement des économies en construisant, c'est qu'il savait qu'en cas de danger la protection des murs est insuffisante s'ils ne sont pas gardés et défendus par assez de défenseurs. C'est pourquoi, il employa la plus forte partie de la somme envoyée par Werner à acquérir à sa maison de nombreux vassaux. Il attira à lui de l'Argovie, du pays de Zurich, de la Thurgovie, du Frikthal, du Klettgau, du Hégau et des bords du Rhin un grand nombre de nobles et beaucoup d'hommes libres qui tenaient à sa protection, et leur fit prêter un serment de fidélité par lequel ils s'engageaient à l'assister lui et son frère en cas de guerre et de danger.

En 1020, l'évêque Werner vint en Argovie visiter ses terres patrimoniales et inspecter la forteresse dont il avait payé le coût. Radbot, averti de son arrivée prochaine, fit à la hâte appel à tous ses vassaux et leur fixa le jour où ils devaient se rencontrer tous ensemble à quelque distance du Wulpelsberg. Ils reçurent l'ordre de se rassembler pendant la nuit sur les pentes de la colline au-dessous des murs du château pour être présentés le lendemain à l'évêque. A son arrivée ce dernier, en faisant à cheval à côté de son frère la montée qui conduisait au castel, parut trompé dans ses prévisions ; ce château était sans doute très fort, mais l'intérieur n'en était pas achevé, ce qui lui fit demander à son frère à quoi il avait employé l'argent destiné à la construction. Le comte renvoya l'explication au lendemain en lui disant : Mon frère, permettez-moi de ne donner que demain à votre Éminence tous les renseignements et explications relatifs à la question qu'elle me fait.

En se levant le matin aux premiers rayons du soleil, et en se mettant à la fenêtre, le prélat aperçut une troupe considérable d'hommes d'armes qui avait campé autour du château. Il fut en grand émoi, craignant que le but de son voyage, qu'il faisait en secret et incognito, n'eût transpiré et que l'empereur ou quelqu'un de ses lieutenants n'eût envoyé ces soldats pour se saisir de lui. La forteresse encore inachevée ne lui parut pas dans ce moment

assez fortifiée pour opposer une sérieuse résistance à un siège régulier. Radbot le tira aussitôt de sa perplexité, en lui disant : Ce sont nos amis et nos vassaux, je les ai acquis avec les sommes que vous m'avez envoyées, car à quoi nous serviraient ces remparts sans le secours de ces braves gens ? La forteresse est aujourd'hui suffisante au dehors, et nous aurons toujours le temps d'en décorer et d'en achever l'intérieur. Aussitôt le comte fit monter au château les nobles et leur suite, qui rendirent hommage à l'évêque et jurèrent fidélité à lui et à sa maison. Werner fut tout réjoui de la tournure qu'avaient prise les choses, et loua fort son frère de sa prudence, et de l'emploi judicieux et utile qu'il avait su faire de son argent. Dès lors la maison comtale prit le nom du château, et son chef le titre de comte de Habsbourg.

L'évêque Werner ne devait pas jouir longtemps de son nouveau castel. Il continua, comme par le passé, à arrondir ses propriétés aux dépens de celles des couvents. Celui d'Ebersheimmünster en Alsace, dont il était l'avoué, porta plainte en 1027 à l'empereur Conrad II, et somma l'évêque de rendre compte de la fortune du couvent, dont il avait donné certaines terres à son frère Radbot mort l'année même, terres que Lancelot son fils possédait injustement. L'empereur ordonna cette restitution, sous des peines très sévères ; mais comme il partit tôt après pour l'Italie, accompagné de l'évêque Werner, il ne fut plus question de restitution et le couvent n'en fut que plus maltraité, de sorte qu'après le retour de l'empereur il renouvela ses plaintes et réclama la protection impériale. L'empereur se ressouvint à cette occasion de l'infidélité de Werner, et réfléchit aux moyens à employer pour le punir ; cependant, tenant compte de la grande influence qu'exerçait Werner sur la noblesse allemande et de l'appui qu'il pouvait en attendre, Conrad jugea prudent d'employer la ruse plutôt que la force, pour se débarrasser de cet homme dangereux. Il sut dissimuler son mécontentement et envoya l'évêque en ambassade auprès de l'empereur grec de Constantinople, en le chargeant d'une lettre du genre de celle que le roi David avait remise à Urie, lettre par laquelle Conrad priait son impérial collègue de le débarrasser de son ambassadeur comme d'un séditieux et d'un ennemi du pouvoir impérial, soit en le faisant mettre à mort, soit en l'envenimant dans un cachot. L'évêque Werner, plus ambitieux que prudent, fut excessivement heureux d'accepter cette mission en apparence si honorable, et donna dans le piège.

Avant son départ, il transmit à son plus jeune frère Lancelot l'administration des biens de la famille et la forteresse de Habsbourg, et voulut que l'aîné des membres de la maison en fût toujours en possession, ainsi que de l'avouerie de Muri. Après avoir ainsi réglé ses affaires de famille, il se mit en route pour l'Orient le 1^{er}

Octobre 1027. Tôt après son arrivée à Constantinople, l'empereur le fit arrêter et expédier dans une île éloignée, où après deux ans de captivité il mourut, probablement empoisonné.

A partir de Lancelot, qui rejoignit ses pères probablement la même année que son frère l'évêque, jusqu'à Albert III surnommé le riche, qui prit part à deux croisades et mourut en 1199, les comtes de Habsbourg ne jouèrent pas un grand rôle historique, bien que chacun d'eux cherchât à augmenter la puissance de sa maison. Avec Albert III cette richesse et cette puissance commencèrent à s'accroître rapidement. L'héritage de sa femme Ida de Pfullendorf, lui valut Dietikon, Schlieren, Urdorf, et plusieurs autres villages et terres dans la contrée de Zurich et dans le comté de Baden ; l'empereur Frédéric Barberousse l'éleva à la dignité de comte du Zurichgau. Déjà les Habsbourg dépassaient en importance la plupart des nobles de la Suisse allemande, et bientôt ils allaient se mesurer avec les Kybourg devenus leurs seuls rivaux, et même avec les puissants ducs de Savoie.

Les deux fils du comte Rodolphe, grand-père du futur empereur, Albert IV et Rodolphe ont une grande importance dans l'histoire de la famille, parce qu'elle se bifurque avec eux en deux lignes, dont l'une fut désignée plus tard sous le titre d'Habsbourg Autriche, et l'autre sous celui d'Habsbourg Laufenbourg. Le mariage d'Albert IV, point de départ de la ligne Habsbourg Autriche, avec une comtesse de Kybourg, lui ouvrit des perspectives sur le riche héritage des Kybourg. Quoique avancé en âge, cet Albert conçut avec d'autres princes allemands le projet d'une croisade en Palestine ; mais, avant de se mettre en route, il voulut assurer le sort de ses enfants, et convoqua tous ses vassaux à Muri, où il les engagea à rester fidèles à sa maison.

Il détourna ses enfants de guerres sans motifs et de querelles injustes, tout en leur recommandant la bravoure et les autres vertus chevaleresques, et leur donna des enseignements et des conseils de toute nature ; puis il nomma Rodolphe de Habsbourg Laufenbourg, son frère, tuteur de ceux qui étaient encore mineurs. Toute l'assistance fondit en larmes, quand le comte suivi de trente gentilshommes partit pour ne plus revenir. Au commencement de 1040 il s'embarqua de Marseille pour la Syrie, où il mourut à Askalon, tôt après son arrivée. L'histoire ne raconte rien de cinq de ses enfants, deux fils et trois filles, mais elle a conservé une des plus brillantes de ses pages à Rodolphe l'aîné de la famille, qui devint plus tard empereur d'Allemagne.

Le caractère très complexe de cette grande figure historique n'a pas encore été déchiffré dans toutes ses particularités, et le mot du poète continue à rester l'expression de la vérité :

„Tour à tour prôné et rabaissé par la faveur ou la haine des partis, son caractère oscille dans l'histoire.“

Rodolphe possédait assurément de brillantes qualités, bien propres à en faire un type des plus populaires. Brave jusqu'à la folie dans ses jeunes années, affable envers les petits, doué de qualités un peu rudes, de nature à lui valoir la faveur du peuple, il témoigna déjà au milieu d'une jeunesse tapageuse, consacrée tout entière à guerroyer de ce sens pratique qu'il manifesta à un si haut degré sur le trône impérial. En effet, tandis que ses prédécesseurs des maisons de Franconie, de Saxe ou de Souabe déployaient toute leur énergie et usaient leur vie à maintenir dans la dépendance de l'Empire des princes récalcitrants, et à en relever l'éclat au dehors, la pensée de Rodolphe était toute à fonder la puissance de sa dynastie, et à appliquer à ce but personnel ses prérogatives impériales.

Rodolphe sut aussi employer tour à tour la force et la ruse à accroître en Suisse son pouvoir et son influence, à telle enseigne que dans les pays d'en haut (c'était le nom sous lequel est désignée la Suisse dans les documents de l'époque) il passait pour le plus puissant seigneur et il sut aussi étreindre les contrées de la Suisse primitive soumises à la juridiction immédiate de l'Empire d'un lien qui ne put être brisé qu'après sa mort en 1291 par les hommes d'Uri, de Schwyz et d'Unterwalden.

A la mort du comte Albert en 1240, lorsque, à vingt-deux ans, Rodolphe se trouva en possession de son héritage, sa situation n'était pas encore très brillante. Il avait sans doute déjà, de par sa mère Helvig des droits éventuels sur les possessions des Kybourg, mais ses propres terres étaient si grevées de droits et de franchises, que sa puissance réelle en était fort diminuée. Son landgraviat d'Alsace se réduisait à un titre. Les Habsbourg ne possédaient sur les couvents que des droits d'avouerie temporaires et sur les villes des droits de commandement militaire très limités. Puis, Rodolphe par sa conduite irréflectie et violente, s'était exposé au danger de perdre l'héritage de Kybourg. Son oncle Rodolphe de Habsbourg Laufenbourg, irrité contre lui, transmit au couvent de Frauen-Münster à Zurich son château de Neu-Habsbourg, récemment construit dans une situation admirable au bord du lac des Quatre-Cantons; enfin son oncle maternel Hartmann de Kybourg le deshêrita d'une manière absolue, et ce vieillard sans enfants fit donation à un de ses meilleurs amis Henri de Stahleck, évêque de Strasbourg, de toutes ses propriétés issues des Kybourg et des Lenzbourg, et cela en s'interdisant à l'avance toute modification éventuelle à ses dernières volontés.

Malgré tous ces mécomptes, Rodolphe se montra, au milieu de ces circonstances malheureuses, vraiment noble et chevaleresque en restant fidèle envers et contre tous à l'empereur gibelin Frédéric II, qui l'avait tenu lui-

même en 1218 sur les fonds baptismaux, et cette conduite lui valut à plusieurs reprises les excommunications de l'Eglise. Un an après la victoire remportée par l'empereur à Cortenuova en 1238, nous rencontrons Rodolphe, parmi sa suite, aux fêtes données à propos du mariage de la belle Selvaggia, fille naturelle de l'empereur, avec Ezzelin de Romano, et ce fut à cette occasion que sa bravoure chevaleresque et ses qualités séduisantes lui valurent, entre autres distinctions, celle d'être armé chevalier de la main même de l'empereur.

En Suisse, son étoile s'élevait aussi avec un nouvel éclat sur l'horizon. Par de brillants faits d'armes il enleva au successeur de Henri de Stahleck, évêque de Strasbourg, l'héritage de Kybourg et le fit rendre à son vieil oncle qui s'en était lui-même dépossédé, et il finit par se réconcilier avec ses parents de la ligne Laufenbourg.

En 1264, au moment où Rodolphe s'appretait à marcher avec ses vassaux au secours de son oncle, pour venger une insulte des bourgeois de Winterthur, il apprit sa mort, se fit tôt après prêter hommage par tous les vassaux et arrière-vassaux de Kybourg et devint ainsi l'un des plus puissants seigneurs du pays. Ce fut en septembre 1273 qu'il atteignit l'apogée de sa fortune, le jour où il fut nommé empereur par les princes assemblés à Francfort, à la recommandation de l'archichancelier Werner d'Epelsheim, qui fit valoir auprès des électeurs sa prudence et sa fermeté, qu'il avait eu lui-même l'occasion d'apprécier, alors que se rendant à Rome pour y chercher le pallium, Rodolphe l'avait escorté à travers les vallées des Alpes.

La nouvelle de l'élévation de Rodolphe à la dignité impériale fit trembler les grands et les mal-pensants, mais le peuple l'accueillit avec jubilation; une chronique du temps s'exprime comme suit: „Le paysan reprit avec confiance sa charrue, le marchand put circuler sans danger, et les brigands rentrèrent sous terre.“

Avant de partir pour se faire couronner, Rodolphe reparut à Habsbourg où il reçut, ainsi qu'à Brugg, les félicitations de tous ses parents, amis et vasseaux. Après avoir pris les dispositions nécessaires pour faire gérer ses propriétés en Suisse, il alla au-devant de ses grandes destinées, passa par Mayence, où les insignes impériaux lui furent remis, et se rendit à Aix-la-Chapelle, pour y poser la couronne sur sa tête et celle de son épouse, qui avait jusque-là vécu sans bruit à Brugg au milieu de sa maison. Au moment de la répartition des charges et fiefs impériaux, le sceptre employé à cet usage ne se trouvant pas à sa portée, Rodolphe saisit un crucifix en disant: Voyez ce signe sacré de la rédemption, il peut bien nous tenir lieu de sceptre!

A partir de cette époque, l'importance de la Habsbourg, le vieux manoir de la famille resté en possession des nouveaux ducs d'Autriche, déchet d'année en année, et

elle servit de demeure à quelque vassal chargé de l'administration des propriétés jusqu'en 1415, où elle partagea le sort commun des manoirs autrichiens en Suisse ainsi que nous l'avons déjà exposé à propos de Wildegg.

Chose étrange, le dernier habitant du château qui le rendit aux Bernois fut précisément un chevalier Henri, de Wohlen, portant le même nom que celui auquel se rattache, en même temps que l'origine de la maison de Habsbourg, la première tentative faite pour l'écraser.

Au commencement de ce siècle, on eut l'idée de déposer dans la vieille ruine de Habsbourg, fort visitée par

les étrangers, un livre destiné à recevoir les noms des visiteurs. Parmi les milliers de noms inconnus figurent ceux de deux membres de la maison impériale d'Autriche, l'empereur François I et l'archiduc Ferdinand, qui visitèrent en 1815 le château de leurs ancêtres (ainsi nommés fort à tort). Nous raconterons une anecdote piquante du siècle passé relative à une visite de l'empereur Joseph II, faite en 1777 au château de Habsbourg, à propos d'une localité voisine, les bains de Schinznach, éminemment fertile en souvenirs restés chers à tous les Suisses.

SCHINZNACH

Sur la rive droite de l'Aar au pied du Wulpelsberg et à mi-chemin de Wildenstein à Brugg, s'élèvent depuis 1825 les beaux bâtiments modernes des bains de Schinznach, qui doivent leur existence à la présence dans cette localité d'une de ces sources minérales précieuses, dont notre Suisse est si richement dotée. Cette source fut découverte en 1658 à l'époque où le bailli bernois Nöthiger régissait le bailliage de Schenkenberg sur le territoire duquel se trouvait alors Schinznach. L'inondation de l'Aar qui survint en 1670, fit disparaître la source et les bâtiments primitifs destinés à l'utiliser. Ce ne fut que vingt ans plus tard, qu'on réussit à la retrouver au milieu du lit de la rivière. Les vapeurs qui s'élevaient d'un sol abandonné en hiver par les eaux de la rivière, et sur lequel la neige ne pouvait prendre pied à cause de sa chaleur, trahirent la présence d'une source thermale, qu'on réussit à faire arriver à la surface, dans une petite ile de l'Aar. Sur l'ordre du gouvernement, la rivière fut détournée, la petite ile réunie à la rive par un pont de bois, et l'on entoura la source à 25 pieds de profondeur d'un tube de bois de chêne qui fut protégé contre le courant de la rivière par des digues épaisses. Un mécanisme des plus simples, mis en mouvement par une roue plongée dans un canal dérivé de l'Aar, servit à faire monter l'eau du puits à la hauteur d'une vingtaine de pieds suffisante pour la faire couler dans les appareils de chauffage et de là dans les baignoires. C'était là que jusqu'à l'époque moderne les curistes venaient puiser l'eau destinée à la boisson. Le premier entrepreneur de l'établissement de bains fut, dès 1694, Jenner, architecte de la ville de Berne. Au début les installations ne consistaient qu'en deux maisons de bains à petites fenêtres, éclairant à peine d'obscurs cabinets, qui furent plus tard abandonnés aux pauvres et aux paysans, qui pouvaient y chanter et y babiller à leur aise. Plus tard on cons-

truist pour les baigneurs plus exigeants des chambres de bains dont au siècle passé les aménagements étaient encore des plus primitifs. Les cloisons des cabinets étaient formées de planches minces qui permettaient d'entendre et de comprendre tout ce qui se disait dans le cabinet voisin. Les cloisons intermédiaires étaient à coulisse, de sorte que les membres de la même famille, ou les personnes qui avaient fait connaissance n'avaient qu'à faire glisser les séparations, pour se trouver en quelque sorte dans la même salle et y converser pendant la durée du bain. Outre les bains, l'établissement était composé d'un grand hôtel situé au milieu d'un parterre et dans un beau parc, coupé de chemins de promenade bien entretenus, hôtel, qui avait pour annexe une petite maison destinée aux Israélites pauvres. Les Juifs plus aisés se logeaient à l'hôtel, mais ils faisaient leur cuisine, dinaient chez eux et se faisaient préparer des aliments froids la veille de leur Sabbath. Ils ne paraissaient dans la maison commune qu'aux jours de fête.

Malgré les améliorations apportées au système qui amenait à la surface les eaux thermales, elles étaient insuffisantes à les protéger contre les infiltrations et le mélange des eaux froides de la rivière, surtout, lorsqu'elles s'élevaient au-dessus du niveau moyen après des pluies prolongées. Les curistes se plaignaient aussi, et avec raison, de la distance de plus de 500 pieds qu'il fallait parcourir pour arriver de l'hôtel aux bains. Tout cela engagea le propriétaire des bains à les agrandir par la construction d'un vaste bâtiment, qui fut achevé en 1825. Un appareil d'épuisement très ingénieux servit à faire arriver l'eau dans un réservoir supérieur, d'où des tuyaux la conduisent aux baignoires, et une galerie couverte, construite en pierre, mit en communication facile l'hôtel des plus confortables avec de nouveaux cabinets de bains voûtés.

Bien que dans notre pays, il pullule, dans les vallées comme sur les montagnes, d'établissements de bains de toute espèce, où les malades affluent dans l'espoir de se débarrasser de leurs maux et les gens en bonne santé de leur spleen, Schinznach continue à être très fréquenté, même par des étrangers à la Suisse, tandis que dans les siècles précédents les Suisses seuls s'y rendaient. Les Schaffhousois, Zurichois et Argoviens du voisinage et les habitants de la Forêt-Noire, constituaient la majorité des curistes. Zurich, Berne et Bâle, envoyaient un fort contingent de malades, et la Suisse française était aussi représentée par beaucoup de Genevois et de Neuchâtelois. Mais c'étaient les dimanches que les bains regorgeaient de visiteurs, alors que toute la population des environs et surtout les paysans s'y donnaient rendez-vous. De là un mouvement et une vie extraordinaires qui donnait à Schinznach, ces jours-là une physionomie toute particulière.

Le samedi déjà, et surtout le dimanche, une foule de gens se dirigeaient vers les bains, pendant que les malades prenaient leur bain d'eau minérale. Dès le matin le paysan argovien avait nettoyé le chariot que le bœuf docile ou la vache ont l'habitude de ramener de la prairie à la grange chargé d'herbe fraîche, et il y disposait des bancs, pour y asseoir commodément femme et enfants. Le cheval attelé, il prenait place en avant, vêtu d'une redingote propre, d'un gilet rouge et de larges pantalons, et installait derrière lui sa femme et ses filles endimanchées, le petit chapeau de paille coquettement posé sur les ondes de leurs belles chevelures; si l'incertitude du temps menaçait d'ondées ces beaux atours, il suffisait de quelques cercles, d'une toile et de quelques bottes de foin pour faire de la carriole une grotte improvisée où s'insinuait et se pelotonnait la famille pendant que le père peu soucieux de l'orage faisait l'automédon. Arrivé sur la place de Schinznach, on faisait halte, et les gracieux minois s'échappaient un à un de leur prison. Souvent de grands chars à foin amenaient trois ou quatre familles, la population presque entière de hameaux. De riches meunières ou les épouses des lieutenants baillivaux arrivaient souvent en voitures fermées, et rien n'était aussi comique à observer, que la déception des sommeliers empressés auprès des portières, lorsqu'ils en voyaient descendre des paysannes aux tournures robustes, souvent douées d'un embonpoint excessif, au lieu des élégantes citadines attendues. Le débarquement des familles de prédicateurs de la campagne ou des petits bourgeois des villes juchés et serrés dos à dos sur les bancs improvisés de chars sans ressorts, avait aussi ses épisodes comiques. Quant aux patriciens, c'était en phaétons, en carrosses, en riches voitures où huit ou dix personnes prenaient place commodément qu'ils faisaient leur entrée aux bains. Souvent un pauvre homme, le dos chargé de sa mère ou de sa fille perclue qu'il ap-

portait aux eaux bienfaisantes, servait de repoussoir à tout ce luxe, lorsque quelque paysan ému de pitié n'avait pas pu lui prêter quelque vieux cheval pour ce service de charité.

Pendant que la foule arrivait dans toutes les directions, il y avait service divin dans le grand salon, où le prédicateur trouvait dans le canapé une chaire improvisée. Le culte achevé, un coup de cloche donnait le signal que le corps aussi devait être nourri, et la vaste salle à manger se remplissait incontinent, ainsi que celle destinée à la seconde table, et beaucoup d'autres appartements où les paysans s'attablaient et se mettaient à festoyer. Bientôt la galerie couverte retentissait du choc des verres et des assiettes.

Les juifs même, pour lesquels venait de finir le sabbath, mettaient le feu à leurs fourneaux. Tout resplendissait d'élégance et de propreté, et à côté des riches toilettes de ville le costume national n'avait nullement lieu de redouter la concurrence.

Après le diner, les nombreux éléments des deux classes sociales en présence, les citadins et les paysans, se séparaient en deux groupes et se livraient chacun à leur façon aux plaisirs de la journée, qui consistaient surtout en danses animées. A peine les estomacs étaient-ils satisfaits que retentissaient les violons criards des ménestriers, autour desquels se groupait aussitôt la jeunesse campagnarde, qui dansait en plein air sous l'ombrage, sans interruption, jusqu'au moment où la nuit et la fatigue forçaient les couples à se désunir, mais si les cordes cessaient alors leur jeu, celui plus attrayant encore des prunelles commençait souvent. Tant que duraient les danses, cuisiniers et sommeliers étaient aux abois parce que chacun se pressait pour avoir sa place au spectacle, et les buveurs eux-mêmes emportaient leurs bouteilles pour les vider en face des danseurs, qui parfois étaient si nombreux et si pressés que leur danse cessant d'être tournoyante se transformait en un balancement assez fade du corps et des jambes, à moins qu'ils ne se rangeassent en colonne serrée pour pouvoir faire quelques tours de salle de loin en loin. Conformément à l'usage, les danseuses ne manquaient jamais d'épingler leurs jupons afin d'arrêter leur vol indiscret; souvent aussi les rustiques beautés trouvaient grâce aux yeux de ces officiers revenus des services étrangers, qui jadis plaçaient des mouches aux joues des dames de Versailles et ne croyaient pas déroger en portant leurs carlins. Ces beaux messieurs, les cheveux frisés, le chapeau de Paris rabattu sur les yeux, s'approchaient en tapinois et ne se bornaient pas à faire de doux yeux aux Daphnés et aux Philis, noms du temps donnés aux Anneli et aux Babeli, mais ils abandonnaient volontiers le menuet aux allures réservées pour s'élancer dans le tourbillon des valse du pays.

Mais bientôt le mélange des classes s'opéra en sens inverse, des danseurs bourgeois se risquèrent dans le salon de la noblesse, où le grave menuet cessa de trôner en souverain et céda peu à peu le pas à la contredanse française, plus simple et aux allures plus vives. De toutes parts retentissaient les accents de la musique et des chants, qui attiraient jusqu'aux malades et leur faisaient souvent oublier pendant des heures entières leurs douleurs et leurs chagrins. A l'approche de la nuit, la police des bains faisait cesser les danses, les danseurs paysans régalaient leurs danseuses d'un souper où le vin n'était pas épargné, et enfin vers minuit on se mettait en demeure de rentrer au village, et on remontait en carriole en chantant et en poussant des cris de joie. Quant aux visiteurs des villes, ils avaient depuis longtemps disparu en voiture pour rentrer chez eux avec le lever de la lune.

Quelque joyeuse et animée que fût la vie qu'on menait aux bains de Schinznach le dimanche, quelles que fussent les vertus curatives de ses eaux, les mérites de ce charmant endroit pâlisent en présence de l'importance historique ineffaçable qu'a valu à cette localité la fondation qui y eut lieu de la Société helvétique.

Pour estimer à sa juste valeur l'influence que cette association des Suisses les plus distingués du 18^{me} siècle exerça sur le développement de notre nation, il faut reconstituer par la pensée le milieu et les conditions d'existence du peuple suisse à cette époque. Il n'était pas encore question alors de liens solides et de communauté d'existence entre les cantons. Chacun d'eux ou plutôt les familles aristocratiques qui y exerçaient l'influence et le gouvernement, se retranchait en égoïste derrière sa souveraineté et ne poursuivait d'autre politique que celle que lui dictait ses propres intérêts. Tout entichées de leur haute position que fussent ces familles, elles n'en étaient pas moins devenues absolument dépendantes de l'étranger, par suite du trafic d'hommes qu'elles pratiquaient sous l'égide de capitulations militaires conclues surtout avec la France. C'était le temps où naquit cet adage abominable si méprisant pour notre Suisse: „point d'argent, point de Suisse,“ qui faisait que ce beau pays avec ses familles régnantes était considéré comme une sorte d'aggrégation politique, de valetaille plus ou moins distinguée. En outre, il existait encore à cette époque une profonde scission entre les catholiques et les réformés, fondée sur des antipathies datant de la réformation, que les événements survenus au commencement du 18^{me} siècle venaient de raviver en suscitant entre les deux confessions un antagonisme qui menaçait de détruire les derniers débris de patriotisme national. A cette époque de formalisme insignifiant et de lenteurs dans la marche des affaires dirigées par la diète, les antichambres des ambassadeurs de France étaient deve-

nues le seul endroit où pussent encore se serrer amicalement des mains suisses appartenant à des confessions différentes.

Dépendante au dehors, avec un lien fédéral relâché, la Suisse se trouvait à l'intérieur dans une situation des plus fâcheuses.

Une aristocratie vaniteuse, dépourvue en général de culture supérieure, ne se départissait pas d'inflexibles principes et agissait avec un ensemble parfait, non pas quand il était question d'intérêts nationaux, mais dès qu'il fallait défendre ses privilèges de caste. Le peuple, que la plupart des gouvernants de noble extraction méprisait foncièrement, était maintenu intentionnellement dans un état de brutale ignorance qui le rendait plus facile à gouverner. Chez les aristocraties les plus puissantes et les plus cultivées de la Suisse, comme celles de Berne et de Zurich, on posait encore à la fin du siècle passé comme maxime politique qu'il fallait absolument empêcher les jeunes gens distingués de la campagne d'acquérir une instruction scientifique supérieure. L'état de l'instruction primaire là où elle existait était déplorable, et l'insuffisance des salaires des instituteurs primaires rivalisait avec celle de leurs connaissances. C'était un état de choses, auquel font involontairement penser les fameux ukases du ministre russe des cultes Schimatoff du 11 mai et du 29 septembre 1849, en vertu desquels les études universitaires ne devaient rester accessibles qu'aux jeunes gens de familles nobles.

Au point de vue politique, la Suisse était un triste aggrégat de petits états souverains dans lesquels un peuple grossier, ignorant et superstitieux, était intellectuellement dirigé par un clergé sévèrement orthodoxe et peu cultivé, et politiquement régi par un certain nombre de famille puissantes; ce peuple était en outre une bonne matière à exploitation, un capital imposable, et fournissait aux princes étrangers une excellente chair à canon. Ce qui sommeillait en lui, n'était guère pressenti que par quelques têtes perspicaces ou par quelques nobles cœurs, qui éprouvaient une profonde amertume à la vue de l'exploitation indigne dont il était l'objet. Ce fut cette époque de décrépitude qui inspira au vieux patriote Dr. Laurent Zellweger ces plaintes amères.

„Dans certains moments de tristesse, je m'imagine souvent que dans notre Suisse il n'y a plus que fausseté en politique, égoïsme et hypocrisie, et que ce qui reste d'apparente loyauté est bien plutôt la conséquence d'une sorte de routine sociale que celle de l'honnêteté des cœurs, de sorte que le vrai et pur patriotisme y est presque éteint; c'est pourquoi, en face des infirmités de mon âge, je vois venir la mort avec joie, heureux de ne pas être plus longtemps témoin oculaire du progrès de cette démoralisation croissante.“

Cependant on se tromperait fort en croyant que tous



les membres du patriciat suisse ont été atteints de cette pourriture politique. Dans les plus mauvais moments de cette phase de déclin, des hommes éminents osèrent soumettre à la critique le système du jour, préparer les esprits à des réformes et présenter un idéal politique dont la réalisation prochaine fut bientôt reléguée dans le paisible séjour des honnêtes utopies. Le patricien bernois Graviseth persifflait de ses sarcasmes les côtés odieux du système politique en vigueur. Grob de Toggenbourg protestait par des paroles éloquentes contre la dépendance de l'étranger dans laquelle était tombée la Suisse par les capitulations militaires conclues avec lui. Le Dr. Scheuchzer, de Zurich, élevait le drapeau de la libre recherche scientifique, et Albert Haller, dans ses poésies si profondément pensées, faisait tonner l'anathème sur « les mœurs corrompues ». Bodmer et ses amis essayaient de ridiculiser dans leurs satyres les stupidités de la mode et de faire prévaloir un goût plus épuré. Même chez les catholiques, alors si bas placés au point de vue intellectuel, s'élevèrent les voix viriles des Balthasar pour protester contre l'immixtion de la curie romaine dans les affaires de l'Etat. — Tout à coup un bruit inconnu retentit dans la Suisse entière annonçant que la croûte épaisse de glace qui emprisonnait le courant ralenti des sentiments patriotiques pouvait encore se fêler, et bientôt à cet appel répondirent en chœur des voix éclatantes qui réveillèrent les esprits endormis et les appelèrent à participer avec énergie aux destinées de la patrie et à travailler par des moyens pacifiques à faire renaître cette patrie à la vie. Cet appel, c'était la réalisation du rêve nourri par Balthasar de trouver les moyens de rajeunir la vieille Confédération, c'était la fondation de la Société helvétique, l'origine de notre résurrection nationale.

Il s'était déjà formé avant la fondation de cette société un groupe d'hommes éclairés dont Bodmer peut être considéré comme le centre intellectuel, et qui dans des correspondances privées donnaient essor au mécontentement que leur inspirait la décadence de l'époque, et cherchaient à réaliser autour d'eux quelques améliorations.

Le philanthrope Isaac Iselin, secrétaire du conseil de Bâle et qui appartenait à ce groupe, avait invité en 1760 à assister au jubilé séculaire de la fondation de l'université de Bâle un ami de Zurich, le secrétaire Salomon Hirzel, qui se rendit à cet appel accompagné de son jovial ami, Salomon Gessner, l'auteur apprécié des idylles. Les jours s'écoulèrent rapides, dans un mutuel échange de sentiments d'amitié et de patriotisme, de sorte qu'au dernier banquet, où l'ami d'Iselin, le capitaine Schinz, de Zurich, apparut tout à fait à l'improviste, il surgit l'idée de se revoir de temps en temps dans une localité intermédiaire. Cette idée, qu'appuya beaucoup la

digne épouse d'Iselin, fut accueillie avec enthousiasme et aussitôt développée par la proposition d'inviter à ces réunions d'autres amis bien pensants d'autres cantons. On résolut que la première réunion aurait lieu dès l'année suivante au commencement de mai. Les deux amis ne tardèrent pas à recevoir les adhésions d'hommes de mérite de plusieurs cantons et la promesse de se rencontrer au lieu et au moment fixés.

Ce fut le 3 mai 1761 qu'Iselin, accompagné de son ami le capitaine Frei, de Bâle, arriva le premier à Schinznach, où tout était calme; mais la douleur de cet excellent homme fut grande en n'y trouvant aucun de ceux qu'il espérait y rencontrer. Il attendait avec anxiété depuis de longues heures assis seul sur un banc situé au bord de la forêt qui se prolonge vers Brugg, car son ami Frei, atteint subitement d'une indisposition, avait dû garder la chambre. Tandis qu'il était plongé dans de tristes réflexions sur l'absence de ses amis, il entendit tout à coup, vers le soir, des cris d'allégresse et, relevant la tête, il aperçut avec une joie indicible ses amis de Zurich, Hirzel, Gessner et Schinz, auxquels s'étaient joints les deux chanoines de Beroldingen et le capitaine Keller, de Zurich. Cette société était arrivée en voiture jusqu'à Baden et avait pris à pied la route de Schinznach, mais Gessner, affligé d'embonpoint, s'était trouvé si fatigué qu'il avait déclaré que si Schinznach n'apparaissait pas bientôt, il se coucherait au bord de la route et n'en remuerait pas, dût une voiture l'écraser. Heureusement le terme du voyage n'était pas éloigné, ils venaient d'apercevoir Iselin rêvant sur son banc et ils le saluaient de leurs cris de joie.

Cette première réunion n'eut encore aucun caractère officiel, ce fut un simple concours d'amis et on y décida de se réunir de nouveau l'an prochain, à pareille époque, et d'étendre le cercle des invités. En effet, à la réunion de 1762 apparurent indépendamment des assistants à celle de 1761 huit nouveaux personnages et parmi eux Félix Balthasar, de Lucerne, l'un des plus ardents défenseurs des droits de l'Etat contre les prétentions et empiètements de Rome et l'auteur de l'opuscule intitulé : *De Helvetiorum juribus, circa sacra*, ou des droits des Suisses en matière ecclésiastique, le secrétaire d'Etat, plus tard avoyer de Lucerne, Valentin Meyer, Rodolphe Tschiffeli, l'infatigable promoteur des progrès agricoles dans le canton de Berne, et enfin le médecin de ville de Zurich Jean-Gaspard Hirzel, l'auteur de l'ouvrage connu intitulé le petit Jogg, qui devint le cerveau organisateur de l'association et sut toujours appliquer ses puissantes facultés intellectuelles à faire réussir de nobles entreprises.

Avant la réunion, le Dr. Hirzel élaborait un projet d'organisation tendant à rendre plus intimes les rapports des membres de l'association, et à donner à leurs as-

semblées un caractère plus sérieux que celui de simples rendez-vous d'amis. Hirzel proposa comme but de l'activité de la Société l'étude de questions ayant trait à l'histoire nationale, ce but n'étant pas de nature à attirer sur elle l'attention publique, car, ainsi que s'exprime naïvement le protocole de la réunion de 1762, «on considère comme possible de faire rentrer sous cette rubrique *tout ce qui de près ou de loin peut tourner à l'avantage de la commune patrie.*»

Ces mots, sans prétention, renfermaient en germe l'expression complète des tendances à lointain effet que s'imposait la Société. Sa tâche principale devait être de réveiller les sentiments patriotiques prêts à s'éteindre, de ranimer l'esprit public presque disparu et de faire abstraction des différences confessionnelles, dans l'intérêt du bien public et d'un avenir glorieux de la patrie. Les conséquences de cette conjuration d'âmes patriotiques allèrent beaucoup plus loin que ne pouvaient le prévoir eux-mêmes ces hommes modestes. Pour le début et à cette époque d'indifférentisme et d'affaissement moral, c'était déjà un grand fait qu'une partie des Suisses les plus cultivés et les plus dignes consentissent à se réunir pendant quelques jours pour s'occuper en commun des intérêts de la patrie. Les fondateurs de la Société helvétique manifestèrent évidemment leurs tendances réformatrices en nommant membre honoraire de la Société le vieux patriote François-Urs Balthasar, l'Esaië tonnant de la vieille alliance des cantons, et en donnant ainsi ouvertement leur assentiment à ses plans et à ses idées de réforme. Dès cette réunion de 1762, qu'on peut considérer comme celle qui constitua la Société, elle se baptisa elle-même et prit son titre de Société helvétique. Les réunions des années suivantes, qui valurent à la Société un accroissement rapide par le nombre et le mérite des nouveaux-venus, furent extrêmement animées et fécondes en jouissances. Mais bientôt commença pour la Société une période de dures épreuves qu'elle traversa heureusement, grâce à la fermeté et au courage de ses membres, et dont elle sortit fortifiée par la lutte pour atteindre rapidement le point culminant de son développement. Déjà les gouvernements surannés des cantons, indisposés par l'allure indépendante et franche de ces Helvétiens, jetaient des regards de défiance sur la nouvelle association, et le gouvernement de Zurich cherchait à opposer momentanément des obstacles à l'impression de ses actes. A la diète de 1765, les hauts députés et avoyers des Etats exprimèrent très sévèrement leur désapprobation à propos de la Société. Le principal instigateur de ces défiances officielles avait été l'ambassadeur français, qui était hostile à la Société par deux motifs: d'une part parce qu'elle ne s'était pas laissé séduire par ses avances, et de l'autre parce qu'elle s'était exprimée avec force contre les enrôlements de la France,

et que plusieurs de ses membres soleurois avaient déjà commencé à travailler dans leur propre canton contre le service militaire à l'étranger. Les intérêts de l'ambassadeur, dont la principale mission consistait à obtenir la prolongation des anciennes capitulations militaires et à en conclure de nouvelles, et ceux du patriciat qui vivait de ces capitulations, s'étaient trouvés lésés par les attaques de la Société à propos de ces honteux marchés. A ces motifs de répulsion, ainsi qu'à d'autres plutôt politiques, vint s'ajouter la haine que les ultramontains vouaient surtout aux membres lucernois de la Société. Tout cela réuni engagea les gouvernements de Berne et de Lucerne à prendre en même temps des mesures pour interdire en 1766 aux membres de la Société de leurs cantons respectifs d'en fréquenter les réunions. Cette tentative, qui ne réussit qu'à Lucerne, échoua à Berne devant la décision et la tenacité des membres bernois, de sorte qu'en 1767 le gouvernement se vit forcé de retirer sa défense. Cependant, à peu d'exceptions près, les membres lucernois n'apparurent plus aux réunions jusqu'en 1786.

Les hostilités et les persécutions auxquelles la Société resta dès lors exposée, malgré que le mauvais esprit des gouvernements de plusieurs cantons à son égard fût devenu moins agressif, n'en eurent pas moins pour conséquence une diminution dans la fréquentation de ses réunions, qui resta faible jusqu'en 1772. Depuis 1773, où 24 membres assistèrent à l'assemblée générale, le nombre des membres s'accrut d'une manière régulière et progressive, à tel point qu'après la translation, en 1780, du lieu de réunion de Schinznach à Olten, il devint si considérable que dès lors il ne fut plus question que des cent Helvétiens d'Olten. A la dernière réunion qu'eut la Société à Aarau dans le 18^{me} siècle, en 1797, le chiffre de ses membres s'élevait à 176.

Les orages de la révolution helvétique dispersèrent en même temps que les vieilles aristocraties nos pacifiques réformateurs. Dès que l'acte de médiation eut rendu un peu de tranquillité à une patrie déchirée par des factions ardentes et l'intervention étrangère, la Société helvétique se reconstitua. Si son influence sur la marche des affaires publiques avait été peu marquée pendant la période de luttes, elle devint pendant la Restauration un noyau important d'opposition à la réaction aristocratique, et dès 1830 elle contribua énergiquement, avec d'autres associations animées du même esprit à préparer la réforme fédérale de 1848, après laquelle les membres de la Société pensèrent avoir achevé leur tâche et toucher au but que se proposaient au début ses fondateurs.

Quelle qu'ait été l'importance de la Société helvétique pour notre époque, aux luttes de laquelle elle prit une part énergique, c'est toujours avec un sentiment de vive

sympathie que nous reportons nos souvenirs sur ses fondateurs et ses membres marquants au 18^{me} siècle. Leur activité était alors beaucoup plus variée et plus étendue que celle des membres des associations actuelles, dont les tendances sont plutôt politiques. Un regard rétrospectif jeté sur les impulsions qu'elle communiqua aux innovations les plus variées dans le champ de l'activité intellectuelle de l'époque, nous fera apprécier la part considérable qui revient à la Société helvétique du 18^{me} siècle, comme promotrice de notre culture et de notre civilisation.

Avant tout, ces hommes méritent toute notre reconnaissance pour s'être efforcés d'apporter des améliorations, non-seulement, à l'éducation et à l'instruction du jeune patriciat, mais aussi pour s'être occupés activement à créer et à développer l'instruction primaire. Les réformateurs scolaires du 18^{me} siècle sont essentiellement les membres de la Société, et parmi eux Pestalozzi, que quelques confrères excitèrent, encouragèrent et soutinrent toujours. Les premières sociétés d'utilité publique suisses, auxquelles la patrie a dû tant d'améliorations, furent fondées par des membres de la Société pour favoriser la mise en pratique des vues et désirs qui s'y firent jour. En politique, ces mêmes hommes ne cessèrent de prêcher le patriotisme, l'amour de la patrie et les sacrifices qu'il implique, d'attaquer par leur critique sévère tous les abus, sapant ainsi l'édifice usé des gouvernements décrépits, qui dut enfin s'écrouler à un moment donné pour laisser le terrain libre à des institutions plus généreuses et plus libérales.

L'histoire de la Société fournit des renseignements précieux et des plus caractéristiques sur l'influence qu'exercèrent les idées de Rousseau, qui furent discutées dans son sein, sur le type de plus en plus démocratique que prit l'idéal gouvernemental qu'elle cherchait à réaliser, sans considérer jamais la révolution comme le moyen d'y parvenir.

La Société ouvrit aussi des horizons nouveaux dans le domaine serein du pur idéalisme. Ainsi, au point de vue religieux, l'un de ses principaux mérites consista à oser poser et à faire accepter le principe que les différences de confessions religieuses doivent s'effacer absolument

dans les domaines politique et humanitaire. Parmi les sciences, l'histoire nationale fut celle de prédilection de la Société et de plusieurs de ses membres les plus distingués. Au siècle passé, Salomon Hirzel et le professeur Fuessli, auteur de la monographie sur Jean Waldmann, en étaient les historiens les plus remarquables, et dans celui-ci, elle compta parmi ses membres Glutz-Blotzheim et J.-J. Hottinger. L'étude de l'histoire nationale était déjà, nous l'avons dit, l'un des sujets capitaux proposés par les fondateurs à l'activité de la Société. Les fleurs de la poésie prospéraient aussi sur ce sol fertile. Au début, Gessner lisait à ses amis réunis à Schinznach ses gracieuses idylles, et plus tard Pfieffel leur communiquait ses fables, parmi lesquelles plusieurs furent dédiées à la Société et composées pour la circonstance. Enfin, elle fut pour Lavater l'occasion de la composition de ses chants suisses dont Schmidlin fournit la musique, et qui formèrent le fond du recueil des chœurs chantés aux réunions. Plusieurs de ces chants sont encore appréciés et chantés aujourd'hui en maint endroit, et l'un d'eux commence par ces mots: „Chers et fidèles confédérés“, qui ont été et sont encore le prélude de milliers de discours patriotiques. Que ces cœurs dévoués devaient palpiter, quand à la fin d'un joyeux banquet, la coupe remplie d'un vin généreux passait de mains en mains, aux accents mesurés et solennels d'un chœur de cent voix mâles répétant les nobles paroles de ce choral patriotique.

Telles furent la destinée, la pensée et l'activité de la Société helvétique, toujours grande dans ses aspirations, toujours dévouée au bien public, et assurément elle mérite le souvenir de reconnaissance de tous les Suisses qui, en traversant à pleine vapeur la riante vallée de l'Aar, jetteront un long regard d'affection et de sympathie sur ces bords de Schinznach, qui ont été si longtemps le rendez-vous hospitalier des plus nobles cœurs et des plus fortes intelligences de leur époque, le point de départ d'impulsions fécondes vers le bien de la patrie, dont les résultats magnifiques ne peuvent être mentionnés sans penser à ceux dont le désintéressement a disséminé tant de germes féconds, dans l'espoir aujourd'hui réalisé d'une riche moisson future.

LE COUVENT DE MURI.

Nous avons vu à propos du château de Habsbourg à quelles tristes circonstances le couvent de Muri dut sa fondation. Aux possessions extorquées dans le Freiamt

d'une façon aussi illégitime et scandaleuse par le fondateur de Habsbourg, l'évêque Werner de Strasbourg ajouta de nombreuses métairies dans l'Argovie, le pays

de Zurich et le Brisgau, et la petite noblesse du pays continua à enrichir de ses donations le nouveau couvent. Avant son départ pour Constantinople (1027), l'évêque Werner promulgua une ordonnance en vertu de laquelle les conventuels devaient vivre selon la règle de St. Benoît et avoir le droit d'élire eux-mêmes leur abbé. Il transmit l'avouerie du couvent aux comtes de Habsbourg. A la demande du comte Radbot, l'abbé Embricius, d'Einsiedlen, choisit un de ses moines, Reginbold, de Soleure, comme supérieur du nouveau couvent, lui adjoignit plusieurs frères pour le constituer, et leur fit don des livres, des vêtements de messe et des meubles nécessaires. En 1064, la construction du couvent fut achevée et la dédicace solennelle et consécration à St. Martin en fut faite l'année même par l'évêque Runold de Constance, en présence d'une foule de dames et de seigneurs. La chronique ne rapporte rien d'important sur les faits et gestes des abbés postérieurs jusqu'à l'époque de Rodolphe de Habsbourg, si ce n'est que tous s'efforcèrent d'augmenter la fortune du couvent par des achats et en sollicitant des donations en sa faveur, comme aussi d'obtenir des papes et évêques la collature des églises nouvellement acquises, ainsi que des immunités et des droits au couvent. De même qu'en traitant des châteaux de l'Argovie et contrées voisines nous avons eu l'occasion d'esquisser les traits essentiels de la vie féodale au moyen âge, les chroniques de Muri nous fourniront ample matière pour décrire la vie monacale de cette époque et l'esprit des couvents. Jusqu'au 12^{me} siècle, la plupart des moines n'étaient pas ordonnés prêtres. C'est pourquoi l'église paroissiale de Muri fut construite à l'extérieur des murs du couvent et reçut un curé, mais de par l'abbé, afin qu'il ne pût jamais se figurer avoir quelque autorité sur le couvent et ses habitants. Lorsque plus tard tous les moines commencèrent à se faire ordonner, l'abbé les imposa à toutes les églises dépendantes du couvent, et conserva le droit de les nommer et de les révoquer selon son bon plaisir.

Dans l'inventaire des biens du couvent, on trouve indiqué comme le plus précieux des trésors une grosse provision de reliques dont l'énumération remplit plusieurs pages et dont nous citerons quelques-unes comme caractéristiques de l'esprit de l'époque. Ainsi l'autel principal renfermait des reliques de St. Martin, patron du monastère, et de sept autres saints; un autre autel recouvrait les restes de six saintes, un troisième en possédait des apôtres. L'inventaire accuse les reliques de cent cinquante saints et apôtres canonisés ou non. En outre, le couvent de Muri devait encore posséder : un fragment de pierre des tables de Moïse, une pierre du mont Sinaï; des morceaux du bâton d'Aaron, des gouttes du sang de St. Jean-Baptiste, des éclats de la pierre sur laquelle il baptisa Jésus, et de celle sur laquelle il fut décapité,

des morceaux de rocher arrachés à la grotte où naquit le Christ, des pains dont il nourrit les cinq mille; des cheveux de Marie, des fragments de son tombeau, comme aussi des fragments de l'éponge, de la croix, du linceul et du sépulcre du Seigneur; des débris des vêtements des 12 apôtres; des pierres qui servirent à lapider St. Etienne; une vertèbre de squelette du saint évêque Ulrich, de la poussière des corps des saints, etc., etc. Le comte Albert de Habsbourg envoya d'Orient un cor de chasse d'ivoire rempli de ces reliques. Fait intéressant, la chronique du couvent écrite au 12^{me} siècle ne raconte pas encore les miracles produits par la vertu de ces reliques, tandis qu'en 1706 il fut imprimé à Muri un gros volume rempli du récit des miracles qui ont dû y avoir lieu.

Reginbold, l'organisateur de la vie monacale à Muri, y fonda aussi, comme c'était l'usage, une école destinée à initier la jeune noblesse aux sciences du moyen âge. Deux moines copièrent de nombreux ouvrages, qui, avec des livres obtenus de Saint-Gall et de Reichenau, alors célèbres sanctuaires des sciences et des arts, constituèrent bientôt une bibliothèque importante, aussi riche en écrits théologiques qu'en classiques grecs et romains. Un document relatif à cette collection s'exprime comme suit : « On aura grand soin des livres et on s'occupera à en acquérir de nouveaux et à conserver les anciens en bon état, parce que sans livres la vie des moines est un nonsens. » Le chroniqueur du couvent se plaint cependant de bonne heure de l'indifférence des moines pour leur bibliothèque, en écrivant : „ Avec le temps, beaucoup de livres furent détruits par l'usage, disparurent ou furent volés. »

La protection des conventuels et de leurs biens contre toute violence, la défense de leurs droits et l'administration de la justice sur les terres des couvents étaient confiées à des avoués et nous savons que l'avouerie de Muri appartenait aux comtes de Habsbourg. L'avoué, dans les idées du moyen âge, ne devait pas considérer cette fonction comme un avantage temporel et une source de bénéfices, mais bien comme une charge de nature à assurer le salut de son âme. Il n'osait, sans autorisation de l'abbé, mettre le pied sur les terres du couvent ou transmettre sa charge à d'autres, et devait, sous peine d'être privé de son office, s'abstenir de toute intervention et immixtion dans la vie intérieure du couvent et de toute oppression sur les gens qui en dépendaient. Il était d'autant plus important que cette charge fût revêtue par un seigneur puissant, bon et fidèle à ses devoirs, que les biens du couvent s'accroissaient sans cesse par suite de donations et d'achats, et comprenaient, indépendamment d'un grand nombre de métairies, des vignobles et des pâturages alpestres.

Dès les temps les plus anciens de son existence, le

couvent de Muri posséda des serfs de différentes conditions qui lui devaient la corvée ou travail sans salaire, ainsi que des prestations en argent et en nature.

Les moines de Muri jouirent paisiblement et en toute tranquillité des magnifiques revenus de leur couvent, sous les règnes de Rodolphe de Habsbourg et de son fils Albert, après la mort duquel commença la lutte séculaire des confédérés et des Habsbourg-Autriche, fondateurs et avoués du couvent. Peu à peu la puissance de l'Autriche diminua pour disparaître tout à fait avec ses possessions héréditaires; pendant cette période de luttes continuelles, Muri eut beaucoup à souffrir, ses domaines furent plusieurs fois saccagés et pillés, et, en 1363, le couvent fut entièrement consumé par un incendie, mais il ne tarda pas à être reconstruit. Enfin, en 1415, à l'expulsion définitive des Habsbourg des bailliages libres, les moines de Muri attendirent quelques années que la conquête des confédérés leur fût définitivement acquise, et s'adressèrent, en 1429, à l'empereur Sigismond pour en obtenir la ratification de leurs droits, propriétés et autres titres. Sigismond la leur accorda, prit le couvent sous la protection impériale et lui permit de désigner lui-même son avoué, ce qu'il ne tarda pas à faire en

choisissant les Etats confédérés souverains nouveaux du pays pour avoués et protecteurs.

A la chute du régime aristocratique en Suisse, le couvent fut attribué au canton de Baden, et par l'Acte de médiation, en 1803, à celui d'Argovie, dont le gouvernement le supprima en 1841, ainsi que plusieurs autres, en punition de la part judiciairement démontrée que prirent les moines de Muri à la fomentation des troubles de l'époque.

Les bâtiments du couvent, qui est devenu aujourd'hui le siège de l'école d'agriculture du canton d'Argovie, sont bien conservés et presque modernes, car la construction en fut commencée en 1791, par l'abbé Gérold II. Les orages de la révolution helvétique retardèrent leur achèvement. Le nouveau corps principal, long de 725 pieds, enveloppe si complètement le vieux couvent que son église, bâtie en 1693, sous forme de rotonde, a été englobée et soustraite au regard dans les constructions nouvelles, que dominent seuls ses trois clochers, témoins muets d'une époque passée qui, malgré la grande et belle part qui lui incombe dans l'histoire du progrès, nous apparaît au milieu de notre existence moderne, si active et si féconde en créations nouvelles, comme misérable et de triste mémoire.

LENZBOURG.

La maison des comtes de Lenzbourg, en s'éteignant subitement au milieu de sa puissance et de son grand renom, malgré l'espoir de nombreuse lignée que devaient lui valoir sept héritiers mâles, se détache au milieu de l'histoire du moyen-âge comme l'une des plus pures et plus brillantes apparitions. C'est au commencement et au milieu du 12^{me} siècle, à peine un siècle avant sa disparition de la scène du monde, que cette maison atteint à l'apogée de sa grandeur et de son lustre, car à cette époque le nom de Lenzbourg apparaît dans les documents à la suite de ceux de princes allemands les plus puissants. Plusieurs des comtes issus de cette lignée étaient alors investis de duchés et de marquisats en Italie, et en Suisse les terres des Lenzbourg s'étendaient des bords du Rhin aux Alpes d'Unterwalden, et du lac de Wallenstadt à l'Aar. Indépendamment de leur rôle de protecteurs des Waldstätten, les comtes de Lenzbourg étaient avoués de plusieurs couvents très riches, des deux canonicats de Zurich, des couvents de Säkingen, Rheinau, Münster et Schänis. La maison de Lenzbourg

acquiert surtout de l'importance pour notre histoire nationale, parce que la contrée qui devint plus tard le berceau de la liberté helvétique dut en grande partie d'être défrichée et habitée à ces comtes de Lenzbourg, qui en avaient l'avouerie et y possédaient encore de grands biens allodiaux, c'est-à-dire propres et directement transmissibles par héritage, par opposition aux fiefs, dont la confirmation devait être accordée par l'empereur.

Cette époque ne fut pas moins favorable à l'Argovie qu'aux vallées qui débouchent sur les rivages du lac des Quatre-Cantons, car l'Argovie constituait alors dans sa majeure partie le noyau du comté de Lenzbourg.

De toutes parts s'élèvent à cette époque des villes et des villages; les unes sont fondées par les comtes eux-mêmes, pendant que d'autres doivent à leur protection un accroissement rapide. Les comtes de Lenzbourg, sous l'impression des idées religieuses de l'époque et dans l'espoir de s'attirer la bienveillance et la faveur divines par des fondations pieuses et des donations à l'Eglise, firent de grands sacrifices dans ce but de piété. Les

documents expriment on toute naïveté le motif de ces dons, et entre autres voici comment un comte Ulrich de Lenzbourg transmet à l'évêque de Sion sa propriété patrimoniale de Chateauneuf : „ Oppressé par le poids de mes péchés, je veux me détacher de l'injuste Mammon et obtenir ainsi l'intercession de la sainte Mère de Dieu, afin que par ses mérites je sois reçu dans les demeures éternelles, etc. “

Ce n'est pas tant par les progrès dans la culture du sol que valut à la Suisse primitive la protection des dynastes de Lenzbourg, que cette vieille souche féodale intéresse l'histoire nationale. Elle eut une action déterminante, non-seulement indirecte mais immédiate, sur le rapprochement et en quelque sorte la communauté d'intérêts et d'action qui s'établit au 12^{me} siècle entre les habitants des différentes vallées. Comme avoués de ces montagnards, les comtes de Lenzbourg, — ainsi que le fait remarquer avec sagacité H. de Mulinen, dans son excellente histoire des comtes de Lenzbourg, — se virent forcés de prendre part à leurs débats et à leurs luttes avec les seigneurs laïques et les princes ecclésiastiques du voisinage, et à remplir leurs devoirs de protecteurs, aussi bien par la force de leurs armes que par leur influence médiatrice et conciliatrice.

Jamais cette protection ne s'affirma aussi énergiquement que dans le débat opiniâtre qui éclata dans la première partie du 12^{me} siècle, entre les paysans de Schwytz et le couvent d'Einsiedeln. Il ressort évidemment de la lecture des chroniques de l'époque et de plus récentes, qu'en cette affaire les comtes de Lenzbourg intervinrent avec énergie et sans relâche en faveur des Schwytzois, et qu'ils défendirent leurs droits auprès des empereurs d'Allemagne avec une persistance qui, bien qu'à plusieurs reprises inefficace, ne se démentit jamais. Comme vassaux du même avoué, les gens d'Uri et d'Unterwalden furent appelés à cette occasion et dans d'autres à secourir leurs voisins de Schwytz, et ces rapports de confraternité et d'appui mutuel entre les habitants des trois cantons doivent avoir été le point de départ et l'origine de la réunion plus intime qui s'établit et se consolida plus tard entre eux.

Ce comte Ulrich, qui assista fidèlement les Schwytzois et que Tschudi se borne à qualifier comme suit : „ C'était un mâle héros, “ se fit aussi remarquer par son attachement à l'empereur Frédéric Barberousse. Ce dernier, en 1155, fit faire appel par Ulrich aux montagnards des trois cantons et leur demanda un contingent pour une expédition en Italie; mais mécontents à propos d'actes antérieurs de l'administration impériale, ils répondirent : Nous avons dénoncé à l'empire nos devoirs et nos services. Frédéric leur fit répondre qu'il aimait les braves et qu'ils devaient le suivre en guerre comme l'avaient

fait leurs pères, sans se préoccuper de ce qu'en diraient les prêtres.

Là-dessus ils se levèrent au nombre de deux cents dans chaque canton, et sous le commandement du comte Ulrich ils suivirent l'empereur en Italie et assistèrent à son couronnement à Rome. Plus tard, Ulrich réussit encore à les ramener en Italie sous les étendards impériaux. Ulrich assista aux deux sièges de Milan, dont le second (1162) se termina par la prise et la célèbre destruction de cette ville, et comme général des Florentins il gagna une bataille contre l'armée de Sienne et de Lucques. Après la mort de son oncle Kuno, l'empereur le récompensa en lui donnant le marquisat de Toscane.

Cet Ulrich, qui avec ses montagnards voua à l'empereur une fidélité inébranlable, alors qu'il était poursuivi et excommunié, survécut à tous les autres membres des familles de Lenzbourg et de Baden et hérita de leurs biens, puis il mourut sans enfants en 1172. Il est probable qu'il remit à l'empereur non-seulement son fief, mais aussi ses terres allodiales de Lenzbourg, et que ce dernier, dont la puissance était alors en déclin, ne fut pas fâché d'hériter des biens de son vassal défunt.

Par Richensa de Baden, cousine d'Ulrich et fille de son oncle Arnold, mariée à Hartmann de Kybourg, les biens de ses frères, comtes de Baden, mais non ceux particuliers aux Lenzbourg, parvinrent à la maison de Kybourg. L'empereur Frédéric I remit à son fils Othon le comté de Lenzbourg, ainsi que celui d'Argovie. Ces propriétés passèrent par des mariages dans les maisons de Méranie et de Galons; cent ans après la mort d'Ulrich, par le mariage d'Elisabeth, héritière de cette dernière famille, à un comte de Kybourg, ces biens tombèrent avec tout l'héritage des Kybourg en possession de Rodolphe de Habsbourg pour partager désormais le sort de cette maison et de toutes ses propriétés en Suisse, sort dont nous avons déjà rendu compte.

Témoin muet de ces temps orageux, la masse imposante du château de Lenzbourg continue à dominer la gracieuse petite ville qui s'assit jadis à ses pieds et dont les vignes, avant-postes de la civilisation, escaladent partout sur sa pente exposée au midi, la colline escarpée, couronnée de ses vieilles murailles.

Un sentier abrupt, tracé par le moyen-âge, se tord encore et s'applique au flanc du rocher pour atteindre la porte principale de la forteresse. Au sommet, des redoutes ont été élevées de façon à balayer de leur artillerie le seul flanc accessible de la colline, partout ailleurs limitée par des rochers verticaux.

Sous le régime bernois, les vastes constructions encore habitées aujourd'hui de cette forteresse servirent de demeure aux baillifs bernois, et pendant la période helvétique elles furent converties par les Français en un lazareth militaire. Plus tard, le château fut occupé par





A. F. Schür

BADEN UND DIE RUINE STEIN.

(Aargau.)

Druck & Verlag von C. H. Zschal in Basel.

un pédagogue allemand nommé Lippe, qui y dirigea pendant de longues années un pensionnat très fréquenté.

La petite ville de Lenzbourg, dont la population dépasse 2000 âmes, est éminemment industrielle et, à ce titre, plus importante que ne le comporte le chiffre de sa population. De grandes filatures de coton, des fabriques de toiles peintes, des blanchisseries, des manufactures de tabac, une fonderie et d'autres grands établissements

témoignent de l'activité industrielle de ses habitants. Récemment l'érection d'un magnifique pénitencier cantonal, le plus remarquable des établissements de ce genre que possède la Suisse, est venu apporter un nouvel élément d'intérêt dans cette localité privilégiée, où les beaux arts et les sciences sont aussi fort appréciés et où règne un excellent ton.

BADEN.

A une époque très ancienne, antérieure à la naissance de Notre-Seigneur, alors que l'Helvétie était encore en majeure partie couverte de forêts et de marécages, un gardien de pourceaux faisait paître son troupeau dans une forêt de chênes au bord de la Limmath. Il observa que ces animaux se rassemblaient et s'arrêtaient au pied d'une colline, et y retournaient volontiers. Curieux d'éclaircir la chose, notre homme descendit la pente et vit ses pourceaux patauger dans une mare au-dessus de laquelle planait une épaisse fumée, qu'il prit pour du brouillard, mais en s'en approchant il en sentit la chaleur et découvrit la source chaude d'où s'élevait la vapeur. Telle est la légende qui prétend expliquer la découverte des thermes de Baden, qui étaient probablement déjà connus et utilisés par les Helvétogaulois. Les aquæ helveticæ acquirent une grande réputation auprès des Romains, qui étaient grands amateurs de bains, et le vicus thermarum ou Thermopolis, nom qu'ils donnèrent à Baden, ne tarda pas à devenir un municipe important. Sur la colline escarpée qui domine la ville s'éleva un castrum ou camp retranché dont la garnison fut jusqu'à l'an 69 de notre ère composée d'Helvétiens, et qui fut détruit par le féroce Cécina, après leur révolte contre l'empereur Vitellius. La ville, ainsi que les bains situés plus bas, des deux côtés de la Limmath, fut pillée et saccagée par ses farouches légions. Mais la vertu des eaux thermales fit bientôt reflourir la ville, jusqu'à l'époque où les incursions des Allémanes, au second siècle, finirent par faire disparaître de la contrée toute civilisation romaine, et furent le point de départ d'une période historique des plus obscures. Cependant, on peut admettre que ces barbares Germains ne tardèrent pas à apprécier la valeur de ces sources, qui furent en tout cas les premières connues dans la Haute-Allemagne.

Ce n'est qu'au dixième siècle que l'histoire recommence à faire mention de Baden, qui porte alors le nom de

Bains des trois rois dans la haute Souabe et prend plus tard, sous la domination de la maison d'Autriche, le titre de bain ducal. Pour distinguer les Bains de la ville, on les désignait aussi sous le nom de Bains des ducs d'Autriche. Ils étaient échus avec toute la contrée voisine, appelée comté de Baden, à l'Autriche comme propriété des Habsbourg, et ce ne fut que lorsqu'au treizième siècle la ville eut été entourée de murs, que le château appelé Stein, sans doute beaucoup plus ancien qu'elle, commença à jouer un rôle important. Ce fut dans ce château que l'empereur Albert passa sa dernière nuit, avant de mourir de la main de son neveu; le duc Léopold y tint un grand conseil de guerre, avant de se diriger sur Morgarten, et plus tard ce fut également de Baden que partit le second Léopold pour se faire tuer à Sempach avec la fleur de ses chevaliers.

Ce Stein paraît avoir été un séjour de prédilection pour la maison ducale d'Autriche. Quatre ans après Morgarten, le duc Léopold y fêta avec une magnificence extraordinaire les fiançailles de sa sœur, et on raconte que les cierges destinés à illuminer les fêtes de nuit étaient si colossaux qu'il fallait douze hommes pour en porter un seul. Lors de la conquête de l'Argovie, en 1415, les Confédérés détruisirent de fond en comble le château-fort, dans lequel avaient été conçus tant de projets hostiles à leur alliance. Le duc Frédéric, qui perdit avec ce château la plus belle et la plus riche de ses possessions, venait précisément de faire, deux ans auparavant, une cure à Baden.

Sous la domination autrichienne, et particulièrement pendant la seconde moitié du quatorzième siècle, les bains étaient devenus très florissants, et les séjours aux bains étaient pour les grands personnages une distraction habituelle. C'est ainsi que les statuts des chanoines, renouvelés en 1346, portent qu'un chanoine peut, dans l'intérêt de sa santé, faire au printemps et en automne

un séjour de huit jours aux bains sans cesser de percevoir sa part de revenus, comme s'il avait assisté aux offices, mais que s'il en reste plus longtemps éloigné, il sera réputé absent. La vie de bains n'arriva à son apogée qu'au quinzième siècle, et l'incorporation de Baden à la Confédération contribua à la rendre brillante et à la mettre à la mode. En 1424, il fut décidé que la réunion de la Diète à la Pentecôte aurait régulièrement lieu à Baden, ce qui contribua à y attirer, indépendamment des députés des cantons, les ambassadeurs étrangers et toute leur suite. La fameuse lettre du savant et célèbre Italien François Poggio, dans laquelle il décrit la brillante existence menée aux bains, remonte déjà à 1417. „ Les anciens fesaient grand bruit des bains de Puteoli (c'est ainsi que commence cette description), où Rome entière accourait se divertir; mais à mon sens et sous ce rapport ces bains ne valaient pas ceux-ci et ne peuvent leur être comparés. La beauté de la contrée et la magnificence des villas du voisinage contribuaient plus que les bains et la joyeuse société aux charmes de cet endroit réputé; ici au contraire la situation n'est guère de nature à charmer, mais tout le reste offre des attraits si puissants qu'on pourrait croire en rêvant que Vénus et tout ce que l'univers peut offrir de plus beau se trouve réuni dans ces bains, tellement on sacrifie ici aux rites de cette déesse, et tellement on s'y livre à ses jeux aimables. La foule des gens de condition et de basse extraction est immense, et ce n'est pas tant pour faire la cure que pour s'amuser qu'on arrive de centaines de lieues. Tous ceux qui sont amoureux, veulent se marier, ou simplement jouir de la vie, accourent ici et y trouvent ce qu'ils cherchent. Beaucoup prétextent des maux corporels et n'ont que l'esprit malade. On rencontre ici une foule de femmes charmantes, sans maris, sans parents, accompagnées de deux servantes et d'un valet, ou suivies d'une vieille mère qu'il est encore plus facile de tromper que de séduire. Toutes se montrent si couvertes d'or, d'argent et de pierreries, qu'on croirait que ce n'est pas aux bains qu'elles viennent, mais plutôt à une noce magnifique. Il y a aussi des nonnes, des abbés, des moines et des prêtres, qui vivent encore plus librement que les autres. Ils se baignent avec des demoiselles, ornent leurs têtes de couronnes et oublient tous leurs vœux. Tous sont d'accord pour bannir la tristesse, chercher le plaisir, comme s'ils n'avaient en tête que de jouir de la vie et de toutes ses joies, etc. „ Quelques exemples donneront l'idée de ce que cette vie de bains avait de séduisant et éveillait d'ardeur à en jouir. Les nonnes de Töz achetèrent à beaux deniers comptants des bulles et indulgences papales, pour qu'elles pussent faire des séjours à Baden et y porter sur le scapulaire des habits mondains, dans le cas, ainsi que s'exprime la bulle, où elles ne trouveraient pas dans leur

couvent les moyens de rétablir leur santé. L'abbesse Amasthasie de Hohen-Klingen, du couvent de Frauenmünster, à Zurich, vendit en 1415, au couvent de femmes d'Etenbach, son vaste domaine de Stadelhofen, qui s'étendait sur plusieurs lieues, pour se procurer l'argent nécessaire à une cure à Baden. Ulrich Trinckler, nommé en 1492 abbé de Kappel, ruina pour ainsi dire son riche couvent par le luxe qu'il déployait à Baden. Il tenait pendant des semaines entières table ouverte pour plus de vingt personnes, et il était fortement soupçonné d'y entretenir des relations avec les nonnes qui s'y trouvaient. Il alla si loin dans cette voie qu'il dut être en définitive éloigné de son abbaye.

On conçoit qu'en face de pareilles allures chez le clergé les laïques ne devaient pas rester en chemin, à une époque surtout où l'or affluait dans le pays et où le grand marché des mercenaires était en pleine activité. Baden était en outre le séjour de prédilection des ambassadeurs étrangers, qui venaient y ourdir leurs intrigues et y attiraient beaucoup de gens. Lorsqu'ils tenaient à faire réussir quelque négociation et désiraient disposer l'opinion publique en leur faveur, ils ne manquaient jamais de tenir table ouverte dans toutes les auberges. Waldmann, avoyer de Zurich, était grand amateur de brillantes cures de Baden, et ce fut pendant un de ses séjours qu'il fut rappelé subitement par ses amis à Zurich pour terminer peu de jours après sur l'échafaud sa brillante carrière politique.

La Réformation mit enfin un frein à la soif de jouissances matérielles et au dérèglement des moines du quinzième siècle, mais elle fut préjudiciable au développement de la prospérité de Baden, dont les habitants restés catholiques se trouvèrent en conflit avec leurs puissants voisins de Zurich. Lors de l'entrée de la ville de Baden dans la Confédération, il lui avait été garanti une position de neutralité, au cas où il pourrait survenir des difficultés entre les huit cantons, ses protecteurs, ou plutôt ses souverains; mais les bourgeois de Baden furent assez aveugles pour se priver eux-mêmes de ce privilège en penchant toujours davantage du côté des cinq cantons restés catholiques. Cela eut pour conséquence de faire promulguer à diverses reprises, à Zurich, dont les habitants étaient les habitués des bains, des défenses de se rendre à Baden, ou des ordonnances qui en rendaient l'accès difficile, et de faire sentir durement à Baden le contre-coup des guerres de religion qui survinrent entre les cantons. L'issue de la guerre de Rapperschwyl, ou première guerre de Willmergen, paraît cependant avoir été plutôt avantageuse à Baden que nuisible, parce que, malgré l'opposition de Zurich et de Berne, la petite ville obtint des cinq cantons catholiques la permission de reconstruire son vieux château le Stein, qui était ruiné depuis 1415. Cette reconstruction ne coûta pas moins

de 200 mille florins, mais à la paix de 1712 les habitants de Baden eurent la douleur de voir démolir, sans pouvoir s'y opposer, non-seulement le Stein, leur orgueil et leur forteresse, mais même les ouvrages qui défendaient les portes de leur ville. Ils tombèrent également sous la domination exclusive des trois cantons réformés, ce qui eut pour conséquence d'indisposer les cantons catholiques et de faire perdre à Baden son privilège d'être le siège de la Diète, qui fut transporté à Frauenfeld.

Malgré ces inconvénients, les bains de Baden, après la Réformation, continuèrent à être plus fréquentés au nord des Alpes que tout autre établissement thermal. Le savant bâlois Pantaleon nous a laissé, dans un livre imprimé en 1578, une relation détaillée de la vie qu'on menait à Baden à cette époque où les bains se prenaient encore en commun. Le Stadthof possédait alors huit piscines, dans cinq desquelles on se baignait en société, ainsi que le raconte Pantaleon en ces termes : « Le premier est le bain des gentilshommes, nobles bourgeois, prêtres laïques, jeunes gens, vieillards catholiques et protestants y entrent successivement et s'y comportent en toute amitié, sans se livrer à des discussions et sans se fâcher. Cette piscine où 20 personnes se réunissent mesure quinze pieds de longueur et treize de largeur; elle est alimentée par la source qui s'échappe dans la cour, ainsi que le bain des dames et les trois bains particuliers. On peut y régler la température de l'eau et la rendre très chaude ou simplement tiède, en ouvrant plus ou moins longtemps le robinet. Ce bain est presque au niveau de la cour, de sorte que lorsque les portes en sont ouvertes on peut voir ce qui s'y passe et les gens qui s'y promènent. Celui qui veut s'y baigner doit payer son entrée. Tous les matins, à six heures, c'est un des baigneurs qui offre à tour de rôle aux autres un déjeuner plus ou moins substantiel. Bien qu'il ne soit pas convenable à la santé de boire et de manger beaucoup dans le bain, il arrive souvent qu'après y avoir passé trois ou quatre heures on se sente le besoin de se restaurer et de prendre quelque boisson. Il serait cependant bon qu'il y eût une règle à cet égard et qu'on ne pût pas servir plus d'un demi-pot de vin à la même personne. Cela donnerait aux bains une bonne réputation et empêcherait de dire et d'imprimer que ce bain est celui des grands mangeurs et qu'on y fait bombance. Mais c'est à ceux qui se baignent en commun de se faire une règle et de s'entendre à cet égard. Si l'on abolissait complètement l'obligation d'offrir à tour de rôle le déjeuner, le bain serait sitôt envahi par la foule et l'on n'y serait plus à son aise. On fait la prière avant le déjeuner, et après l'on remercie celui qui a invité en chantant un chœur en son honneur et en lui souhaitant longue vie et prospérité, puis on désigne celui qui aura le tour le lendemain, on lui pose une couronne sur la tête et dans

une chanson on lui annonce que l'on se rendra avec fifres et tambours à son invitation. Le dimanche et les grands jours de fête les déjeuners et les chants sont interrompus.

« Dans cette piscine, on choisit à la pluralité des voix un avoyer et un lieutenant, un boursier, un chapelain, un huissier, un sergent, un exécuteur des hautes-œuvres et son aide; après le déjeuner ces élus se constituent en tribunal et sont chargés de connaître de toute inconvenance et de tout désordre qui peuvent se passer dans cette piscine et dans toutes les autres de l'hôtel, et d'en punir sévèrement les auteurs. C'est pourquoi chaque baigneur doit toucher de la main gauche le sceptre de l'avoyer et lui promettre obéissance et soumission. Le produit des amendes des condamnés est distribué aux pauvres ou sert à acheter du vin destiné à être bu par toute la société. C'est ainsi que la matinée se passe gaiement et sans ennui. Lorsque quelqu'un a fini sa cure, il prend amicalement congé de ses camarades et leur offre une collation d'adieu. »

On sent à la lecture de ces lignes qu'à 150 ans de distance il régnait à Baden un tout autre ton qu'à l'époque de Poggio, auquel Pantaleon reproche du reste sa légèreté italienne. Assurément pareil reproche n'atteindra pas ce dernier, bien qu'il trouve parfaitement convenable que les deux sexes se baignent en commun. « La troisième piscine est appelée le Kessel; elle mesure 18 pieds de longueur sur 15 de largeur et peut contenir cinquante personnes de toute condition, hommes et femmes, qui sont assis les uns à côté des autres en toute honnêteté et mangent ce qui leur convient. »

Au quinzième et au seizième siècles, les maisons auxquelles appartenaient les bains n'étaient pas en même temps des hôtels. « Les propriétaires des bains antérieurs et postérieurs n'étaient pas aubergistes. Ils étaient de riches particuliers qui louaient à des étrangers l'exploitation des chambres et des bains particuliers. » C'est pourquoi, pendant longtemps, l'hôtel de la Clef, qui ne possédait pas de bains, resta le plus considérable et le plus fréquenté des hôtels. En 1440, son propriétaire obtint une bulle du pape qui lui concédait le droit exclusif et illimité d'héberger les baigneurs, de sorte que le conseil fut forcé d'acheter, pour le compte de la ville, bulle et hôtel. Pendant le seizième siècle, les propriétaires des hôtels des bains, qui étaient souvent des étrangers à la ville, n'avaient le droit d'héberger que les baigneurs, et il leur était défendu de servir du vin ou des aliments aux habitants de Baden; c'est pourquoi, en 1510, ils s'adressèrent au conseil en lui représentant « qu'il leur était souvent impossible de refuser de traiter ceux qui apportaient des présents aux baigneurs, qu'ils ne pouvaient non plus empêcher les baigneurs d'offrir à boire aux étrangers, en foi de quoi ils ne pouvaient tolérer qu'on

les punit de l'amende pour pareils faits." Malgré ces motifs des plus plausibles, il ne fut pas encore fait droit à leur pétition.

Le célèbre philosophe français Michel Montaigne fit un séjour à Baden deux ans après Pantaleon. Il fut excessivement satisfait de ce séjour; il constata que les rues et les places publiques de cette petite ville étaient plus larges et plus éclairées qu'en pareilles villes françaises, que les habitants et surtout les femmes étaient aimables et de beau sang, et se loua surtout de la grande propreté qu'il rencontra partout.

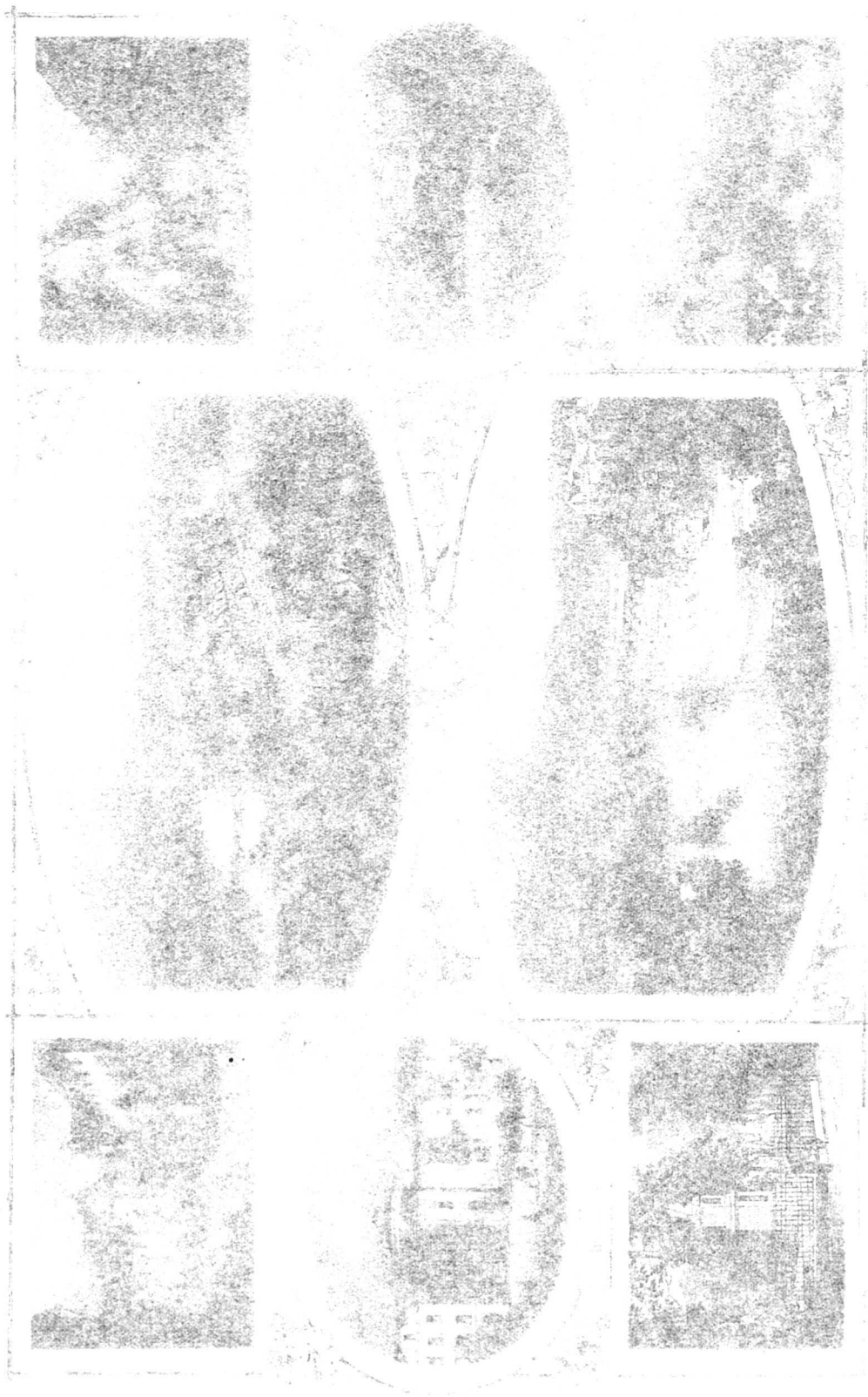
Au seizième siècle prit naissance une nouvelle habitude à propos des cures de bains, ou tout au moins ce fut alors que cet usage, s'il existait déjà, dégénéra en abus. Les amis, parents et clients des personnes qui devaient faire une cure, commencèrent à leur faire des cadeaux à cette occasion. Il est probable qu'à l'époque où ceux qui allaient aux bains en étaient encore réduits à pourvoir eux-mêmes à leurs besoins alimentaires, on leur offrait comme provisions de bouche toute espèce de comestibles fins. Plus tard ces présents prirent une autre signification, et l'on verra par les exemples que David Hess nous communique dans sa „Cure de bains à Baden“ jusqu'où alla le luxe et la prodigalité à propos de ces cadeaux. Il en résulta même de fâcheux abus, en ce sens que les inférieurs se virent mis forcément à contribution par la nécessité de faire des présents à leurs supérieurs lorsqu'ils allaient aux bains. La première de ces largesses qui provoqua quelque sensation, fut celle que les Zuricois firent à leur avoyer Diethelm Roust en 1534. Leur don consista en un bœuf magnifique, entre les cornes dorées duquel était suspendue une bourse bleu clair renfermant vingt florins du Rhin. Cet animal fut amené à Baden par 198 citoyens de la ville et de la campagne, en partie montés. Cette escorte était vêtue à neuf de soie et de velours, coiffée de chapeaux à plumes et armée d'arquebuses et de halberdars, de sorte que les habitants de Baden furent fort surpris de la voir s'approcher et crurent à un coup de main de sa part contre leur ville. Il fut sans doute lancé plusieurs édits pour défendre pareils excès, mais on n'en tint pas compte ou ils furent éludés, bien que, comme l'écrivait le digne antistès Breitinger, qui refusa avec opiniâtreté un don de ce genre : „pareils dons à faire fussent en secret plus que désagréables à maint père de famille.“ L'avoyer zuricois Waser, qui assista en 1665 à la Diète de Baden et y fit en même temps une cure, rapporte comme suit la nature des 70 présents qu'il reçut à cette occasion : En argent, 14 florins et 16 schellings; 2 louis d'or et 3 ducats d'or; un grand cerf, un quartier de cerf et une autre pièce de gibier, un quartier de sanglier, quatre lièvres, cinq moutons, deux agneaux; un quartier de mouton, huit pieds de mouton, un plat de ris de veau, 25 poissons de toute

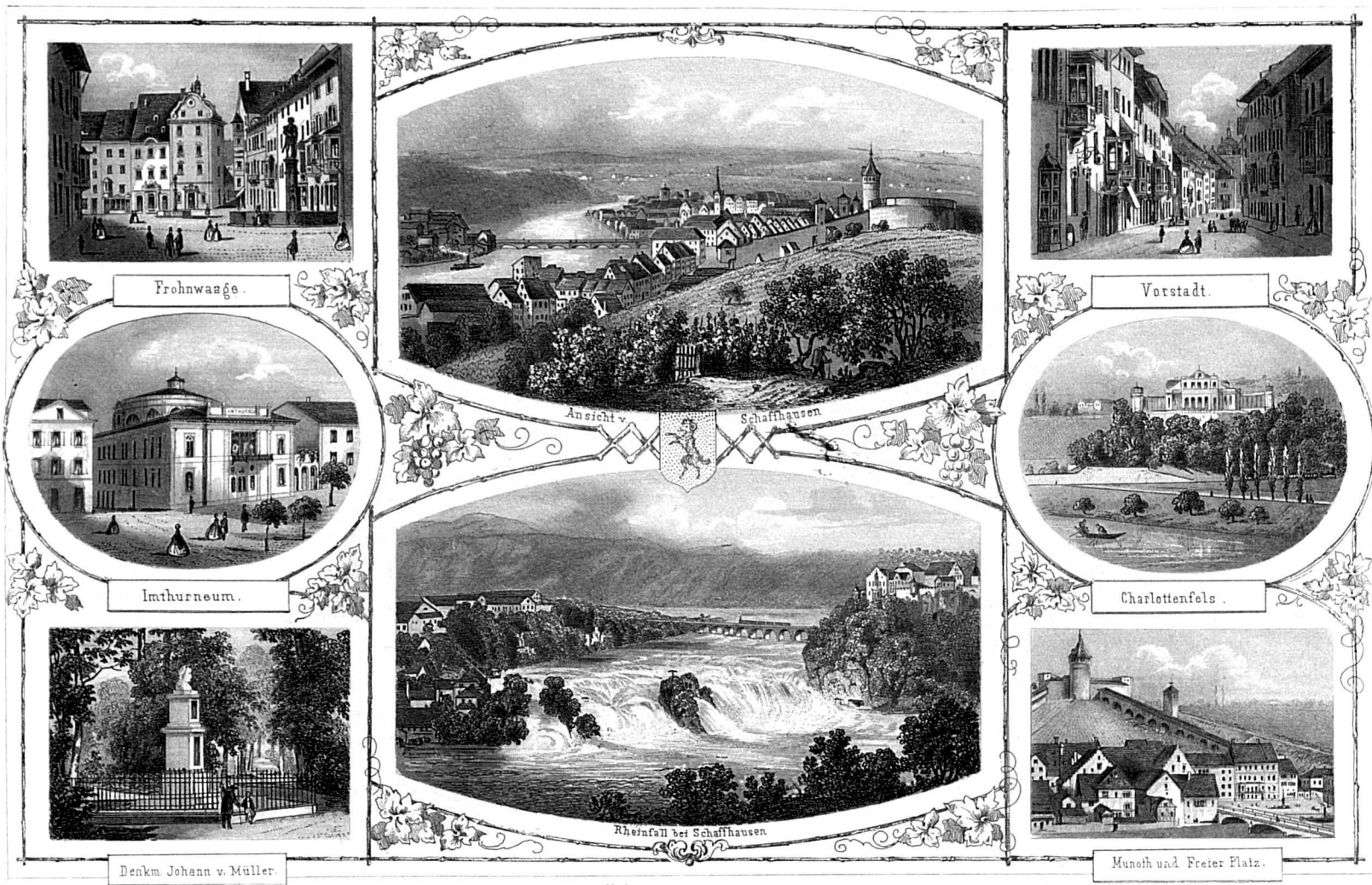
taille, 40 poulets, un coq, 18 œufs, 2 oies, 20 pigeons, 10 poulets d'Inde, 63 perdrix, 12 grives, 6 cailles, 2 gelinottes, 2 tétaras, 226 écrevisses et une mesure des dites; un pâté, des radis, de la salade et des artichauts, un lot de choux-fleurs, 2 tourtes, un pain de ménage, plusieurs petits pains aux œufs et au lait, 2 grands gâteaux, un jambon, 8 boîtes de confitures, de raisins secs et de macarons, deux tourtes aux amandes et aux raisins, du sucre candi, des melons, citrons et abricots; 2 pains de sucre. Les comestibles d'un repas princier, savoir: un chapon, un quart de coq d'Inde, un lièvre, une perdrix, des brignolles, une portion de tourte aux amandes, un morceau de tourte aux pruneaux et un citron confit. Une petite montre, quelques livres, et enfin, de la part de deux pauvres capucins, deux petits melons, une poignée de fenouil et un bouquet de fleurs.

En 1670, sur la proposition du conseil et avec l'agrément des bourgeois, on fit parvenir 857 florins et 28 schellings contenus dans une bourse de velours à l'avoyer Grebel, à propos d'une cure à Baden.

Au siècle passé, la séparation tranchée des classes dans la société avait fait disparaître l'originalité et les habitudes communes de cette vie de bains. Le petit bourgeois y apportait son honnêteté, sa raideur et ses idées étroites, tandis que les hautes classes menaient une existence dont les détails provoquent souvent un sentiment de répulsion plus vif que la grossière sensualité du 15^{me} siècle. A cette époque l'homme de guerre ne se bornait plus à vendre son corps et sa vie, sa femme lui servait à obtenir la faveur des princes. Nous transcrivons ici une page tirée d'un ouvrage publié à Londres en 1739 par un certain M. de Merveilleux et intitulé „Amusements des bains de Bade en Suisse, de Schinznach et de Pfeffers.“ L'auteur, Neuchâtelais d'origine, avait été quelque temps attaché à l'ambassade de France en Suisse, et si dans ses récits des épisodes galants qui faisaient à cette époque le charme de la vie des bains, tout témoigne de sa légèreté française, on est forcé de reconnaître par l'examen d'autres documents que malheureusement ses indiscrètes confidences ne renferment que trop de vérité.

„La ville de Bade a beaucoup perdu par cette guerre de 1712, ayant été démantelée, son fort château renversé, son artillerie enlevée, et son trésor pillé par les cantons de Zurich et de Berne. En général, la ville n'est plus rien, mais les bains sont les mêmes, quoiqu'il y aille moins de gens, parcequ'il en coûte plus que du temps que les ambassadeurs de France s'y trouvaient régulièrement dans le temps des bains. Tout ce qu'il y avait de baigneurs de distinction qui voulaient aller dîner chez l'ambassadeur, y étaient bien venus. Plus les tables se trouvaient remplies de monde plus les ambassadeurs étaient charmés. On ne parle encore que de la magnifi-





Verlag von Chr. Krüst in Basel

A. Zischlerth & Weidmann in Schaffhausen, sculpt.

Souvenir von Schaffhausen.

cence de MM Amelot, de Puizieux et du comte de Luc, qui les a tous surpassés. Le marquis d'Avary ne s'est trouvé qu'une fois à Bade. Le ministre de France (M. de Berberie) qui est aujourd'hui en Suisse ne leur ressemble pas. Les gens de quelque chose en ce pays étaient si accoutumés à aller faire bonne chère tous les ans à Bade chez les ambassadeurs que, quand ils comparent le temps d'autrefois à celui d'à présent, c'est toujours avec beaucoup de regret. Les mères racontent à leurs enfants les plaisirs qu'on avait jadis à Bade dans la saison des bains, ce qui anime ces jeunes filles à s'en procurer une partie. Elles y travaillent de leur mieux, et ceux des cavaliers étrangers qui s'y trouvent et qui savent profiter de la simplicité de ces jeunes bourgeoises des meilleures maisons des villes voisines, ne sont point à plaindre. Comme ce sont les filles de magistrats qui ont les moyens d'aller dépenser de l'argent à Bade, et que leur mariage est comme résolu avec ceux de leurs compatriotes qui aspirent à parvenir aux charges de magistrature qui dépendent souvent de la nomination des pères de ces jeunes filles, leurs petites galanteries aux bains ne dérangent point les mesures qui ont été prises pour leur établissement. Ce qu'on peut dire avec vérité, c'est que ces aimables enfants ne quittent les bains qu'à regret, et leurs mères aussi. Pour ce qui est des pères et des maris, ils sont très contents lorsque la saison des bains est passée. « Telles étaient les mœurs dans le bon vieux temps ! »

A la chute de la vieille Confédération et à l'avènement de la République helvétique, Baden devint la capitale d'un nouveau canton, mais les bains ne s'en trouvèrent pas mieux; au contraire, les charges de la guerre et les fréquents changements de situation politique exercèrent une fâcheuse influence; enfin le canton de Baden fut annexé à l'Argovie, et avec l'Acte de médiation recommença une période plus calme.

Il n'y a rien de caractéristique à signaler à propos du genre de vie moderne et actuel aux bains de Baden. Le sensualisme du quinzième siècle et la galanterie déba-

chée et élégante du dix-huitième ont également disparu. En revanche, la fadeur maussade et les prétentions de notre société s'y sont acclimatées. Si l'on est heureux de ne pas voir Baden devenir comme d'autres stations thermales étrangères le rendez-vous brillant d'un monde interlope, on ne peut méconnaître qu'on devrait s'y soucier d'y satisfaire dans une plus large mesure aux besoins de société des baigneurs. Tant qu'il n'y existera pas une salle de conversation et un salon de lecture convenablement organisés, Baden, qui vit en grande partie de ses thermes, ne pourra se flatter d'avoir rempli ses devoirs. Le seul établissement à l'usage commun des baigneurs est la buvette, un espace nu et sans décoration qui se borne à fournir aux baigneurs l'abri nécessaire contre la pluie et le vent.

La ville elle-même ne présente rien de remarquable. Citons : l'église dans laquelle eut lieu, en 1526, la fameuse dispute religieuse, l'hôtel de ville, qui servit pendant des siècles de lieu de réunion aux Diètes ordinaires, et dans lequel fut signée en 1714, entre le prince Eugène et le duc de Villars la paix de Bade qui mit fin à la guerre de succession; enfin l'hôpital fondé en 1310 par Agnès de Hongrie, qui fit construire également le couvent de Königsfelden. Récemment le gouvernement argovien a voté des subsides pour l'entretien et la conservation de la ruine du Stein, et il sera également commencé des travaux pour consolider celle de la Habsbourg qui menace de s'écrouler.

Nous ne nous arrêtons pas aux propriétés chimiques des eaux thermales de Baden, non plus qu'à leurs effets thérapeutiques, et renvoyons sous ce rapport nos lecteurs aux travaux spéciaux de Rottmann, Minnich, Schnebeli etc. D'après les expériences de Lörig, la température de l'eau thermale varie de 37 à 40 Réaumur, et le débit des sources employées s'élève à 550 pots par minute ou 763,000 pots en 24 heures. Baden est encore la station thermale la plus fréquentée de toute la Suisse.

CANTON DE SCHAFFHOUSE.

INTRODUCTION.

Nous ne céderons jamais le Rhin à l'étranger,
tant que Suisses nous vivrons dans notre libre patrie.
E. Wälti.

Schaffhouse! — Ce nom éveille involontairement deux ordres de pensées chez le Suisse né et élevé à l'intérieur

de son pays, à l'abri de ses montagnes et loin du fleuve qui dessine sa frontière. Il croit entendre le mugissement de la cataracte et se figure un fleuve puissant transformé en blanche écume, spectacle incomparable dont

il n'a pas encore joui, voix bruyante qu'il comprend sans l'avoir encore entendue dans toute sa majesté. Mais bientôt il se sent pris de tristesse, il croit voir la terre natale et le sol de la patrie lui échapper, il se sent transporté dans un pays à limites indécises qui se fond en quelque sorte dans le territoire étranger. Il y a un élément réel de vérité dans ces impressions suggérées par l'imagination à la seule ouïe du mot Schaffhouse.

Si l'image de la chute du Rhin nous ramène au cœur de notre pays, à ses sœurs cadettes les cascades que nous aimons à voir suspendues en rubans d'argent aux flancs escarpés de nos Alpes, nous nous figurons avec regret que ce canton de Schaffhouse constitue une exception dans ce pays si bien séparé de ses voisins par des frontières naturelles, qu'il est un poste avancé et sans défense, en avant du large et profond fossé que le cours du Rhin a creusé à l'est et au nord de nos cantons.

Ainsi s'exprime Henri Zschokke dans ses descriptions de la Suisse: «On se sent ici au seuil de la Suisse, mais si les flots bruyants du Rhin ne venaient saluer l'étranger de leur voix retentissante, il pourrait se croire encore en Souabe. Langue, costume, habitudes, race, architecture et genre de vie du peuple — tout cela est souabe, mais ce peuple est brave, honnête, hospitalier, et a quelque chose d'un peu lourd dans l'expression et dans l'allure; il est timide et craint de se faire valoir. L'histoire de la Confédération témoigne de cet esprit placide chez les Schaffhousois, qui, disons-le à leur honneur, ont toujours donné leur concours et rempli leur devoir tout en restant grands amateurs du repos et du silence.»

Il y a trente ans que Zschokke écrivait ces lignes, et dès lors les choses ont changé sous plusieurs rapports. Si l'établissement de l'union douanière allemande a restreint le commerce jadis si actif de Schaffhouse et de ses voisins allemands, le développement brillant de la prospérité nationale en Suisse dans ces dernières années a énergiquement réagi sur le pays et ses habitants. Cependant l'appréciation de Zschokke n'a pas perdu toute sa valeur, car le cachet que la position géographique et le développement historique ont lentement communiqué à une contrée et à ses habitants, ne peut pas s'effacer pendant la durée d'une génération. Loin de nous la pensée de prétendre que, depuis les trois siècles et demi que les Schaffhousois appartiennent à la Confédération, ils n'ont pas été d'aussi bons Suisses que les voisins du Grütli ou les descendants des vainqueurs de Laupen et de Donnerbühl. L'histoire à la main, les Schaffhousois pourraient fièrement protester contre pareilles insinuations et fournir les preuves du contraire.

Mais il en serait autrement, les Schaffhousois seraient restés depuis des siècles des demi-Suisses, comme, il y a trente ans, un homme d'État bernois appelait encore les Vaudois et les Argoviens, anciens sujets des villes

confédérées tard venus à l'indépendance, qu'il ne faudrait pas s'en étonner beaucoup. Ce serait encore le cas d'admirer la puissance de cette force occulte et mystérieuse qui, même dans les circonstances les plus fâcheuses, a su agglomérer les nationalités si diverses de notre patrie, et foudre en une seule nation des populations de races, de mœurs et de caractères si différents.

Il y a vingt-cinq ans qu'un Schaffhousois écrivait dans un ouvrage qui constitue l'apport de son canton à une entreprise d'un intérêt suisse général: Notre peuple a un attachement tout particulier pour la Suisse, bien que depuis des siècles elle ne lui ait valu aucun *avantage réel*; et il ajoute: En revanche, il sait fort bien apprécier sa naturalité allemande et il ne la niera jamais en face de ses confédérés romands.

Quelque hasardée que puisse être cette assertion, et quelque élastique que soit l'expression *avantage réel* en pareille matière, il n'en est pas moins vrai que Schaffhouse n'est entré dans la Confédération qu'en 1501, à une époque où l'esprit démocratique, auquel elle dut son origine et son rapide accroissement, était déjà complètement éteint, de sorte que l'entrée de Schaffhouse dans l'alliance ne put y apporter aucun élément vivifiant et nouveau. Un siècle durant, pendant la longue lutte que la jeune Confédération soutint contre la maison d'Autriche pour faire triompher son indépendance, Schaffhouse resta fidèle aux Habsbourg, combattit bravement aux premiers rangs des ennemis de l'alliance et versa son sang dans toutes les défaites que subit l'Autriche avant la perte définitive de l'Argovie. Ce ne fut qu'après l'abandon de ces possessions autrichiennes que Schaffhouse, se sentant un avant-poste de plus en plus exposé, en face de la Confédération envahissante, commença à pencher vers elle, et il est permis de croire que ce revirement d'opinion eut plutôt son point de départ à la campagne qu'à la ville. Malgré l'appui et les secours que la bourgeoisie de Schaffhouse reçut plusieurs fois de la part des Confédérés à l'occasion de ses guerres avec les seigneurs voisins du Klettgau et du Hegau, elle ne put se résoudre à entrer tout à fait dans leur alliance qu'après les dangers qu'elle courut et les désastres qu'elle subit pendant la guerre de Souabe.

Pendant cette guerre, la population des campagnes fit preuve pour les Confédérés d'un attachement aussi prononcé et aussi disposé à tous les sacrifices que celui qu'ils portaient eux-mêmes à leur alliance. Après leur retraite de Stockach, un corps d'armée souabe parut devant Thäingen et somma la ville de se rendre, mais ses habitants répondirent qu'ils préféraient la mort. Le combat commença, les habitants cèdent le terrain, sont forcés à se retirer dans le cimetière et enfin à s'enfermer dans le clocher de l'église. L'ennemi fait arriver de la poudre et met le feu à la tour. Une partie de ses dé-

fenseurs est étouffée dans les flammes et la fumée, d'autres, et parmi eux un père portant son enfant, se précipitent et tombent sur les piques ennemies. Il est brisé, mais l'enfant est sauvé, et en face de cet héroïsme l'ennemi qui brûle et saccage se calme et revient à des sentiments plus humains. Dans une autre occasion, ces gens de Thaingen déclarent qu'ils préfèrent mourir comme Confédérés que vivre comme Souabes. Pareil esprit animait les habitants de Hallau, qui plus tard encore communiquèrent souvent à l'esprit public endormi de nouvelles impulsions. Dans la ville qui comptait un grand nombre de nobles parmi ses bourgeois, l'entrée dans la Confédération ne s'opéra pas sans difficultés et sans débat.

Quoiqu'à cette époque Schaffhouse ne fût pas plus peuplée qu'un siècle auparavant et ne comptât encore que 1200 habitants, elle ne tarda pas dès ce moment à prendre de l'importance, comme il résulte de l'énumération suivante de ses acquisitions territoriales que nous transcrivons comme exemple de la formation lente et pacifique du canton de Schaffhouse actuel.

En 1454, la ville de Schaffhouse, dans ses luttes avec la noblesse souabe, conquiert par les armes le tiers des villages de Thaingen et de Barzheim, qui appartenaient aux seigneurs de Stoffeln, après quoi le territoire de la ville reste stationnaire pendant 70 ans pour s'augmenter comme suit:

- 1521. Schaffhouse achète la moitié du village d'Herblingen de la veuve de Dietrich Hayken.
- 1520 à 1524. Achat de la seigneurie de Neunkirch à l'évêque de Constance.
- 1524. Achat des villages de Rudlingen et de Budberg à la famille de Landenberg.
- 1525. Le couvent de Tous-les-Saints cède volontairement à la ville les villages de Neuhausen, Ober- et Unterhallau, et le couvent de nonnes de Grafenhausen, qui fut bientôt échangé contre les villages de Schleithelm et de Beggingen.
- 1529. Schaffhouse achète du couvent de Paradis ses droits de justice à Lohn, Opferzhofen, Altorf, ainsi qu'une portion du village de Buttenhard. La même année, la ville acquiert de noble Jean Peyer des droits de justice sur Buch et reçoit, à titre de don, de l'hôpital de Schaffhouse ces mêmes droits seigneuriaux sur les villages de Mérishausen, Barga, Wilchingen, Trasadingen, Siblingen, Gächlingen, et sur la moitié de ceux de Schleithelm, Beggingen et Löhningen, ainsi que certains droits sur Behringen et Buchthalen.
- 1534. La ville achète de dame Dorothée de Trullerey, veuve de Landenberg, le château de Herblingen, et la seconde moitié du village du même nom.
- 1540. De la même, la seconde moitié de Löhningen.

1560. Achat par la ville aux nobles de Stoffeln de tous les droits qu'ils avaient conservés en 1454 sur Thaingen et Barzheim après la conquête.

1577. Schaffhouse achète le village d'Osterfingen, fief du comte de Lüpffen.

1579. Les de Fulach vendent à la ville le troisième tiers des villages de Thaingen et Barzheim.

1656. Achat fait aux comtes de Sulzen de leurs terres dans le Kletgau.

1723. La maison d'Autriche vend la souveraineté du Reiat.

Enfin, par l'Acte de médiation de 1803, la ville de Stein, Ramsen, Hemisofen et Dörflingen furent encore abandonnés au canton de Schaffhouse.

Cette énumération aura sans doute paru au lecteur déplacée ou tout au moins fastidieuse et monotone, mais elle raconte l'histoire de la formation du canton de Schaffhouse beaucoup plus éloquemment qu'un long traité. Quelle immense différence dans ce développement lent et paisible, comparé à celui d'un état conquérant comme Berne ou même Zurich!

Depuis son entrée dans la Confédération, le développement politique de Schaffhouse s'opéra exactement dans le sens de celui des autres cantons à capitale, c'est-à-dire que le seizième et le dix-septième siècle y produisirent cette forme de gouvernement aristocratique et absolu qui nous apparaît aujourd'hui d'autant plus repoussante que le territoire ainsi régi se trouvait être petit. La ville régnait en souveraine sur le territoire qu'elle s'était acquis par conquête ou achat, et le seul avantage que les paysans obtinrent en devenant „libres Confédérés“, fut d'être délivrés du servage là où il existait encore. Politiquement ils restèrent presque sans droits et sans part aucune au gouvernement et à l'administration de la justice. Il était défendu à leurs fils de se vouer à des professions libérales, et même certains métiers, les plus avantageux à exercer cela s'entend, leur étaient interdits. Ils n'osaient pas faire le commerce, si ce n'est celui des produits de leur sol, et ils ne pouvaient s'établir à la ville qu'en qualité de journaliers.

Malgré cet état de choses odieux, indigne d'une république, Schaffhouse resta en dehors du grand soulèvement populaire qui eut pour but, au milieu du 17^{me} siècle, de sauver les droits des paysans, anéantis par les aristocraties coalisées des villes. Il manquait au peuple de Schaffhouse le sentiment de sa solidarité avec celui de la Suisse, et surtout les nobles réminiscences des victoires des ancêtres combattant pour leur liberté, qui faisaient sentir d'autant plus durement aux paysans de l'Emmenthal et de l'Entlibuch l'abjection de leur situation. Le territoire du canton était divisé en dix bailliages dont les chefs ou baillis étaient membres du conseil étroit.

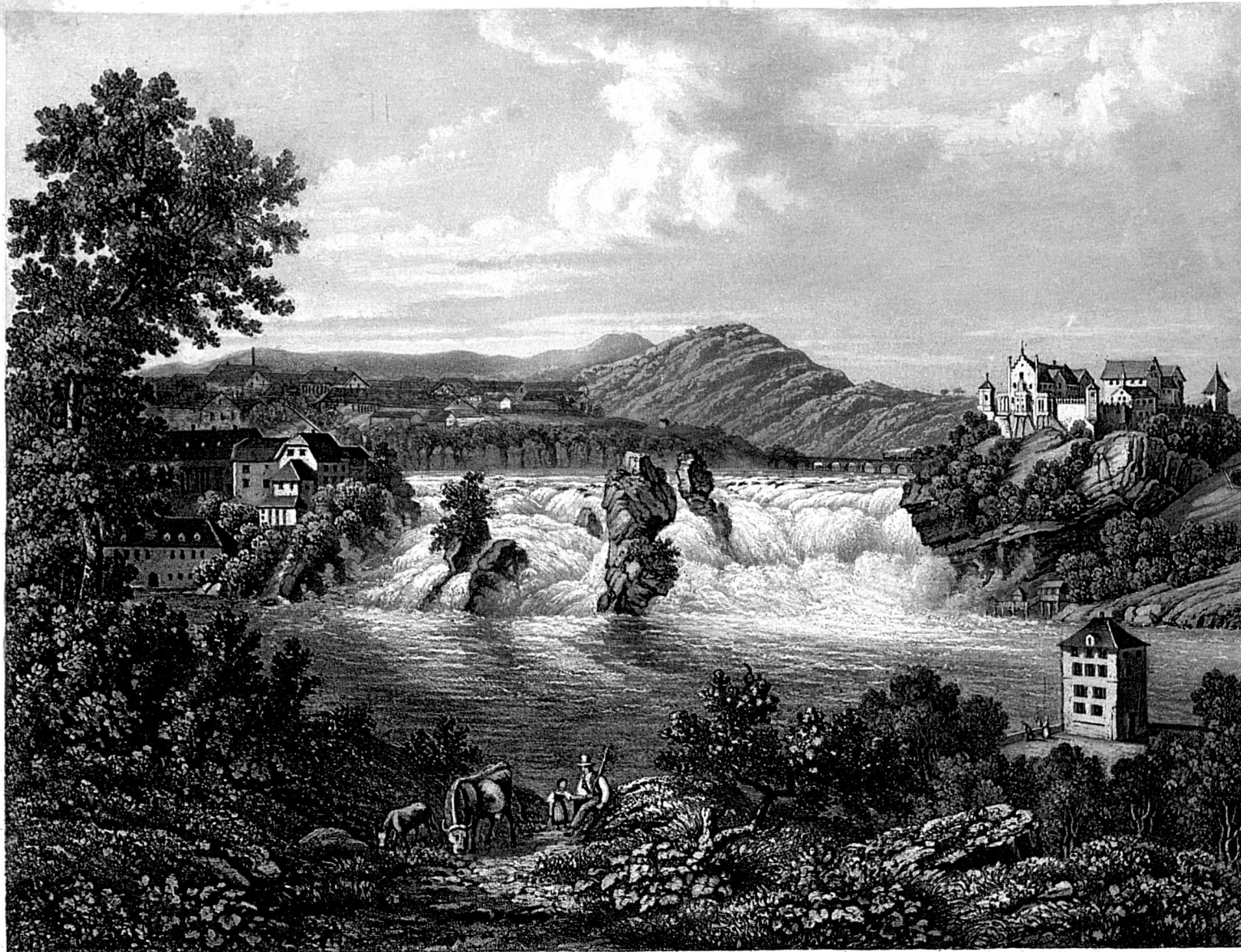
Dans la ville, ce ne fut qu'en 1688 et 89 que survint la réforme bourgeoise qui amena la constitution des corporations de métiers. Jusqu'alors avait prévalu une organisation datant de 1411, qui laissait essentiellement aux familles nobles, entrées en grand nombre dans la bourgeoisie, l'exercice du pouvoir. Dès lors, tous les bourgeois furent répartis en douze corporations dont chacune envoyait sept membres au grand-conseil. Deux de ces députés ou maîtres devenaient membres du conseil étroit. A la tête des deux conseils siégeait un bourgmestre, choisi par ces maîtres dans le petit-conseil, lequel avait son lieutenant dans le sous-bourgmestre. Chaque année, à la Pentecôte, avaient lieu des élections qui faisaient arriver en général l'un des deux bourgmestres à la place de l'autre. Les pouvoirs judiciaires et administratifs étaient comme partout ailleurs confondus et s'exerçaient en la manière usitée à cette époque. Cette constitution subsista sans changements jusqu'à l'orage qui en 1798 balaya en Suisse toutes les vieilles institutions. Dès lors Schaffhouse revisa à plusieurs reprises ses constitutions, et sous ce rapport son histoire politique ne diffère en rien de celle des autres cantons à pouvoir représentatif, ce qui nous dispense de nous y arrêter.

La réformation s'établit à Schaffhouse sans grandes luttes intestines; cependant dès lors, il s'y manifesta non-seulement un esprit de secte prononcé, mais même des tendances individuelles de retour au giron de l'Eglise catholique. L'histoire mentionne un grand nombre de ces abjurations. On se souvient encore quel retentissement eut en 1840 la conversion au catholicisme de l'antiste Hurter et de toute la famille de cet ecclésiastique, le plus haut placé dans le clergé de Schaffhouse. En revanche, le protestantisme orthodoxe trouva toujours à Schaffhouse des défenseurs ardents et de grand talent, et si au premier abord ce contraste frappe, en y réfléchissant on se l'explique, et on arrive à attribuer aux mêmes causes occultes ce phénomène religieux.

Citons encore, dans ce domaine de l'intelligence, une particularité qui démontre les tendances plutôt germaniques qu'helvétiques dans les classes lettrées du pays, c'est le grand nombre de savants et d'historiens qu'a produit ce coin de terre, mais qu'il n'a, il est vrai, ni conservés ni fait vivre. Anciennement et de nos jours, Schaffhouse a fourni aux universités allemandes plus de professeurs que d'autres cantons de la Suisse allemande beaucoup plus considérables. Rappelons que Jean de Muller, notre grand historien national, fut professeur d'histoire en Allemagne, et que le converti au catholicisme Hurter occupa aujourd'hui à Vienne la place d'historiographe que remplit jadis Muller; c'est l'historien Gelzer, devenu professeur prussien, qui a été chargé de la composition du Manuel d'Histoire en usage dans les écoles prussiennes.

Schaffhouse peut également citer parmi ses fils beaucoup d'artistes renommés, malgré le retard qu'y provoqua comme ailleurs, dans le développement des beaux-arts, l'avènement de la Réforme. Aucun peintre suisse, si ce n'est Holbein et Nicolas Manuel, ne pouvait rivaliser au seizième siècle avec Tobie Stimmer, né en 1534 à Schaffhouse; au siècle passé Alexandre Trippel, né en 1746, se fit dans la sculpture un nom presque aussi brillant que plus tard son élève Canova. De nos jours Jacques Oechslin (1802) s'est également fait une réputation comme sculpteur. Malheureusement la plupart de ces artistes vécurent, travaillèrent et moururent à l'étranger et leur patrie ne peut revendiquer que leur naissance. Toutes ces célébrités appartiennent, ne l'oublions pas, exclusivement à la capitale du canton, et pour nous faire une idée du caractère de sa population rurale, écoutons ce qu'en dit Im-Thurm: — «Les bourgeois de Schaffhouse se distinguent par leur esprit d'ordre, leur bonne tenue et leur dévouement au bien public. Tous les habitants du canton sont braves; un profond sentiment du juste et de l'injuste a dégénéré chez eux sous la pression des circonstances en une fâcheuse propension aux procès, qui ne règne cependant pas au même degré dans toutes les communes. L'hospitalité est plus large à Schaffhouse que dans le reste de la Suisse; l'étranger de tout âge et de toute condition qui s'y fixe se trouve bientôt naturalisé, et si la première impression que produit sur lui cette ville n'est pas toujours agréable, il ne la quitte qu'à regret. Honnêtes et animés d'un esprit conciliant, les Schaffhousois ne peuvent pas demeurer longtemps fâchés, et c'est ce qui explique pourquoi les divisions politiques n'y furent jamais profondes et de longue durée.» Quant aux caractères physiques et à la race, Im-Thurm s'exprime comme suit: «Quoique les habitants du pays aient en majeure partie les cheveux foncés, au premier abord on constate chez eux leur double origine. Le district de Stein, le Reiat, Merishausen et Bargaen sont peuplés de gens du Hegau, tandis que ceux du Kletgau habitent plutôt à l'occident de la capitale. Les premiers sont de haute taille, élancés, fortement musclés; ils ont la tête petite et les extrémités fortes, les yeux souvent bleus et les formes anguleuses; les femmes manquent en général d'embonpoint. Le tempérament est sanguin et mélancolique. Le type du Kletgau est plus gracieux, les femmes ont les formes plus prononcées, le caractère gaulois n'est pas complètement effacé, le tempérament est cholérique et phlegmatique. Les vertus et les vices existent à une plus haute puissance chez eux que chez leurs voisins du Hegau, dont la taille est généralement plus forte. Par exception les gens de Trasadingen, qui fait la frontière du Bas-Kletgau, sont de haute taille et feraient honneur aux plus belles compagnies de grenadiers. Dans la ville





Winterlin del. ad natur.

Verlag v. Chr. Krüst in Basel.

L. Weber sculpt.

LA CHÛTE DU RHIN.



de Schaffhouse même les deux races se sont dès longtemps mélangées.

Les habitants du Reiat et du Kletgau se distinguent encore au costume national, qui disparaît de plus en plus comme partout ailleurs. Chez ces derniers le costume des hommes était très pittoresque et consistait en larges culottes noires à plis et en une courte jaquette sans col serrée au corps, également noire. Une cravate noire entourait le cou, et laissait pendre ses bouts allongés derrière le dos. La tête, coiffée d'une calotte de cuir, portait un large tricorne assez semblable à celui des prêtres français. Par-dessus la chemise ou le gilet rouge, de larges bretelles de cuir, de velours, quelquefois vert, portaient brodé en soie de couleur le nom de leur propriétaire. Souvent un tablier descendant de la hanche à mi-cuisse complétait ce costume national qui, nous l'avons déjà dit, est prêt à disparaître, tandis que celui des femmes est resté beaucoup plus fidèle à son passé, et mérite en tant que l'un des costumes nationaux admis de la Suisse une courte description.

Une jupe plissée, courte et étroite, descendant à peine aux genoux, d'une forte toile noire, bleu ou vert foncé, porte cousus en arrière et près du bord deux morceaux de drap bleus et rouges. Une courte jaquette sans manches et ouverte sur le devant repose sur un large mouchoir de cotonnade à fleurs, qui entoure le cou et couvre la poitrine. Le bras est caché jusqu'au coude par de larges manches de chemise empesées, que recouvre en hiver seulement une casaque noire; souvent des chainettes d'argent se contournent de l'épaule au bord de la jaquette; la tête porte un petit bonnet pointu dirigé en haut et en arrière, au-dessous duquel descendent chez les filles deux longues tresses de cheveux entremêlées de rubans noirs. Au besoin un mouchoir rouge, triangulaire, recouvre le bonnet. Jadis les bas étaient rouges, aujourd'hui on les porte bleus ou blancs. Tel est le costume du Kletgau appelé aussi de Hallau.

L'architecture est identique dans les deux parties du canton, d'où la même apparence et la même disposition des maisons dans tous les villages. Elles sont bâties en règle-murs et couvertes de tuiles, car depuis longtemps

le toit de bardeaux et le toit de chaume des tribus allemandes ont été interdits. Il était également défendu de construire des maisons isolées autour des villages, de sorte qu'ils sont tous formés de constructions agglomérées coupées de rues continues.

L'agriculture constitue la ressource principale du pays, dont la population s'élève à 36 mille âmes; la vigne est cultivée dans presque toute son étendue, et quelques coteaux produisent les crus les plus distingués de la Suisse allemande. Le vin, dit de Schaffhouse, croît dans le voisinage de la ville et a trouvé depuis quelques années un rival dans celui que produit Hallau. La culture de la vigne paraît avoir été introduite comme ailleurs par les moines des couvents, ou tout au moins leur devoir ses perfectionnements.

L'exploitation des mines et carrières a également quelque importance dans le pays. Dans ces dernières années, l'industrie s'est énergiquement développée, et la position favorisée que les chemins de fer ont faite à Schaffhouse est de nature à accélérer encore ce mouvement industriel. D'immenses travaux hydrauliques opérés tout récemment dans le lit du Rhin au-dessus de la chute par M. Moser, ce généreux citoyen schaffhousois, enrichi par le commerce de l'horlogerie neuchâteloise en Russie, fourniront à l'industrie privée de puissantes forces motrices de nature à favoriser le développement des industries déjà existantes comme la fabrication des armes, celle des wagons et des machines, et à provoquer la création de nouveaux établissements.

Au point de vue géologique, le sol du canton appartient en partie à la formation jurassique qui y constitue le haut plateau aride et desséché du Randen, prolongement des chaînes jurassiques de l'Argovie. La formation plus récente de la molasse occupe essentiellement la partie du canton située au sud-est, dans le voisinage de cette localité célèbre d'Oeningen dans les carrières ont fourni les plus nombreux et les plus beaux échantillons de la faune et de la flore suisses à l'époque tertiaire qui ont été si soigneusement recueillis et si admirablement décrits, figurés et interprétés par le savant géologue Oswald Heer.

LA VILLE DE SCHAFFHOUSE

ET LA CHUTE DU RHIN.

La ville de Schaffhouse n'a pas été depuis des siècles détruite par de grands incendies ou ravagée par d'autres fléaux, et elle n'a pas davantage souffert à l'intérieur

de ces perturbations qui entraînent à leur suite des changements considérables, de sorte qu'elle a dû conserver à un plus haut degré que toute autre ville suisse

son cachet antique de ville impériale, circonstance qui témoigne encore de la position en quelque sorte de conciliation qu'occupent les Schaffhousois entre deux contrastes prononcés, l'élément helvétique et l'élément souabe. La plupart des maisons ont encore leurs fenêtres en saillie sur la façade, percées dans les demi-tourelles sculptées appelées „Erker“ qui rappellent involontairement les beaux temps de ces républiques bourgeoises, les cités impériales. Beaucoup de façades sont divisées en compartiments par des pilastres gothiques, et de nombreuses fontaines, à colonnes décorées de sculptures ou surmontées de statues, renforcent le cachet d'antiquité empreint dans les constructions. Presque chaque maison porte encore son vieux nom, et si les emblèmes ont en général disparu du dessus des portes, ce nom connu la dispense de porter son numéro d'ordre, froide et unique désignation des demeures dans les villes modernes. Jadis en effet les maisons se distinguaient par les peintures ou les sculptures de leurs façades, qui n'étaient pas seulement la reproduction des armes du propriétaire, mais représentaient des objets naturels de toute espèce. Les grandes fresques décoratives peintes sur les façades qui étaient jadis très nombreuses ont également disparu à Schaffhouse, et sans doute que l'esprit de la Réformation, hostile aux images, y a contribué tout autant que l'action lente du temps.

Malgré son aspect antique, Schaffhouse ne possède que fort peu d'anciens monuments intéressants au point de vue historique. Le patriotisme, sans doute louable des archéologues schaffhousois, a maintefois tenté de faire remonter aux Romains l'origine de leur cité; mais les preuves positives de cette origine font défaut, et on n'y rencontre nulle part ces antiquités, ces débris de la grande époque romaine qui abondent ailleurs en Suisse sous le sol de petits villages sans importance. On s'explique facilement l'absence à Schaffhouse de ces témoins muets de la civilisation romaine. Les Romains ne se servaient pas du Rhin, au moins dans cette partie de son cours, comme une voie commerciale; autrement l'un ou l'autre de leurs auteurs aurait mentionné la chute du Rhin, ne fût-ce que comme obstacle à la navigation du fleuve en admettant même que la grandeur de ce spectacle ne l'eût pas frappé. De ce silence absolu des auteurs anciens à propos de la cataracte, on a voulu conclure qu'elle n'existait pas encore et qu'elle s'est formée plus tard, mais tout en reconnaissant que le temps a pu la creuser et la rendre plus verticale, il est impossible d'admettre qu'elle n'existât pas à deux mille ans en arrière. Quoi qu'il en soit, il est indubitable que c'est à la navigation sur le fleuve que Schaffhouse doit sa fondation. Dès les premiers temps de l'avènement des Francs et de leur domination en Suisse, il existe sur ce point un petit village où l'on débarque les

marchandises qui descendent le fleuve pour les transporter par terre au-dessous de la chute et les remettre à flot. Pour protéger ce port, les Carlovingiens firent élever plusieurs tours dont la garde et la surveillance furent sans doute confiées à des familles nobles.

Au neuvième siècle, il existait douze de ces tours, dont quatre appartenaient à la famille des Brumsi, nobles émigrés de la Rhétie. Au onzième siècle le bourg de Scafhsum ou Scefhusen est sous la dépendance des comtes de Nellenbourg, originaires du Hegau. Eberhard III y fonde en 1052 un couvent en mémoire du Sauveur et de tous les saints, et il s'y retire lui-même. Sous le patronage de ce couvent auquel la famille du fondateur concède beaucoup de terres et de droits, la bourgade s'accroît et se développe au point qu'en 1190 elle est désignée comme ville et mise par l'empereur Henri VI sous sa protection et celle de l'empire.

La bourgeoisie, qui compte beaucoup de familles nobles, cherche dès lors à se soustraire au patronage du couvent, et dès 1264 la ville arrive au rang de ville d'empire. Nous avons déjà vu comment plus tard l'influence des familles nobles fut mitigée, et comment la cité entra dans l'alliance des confédérés et s'acquiesça peu à peu des territoires et des seigneuries dans les contrées voisines.

Chose étrange, bien que le monument le plus curieux que présente la ville date à peine de trois siècles, les archéologues sont loin d'être d'accord sur l'origine de son nom. C'est une forteresse située au nord de la ville sur une éminence, dont les murs ont seize pieds d'épaisseur et dont les casemates sont à l'épreuve de la bombe. On y parvient d'en bas par un chemin couvert, large de six pieds, tracé en spirale. Cet ouvrage, malgré sa situation jadis très forte, n'a plus aujourd'hui d'importance militaire parce qu'il est dominé par une colline voisine, mais on jouit de son esplanade d'une vue magnifique des plus étendues. Le nom de ce château fait précisément l'objet d'une discussion. Les uns l'écrivent Munot, et le font dériver du mot latin *munitio* — forteresse. D'autres affirment qu'on doit l'appeler Unnoth, et s'appuient sur la circonstance qu'il fut construit en 1564, alors d'une époque de grande cherté, comme une construction sans but utile (unnoth, inutile).

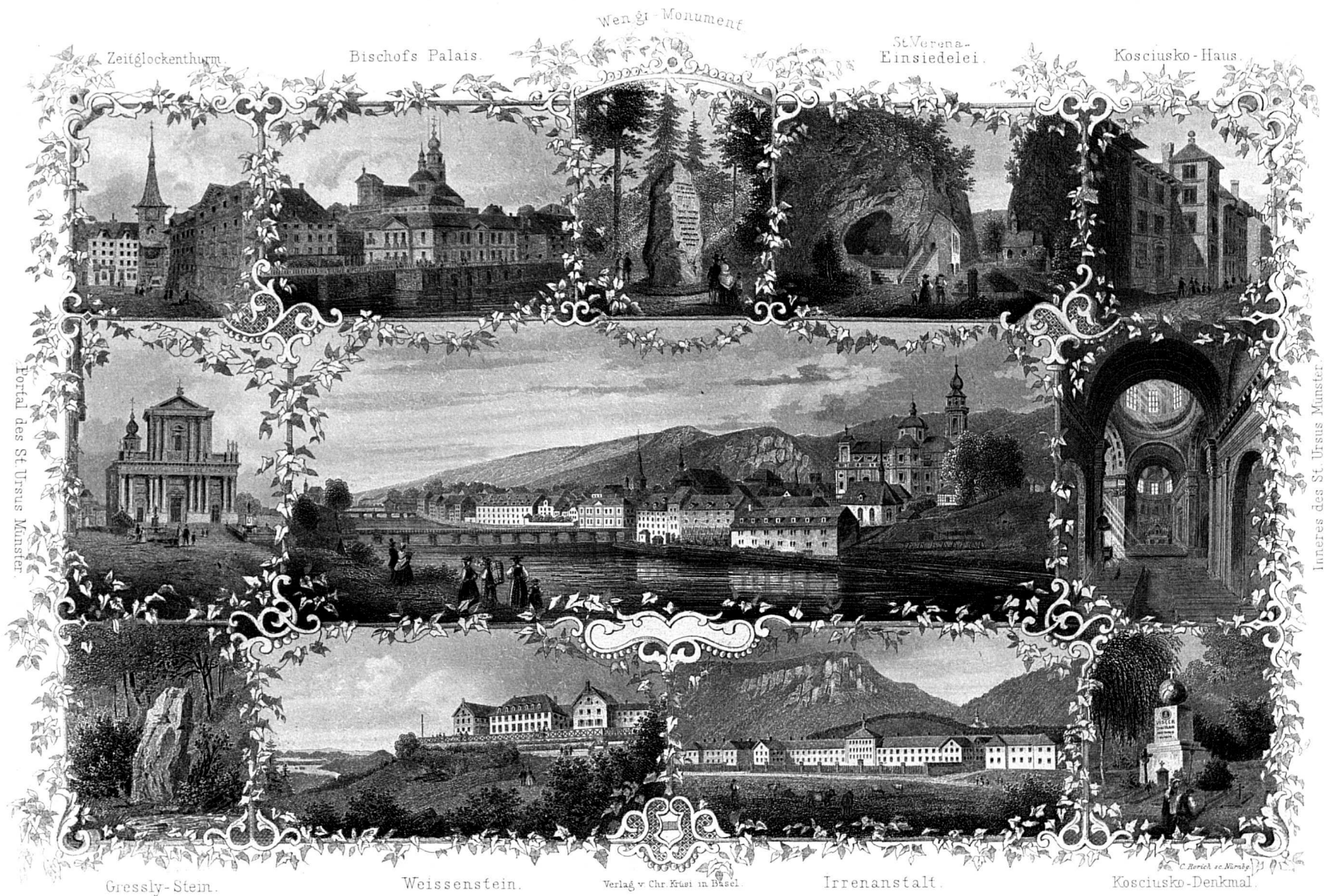
Une opinion plus récente, basée sur la linguistique et les origines germaniques, met en rapport et non sans raison ce nom discuté avec celui de Muot, nom donné par le vieil allemand au dieu Wuotan, ou Odin. Ce qui est positif, c'est que ce Munot a été élevé à la place d'une vieille tour carlovingienne et peut avoir hérité d'elle et conservé son nom antique.

La cathédrale, dont la fondation remonte à la première année du douzième siècle, est construite sur de belles proportions en style byzantin, et possède des cloîtres intéressants.



1880

1880



SOUVENIR von SOLOTHURN.
(Soleure)

L'intérieur en a été plus profondément modifié par la Réformation que celui de beaucoup d'autres églises catholiques. Le monument qui orne la promenade située au-dessus de la ville, témoigne du patriotisme de ses bourgeois. C'est celui qui a été élevé à la mémoire de Jean de Muller, et qui, quoique simple, a été conçu et exécuté avec goût et acquiert d'autant plus d'importance pour les Schaffhousois que l'excellent buste de Muller qu'il supporte est dû au ciseau d'un des leurs, le célèbre sculpteur Oechslin. En fait d'autres institutions intéressantes citons encore la Bibliothèque, qui, outre une belle collection d'anciennes éditions, renferme la bibliothèque qu'avait jadis formée Jean de Muller.

Mais la ville posséderait vingt fois autant de curiosités qu'elle ne serait pas devenue comme elle l'est, l'un des points les plus visités de la Suisse par le flot des touristes qui envahit chaque année nos frontières. Cet attrait, Schaffhouse le doit, presque en entier comme son origine, à la chute du Rhin, située à une petite lieue plus bas.

On y parvient de la ville par l'une ou l'autre des rives du Rhin, et l'on n'est pas encore fixé sur celle qu'il faut choisir pour jouir le plus complètement de l'aspect imposant et de la splendeur de cette cataracte. C'est que la saison, le jour, l'heure, l'éclairage exercent de l'influence sur l'effet de ce spectacle, dont la beauté et la grandeur ne peuvent être rendus par aucune description; mais laissons parler Zschokke: Je n'ai jamais trouvé que l'effet d'une cascade et tout spécialement de celle-là pût être reproduit par la peinture. Quelque distingué que soit l'artiste qui ose aborder cette tâche, ce n'est plus de l'eau en mouvement, mais de la glace qui naît sous son pinceau. C'est précisément le mouvement incessant, sans trêve ni repos de ces flots pressés qui en fait le charme et la beauté et qui défie toute description. L'idée la plus brillante qu'on se fait par anticipation de ce spectacle reste toujours fort au-dessous de la réalité. Pénétrés que nous sommes de la vérité de cette manière de voir, nous préférons décrire les particularités que présente le lit du Rhin au-dessus et à la chute plutôt que d'essayer d'ajouter inutilement une description insignifiante de plus à celles déjà si nombreuses en prose et en vers qui ont été publiées.

Le Rhin passe majestueusement et en décrivant une large courbe sous le pont de 340 pieds de longueur qui réunit la ville au village zurichois de Feuerthalen situé en face, mais tôt après son courant s'accélère. A quelques centaines de pas plus bas débouche de la rive droite le ruisseau de Muhlenthal, qui dans ses crues charrie beaucoup de galets. Une digue construite sur un banc de rochers partage le lit en deux portions, l'une du côté de la ville où l'eau coule paisiblement, l'autre où, sur une longueur de plus de mille pieds, les

flots bruyants bondissent en bouillonnant au-dessus de bancs de rochers qui n'ont guère que deux ou quatre pieds de hauteur et sont en partie visibles lors des basses eaux. Les rives deviennent hautes et escarpées, et à l'endroit où cessent les rapides cités, sur la rive gauche, un énorme rocher fait subitement dans le lit du fleuve une saillie de près de 80 pieds, qui le rétrécit et le réduit à une largeur de 120'; la masse d'eau se précipite en bouillonnant à travers cette gorge étroite en y formant une chute de huit à dix pieds de hauteur, qui serait déjà digne d'être admirée, si le voisinage de la grande chute n'en détournait l'attention à son profit. Puis le lit s'élargit tout à coup du triple, se dirige brusquement au sud, et les flots subitement calmés recommencent à couler paisibles avec leur teinte d'émeraude entre des rives à pentes adoucies et couvertes de vignes comme s'ils se préparaient par le repos au nouveau combat qu'ils vont soutenir contre les rocs inébranlables qui leur barrent la voie. Après cette halte au milieu d'un paysage paisible, ils reprennent leur course vers l'ouest, les rives se rapprochent s'inclinent plus escarpées, et se prolongent par des rochers isolés qui se dressent dans le lit même et s'entourent de franges d'écume, au choc d'un courant déjà accéléré qui s'incline au nord, s'irrite et après un cours de 900 pieds de longueur se précipite en bonds fougueux avec un formidable mugissement, d'une hauteur de 50 à 80 pieds et sur une largeur de 500 pieds, en constituant la plus grandiose des cascades d'Europe et l'une des plus belles du monde entier.

La hauteur de la cascade a été appréciée d'une manière très différente, et il règne à cet égard une étrange confusion, même chez ceux qui devraient être les mieux informés; en effet les appréciations varient de 40 à 80 pieds et la cause en est apparemment à ce que le seuil par dessus lequel l'eau se précipite dans le gouffre n'est pas horizontal et présente des dépressions de plus de vingt pieds; puis les uns ne comptent comme hauteur totale que la portion inférieure presque verticale de la chute tandis que d'autres font intervenir comme partie intégrante de cette hauteur celle des rapides situés immédiatement au-dessus du saut. La différence de profondeur de l'eau aux divers points d'où elle se précipite et surtout selon les saisons contribue encore à augmenter la difficulté d'une estimation exacte. Il est douteux que la hauteur de la chute ait été jadis, comme on le prétend, beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui. Dans ce cas le niveau de l'eau se serait élevé à celui des couches de molasse qui sont superposées sur les deux rives à la digue calcaire, et comme ces dernières sont très inclinées à quelques centaines de pieds au-dessous de la chute sur la rive gauche, le courant de l'eau en aurait suivi la pente et il se serait formé une série de ra-

pides au lieu d'une chute unique. Le volume total du courant est partagé en cinq courants partiels par quatre masses de rochers qui divisent le seuil d'écoulement. Pour qui considère la cascade, celui de ces piliers situé à l'extrême gauche apparaît comme une tête énorme dressée sur un cou effilé au milieu duquel l'eau s'est creusé un canal qu'elle traverse à flots écumeux et pressés. Le bloc suivant est plus gros et surpasse tous les autres en volume. Jadis et jusqu'au milieu du siècle passé il s'y dressait des sapins de grande taille, tandis qu'aujourd'hui ce rocher n'est tapissé que de buissons.

Quand le niveau des eaux n'est pas très élevé, il n'est pas difficile d'atteindre d'en bas la base de ce rocher et d'en faire l'ascension, afin de contempler de son sommet même et à ses pieds l'un des spectacles les plus grandioses que puisse offrir la nature. A en croire les gazettes, pendant l'hiver de 1857 qui fut particulièrement sec, des enfants même parvinrent au sommet. La profondeur du gouffre qui reçoit l'eau pulvérisée n'a jamais été mesurée exactement, et il est probable qu'elle varie suivant les endroits; elle est considérable à en juger par le fait que des cadavres charriés par le fleuve ont été repêchés intacts au-dessous du gouffre; il faut également que la profondeur soit grande au-dessous de la chute pour que les eaux qui s'y précipitent avec tant de violence en ressortent tôt après apaisés et calmés pour continuer paisiblement leur cours.

Les environs de la chute sont non-seulement des plus pittoresques, mais parfaitement disposés pour en faciliter la contemplation sous tous les aspects. Sur la rive gauche, le château de Laufen se dresse au sommet d'un rocher, et depuis 1857 cette masse de roc est perforée d'un tunnel ou retentit le sifflet des locomotives, qui s'engagent à leur sortie sur un pont viaduc traversant le fleuve à quelque distance de la chute. A peine le voyageur a-t-il le temps de jeter un regard sur le fleuve. Un sentier conduit du château de Laufen à un petit observatoire de bois qui du rocher s'avance presque au-dessous de la nappe d'eau, et si près d'elle qu'à chaque instant on se croit enveloppé et saisi par le tourbillon. En face, le petit château de Wört couronne une petite île de la rive opposée et domine des forges et des usines. Sur la pente d'une colline plantée de vignes s'étage plus bas le hameau de Neuhofen, dominé lui-même par un grand hôtel bâti sur une large esplanade.

Suffisamment renseignés sur l'état des lieux par ces détails assez secs, écoutons ce que le Schaffhousois Im-Thurm dit des différents points de vue, les plus propres à faire valoir les mérites de la cataracte, car ces conseils donnés au spectateur par un habitant du pays valent évidemment beaucoup mieux que ceux qui émanent de voyageurs qui n'ont assisté au spectacle qu'en passant, que ceux surtout que nous pourrions lui donner. «Celui

qui n'a que quelques heures à contempler la chute du Rhin, doit se rendre au château de Laufen, et se faire conduire en bateau sur l'autre rive à celui de Wörth, d'où il reviendra à Schaffhouse. Si l'on tient à voir et à étudier la chute sous tous ses aspects, il faut se rendre à Neuhausen et chercher derrière le moulin le point de vue le plus favorable, puis on se fera conduire en bateau au grand rocher, et de là sur la rive gauche, pour revenir sur la droite et s'arrêter derrière le château de Wört pour jouir de l'effet total et complet. L'aspect de la chute au clair de lune n'est réellement rémunérateur que lorsqu'on la contemple de ce dernier point, mais il est alors splendide. L'écume blanche rejaillit en nuages d'un blanc éblouissant qui tranchent sur le fond obscur du tableau, les ombres projetées par les rochers prennent des proportions gigantesques, pendant que des cheminées des forges voisines s'élancent des gerbes d'étincelles.

Le fait, souvent cité, du mugissement de la chute répercuté à plusieurs lieues est inexact; naturellement, les courants d'air transportent les bruits de la chute plus ou moins loin; lorsque la nuit est calme, on entend à Schaffhouse même un retentissement sourd, qu'on ne peut confondre avec le bruit plus clair des flots brisés par les rapides voisins. Par le vent du nord et du nord-ouest le mugissement s'entend très loin dans le canton de Zurich. Il ne pénètre en revanche ni dans le Hégau ni dans le Klettgau, parce que des collines élevées empêchent le son de se propager dans ces directions, et peut-être aussi à cause des changements brusques et complets de direction qu'éprouve le Rhin près de Rheinau.

Une foule de légendes se rattachent à ce merveilleux accident de la nature, car si l'imagination la plus somnolente s'éveille en face de ce grand spectacle, celle toujours active et créatrice du peuple n'en peut être que surexcitée. Ce qu'il y a de certain, c'est que toutes ces légendes de bateliers qui auraient heureusement franchi la chute sont absolument dépourvues de fondement et à reléguer dans le domaine de la pure fantaisie. On cite comme positifs des cas d'entraînement involontaire de personnages et de bateaux, comme aussi de morts dues à une orgueilleuse outrecuidance, et à des bravades absurdes.

Nous pourrions clore ici ce que nous avons à raconter de la chute du Rhin, mais il nous arrive, comme à tous les mortels qui se sont passionnés pour le beau, cette émanation divine, de ne pouvoir nous séparer de notre idole, qu'elle soit une création de la nature elle-même, qu'elle de l'esprit humain procréant dans le domaine de l'art; nous nous étions promis de ne nous hasarder dans aucune tentative de description, mais la fascination qu'exerce sur nous le mouvement tumultueux de ces grandes eaux est telle que nous ne pouvons en détacher pour la dernière fois nos regards.



pides au lieu d'une chute unique. Le volume total du courant est partagé en cinq courants partiels par quatre masses de rochers qui divisent le seuil d'écoulement. Pour qui considère la cascade, celui de ces piliers situé à l'extrême gauche apparaît comme une tête émerge dressée sur un cou effilé au milieu duquel l'eau s'est creusé un canal qu'elle traverse à flots écumeux et pressés. Le bloc suivant est plus gros et surpasse tous les autres en volume. Jadis et jusqu'au milieu du siècle passé il s'y dressait des rochers de grande taille, tandis qu'aujourd'hui ce rocher n'est qu'un amas de blocs.

Quand le niveau des eaux n'est pas très élevé, il n'est pas difficile d'atteindre d'en bas la base de ce rocher et d'en faire l'ascension afin de contempler de son sommet l'écoulement du Rhin. C'est l'un des spectacles les plus grandioses que l'on puisse voir en nature. A en croire les guides, le spectacle le plus intéressant de la chute du Rhin est celui qui se présente au moment où le niveau des eaux est le plus élevé. C'est à ce moment que le Rhin se précipite avec le plus de violence et que les rochers sont le plus complètement recouverts d'écume. Mais, si l'on veut contempler la chute du Rhin dans son ensemble, il faut se rendre au château de Laufen, qui se trouve à l'extrême gauche de la chute. De là, on peut voir la chute du Rhin dans son ensemble et dans toute sa grandeur. Les environs de la chute sont non-seulement des plus pittoresques, mais parfaitement disposés pour en faciliter la contemplation sous tous les aspects. Sur la rive gauche, le château de Laufen se dresse au sommet d'un rocher, et depuis 1857 cette masse de roc est perforée d'un tunnel où retentit le sifflet des locomotives, qui s'engagent à leur sortie sur un pont viaduc traversant le fleuve à quelque distance de la chute. A peine le voyageur a-t-il le temps de jeter un regard sur le fleuve. Un sentier part du château de Laufen à un petit observatoire situé sur un rocher s'avance presque au-dessous de la chute. Là, à près d'elle qu'à chaque instant on se sent entraîné par le tourbillon. En face, le rocher de Laufen se couronne une petite île de la rive opposée, où se trouvent des forges et des usines. Sur la pente opposée, les rochers s'étagent plus bas le long du fleuve, et l'on peut même par un grand hôtel

contempler la chute du Rhin dans son ensemble. Les environs de la chute sont non-seulement des plus pittoresques, mais parfaitement disposés pour en faciliter la contemplation sous tous les aspects. Sur la rive gauche, le château de Laufen se dresse au sommet d'un rocher, et depuis 1857 cette masse de roc est perforée d'un tunnel où retentit le sifflet des locomotives, qui s'engagent à leur sortie sur un pont viaduc traversant le fleuve à quelque distance de la chute. A peine le voyageur a-t-il le temps de jeter un regard sur le fleuve. Un sentier part du château de Laufen à un petit observatoire situé sur un rocher s'avance presque au-dessous de la chute. Là, à près d'elle qu'à chaque instant on se sent entraîné par le tourbillon. En face, le rocher de Laufen se couronne une petite île de la rive opposée, où se trouvent des forges et des usines. Sur la pente opposée, les rochers s'étagent plus bas le long du fleuve, et l'on peut même par un grand hôtel

contempler la chute du Rhin dans son ensemble. Les environs de la chute sont non-seulement des plus pittoresques, mais parfaitement disposés pour en faciliter la contemplation sous tous les aspects. Sur la rive gauche, le château de Laufen se dresse au sommet d'un rocher, et depuis 1857 cette masse de roc est perforée d'un tunnel où retentit le sifflet des locomotives, qui s'engagent à leur sortie sur un pont viaduc traversant le fleuve à quelque distance de la chute. A peine le voyageur a-t-il le temps de jeter un regard sur le fleuve. Un sentier part du château de Laufen à un petit observatoire situé sur un rocher s'avance presque au-dessous de la chute. Là, à près d'elle qu'à chaque instant on se sent entraîné par le tourbillon. En face, le rocher de Laufen se couronne une petite île de la rive opposée, où se trouvent des forges et des usines. Sur la pente opposée, les rochers s'étagent plus bas le long du fleuve, et l'on peut même par un grand hôtel

qui n'a que quelques heures à contempler la chute du Rhin, doit se rendre au château de Laufen, et se faire conduire en bateau sur l'autre rive à celui de Wörth, d'où il reviendra à Schaffhouse. Si l'on veut à voir et à étudier la chute sous tous ses aspects, il faut se rendre à Neuhausen et chercher derrière le rocher le point de vue le plus favorable, puis on se fera conduire en bateau au grand rocher, et de là sur la rive gauche pour revenir sur la droite et s'arrêter derrière le château de Wörth pour jouir de l'effet total et complet. L'aspect de la chute au clair de lune n'est réellement rémunérateur que lorsqu'on la contemple de ce dernier point, mais il est alors splendide. L'écume blanche rejaillit en nuages d'un blanc éblouissant qui tranchent sur le fond obscur du tableau, les ombres projetées par les rochers prennent des proportions gigantesques, pendant que des chemins des forges voisines s'élancent des gerbes d'écume.

On peut aussi, du mugissement de la chute, entendre le bruit du Rhin qui s'écoule naturellement, les rochers qui se précipitent dans le fleuve, les rochers qui se précipitent dans le fleuve, les rochers qui se précipitent dans le fleuve. On peut aussi, du mugissement de la chute, entendre le bruit du Rhin qui s'écoule naturellement, les rochers qui se précipitent dans le fleuve, les rochers qui se précipitent dans le fleuve. On peut aussi, du mugissement de la chute, entendre le bruit du Rhin qui s'écoule naturellement, les rochers qui se précipitent dans le fleuve, les rochers qui se précipitent dans le fleuve.

Une foule de légendes se rattachent à ce merveilleux accident de la nature, car si l'imagination la plus somnolente s'éveille en face de ce grand spectacle, celle toujours active et créatrice du peuple n'en peut être que surexcitée. Ce qu'il y a de certain, c'est que toutes ces légendes de bateliers qui auraient heureusement franchi la chute sont absolument dépourvues de fondement et à réléguer dans le domaine de la pure fantaisie. On cite comme positifs des cas d'entraînement involontaire de personnages et de bateaux, comme aussi de tentatives de saut orgueilleuse outrecuidance, et à des tentatives absurdes.

Nous pourrions clore ici ce que nous avons à raconter de la chute du Rhin, mais il nous semble, comme à tous les mortels qui se sont passés pour le beau, cette émanation divine, de ne pouvoir nous séparer de notre idole, qu'elle soit une création de la nature elle-même, ou celle de l'esprit humain procréant dans le domaine de l'art; nous nous étions promis de ne nous hasarder dans aucune tentative de description, mais la fascination qu'exerce sur nous le mouvement tumultueux de ces grandes eaux est telle que nous ne pouvons en détacher pour la dernière fois nos regards.



H. Jenny del.

E. Huber

SOLDTHURN-SOLEURE.

Verlag v. Chr. Krusi in Basel

Au premier abord et en face de la chute on croit avoir devant les yeux une bruyante avalanche de neige éblouissante qui roule et bondit entre des masses de rochers ; mais bientôt le regard perçoit et suit les formes capricieuses des nuageuses colonnes de vapeur qui montent sans cesse vers le ciel, tantôt ceignant les rochers d'un voile de gaze d'argent, tantôt se perdant en radieuses effluves dans l'azur diaphane. La nuance du fond de ce fantastique ballet de nuages en mouvement varie à chaque instant. Elle est autre le matin, change dans le milieu du jour et se modifie surtout dans les heures de la soirée, mais c'est dans les nuits sereines éclairées par la lune, que ce spectacle devient surtout merveilleux et indicible. Les puissantes bouffées d'eau se heurtent, s'entrecroisent, se superposent, laissant souvent entre elles des vides, des grottes d'un instant, dont le fond apparaît d'émeraude ou de lapislazzuli dans leur entourage de neige immaculée. Quelquefois un rayon de soleil fait jaillir dans ce vapoureux tourbillon des rayons de pourpre ou d'orange, comme si des flammes s'échappaient des rochers. Lorsque le soleil brille, des arcs en ciel se forment et s'évanouissent incessamment comme des météores, qui papillonnent dans la nue. Pour celui qui de huit à dix heures du matin contemple de la petite galerie de bois citée, l'avalanche d'eau, trombe inoffensive qui se précipite dans le gouffre béant, Iris semble jeter, sans se lasser dans le vide, ses arcs les plus brillants, vrais ponts sur l'abîme. Zschokke complète ces réminiscences en signalant l'état de l'âme sensible en face de ce prodigieux phénomène. Ces fusées tour à tour englouties, ces élancements incessants de l'eau, toujours en fuite et toujours présente, provoquent la sensation de l'éternité dans la nature et font planer l'imagination sur ses ailes d'or en face de l'infini, pendant qu'en nos corps transis l'anxiété et le sentiment de notre petitesse font tressaillir toutes nos fibres sensibles. Au milieu de ce chaos de lumière et de couleurs, et immobiles sous le choc de ces ouragans humides se dressent les quatre masses sombres qui divisent la cataracte.

Nous avons déjà fait observer que les historiens romains ne mentionnent pas la chute du Rhin, et qu'on en a conclu qu'elle n'existait pas encore à l'époque où ils écrivaient. Zschokke émet une idée qui rendrait compte de ce singulier oubli. Il est difficile de douter que le

Rhin, dit-il, qui traverse aujourd'hui le lac de Constance, n'ait jadis traversé ceux de Wallenstadt et de Zurich pour rejoindre le lit de l'Aar. Le lac vénétique ou akronique de l'antiquité, c'est ainsi que le lac de Constance est désigné, ne laissait alors écouler que les eaux que lui apportaient les quelques ruisseaux qui s'y déversent sur les rives suisses et souabes; cet écoulement devait être insignifiant et à ce titre passer inaperçu, surtout si la paroi de rochers aujourd'hui verticale qui provoque la chute n'avait pas encore été façonnée et taillée à pic. Or comme à Schaffhouse, au-dessous du pont, le niveau de l'eau est de 80 pieds plus élevé qu'au-dessous de la chute à une demi-heure de là, cette petite quantité d'eau, écoulée par le lac, pouvait parcourir sans bruit un chemin souterrain à travers les fissures des rochers. Mais les choses changèrent, lorsque le Rhin prit enfin la direction du lac de Constance et commença à y verser la masse énorme d'eau que lui apportent les 150 glaciers et les innombrables torrents et ruisseaux de la Rhétie.

Sans doute qu'à l'époque romaine les choses se passaient ainsi; mais peut-être a-t-il fallu au fleuve mille ans et plus pour ronger lentement une pente de rochers peu inclinée et la tailler à pic, comme elle l'est aujourd'hui sur 70 à 80 pieds de hauteur sous le rocher de Laufen. Ce que le Rhin charrie en galets, graviers et limons glaciaires des vallées des Grisons se dépose aujourd'hui dans le fond du lac de Constance qui leur constitue un réceptacle suffisant de dix milles carrés de superficie et de 2300' de profondeur entre Bregenz et Lindau, profondeur beaucoup plus considérable que celle des mers Baltique et du Nord. Quelle ne serait pas la stupéfaction du vieux Ammien Marcelin, s'il voyait aujourd'hui couverts de villes, de villages et admirablement cultivés ces rivages inhospitaliers du lac des Brigants. De son temps au troisième siècle de notre ère, ces bords étaient encore couverts de forêts épaisses à travers lesquelles Rome n'avait ouvert qu'une route militaire.

Ainsi la chute du Rhin pourrait bien être le produit de phénomènes récents, et les Romains auraient pu n'en avoir pas connaissance. On sait en effet, que la chute du Niagara se déplace en se rapprochant lentement du lac Ontario par le fait de l'érosion du banc de roches qui la provoque, de sorte qu'au bout de quelques siècles elle n'occupera plus sa position actuelle.

SOLEURE.

Que de contrastes accumulés et harmonisés sur le territoire exigü du canton de Soleure ! La vigne y dore ses grappes au flanc des coteaux, et la neige disparaît à peine au milieu de l'été au fond des gorges sauvages

qui sillonnent les chaînons du Jura. Sur les hauts pâturages les plantes des Alpes retrouvent leur climat, et à leur pied la plaine se couvre d'opulentes moissons. Des sentiers à peine praticables aux chèvres escaladent

les sommets, dont les larges bases sont perforées d'un gigantesque tunnel, où la locomotive entraîne chaque année des milliers de voyageurs; la petite et ancienne industrie y fleurit encore à côté des grandes manufactures modernes. Que d'événements historiques se sont déroulés dans ce coin de terre, fécond en traits de mâle héroïsme, et surtout en exemples touchants d'humanité, et cela à une époque de durs caractères, où pareils faits étaient rares. Qui ne se souvient des armes dont se servirent les Soleurois pour vaincre le duc Léopold d'Autriche? Ce prince guerrier, petit-fils de Rodolphe de Habsbourg, était à peine remis de sa déroute de Morgarten qu'il pensait à châtier Soleure à propos de son refus de reconnaître comme empereur son frère Frédéric. Son armée campait devant la ville, dont Berne, sa voisine, venait d'augmenter les défenseurs d'un fort contingent de ses vaillants bourgeois. Léopold, pour pousser le siège avec vigueur, jette sur l'Aar un pont que menacent bientôt les flots grossis de la rivière; pour le faire résister au courant, Léopold le fait couvrir de soldats pesamment armés, mais sans succès, le pont se rompt, et le courant entraîne les hommes du duc. A peine du haut de leurs remparts les assiégés ont-ils aperçu le désastre qu'au lieu de se réjouir du secours inespéré que leur apportent les éléments, ils s'élancent, poussent à l'eau leurs nacelles, et s'empressent d'arracher ces victimes à l'impitoyable courant. Beaucoup sont sauvés, mais, au lieu de les conserver comme prisonniers ou comme otages, comme c'était leur droit, les défenseurs de Soleure les recueillent, les soignent et les renvoient réconfortés au camp du duc, en disant: C'est aux hommes que nous faisons la guerre, et non point à Dieu. Touché d'une conduite aussi magnanime, le chevaleresque Léopold offre sur-le-champ à ses adversaires les conditions d'une paix honorable et lève son camp. Ce fut alors un beau spectacle de voir entrer dans la ville par ses portes largement ouvertes les assiégeants de la veille, reçus et fêtés le lendemain comme des amis.

On conserve encore à Soleure la bannière que le duc offrit aux bourgeois pour perpétuer le souvenir de ce jour; elle est d'un tissu grossier orné de feuilles d'argent et porte en lettres dorées une inscription en vieux allemand, dont voici le sens textuel:

Saint-Urs a protégé cette ville,
Quand Autriche l'assiégeait.
C'est pourquoi il fallut que le duc se retirât.
C'est à lui qu'il donne cette bannière
En l'an du Christ MCCCXVIII.

Au-dessous on lit encore une inscription latine conçue dans le même sens, et renfermant des actions de grâces adressées à St-Urs, le patron de la ville pour le remercier de la protection qu'il lui a accordée. Quand même cette bannière n'aurait pas l'origine en question, comme

certaines critiques l'ont prétendu, le fait cité de l'humanité des Soleurois est certain et leurs descendants ont eu parfaitement raison en 1818 d'en rajeunir le souvenir cinq fois centenaire par un jubilé commémoratif. Pareilles victoires sont plus glorieuses dans l'histoire véritable de l'humanité que les plus brillantes de celles qui ont été gagnées sur des champs de bataille.

Soleure a été admise dans l'alliance des confédérés dans le dernier quart du quinzième siècle à la suite des guerres de Bourgogne, mais non sans une terrible opposition de quelques cantons et spécialement des Waldstätten. Il fallut l'intervention de Nicolas de Flue et tout le poids de son éloquence, pour amener à l'amiable cette admission simultanée de Soleure et de Fribourg dans l'alliance. Cela nous semble étrange, car nous ne pouvons nous représenter les origines de la liberté suisse sans penser à Soleure, et tient à ce que les Soleurois furent dès l'origine les plus fidèles alliés des Bernois, et associèrent leur nom à celui de tous les combats qui constituèrent à l'ouest les formidables avant-postes des Waldstätten. A Donnerbühl déjà et plus tard à Laupen les Soleurois combattirent pour Berne, ils guerroyèrent avec eux dans le val de Moutiers contre Jean de Vienne, évêque de Bâle; ils aidèrent à anéantir les hordes farouches des Anglais de Coucy, ils moururent à St-Jacques, furent victorieux à Dornach, à Grandson et à Morat, et même dans la première guerre de religion Soleure n'abandonna pas Berne. Cette combourgeoisie séculaire entre les deux villes n'avait rien que de très naturel; elles n'étaient qu'à six lieues l'une de l'autre, elles avaient traversé les mêmes épreuves et les mêmes phases pour arriver à la conquête de leur indépendance, et avaient rencontré les mêmes adversaires. L'histoire de Soleure présente cependant cela de particulier, que cette république fut moins agressive et énergique que Berne, et que ce ne fut qu'entraînée par sa voisine qu'elle se laissa aller à des actes qu'elle n'aurait jamais osés dans son propre intérêt. S'il rejaillit sous ce rapport sur l'histoire de Soleure quelque reflet de dépendance, elle brille d'un vif éclat, par la fidélité, le désintéressement et l'esprit de conciliation en matière fédérale dont Soleure donna toujours l'exemple; à la diète de Stanz le député de Soleure, voyant quels conflits, quels orages devait soulever parmi les confédérés la demande de Soleure d'être admise dans la confédération, était prêt à y renoncer! C'est à cette ligne de conduite, que Soleure a toujours suivie, que ce canton doit en bonne partie l'influence qu'il exerça dans la confédération, influence qui dépasse de beaucoup celle que devraient lui valoir l'étendue de son territoire et le chiffre de sa population.

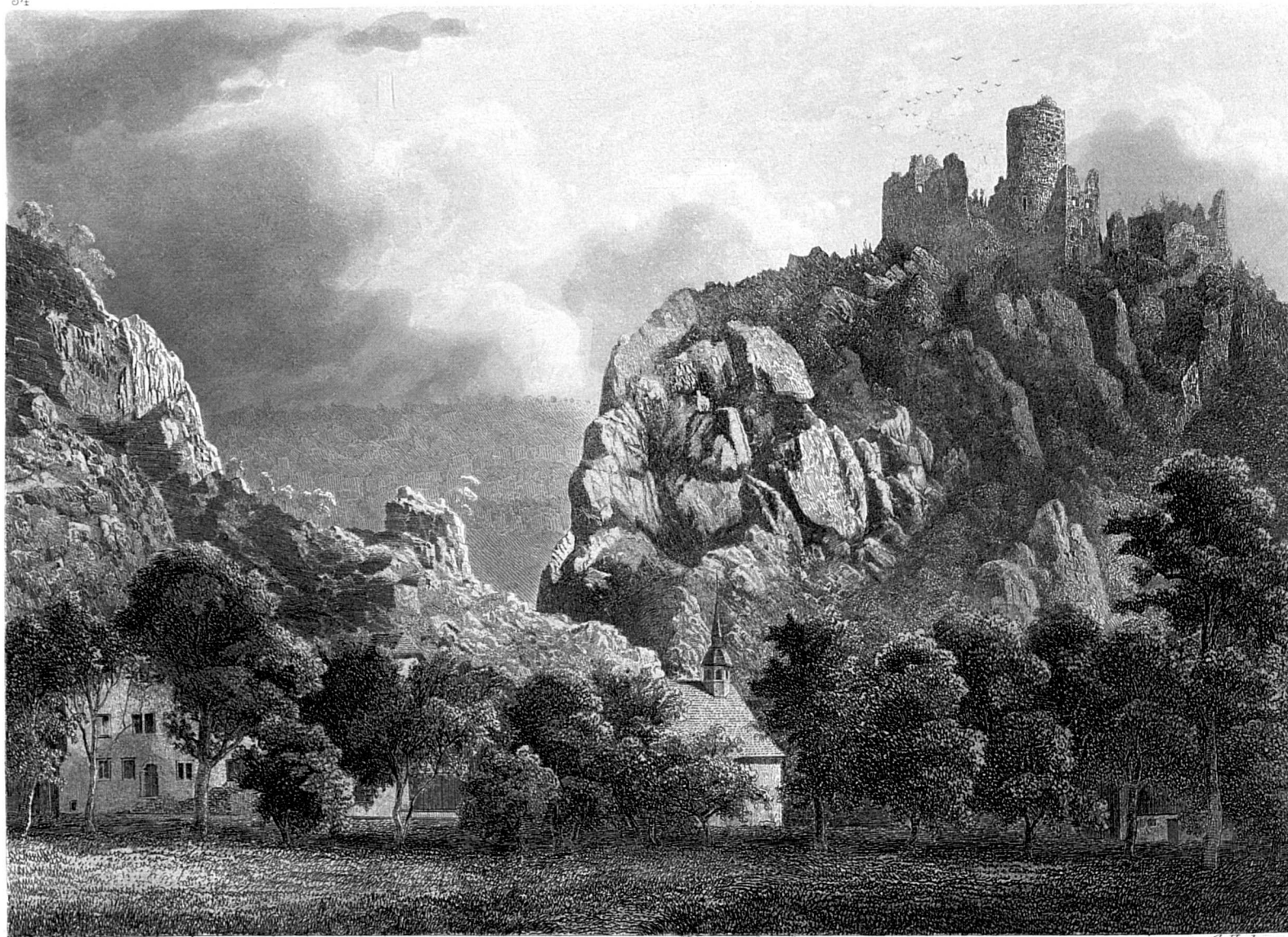
Nous faisons remarquer tout à l'heure, que dans la première guerre de religion les Soleurois avaient suivi



Page 1 of 1

[illegible]

« nous faisons remarquer tout à l'heure, que dans la
« guerre de religion les soldats ne se battent pas »



Druck u. Vorlag v. Chr. Krüsi in Basel.

C. Huber sc.

FALKENSTEIN BT. SÖLDTHURN.

les Bernois dans leur campagne contre les cantons catholiques; la Réforme avait alors trouvé un grand écho à la ville et dans les campagnes, et il fallut un événement aussi fâcheux que la défaite des réformés pour en arrêter les progrès. Les adversaires de la Réforme profitèrent en effet de cet échec pour réchauffer le zèle de leurs coreligionnaires, et c'est ainsi que le brandon de la guerre de religion fut lancé au milieu de la cité.

Heureusement que le caractère conciliant de la population soleuroise et surtout l'héroïsme de l'avoyer Nicolas Wengi éteignirent dès l'abord cette flamme de discorde.

Les nouveaux convertis formaient la majorité dans un grand nombre de communes, et avaient même des adhérents dans les conseils. On leur avait promis de mettre à leur disposition une des églises de la ville, mais après la bataille de Cappel la promesse demeura dans l'oubli. Fatigués de réclamer inutilement, les réformés résolurent de revendiquer leurs droits par la force, mais ils s'engagèrent par serment à ne molester personne et à mettre bas les armes dès que l'église en question leur serait acquise avec le droit d'y pratiquer leur culte en toute sécurité.

Leur projet fut éventé, et rebutés par leurs insuccès, ils résolurent de se faire justice eux-mêmes. Ils s'armèrent, sortirent de la ville, et s'établirent dans le faubourg, après avoir découvert le pont de l'Aar, afin d'y prendre d'ultérieures résolutions. Les partisans de l'ancien ordre de choses prennent cette retraite pour une déclaration de guerre, ils mettent des canons en batterie, et déjà le premier coup était parti, quand soudain l'avoyer Nicolas Wengi s'élance à la bouche de la pièce en s'écriant: Pieux et chers concitoyens, si c'est votre intention de tirer, je veux être la première victime, réfléchissez et pesez ce que vous allez faire. L'allocution conciliante de ce héros fit son effet, le combat fut évité et le sang ne coula pas, mais les progrès de la réformation furent désormais arrêtés. Soixante et dix familles qui refusèrent de renoncer à leur nouvelle croyance, quittèrent la ville, et dans la campagne la messe fut partout rétablie et parfois d'une manière violente, sauf à Bucheggberg que protégeait la puissante république de Berne.

Ce fut le cas dans plus de trente-quatre communes. Chose étrange, le portrait de Wengi manque dans la galerie des portraits des avoyers soleurois conservés à l'hôtel de ville; l'esprit d'intolérance semble s'être achoppé plus tard à l'image de cet homme héroïque et humain. Depuis cette époque, les rapports d'amitié et en quelque sorte d'intimité qui régnaient entre Soleure et Berne se relâchèrent de plus en plus, et l'influence française devint peu à peu dominante à Soleure, et cela au détriment des véritables intérêts de cette république. Ce

fut en effet à Soleure que l'ambassade française pour toute la Suisse se fixa définitivement et se fit une formidable position d'influence, grâce à son or et à ses intrigues. Les patriciens soleurois trouvaient en France les honneurs et la richesse, et leur ville devint ainsi le principal siège des enrôlements et recrutements de mercenaires pour les services militaires étrangers. D'autre part, on se demande s'il aurait été plus avantageux à la confédération prise dans son ensemble, que la Réforme eût triomphé à Soleure, et cette question soulève des doutes, car il est certain que c'est le fait même de la position confessionnelle de Soleure qui lui a permis de continuer à remplir son rôle de conciliation, et de devenir le modèle des autres cantons catholiques, en démontrant qu'un développement libéral de l'état et une libre allure dans les sciences sont pourtant compatibles avec le catholicisme.

Au moment où nous écrivons, la population de Soleure vient encore aux applaudissements de toute la Suisse libérale de protester par une manifestation imposante et digne contre l'esprit d'intolérance qui s'est fait jour dans un mandement du vicaire de l'évêque adressé aux curés à propos de l'ensevelissement des protestants.

Malgré la bravoure et les instincts guerriers dont ont toujours fait preuve les Soleurois, on s'étonne qu'ils aient acquis tout leur territoire par achat plutôt que par conquête, circonstance du reste conforme au caractère modeste de leur histoire. La première de ces acquisitions remonte à l'an 1383, ainsi à une date où les bourgeois de Soleure avaient déjà remporté de brillantes victoires. A en croire d'anciens historiens, Soleure serait la plus antique de toutes les villes de la confédération, et il se serait écoulé près de quatre mille ans depuis sa fondation; nous discuterons ce point à propos de l'histoire de la ville même, et consacrerons quelques pages à celle du canton et de son territoire actuel.

Au commencement du moyen-âge, les hautes collines et les rochers qui commandent les passages du Jura, supportaient déjà les demeures seigneuriales d'une nombreuse noblesse, dont les origines se perdent dans l'obscurité d'un passé lointain. Plusieurs souches de dynastes puissants, aussi anciennes que leurs manoirs, possédaient les plus forts et les plus grands de ces castels. Tels étaient les Frobourg dont le château primitif, très haut perché sur la pente du Jura dominait le passage du bas-Hauenstein, seule communication de Singgau et du Buchsgau. Les ruines de ce château, cinq cents ans après sa destruction, témoignent encore de sa force et de sa grandeur passées. Ces dynastes devaient déjà être très puissants et posséder le vaste territoire aujourd'hui partagé entre les cantons de Bâle, Soleure, Berne et Argovie, à l'époque où furent construites les premières églises et fondés les premiers couvents, car

ces fondations sont partout attribuées, soit à la fameuse reine Berthe de Bourgogne, soit à cette Berthe de Frobourg, fille du duc Burkard de Souabe, qui a reçu pour la distinguer de la précédente le surnom de Berthe d'Allemagne. C'était à son honneur que la ville de Zoffingue célébrait chaque année en octobre la fête de Bertha et distribuait à cette occasion du vin, du pain et des aumônes aux pauvres. De la position d'employés et de juges d'empire les Frobourg avaient su comme d'autres devenir seigneurs et souverains du pays, et s'étaient approprié les possessions et fiefs d'empire. C'est ainsi qu'ils étendirent leur pouvoir au-delà des territoires primitivement soumis à leur administration. Ils avaient le droit de battre monnaie dans leurs villes d'Aarbourg et de Zoffingue, possédaient l'avouerie du chapitre de Bâle et avaient les comtes de Neuchâtel pour écuyers-tranchants. Le grand-père de Rodolphe de Habsbourg était leur beau-frère. Aujourd'hui encore l'expression „mesure de Frobourg“ consacrée dans ces contrées au boisseau le plus employé témoigne de l'importance des cens et dîmes que percevaient ces seigneurs. La légende rapporte, qu'au jour où ces redevances devaient être livrées au château, le dernier chariot du convoi était encore sur le pont d'Olten, alors que la première voiture entraînait au château à une lieue plus loin. Des récits du temps parlent du grand nombre de châteaux occupés par les vassaux de Frobourg qu'on pouvait compter des fenêtres du suzerain, des vingt-quatre comtes et barons qui festoyaient à sa table dans la salle à boire de sa maison d'Olten et s'en retournaient le soir dans leurs propres forteresses. Que de tournois et d'expéditions guerrières ne devaient pas provoquer pareilles richesses et pareil pouvoir ! aussi retrouvons-nous les Frobourg à Milan, Pavie et Naples avec les empereurs d'Allemagne, à Damas avec les croisés. D'autres cultivaient la poésie et chantaient la beauté et les dames, si bien que, sur un territoire peu étendu il existait sept châteaux habités par des chevaliers dont les chansons sont arrivées jusqu'à nous. A peu de distance de Frobourg vivait en son château, dont les ruines considérables couvrent encore le Wessenberg au-dessus de Lâufelfingen, le comte Wernher de Hombourg, un parent des Frobourg. Les barons Hesso de Rynach et de Trostberg habitaient leurs châteaux dans le Wynenthal argovien, pendant que Rodolphe de Rothenbourg chantait dans le canton de Lucerne et les Gutenbourg à Mâdyswyl dans la Haute-Argovie. Plus bas dans la vallée le château de la petite ville de Klingnau était habité par le chevalier et poète Walther de Klingen et plus loin vivait son collègue Henri de Dettingen. Mais la parenté des Frobourg, et leurs goûts pour la poésie s'étendaient bien au-delà. Les deux trouvères qui chantaient en allemand sur territoire roman, le comte Ro-

dolphe de Neuchâtel et le seigneur de Gléresse, dont le château ruiné domine encore au bord du lac de Bienne le village de ce nom, appartenaient à la ligne collatérale des Frobourg. Beaucoup de chansons de ces trouvères sont conservées dans le manuscrit dit de Manesse.

Dès que les seigneurs de Frobourg commencèrent à perdre leurs goûts guerriers et aspirèrent aux honneurs et aux dignités ecclésiastiques, l'éclat de leur maison commença à pâlir. De leurs nombreuses propriétés beaucoup passèrent en dotation aux couvents, et leurs vassaux cherchèrent à se rendre indépendants. Ces tendances vers la religion et ces besoins de pénitence apparaissent de bonne heure dans l'histoire des Frobourg. Vers l'an 1000 le comte Adalbert Ier fait de riches donations au nouveau couvent d'Einsiedeln. Hermann Ier est cité comme témoin dans l'acte de fondation du couvent de St-Urbain, et plus tard lui et son frère Adalbert II reparaissent dans la liste des bienfaiteurs du couvent. On retrouve des Frobourg comme évêques de Bâle, abbés ou prélats de St-Urbain, d'Einsiedeln, de St-Blaise dans la Forêt-Noire, de Marbach en Alsace. Les femmes deviennent abbesses des couvents du Jura, aujourd'hui déserts, de Schönthal et d'Olsberg. La légende raconte qu'en 1130 le comte Adalbert II chassait avec ses gens dans les solitudes d'une vallée située au nord-ouest de son château, lorsqu'après avoir erré longtemps dans cette contrée sauvage, couverte de forêts, ils aperçurent tout à coup assise auprès d'une source limpide une femme angélique, tenant dans ses bras un petit enfant. S'en étant approchés, ils reconnurent la Sainte-Vierge et son divin fils, qui disparurent bientôt vers le ciel dans un chariot trainé par un lion et un agneau. A ce spectacle le comte et ses compagnons restèrent stupéfaits. Bientôt il fait abattre la forêt et la transforme en une vallée fertile où il fonde le couvent de bénédictins de Schönthal. Les actes de fondation ne furent expédiés qu'en 1145, alors que Ortlieb de Frobourg occupait le siège épiscopal de Bâle. Aujourd'hui encore on voit sculptés en pierre dans l'église de ce couvent, sécularisé à la réformation, l'agneau et le lion de la légende. Louis I, fils de cet Adalbert, doit avoir fondé le canonicat de Zoffingue. Il y eut un moment où la famille de Frobourg comptait simultanément parmi ses membres deux évêques, un abbé et deux abbesses.

Quoique ces hautes dignités ecclésiastiques témoignent de la puissance et de la considération dont jouissait la famille de Frobourg, elle ne tarda pas à décliner. Le dernier comte laïque fut Haneman dont la légende populaire du Buchsgau raconte ce qui suit : Lorsqu'après le grand tremblement de terre de 1356 le dernier comte gravissait à cheval le sentier qui conduit d'Olten à son château et qu'il le vit également écroulé et ruiné, il proféra le jurement suivant : „Aussi vrai que je suis le



THE BUILDING AT THE UNIVERSITY OF MICHIGAN



W. Beck del.

A. F. Sch. sculp.

DIE VERENA-KLAUSE UND BAD WEISSENSTEIN BEI SOLOTHURN.

(Solothurn)

L'Ermitage de St. Verena.

The Hermitage of St. Verena.

Druck & Verlag von C. H. E. in Basel.

souverain du pays, il ne passera plus de charrue dans les champs avant que mon château ne soit rebâti par le travail et les sueurs de mes paysans!" A ces mots l'orgueilleux chevalier tomba frappé de la foudre. Ce récit n'a évidemment aucune probabilité historique, d'autant plus qu'il fait paraître sous de fausses couleurs le caractère du dernier des Frobours, qui, d'après ce qu'en trahissent les documents, doit avoir été un pieux et brave chevalier. Il ne renferme d'exact que le fait de la destruction du château de Frobours par le tremblement de terre qui détruisit de fond en comble la ville de Bâle, et avec elle vingt-neuf châteaux perchés sur le Jura. Ses propriétaires paraissent n'avoir plus eu à leur disposition les ressources nécessaires à la reconstruction de leur demeure patrimoniale, de sorte que manoir et lignée prirent fin à peu près à la même époque. Nous retrouvons ce comte Haneman à Soleure en 1363, où il jure comme officier autrichien le traité que la maison d'Autriche vient de passer avec la ville de Soleure. Il mourut en 1365 et fut enseveli le dernier de sa maison jadis si puissante avec le casque et l'écu dans l'église du couvent de Schöthal. Ce qui lui restait de terres passa par suite d'héritage de mains en mains et finit par revenir en majeure partie à la ville de Soleure pendant le cours du quinzième siècle.

Parmi les châteaux renversés par le grand tremblement de terre, dit le professeur Strohmeier, il n'en est pas un qui à cinq siècles de distance porte encore aussi distinctement que la ruine de Frobours les traces de son mode de destruction à tel point qu'à défaut de chroniques, l'aspect seul de ses débris suffirait à le faire deviner. La reconstruction de ce château fort eût été impossible, lors même que ses propriétaires eussent été assez riches pour l'entreprendre. En faisant l'ascension du rocher abrupt qui portait l'édifice, on arrive d'abord à un monticule allongé et étroit, constitué par des amas de décombres et couvert de buissons. C'est le reste des ouvrages avancés de la place. Plus loin s'ouvre un profond fossé qui coupe transversalement la crête de la montagne et qui est séparé par un amas en forme de colline, de matériaux éboulés, du vieux donjon dont il ne reste qu'un énorme pan de murailles de six pieds d'épaisseur qui surplombe le fossé et qu'une fente profonde due au tremblement de terre divise en deux masses dont celle située au nord se penche menaçante sur le précipice. En dedans de ce mur et sur deux cents pieds de longueur dans la direction du sud les bâtiments du château s'élevaient sur cette esplanade de roc de trente pieds de largeur. A plusieurs endroits les murs latéraux y compris leurs fondations sont dès longtemps écroulés et ont glissé sur la pente, ailleurs, ils sont encore debout. Le rocher qui formait la base du château présente des fissures et des fentes béantes, et çà et là des morceaux de

murs sont encore soudés et collés à ces blocs disjoints. Au sud, à l'endroit où l'arête cesse subitement et au bord d'un précipice, qui domine la vallée d'Ifenthal, s'élève encore menaçante une masse arrondie de rocs couronnée de ruines, qui supportait la tour du guet. Cette ruine aujourd'hui couverte de bois, de buissons et de sapins témoigne de l'existence d'une très vaste construction, qui se composait de deux corps principaux à en juger par les amoncellements de débris, etc.

Rochholz s'exprime dans le même sens à propos de l'œuvre de destruction provoquée par ce terrible tremblement de terre. La base rocheuse sur laquelle s'élevait le château, dit-il, est désagregée et fissurée, et ses masses calcaires sont rongies et scoriacées par l'action du feu. Il eût été impossible à l'homme de provoquer pareil bouleversement. La montagne a dû trembler, se fendre et se couler de son sommet le château et ses fondations, puis l'incendie a dévoré tout ce qui restait de combustible dans ces décombres. Le sol est encore noir et enfumé à l'endroit où fut jadis la cour principale, etc.

En entrant dans autant de détails sur la ruine de Frobours et ses anciens seigneurs, notre intention était de rendre un service à ceux de nos lecteurs qui font un séjour dans le charmant établissement de cures voisin de ces ruines, car on aime à connaître avec quelque exactitude le passé du sol sur lequel on flâne des journées et des semaines entières en s'abandonnant aux douceurs du repos et aux rêveries d'un agréable farniente. Nous serons plus brefs à propos d'une autre lignée de dynastes soleurois, non moins puissants et illustres que les Frobours. Il s'agit des comtes de Thierstein.

Les ruines de leur château, situé sur le revers septentrional du Jura dans la vallée de Beinwyl, arrosée par la Lucelle, nous frappent encore par leur étendue et la hardiesse de leur position au sommet d'un rocher. Il est question des Thierstein dans d'innombrables relations de tournois et de batailles, et l'on peut se faire une idée de leur importance par l'énumération des terres qui leur appartenaient à différentes époques, comme Farnsbours, Pfeffingen, Laufen, Brunstadt, Riedesheim, Angenstein, Altstetten, Nidau, Neu-Falkenstein, Bipp, Wietelsbach, etc, terres non-seulement situées dans le voisinage de leur manoir, mais empiétant même sur la plaine au sud du Jura.

Pendant le quatorzième et le quinzième siècle, on voit apparaître, dans toutes les circonstances mémorables de l'histoire suisse, des seigneurs de cette famille, toujours braves et disposés à mettre la lance au poing et à guerroyer. Ils sont en général dans les rangs des ennemis de la confédération, qui cherchent en vain à en arrêter l'essor, et à en comprimer l'esprit de liberté; cependant un Thierstein et l'un des plus braves partage avec les con-

fédérés les lauriers des guerres de Bourgogne. C'est le comte Oswald I, surnommé le „Bälis allemand.“ Il était de toutes les querelles et de toutes les entreprises téméraires et avait déjà remporté en 1459 le premier prix au grand tournoi d'Augsbourg. Mais ce fut au grand jour de Morat qu'il couronna son casque de la durable couronne des lauriers de la valeur. Il s'y trouvait à la tête d'un contingent d'infanterie et de cavalerie envoyé au secours des confédérés par le duc Sigismond d'Autriche, bien plus sans doute au profit de sa propre sécurité que de la liberté des Suisses. Pendant la nuit qui précéda la bataille et dans la solitude d'une forêt de hêtres, le comte de Thierstein comme commandant des troupes alliées arma chevaliers le duc René de Lorraine et cent cinquante autres vaillants guerriers. Il concourut lui-même et de la façon la plus brillante au succès de la journée. Dès lors l'éclat de sa famille déclina rapidement. En 1487 elle obtint le droit de perpétuelle bourgeoisie dans la ville de Soleure, avec laquelle elle vivait depuis longtemps sur le pied d'amitié; il est probable que cette amitié était intéressée et qu'il s'agissait pour Soleure de se préparer aussi les voies et moyens d'hériter un jour des propriétés des Thierstein. C'est ce qui eut lieu en partie en 1519, après la mort du comte Henri, le dernier d'une race qui avait régné pendant plus de quatre cents ans sur ces contrées.

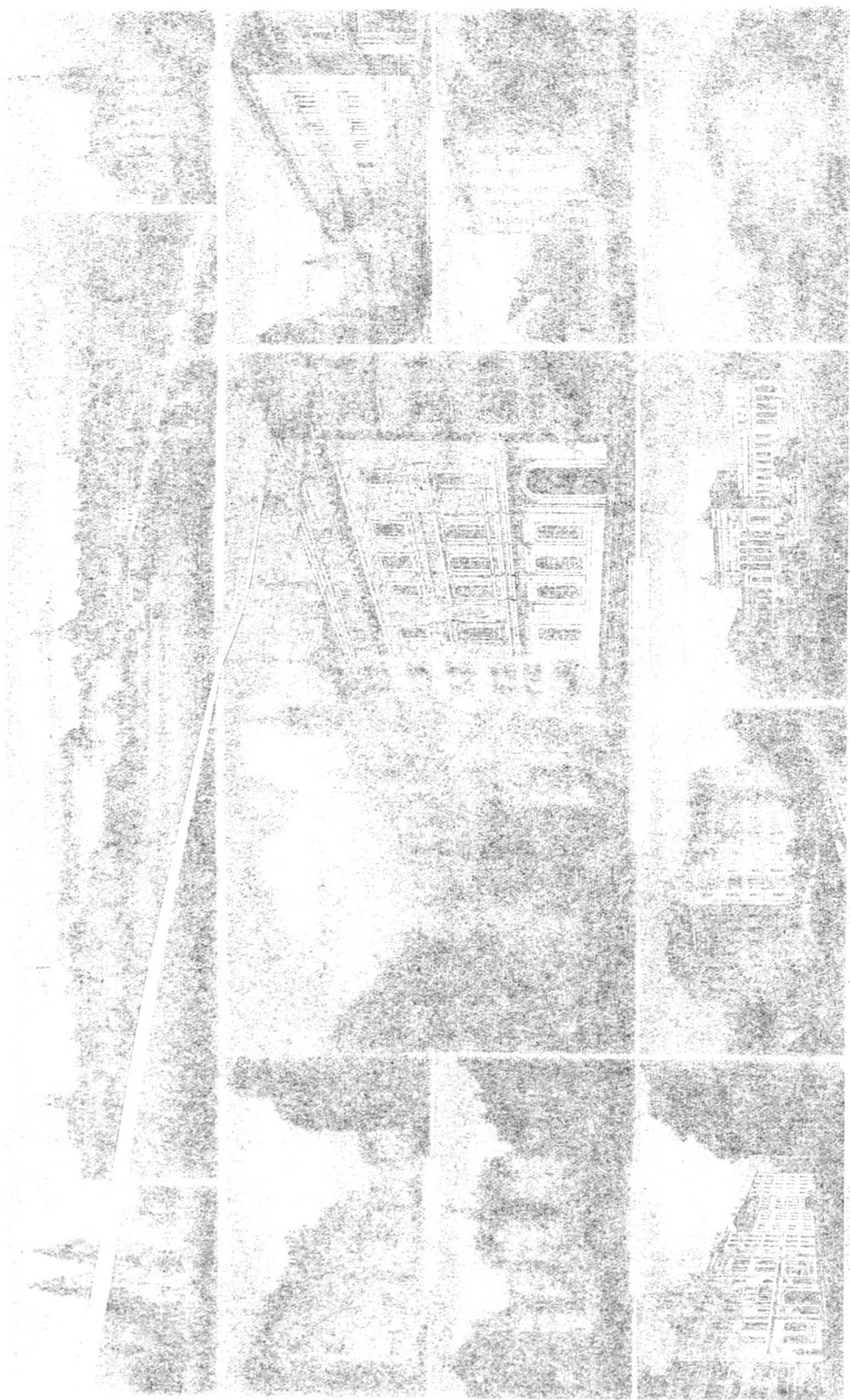
Un document tiré des archives de Thierstein nous ramène à la population des contrées qui furent peu à peu englobées dans le territoire de Soleure et à leur situation de servage. C'est une vente faite en 1271 au couvent de Frenisberg, jadis fondé par les Thierstein, par le comte Rodolphe III, de terres, de serfs, de droits et de redevances qu'il possédait dans le voisinage. Cet acte de vente mentionne entr'autres: Les tenanciers de ces fermes et de ces terres seront tenus de payer au couvent les cens et dimes de tous leurs produits, en blé, seigle, orge, avoine, poulets de Pâques, poulets d'été et chapons; chaque ferme, occupée ou non, devra payer un coq, deux poulets et vingt œufs; il sera également payé le dixième des fourrages, du produit des jardins et des arbres fruitiers, comme aussi celui des veaux, génisses, agneaux et porcs, afin que les ecclésiastiques du couvent puissent être assurés de leur existence et servir Dieu avec d'autant plus de tranquillité. Nos ancêtres et nous possédons aussi le droit d'imposer une contribution en argent à ces tenanciers au cas que nous allions en pèlerinage à Jérusalem, à St-Jaques de Compostelle et à Rome à St-Pierre et St-Paul, au cas que nous mariions nos filles et nos fils par les saints liens du mariage, au cas qu'il nous faille secourir les empereurs, nos suzerains, ou faire face à d'autres besoins et armements dans le pays même. En retour de ces prestations dont

ils demeurent déchargés, ces tenanciers seront tenus de payer au couvent des aides et contributions, au cas de grandes acquisitions faites par lui, de constructions importantes, d'incendies, ou de contributions dont le couvent pourrait être chargé; ils lui doivent ces aides, sans aucun droit de répétition, et sous peine d'être punis de toutes les peines applicables en pareil cas. Ils seront aussi tenus de faire le vin pour le couvent et de le conduire à Frenisberg, chaque tenancier devra fournir un cheval pour cette conduite, et à remplacer le vin, s'il vient à couler ou à se perdre par tout autre accident pendant le transport; ils devront également reconduire au bord du lac les tonneaux vides, etc.... Celui qui quittera les terres du couvent sans son autorisation pour se rendre sur d'autres seigneuries, lui sera dévolu corps et biens.

Les tenanciers de chaque ferme devront conduire chaque année au couvent cinq mesures de bois, bien mesurées, et en cas de constructions ils seront tenus de transporter les bois, pierres, briques, chaux et sable nécessaires. Personne ne sera assez téméraire pour pêcher dans le lac. Les journaliers et autres qui ne disposent pas de chariots seront tenus de faucher, moissonner et charger pour le couvent et de faire toutes autres corvées qui pourraient être nécessaires. Tous ceux qui appartiennent au couvent devront jurer à chaque nouvel abbé qu'ils lui obéiront, qu'ils resteront ses serfs, et qu'ils ne détourneront quoi que ce soit qui appartienne au couvent, et cela par le nom de la mère de Dieu, la sainte vierge Marie, etc., etc.

La situation des habitants du voisinage de Frenisberg que dépoint ce document était à cette époque celle de toute la population des contrées qui appartenaient aux comtes et autres seigneurs, et ce fut aux mêmes conditions qu'elle fut transmise par achat à la ville de Soleure. Sans doute qu'il s'opéra peu à peu et par la force des choses un dégrèvement partiel qui fit disparaître ou rendit moins onéreuses une partie de ces prestations.

Mais, à la honte du nom suisse, le servage continua de rester une institution dans le canton de Soleure jusqu'en 1785. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris que la population des campagnes soleuroises se soit associée au milieu du 17^{me} siècle au grand soulèvement des paysans destiné à secouer le joug des aristocraties des villes. On doit cependant rendre cette justice au gouvernement de Soleure, qu'il fit preuve de beaucoup plus d'humanité que ceux de Berne et de Lucerne dans la répression de ce soulèvement et se comporta avec moins de cruauté contre *ces sujets vaincus*. Il fit même des démarches pour arracher à la mort un de ses ressortissants le lieutenant-baillival Adam Zeltner, qu'un conseil de guerre sanguinaire tenu à Zoffingue avait con-





Münster.



Panorama von Basel.



St. Elisabethenkirche.



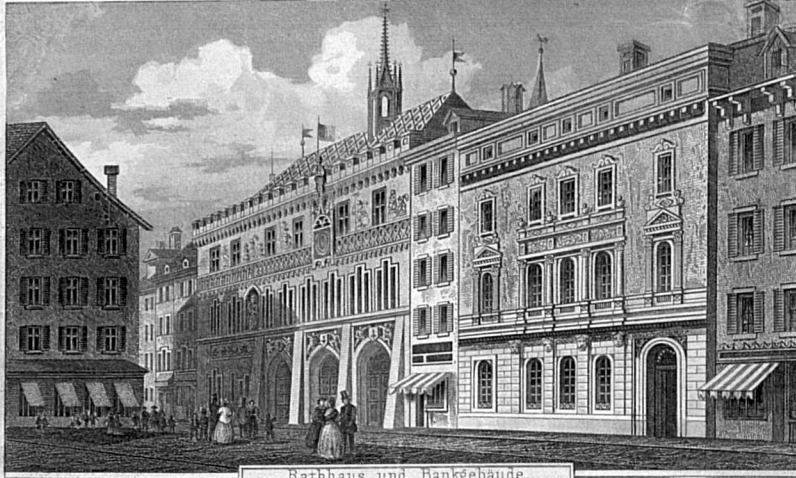
Spital.



Fischmarkt.



Postgebäude.



Rathhaus und Bankgebäude.



Missionshaus.



Centralbahnhof.



Museum.



Aeschenplatz.



Hotel Euler am Centralbahnplatz.

Druck v. C. Meyer's Buch-Verlag, Basel.

C. Rietzsch x. Künzle

Verlag v. Chr. Krieger in Basel.

SOUVENIR VON BASEL. (Bâle.)

qui après avoir terminé leur examen oral de docteur, seraient priés d'y attendre la décision de la faculté, vu que sa décoration ferait une diversion puissante à l'angoisse que provoquent ces longues minutes d'attente.

C'est ce qui eut lieu, et aujourd'hui encore on fait voir cette chambre avec les fresques malheureusement défraîchies de l'étudiant soleurois.

Ces aventures comiques, inoffensives expressions du caractère intime de l'artiste, n'en exercèrent pas moins une influence sur ses destinées et son genre d'activité futures. Peu de temps après Disteli, auquel il était impossible de se soumettre aux ordonnances disciplinaires de l'université, fut forcé de quitter Jéna, et, après avoir erré de côté et d'autre, lorsqu'il revint dans son pays, il trouva son père ruiné par de mauvaises spéculations; ses connaissances de droit étaient trop insuffisantes pour lui permettre de pratiquer, il se vit forcé de poursuivre la carrière que lui traçaient des dispositions et des aptitudes qu'il n'avait cultivées jusqu'alors que par plaisir. Bien qu'il ait, dès lors, peint de fort bons tableaux, l'insuffisance de ses études primitives dans l'art de peindre, constitua toujours un obstacle grave à son développement artistique, et l'on ne pourra jamais le juger équitablement comme peintre, qu'en se plaçant à son point de vue de citoyen et dans sa situation politique d'homme de parti.

L'almanach illustré qu'il publia de 1839 à 1844 a eu plus d'action politique que les plus célèbres discours et brochures des hommes d'Etat de la Suisse. Ce fut pour le temps un ouvrage populaire par excellence, qui valut à son auteur, dans une mesure égale, l'affection et la haine dans son pays, mais eut le mérite de lui faire un nom européen. A ceux qui ont conservé la haine du nom de l'artiste, qui, il faut le dire, fut sans pitié sur le terrain politique, nous citerons deux traits caractéristiques de sa vie, que nous empruntons à son digne biographe Alfred Hartmann. Peu de temps après être entré dans la vie publique, Disteli épousa une belle paysanne, dont l'éducation et le mérite étaient insuffisants à comprendre et surtout à diriger le caractère impétueux et le genre de vie déréglé de l'artiste. Les difficultés de la position pécuniaire du jeune couple aidant, ce mariage ne fut pas heureux. La femme mourut jeune, et dans presque toutes les grandes compositions de son mari, le portrait de sa défunte compagne qu'il ne sut pas rendre heureuse dans cette vie, apparaît sous l'aspect d'une mélancolique figure idéalement belle. Ceux pour lesquels la profondeur s'élevait jusqu'au tragique de ce sentiment intime de l'artiste ne ressortirait pas de ce trait, le comprendront mieux en le voyant à l'œuvre dans la circonstance suivante. Disteli habitait hors de la ville de Soleure dans un pavillon bien connu de tous les nécessiteux et des mendiants. Un ouvrier-

voyageur s'en approche un jour et réclame une paire de pantalons. Disteli la lui jette par la fenêtre et se trouve forcé de garder la chambre deux jours durant, jusqu'à ce que le tailleur lui ait confectionné un autre pantalon. Il avait en effet donné le seul qu'il possédât.

Une simple pierre désigne dans le cimetière d'Oltén la place où repose Disteli depuis 1844.

A cette courte esquisse de la vie d'un artiste de génie nous ne pouvons nous dispenser d'en joindre une autre qui témoigne que les contrastes ne sont pas moins frappants dans la vie et les habitudes du peuple soleurois que dans les conditions topographiques du sol. Et cependant au fond, quelle synthèse, quels rapports n'existent-il pas entre ces apparents antagonismes?

Il y a peu d'années qu'un homme qui poursuivait sans doute un tout autre but que l'artiste Disteli, arrivait dans le canton de Soleure, à la fin d'une carrière remarquable, aussi honorable que laborieuse. A la fois négociant et industriel, il passait pour le plus grand propriétaire foncier du pays, où il était connu ainsi que bien au-delà des frontières soleuroises sous le nom de père Hänggi. Si Disteli avait eu des parents riches qui perdirent plus tard leur fortune, Hänggi s'était trouvé à sa naissance dans des conditions toutes différentes. Son père était un petit paysan du village de Nunningen qui sans être précisément dans l'indigence ne lui laissa qu'un héritage de 1200 fr, lequel ne lui échut que lorsque sa carrière était depuis longtemps faite. Hänggi naquit en 1791, et eut le malheur de perdre de bonne heure une mère pieuse et laborieuse. Le père se remaria bientôt avec sa servante, et, comme cela arrive souvent, l'antipathie de la belle-mère entraîna l'enfant à chercher ses occupations et ses plaisirs loin de la maison et à se rendre indépendant de bonne heure. Dès que sa tâche était achevée aux champs, le petit Jean se mettait à pêcher des écrevisses et des poissons dans le ruisseau voisin, non pas pour se divertir comme ses autres camarades, mais déjà poussé par des idées de gagner de l'argent. Comme il ne pouvait pas tirer profit de sa pêche dans le village même, le dimanche ou après son travail, il courait le pays et cherchait à se défaire de son butin dans les cures du voisinage. Le petit garçon était toujours prêt à s'employer et à rendre service moyennant salaire, il criait dans le village l'arrivée des marchands de moutons ou de porcs, de sorte qu'il réussit au bout de quelque temps à s'amasser la somme de sept écus d'empire, un capital qu'il eût été difficile de rencontrer au loin dans le pays, accumulé de cette façon. Il paraît que cette jeune tête saisit promptement la différence énorme qui existe entre l'argent et le capital, car après avoir contemplé pendant quelque temps son trésor caché dans quelque coin de sa chambre, il le déposa chez une brave voisine, — mais à intérêt!





A. Reibock del.

J.M. Kolb sculp.

*Bâle
avec le pont du Rhin.*

BASEL MIT DER REINBRÜCKE.
(Basel)

*Basil
with the Rhine bridge.*

Druck & Verlag von Chr. Krügel in Basel.

Ce n'était pas assurément à l'école du village, où il n'apprenait qu'à lire et à réciter le catéchisme, que le petit bonhomme avait puisé ces principes de sage économie. On s'y occupait à peine de l'écriture et du calcul, et il n'y avait pas même de maison d'école. Pendant l'hiver, le régent errait avec ses élèves de maison en maison, et pour le chauffage du local chaque enfant devait apporter une charge de bois. Au commencement du siècle, cet état imparfait et primitif de l'enseignement primaire n'existait pas seulement dans des villages perdus comme Nunningen, mais il était la règle dans des centres de population plus importants, devenus aujourd'hui de grands et beaux villages. Après avoir quitté l'école, le jeune Hänggi sentit bientôt que son village natal n'offrait pas assez de ressources et d'aliments à son besoin inné d'activité et de travail, et il prit la résolution de « partir pour l'étranger. » Pour le moment, ce pays étranger fut le bourg voisin de Liestal, où le jeune homme se fit connaître comme commissionnaire, toujours prêt qu'il était, même au milieu de l'hiver, à se mettre en route; mais il n'en éprouva pas moins que le pain de l'étranger est souvent dur et amer. Plus tard, il devint petit domestique et fut malheureux chez son premier maître; son père aurait désiré qu'il revint à la maison, mais le jeune homme s'en était éloigné volontairement, et il avait trop de persévérance et de fierté pour se laisser abattre par un début malheureux, aussi trouva-t-il bientôt un autre service plus conforme à ses goûts, qui consistait à colporter et à vendre de l'eau-de-vie de maison en maison. La femme de son patron, honnête et soucieuse de l'avenir du jeune homme, finit cependant par obtenir de son mari la cessation de son emploi à ce trafic; mais il avait eu le temps d'y réaliser une petite somme qu'il employa à payer son apprentissage chez un sellier, dont le métier avait de l'attrait pour lui.

Hänggi se voua avec ardeur au travail et à l'exercice de son métier; il voyagea en France et en Allemagne pendant les dernières années du règne de Napoléon, et en 1817 il rentra au pays et s'établit à Soleure. L'exercice de son métier ne suffit bientôt plus à sa dévorante activité. Il entreprit un commerce de cuirs, qu'il développa d'année en année, et ne craignit pas de faire concurremment le métier de fripier. Aussi, par son activité, son esprit d'ordre et d'économie auxquels se joignirent des chances heureuses, Hänggi ne tarda-t-il pas à devenir l'un des bourgeois les plus riches de son canton, mais cela seul n'aurait pas suffi à nous engager à esquisser l'histoire de sa vie, car il ne manque pas en Suisse de personnages qui, après avoir modestement débuté comme colporteurs au commencement du siècle, sont devenus les chefs de puissantes maisons de commerce, et n'ont cependant aucune prétention à la célébrité. Mais, dès ce moment, l'activité ardente de Hänggi

commença à s'exercer dans une direction en quelque sorte d'utilité publique, de nature à réagir sur la prospérité nationale.

En face d'une tendance de plus en plus prononcée des populations à l'émigration, Hänggi avait depuis longtemps défendu l'idée qu'il y a encore assez d'espace en Suisse pour nourrir tous les enfants du pays, à condition qu'ils sachent tirer un parti avantageux de leur sol; et ce fut pour faire passer ses vues dans le domaine des faits que Hänggi se mit courageusement à l'œuvre, dès que ses moyens d'action le lui permirent.

Lorsqu'on a traversé le pont de la Birse, au-dessous du village de Soihère, dans le district de Delémont, et que, se dirigeant directement au sud, on gravit la seconde colline, on aperçoit bientôt trois métairies voisines, d'aspects éminemment champêtres et variés, à ses pieds le Nesselhof, domaine rectangulaire de 374 arpents; plus au nord, le Hasenbourg qui s'étend jusqu'à la Birse et mesure 174 arpents, et enfin au nord-est, le Rohrberg d'une superficie de 292 arpents. C'est ainsi une vaste surface cultivée de 850 arpents, constituant pour notre pays un domaine d'une étendue exceptionnelle, créé en 1844 et 1845 par le père Hänggi, digne émule des Fellenberg et des autres agronomes qui, depuis le commencement du siècle, ont communiqué à notre agriculture nationale une si puissante impulsion vers le progrès. Hänggi avait acheté de divers propriétaires les domaines cités, qui consistaient alors comme beaucoup d'autres en pâturages irrigables, champs, prés secs, forêts, et terrains vagues et incultes; mais partout le sol était marneux, et l'œil intelligent de l'acquéreur avait promptement reconnu, que pareil terrain pouvait rapporter beaucoup plus, mais seulement à la suite d'un remaniement complet.

Hänggi commença par défricher les sombres forêts, pour l'aménagement desquelles rien n'avait encore été fait. Il fallut trois ans pour cette exploitation, que Hänggi avait remise à l'entreprise, ce qui lui valut des désagréments et des ennuis qui l'engagèrent à renoncer à ses occupations et à faire entreprendre sous ses yeux et sous sa direction le défrichement et l'aménagement d'autres vastes territoires. Ils devinrent bientôt le théâtre d'un mouvement et d'une activité jusqu'alors inconnus dans ces montagnes désertes. Plus de cent ouvriers, de tout sexe et de tout âge, furent mis à l'œuvre et travaillèrent jour et nuit sous l'œil de Hänggi. Les troncs des arbres abattus étaient arrachés au moyen de machines; les têtes de rochers couvertes de buissons, qui hérissaient le terrain furent attaquées par la mine et leurs débris servirent à combler les enfoncements et inégalités d'un sol qui, après son nivellement, fut partout également recouvert de marne et de terre végétale. Les prés secs, où bœufs et moutons ne paissaient qu'une herbe courte,

furent également marnés; les parties basses et humides, couvertes de fougères et de laïches, furent assainies au moyen de canaux; les buissons et les épines disparurent, les pierres furent soigneusement recueillies et servirent à empierrer les chemins, jadis indécis que traçait le bétail errant.

Il fallut sept ans à Hänggi pour achever ce pénible travail, mais il en fut récompensé. « C'est un vrai plaisir, disait, il y a six ans, le biographe de Hänggi, que de parcourir ces domaines. Les forêts ruinées, dont le rendement n'était plus en rapport avec leur étendue et les pâturages qui ne fournissaient en été qu'une maigre pâture, sont transformés en prairies sur lesquelles croît une herbe touffue, et en champs où mûrissent de magnifiques récoltes. L'opération a fourni dans son ensemble les résultats suivants : 550 arpents de prés secs et 100 arpents de forêt ont été remaniés, défoncés, défrichés et transformés en champs labourables; 240 arpents, déjà cultivés, ont été amendés et transformés en prés artificiels; enfin, 160 arpents de forêt ont été conservés dans les parties les plus inclinées et convenablement aménagés.

Hänggi ne chercha pas seulement à féconder le sol; malgré l'imperfection de son instruction, ou plutôt parce qu'il reconnut combien les connaissances utiles lui faisaient défaut, il arriva à la conviction qu'une forte éducation et instruction populaire sont la condition du progrès social. Sa sollicitude se porta tout d'abord sur son village natal, et il offrit au gouvernement une subvention de 5,000 francs, à condition d'y créer une école secondaire. La position défavorable de cet endroit ayant rendu cette proposition inacceptable, Hänggi fit établir à ses frais, à Nunningen, une école du dimanche et une école du soir, qu'il fournit de livres et du matériel nécessaires. Il fit adresser à ses compatriotes un certain nombre des meilleurs journaux, afin de les renseigner sur le cours des choses. L'introduction de l'horlogerie dans ce village exclusivement agricole fit aussi l'objet de ses préoccupations. Il donna dans ce but 4000 fr. à la commune, fit venir à ses frais de bons ouvriers pour y introduire et enseigner leur art, et paya 2000 fr. pour l'apprentissage de douze jeunes gens auxquels il fournit gratuitement l'outillage. En automne 1854, pendant un voyage en Angleterre, le père Hänggi acheta

une forte partie de nouvelles variétés de pommes de terre, et à son retour il les répartit gratuitement, à plusieurs agronomes de mérite, afin de combattre par ce moyen la fatale maladie qui, depuis plus de dix ans, compromettait la culture de ce précieux tubercule. Hänggi, tout utilitariste qu'il fût, ne chercha pas seulement à réaliser des améliorations pratiques dans le domaine matériel, il protégea aussi les beaux-arts, et ce fut lui, le marchand de cuir et le paysan, qui commanda au peintre d'histoire Bosshardt ce tableau célèbre aujourd'hui qui représente Nicolas de Flûe provoquant, à la diète de Stanz, la réconciliation des confédérés.

Terminons l'esquisse d'une vie si bien remplie par un trait caractéristique. Hänggi, nous l'avons vu, n'était pas chiche d'une fortune acquise tout entière par l'économie et le travail, dès qu'il s'agissait du bien public; mais il savait tirer parti de tout! C'est ainsi qu'il ramassait soigneusement chaque morceau de vieux fer, l'emportait chez lui et le jetait dans une corbeille, dont il vendait le contenu, au prix courant, chaque fois qu'elle était remplie.

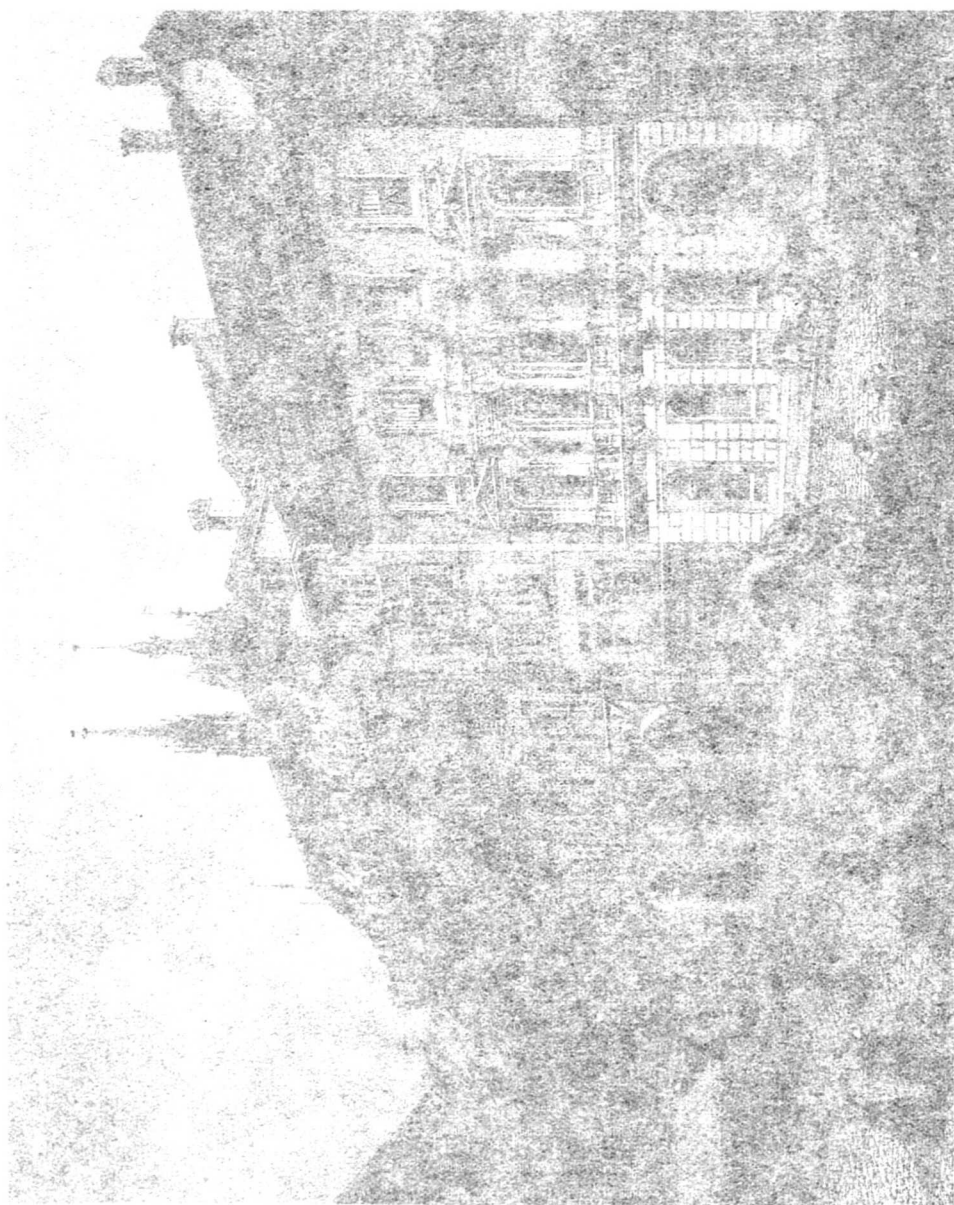
Si nous nous sommes étendus si longtemps sur Hänggi et sa vie, c'était dans la conviction que le caractère d'un peuple ne se manifeste nulle part plus complètement que dans la vie des individus chez lesquels il s'incarne en quelque sorte. Strohmeier dit de ses compatriotes: qu'ils sont francs, gais, honnêtes, véridiques et pleins d'une naïve bienveillance. Il aurait pu ajouter: que les Soleurois se distinguent par une vivacité d'esprit et une intelligence que beaucoup de leurs confédérés pourraient leur envier.

Nous renonçons à entrer dans des détails géographiques et topographiques sur le canton de Soleure, faute d'espace suffisant même pour un simple résumé. Le grand nombre de chaînons jurassiques et de vallées entrecroisées qui sillonnent son territoire, d'à peine quatorze milles carrés, arrosé par plus de 120 grands et petits cours d'eau, le rend éminemment intéressant, non-seulement pour le géologue qui s'y meut sur la terre classique des plissements jurassiques les plus compliqués et des traits orographiques les plus curieux, mais encore pour le touriste et l'artiste, amateurs de gracieux paysages. Aussi ne faut-il pas s'étonner si ce pays a inspiré toute une littérature descriptive, tant scientifique que pittoresque.

LA VILLE DE SOLEURE ET L'ERMITAGE.

On discute depuis des siècles sur l'antiquité de la cité de Soleure et l'époque de sa fondation, mais sans faire avancer beaucoup la question. Une inscription de la tour

de l'horloge, en vieux allemand, la fait remonter à 450 ans avant Jésus-Christ, et un vers latin du poète Glareanus, contemporain de la réformation, cite Soleure et





L. Rohbock del.

A.J. Terwen sculp.

DAS RATHHAUS IN BASEL.

L'hôtel de ville à Bâle.

The town-hall at Basel.

Druck & Verlag von Chr. Krüsi in Basel.

Trèves comme les plus anciennes villes des Celtes. Le mode de construction et le style de la soi-disante tour helvétique la font indubitablement remonter à l'époque des Burgondes seulement, et aucune découverte archéologique n'a jusqu'à présent fourni la preuve qu'il ait existé sur l'emplacement du Soleure actuel une agglomération de population celtique de quelque importance. D'autre part, pendant la période romaine, et sans être une ville principale de l'Helvétie, Soleure était déjà une cité florissante; elle prit de l'importance au moyen âge, conquit son indépendance et traversa dès lors les mêmes phases politiques que les autres villes suisses.

Laissant aux itinéraires l'énumération des curiosités que présente Soleure, nous nous bornerons à donner quelques détails sur la construction de la cathédrale de Soleure, dédiée à St. Urs, cette perle architecturale de la ville, détails qui nous feront apprécier et nous dévoileront le petit esprit qui régnait dans la bourgeoisie des villes pendant la seconde moitié du siècle passé.

Soleure possédait une très ancienne cathédrale, fondée par la mère de Charlemagne, agrandie et achevée plus tard par les rois de Bourgogne, fils et petits-fils de la célèbre reine Berthe. Cette église avait dû être bâtie à la place où la légende raconte qu'en 302, Ours, un soldat de la célèbre légion thébaine, périt martyr. Les styles les plus divers faisaient de cette vieille église un monument architectural des plus étranges. Malgré le vif attachement que le patriciat et la bourgeoisie de Soleure nourrissaient pour tout ce que leur ville pouvait présenter d'antique, ils ne désiraient pas moins de posséder une belle et nouvelle église.

Au milieu du siècle passé, Soleure était devenu, sous l'influence de l'ambassade française qui s'y était fixée depuis cinq ans, le Paris ou plutôt le Versailles suisse, de sorte qu'une église élégante, dans le style maniéré et rococo, ne pouvait que cadrer avec le genre nouveau des constructions urbaines et l'esprit français des hautes familles. Malheureusement, une vieille tour gothique, appelée le Wendelstein, construite après le tremblement de terre de 1356, tenait à la cathédrale, et cette tour était considérée comme une sorte de palladium par la bourgeoisie, de sorte que malgré l'opposition des jeunes gens qui protestaient contre pareil manque de goût, on ne pensait que reconstruire la façade de l'église dans le genre italien, en laissant subsister la vieille basilique. En 1762, le hasard servit à souhait les novateurs, et l'écroulement du vieux Wendelstein fit disparaître tout obstacle à une reconstruction complète de la cathédrale. Mais il fallut que le parti des jeunes soutint une lutte énergique contre les conservateurs du temps pour obtenir l'appel à Soleure de Gaétan Pisoni, célèbre architecte de l'époque. C'était mettre de côté le projet caché jusqu'alors de reconstruire dans le style

rococo, car Pisoni était un partisan déclaré du genre classique, qui regagnait alors dans l'opinion.

Cet architecte, déjà célèbre, était natif d'Ascona au Tessin. Il avait construit de magnifiques monuments à Vienne, en Italie et en Belgique, et le pape Clément XIII l'avait fait chevalier. Mais le chevalier de l'éperon d'or n'en restait pas moins pour la grosse fraction de la bourgeoisie soleuroise un avenaire sur le chemin duquel on pouvait sans crainte semer les difficultés. Jusqu'alors le maître maçon et tailleur de pierres de la ville, l'honorable Jean-Georges Wurtz, avait été l'expert obligé et le grand oracle en matière de construction, de sorte que tout son sang de bourgeois entra en ébullition à la seule pensée de devoir se subordonner à un étranger et de plus à un ressortissant d'un pays sujet des cantons confédérés. Mais il fallut en passer par là, et Wurtz fut nommé surveillant général de la construction, cependant le trait suivant fera juger des dispositions avec lesquelles il se résigna à ces fonctions. Son fils Joseph, qui avait embrassé sa profession, avait fait tailler inutilement une grosse pierre, qui devait être complètement noyée dans le mur, ce qui lui valut une verte réprimande de Pisoni. En l'entendant, le père, dont l'orgueil bourgeois se trouva vivement blessé, s'élance sur les échafaudages, saisit de son bras nerveux le chevalier de l'éperon d'or, et au milieu d'un déluge d'injures il se dispose à le précipiter dans le vide. Heureusement que les ouvriers s'interposent et empêchent cet acte insensé qui aurait indubitablement coûté la vie à ce grand architecte. Pisoni fait parvenir sa plainte au comité de bâtisse, qui fait comparaître les Wurtz père et fils, et instruit l'affaire. Wurtz fils reconnaît ses torts, mais le père s'y refuse absolument, et le comité prononce que Wurtz aura à se rendre le dimanche suivant à la prison bourgeoise s'il ne fait pas des excuses à Pisoni, ou que l'affaire devra être portée en plus haut lieu. L'orgueil de l'altier bourgeois fut si tenace qu'il ne put se résoudre à faire ses excuses à un étranger, lors même qu'il était momentanément son supérieur, et préféra se laisser incarcérer.

Un autre tailleur de pierre, bourgeois, appelé aussi Wurtz, accusa Pisoni d'avoir confié la sculpture de deux chapiteaux de colonnes à un tailleur de pierre de Laupersdorf, à un fils de paysan, au mépris du principe en vertu duquel tout ouvrage doit être de préférence remis à un bourgeois. Pisoni dut se disculper devant le comité de bâtisse à propos de ce nouvel attentat aux droits des bourgeois, mais comme il établit l'incapacité de Wurtz à exécuter cet ouvrage, le faible comité s'en tira en enjoignant à l'architecte de procurer à Wurtz une autre occupation.

Le conflit de Pisoni avec le haut conseiller de bâtisse Vesperleeder fut plus grave. Ce personnage n'entendait rien à l'architecture, mais il était du conseil et cela de-

vait suffire pour que l'architecte fût son subordonné. Pisoni, se fondant sur l'arrêt des conseils qui le nommait directeur supérieur de la construction, lui refusa obéissance. Le comité de bâtisse déclara, dans sa sagesse, qu'on attendrait quinze jours avant de prendre une décision, dans l'espoir que pendant ce temps les parties pourraient s'entendre; Pisoni, cependant, finit par obtenir que Vesperleider fût remplacé, mais cela lui valut de nouveaux ennemis, et cette fois parmi des personnes puissantes, et les tracasseries et désagréments qu'on lui faisait n'en firent qu'augmenter. Déjà les murs de l'église s'élevaient très haut avant qu'on fit mine d'y percer des fenêtres, ce qui amena les bourgeois habitués aux longues fenêtres gothiques, de sorte qu'ils commencèrent à murmurer et à crier : Loin d'ici l'étranger qui veut nous bâtir une église sans fenêtres! — Que voulez-vous? leur dit l'architecte en désignant du regard la coupole, le temple que je construis n'est-il pas la maison de Dieu et n'est-ce pas du ciel et d'en haut que doit y pénétrer la lumière?

Pisoni passa sept ans à Soleure dans des luttes incessantes avec ces bourgeois à idées étroites et égoïstes; mais il dut enfin fléchir. Le superbe temple était à peine sous toit que le comité de bâtisse reçut le 14 octobre 1770, de leurs Excellences les magnifiques seigneurs du gouvernement, l'injonction formelle de congédier l'architecte, tout en écoutant cependant ses objections et représentations, s'il avait à en adresser. Pisoni représenta en effet et prouva que sa présence était encore nécessaire au moins jusqu'à la fin de l'année. Mais leurs excellences, qui auraient dû s'honorer de lui voter par reconnaissance le droit de bourgeoisie, n'entrèrent pas dans ses vues et lui donnèrent, le 16 novembre, son congé définitif. L'œuvre de Pisoni est aujourd'hui le plus bel ornement du Soleure moderne, où règne parmi une bourgeoisie éclairée un tout autre esprit.

A une vingtaine de minutes de la ville existe un site dont la beauté et la situation romantique sont célèbres.

C'est la vallée de Sainte-Vèrène, avec son ermitage, une de ces gorges appelée cluses par les géologues, aux parois de rochers verticales, produit gigantesque des forces occultes qui ont redressé les couches calcaires du Jura. Des blocs erratiques énormes, détachés des parois granitiques des Alpes valaisannes, s'y sont accumulés et y reposent à l'ombre des sapins, des hêtres et des érables, qui couvrent de leur verdure le lit gracieux d'un ruisseau, parfois transformé en fougueux torrent, bondissant sur les blocs qui l'entravent. Un petit sentier que fit construire, à la fin du siècle passé, M. de Breteuil, un émigré français, suit le ruisseau, tantôt sur une rive tantôt sur l'autre. Dégradé par le temps, ce sentier a été amélioré en 1810 par la ville de Soleure, et dès lors

il n'a cessé d'être entretenu et embelli. De chaque côté s'ouvrent de profondes excavations de la paroi de rocher, à demi voilées par le feuillage des buissons, et bientôt un bloc de granit isolé captive l'attention. C'est le monument élevé à la mémoire d'un des hommes les plus remarquables qu'ait produits Soleure, et on y lit les lignes dont nous donnons la traduction :

Au souvenir

de

L'historien Robert GLUTZ-BLOTZHEIM,

Né à Soleure 1786,

Mort à Munich 1818,

Ses amis.

Glutz-Blotzheim a été en effet le continuateur de l'ouvrage de Jean de Muller sur l'histoire suisse; il commença cette œuvre comme jeune homme, dit Zschokke, mais il y apporta la véracité du vieillard. Quoique Glutz appartint à une des plus anciennes familles, son génie était si imprégné des idées libérales modernes, qu'en 181, alors que le passé semblait devoir renaître et s'imposer par la force, il ne se sentit plus dans sa patrie. Fatigué des poursuites et des tracasseries auxquelles il était exposé de la part d'une aristocratie aussi haineuse que bornée, il s'expatria pour trouver à Munich, à l'âge de trente-deux ans à peine, un tombeau prématuré.

Un autre monument du même genre vient de s'élever dans le même défilé et de consacrer le souvenir d'un autre Juraissien, né à Laufon en 1814 et mort tristement à Berne le 12 avril 1865. Gressly, le géologue bohème, dont les travaux infatigables sur la structure du Jura, et spécialement du Jura soleurois, ont fait faire de grands progrès à la géologie, et que ses courses vagabondes ont fait aimer et connaître par tous les habitants des vallées du Jura. C'était une étrange figure, destinée à devenir légendaire, que celle de Gressly, qui cachait sous sa drôlatique et burlesque écorce, une passion ardente pour les sciences géologiques, des connaissances étendues et variées, et surtout un cœur excellent, combinés à un laisser-aller d'habitudes étrange. Ce monument, que lui élèvent quelques amis, est un simple bloc erratique tandis que l'inscription suivante, en vers latins, composés par lui-même quelques années avant sa triste fin, est gravée sur sa tombe.

Gresslius interiit lapidum consumptus amore

Undique collectis non fuit hausta fames.

Ponimus hoc saxum. Mehercule totus opertus

Gresslius hoc tumulo nunc satisfactus erit?

Voici la traduction de cette épitaphe du géologue vagabond :

Ci git le bon Gressly! la passion des pierres

A consumé ses jours sans apaiser sa faim.

Puisse ce bloc couvrant ses dépouilles dernières

Dans la paix du tombeau le rendre heureux enfin!

Au-delà du monument de Glutz, la gorge se resserre





L. Rohbock del.

A. Fesca sculp.

LIESTAL.

(Basel-Landschaft)

Druck & Verlag von Chr. Krüsi in Basel.

et s'assombrit, de grands sapins élèvent en hauteur leurs flèches avides de lumière, et le silence de la solitude n'est plus troublé que par le murmure d'une cascade. On se croit au fond de l'entaille, quand soudain ses parois couronnées de sapins s'écartent, dévoilent aux regards un arrière-plan verdoyant de prairies, avec un ermitage et deux chapelles, l'une consacrée à Sainte-Vérène et l'autre à Saint-Martin. Plus loin, les pentes du Jura s'étagent jusqu'au Weissenstein, dont la masse imposante achève ce merveilleux tableau. Impossible à dire comment et pourquoi Saint-Martin a laissé des souvenirs dans cette solitude; en revanche, c'est là que Sainte-Vérène trouva un asile et échappa aux persécutions qui coûtèrent la vie à ses compagnons. Alors qu'elle était jeune, riche et belle, elle avait renoncé à ses biens terrestres, et en bonne samaritaine elle avait quitté l'Orient pour suivre la légion thébaine dans la froide Helvétie. Après qu'Ours et ses compagnons eurent péri sur le bûcher à Soleure, la vierge chrétienne ne se sentant plus en sûreté dans sa retraite s'embarqua, raconte la pieuse légende, sur une meule de moulin et s'abandonna au courant de l'Aar jusqu'à Zurzach. Elle y vécut dès lors prêchant la doctrine du salut, et se consacrant tout entière aux bonnes œuvres. Il paraît que pendant sa navigation miraculeuse elle débarqua cependant à Baden, car la même légende lui attribue la fondation en faveur des baigneurs pauvres du bain de Sainte-Vérène, qui porte encore son nom révérend.

Mais rentrons dans notre gorge aux parois de rocher et arrêtons-nous à contempler un souvenir d'un autre genre, un petit jardin couvert de rosiers et semé de violettes, dans lequel une urne conserve les cœurs de deux enfants, ceux de ce colonel soleurois Voitel, qui porta pendant des années en Espagne, la chaîne du galérien, en punition de ses principes libéraux. A peu de distance de cette tombe se dresse l'ermitage, bâti en bois, d'où l'on passe sur un petit pont de pierre jeté sur le ruisseau pour arriver au rocher que surmonte la chapelle de Vérène. Un escalier de pierre y conduit, et à gauche, dans une excavation du rocher, on aperçoit une scène de la passion du Seigneur, un Christ dans le jardin des Oliviers, hélas exécuté dans un goût peu en

harmonie avec la beauté de la nature environnante. Dans la chapelle s'ouvre derrière l'autel une grotte d'une vingtaine de pieds de profondeur, qui va se rétrécissant dans le fond et sert à représenter le saint sépulcre. La tradition prétend qu'un ermite égyptien, Arsène, a excavé cette grotte au ciseau dans le flanc du rocher après trente ans de travail. A droite de l'autel, une niche abrite l'image de la sainte à laquelle la chapelle est consacrée et dont la fête se célèbre encore le premier septembre.

Au-delà d'un autre petit pont s'ouvre, construite dans une grotte, la chapelle de Saint-Martin, dont l'intérieur présente peu d'intérêt même aux moins exigeants sous le rapport du goût. Lorsqu'à partir de l'ermitage on remonte la rive droite de la vallée, on arrive à une grotte sous la voûte de laquelle Madeleine, la belle pénitente, repose en grandeur naturelle. Elle aussi, a sa fête que célèbrent les jeunes Soleuroises au temps où fleurissent les œillets.

L'image de celle à laquelle il fut beaucoup pardonné parce qu'elle avait beaucoup aimé, se couronne alors d'odorantes guirlandes et s'illumine aux reflets des bougies de couleur. Plus loin, on passe devant un saint sépulcre, représenté par un vieux sarcophage, et on arrive à la chapelle de la Croix, qui fait un grand effet au milieu de son entourage solitaire de forêts. A droite s'ouvrent les carrières où s'exploite le célèbre marbre gris de Soleure; à gauche, un sentier conduit à travers une forêt de sapins au monument si visité de Wengi. C'est également un bloc de granit ou plutôt une colonne qui fut transformée en 1813 aux frais de la commune de Soleure en un monument historique. Une inscription rappelle l'héroïsme du bourgmestre qui a donné son nom à cette pierre; une autre conserve la mémoire du beau trait d'humanité des Soleurois lors du siège de leur ville par le duc Léopold en 1308. Là finit la série des curiosités et le promeneur peut s'y reposer et laisser errer son regard sur ce pays béni du ciel, du sol et du passé duquel s'exhalent tant de beaux et nobles souvenirs. Ajoutons que c'est près de cette pierre de Wengi qu'a lieu chaque année la fête commémorative de la bataille de Dornach.

CANTON DE BALE-VILLE.

Une introduction n'aurait pas sa raison d'être à propos de ce canton, qui ne compte que trois villages : Petit-Huningue, Riehen et Bettingen, indépendamment du ter-

ritoire de sa capitale. Le premier est situé sur la rive droite du Rhin, en face de l'ancienne forteresse rasée de Huningue; le second, à l'entrée du Wiesenthal badois,

et le troisième couronne la colline qui forme près du Rhin la limite orientale de cette vallée. Aucun de ces villages ne présentant de l'intérêt, ce qui suit s'applique exclusivement à la ville.

De toutes les villes suisses, Bâle est celle qui a le plus l'aspect d'une grande ville, et elle le doit non-seulement à son étendue, mais surtout au style de ses maisons et à la diversité dans le caractère de ses rues.

Ici l'animation est extraordinaire, la foule circule aussi compacte qu'ailleurs un jour de foire ou de marché, et l'absence des trottoirs rend la circulation des passants difficile dans une longue rue étroite et commerçante, au détour de laquelle s'ouvre une large rue presque déserte, bordée d'hôtels semblables à des palais qui rappellent, par leur style, ceux des quartiers les plus aristocratiques des résidences. Depuis trente ans seulement, l'aspect de la ville s'est modifié, mais profondément, car les tours et les remparts ont disparu et ont été remplacés par des boulevards bordés de maisons modernes, qui n'ont cependant pas sensiblement altéré le caractère ancien de l'ensemble, qui ne rappelle pas précisément le véritable moyen âge.

Le tremblement de terre de 1356, les reconstructions à la suite d'incendies considérables, l'influence étrangère et l'accroissement de la richesse ont plutôt communiqué à la ville le caractère des dix-septième et dix-huitième siècles. Jusqu'au quatorzième, les toits des maisons étaient surbaissés, couverts d'écailles de bois, et faisaient une large saillie sur la rue. L'emploi des tuiles devint général après le grand incendie de 1417, et ce ne fut qu'à cette époque qu'on commença à paver les rues, en 1438. Aeneas Sylvius s'exprimait ainsi à propos de Bâle : Il s'y rencontre de magnifiques fontaines d'où jaillit une eau limpide et pure ; il y a des fontaines dans toutes les rues ; Viterbe même n'est pas mieux alimentée d'eau. Pour en dire le chiffre, il faudrait presque compter les maisons. Sous ce rapport, la Bâle moderne paraît être moins favorisée que celle du moyen âge ; elle possède quelques belles et antiques fontaines, mais d'un débit insuffisant pour abreuver convenablement d'eau de source une population nombreuse. Des travaux considérables, achevés récemment, amèneront en abondance à Bâle l'eau des sources de Grellingen, village situé à près de trois lieues.

La position de Bâle au bord du Rhin, qui le partage en deux moitiés inégales, le grand et le petit Bâle, est admirable sous tous les rapports. Ce fleuve puissant, aux eaux encore limpides et vertes, fait un effet magnifique alors qu'il décrit au pied de la colline de la cathédrale ce vaste demi-cercle, qui le fait désormais couler au nord. Cette situation privilégiée au bord d'une grande artère de navigation, et aux frontières de trois pays, a dès longtemps fait de Bâle une ville de commerce des plus florissantes.

L'origine de Bâle se perd comme celle de beaucoup d'autres villes anciennes dans les horizons d'un passé lointain. Elle n'apparaît positivement dans l'histoire qu'en l'an 374 de notre ère, à propos d'un séjour qu'y fit l'empereur Valentinien I, lors d'une de ses campagnes contre les Allemanes, et c'est probablement de cette impériale faveur que Bâle a tiré son nom, qui signifie résidence royale (Basileia). Auparavant, l'endroit s'appelait Robur (Chêne). Il est indubitable que le christianisme s'y introduisit déjà sous les Romains. Après l'invasion de la Gaule par les Germains et leur passage au-delà du Rhin, cette ville partagea le sort de toutes les autres cités helvétiques, et ce n'est que quelques siècles plus tard que son nom se dégage de nouveau de l'obscurité de cette époque si peu connue.

Bâle jouit plus vite que d'autres villes d'un élément puissant de développement, la présence d'un évêque, de celui dont le siège épiscopal était l'Augusta Rauracorum, la grande cité romaine, détruite, qui était située à peu de distance de Bâle. En effet, en 615, un certain Ragnachar est désigné comme évêque d'Auguste et de Bâle. L'histoire de Bâle, sous les Allemanes, les Francs, les Burgondes et enfin sous l'empire germanique, est à peu près celle de toutes les autres villes impériales, avec cette particularité que les rapports de droit qui existaient primitivement entre l'évêché et la bourgeoisie se modifièrent lentement en faveur de la ville. Nous n'en rapporterons que quelques événements caractéristiques et célèbres, au rang desquels se place le fameux concile (1431—1448) et la fondation de l'université.

C'est ce concile, continuation de celui de Constance, qui a valu à Bâle une réputation européenne. En 1061, il s'y était déjà tenu une assemblée du même genre. Le second concile exerça sur l'avenir de la ville de Bâle une action directe bien plus efficace que celle qu'il eut en matière de régénération ecclésiastique, car c'est évidemment le séjour prolongé dans les murs de Bâle d'un si grand nombre de savants et de docteurs, qui provoqua la fondation de l'université la plus ancienne sur la rive gauche du Rhin. La présence à Bâle, où ils vécurent, des poètes Conrad de Würzbourg et Walther de Klinggen, peut avoir contribué à y éveiller antérieurement le goût de la poésie, comme les prédications des moines errants celui des sciences ; mais l'état intellectuel devait être assez triste à Bâle avant l'époque du concile, à en juger par le témoignage de pauvreté qu'Eneas Sylvius donne aux Bâlois en 1438, en ces termes : « Ils vénèrent beaucoup d'images de saints, mais s'intéressent si peu aux sciences et à la littérature ancienne qu'ils n'ont jamais entendu parler de Cicéron ou de tel autre orateur. Ils ne se préoccupent pas davantage des poètes, et se bornent à l'étude de la grammaire et de la dialectique. » Cette dernière expression n'implique pas autre chose

que les connaissances élémentaires. Mais cet état ne tarda pas à se modifier. Le concile avait rendu évidente aux yeux des Bâlois la puissance que la supériorité d'esprit et l'instruction peuvent exercer, et les grosses sommes dépensées à Bâle par les princes de l'Eglise leur avaient fait apprécier les avantages que pourrait valoir à leur ville un établissement qui réunirait pareilles capacités et attirerait de tous côtés une jeunesse avide de savoir. Lorsque Aeneas Sylvius fut monté sur le trône de Saint-Pierre, la bourgeoisie de Bâle, dont vingt ans auparavant il constatait l'ignorance, lui exprima le vœu de posséder une université; Pie II, car ce fut sous ce titre que Sylvius gouverna l'Eglise, lança de Mantoue, le 12 novembre 1459, la bulle de fondation de l'université réclamée. Elle porte que, avec l'agrément du trône apostolique, Bâle deviendra le lieu d'une instruction générale dans toutes les branches honnêtes des connaissances humaines, afin que la foi apostolique s'en trouve plus répandue, que les ignorants soient enseignés, la morale mise en pratique, le jugement fortifié et les esprits éclairés. Professeurs et étudiants furent mis au bénéfice des honneurs, privilèges, libertés, droits et immunités accordés à l'université de Bologne. Une seconde bulle transmit à la nouvelle université, pour faire face à ses besoins, plusieurs canonicats et bénéfices d'Eglise. Le 4 avril 1460, après un Te Deum solennel chanté dans le chœur de la cathédrale, eut lieu la dédicace solennelle de l'université, et dès lors commença pour Bâle une période de célébrité dont l'éclat n'a pas pâli jusqu'à nos jours. Quelle brillante pléiade de noms célèbres ne réunit pas cette université au seizième siècle dans les murs de Bâle, et combien furent puissantes leur action et leur influence sur la vie et l'état social!

Erasmus de Rotterdam, un de ces rois de la science, comme il fut surnommé à juste titre, décrit Bâle en 1516 dans une lettre à un ami, en ces termes : « Il me semble que je suis ici dans le plus agréable des musées et je m'abstiens de te citer les noms de tous les savants distingués avec lesquels je suis en rapport. Chacun comprend le grec et le latin, et beaucoup parlent l'hébreu. Tel se fait un nom comme historien, tel comme théologien. L'un est un excellent mathématicien, l'autre un archéologue zélé, un troisième un juriste consommé. Tu sais, par toi-même, combien il est rare de pouvoir réunir tant de gens de mérite. Pour moi, je n'ai nulle part rencontré un concours d'hommes aussi heureux, et en outre quelle honnêteté règne ici, quelle amitié, quelle concorde! Tu jurerais que tous ne sont qu'un cœur et qu'une âme. »

Cette vie scientifique, provoquée et entretenue par l'université, eut pour conséquence le développement à Bâle d'une industrie, celle de l'imprimerie, qui lui valut au seizième siècle une réputation universelle. La plus vieille

édition de Bâle date tout au plus de douze ans après la fondation de l'université, et pendant un siècle et demi cette noble industrie artistique fleurit dans la cité du Rhin avant d'être remplacée par celle des rubans, à laquelle Bâle doit aujourd'hui pour une part son importance et sa richesse.

Au moyen âge déjà, l'heureuse situation de Bâle en avait fait une ville de commerce et de transit; mais à cette époque de petite industrie, la production se limitait aux objets sortis de l'atelier des maîtres de métiers. C'est ainsi que la confection des rubans était du ressort des passementiers qui formaient une corporation. Leurs métiers à tisser, très simples, ne jouaient qu'avec une seule navette lancée par la main de l'ouvrier! Ce mode de fabrication subsista jusqu'à la fin du dix-septième siècle, jusqu'à l'invention et l'application en France et en Hollande de métiers à plusieurs navettes, qui permirent de confectionner les rubans en beaucoup moins de temps que précédemment, et transformèrent le tissage en une espèce de fabrication, d'où une vive opposition de la corporation des passementiers contre les nouveaux métiers, fondée comme toujours sur les craintes absurdes qu'éprouvent les routiniers à la vue d'un perfectionnement et de l'emploi d'une machine plus productive que la main humaine. A Danzig, l'inventeur d'un métier à six rubans passe pour avoir été exécuté, pour avoir ôté le pain à beaucoup de gens, comme s'exprime le jugement du tribunal. Les passementiers bâlois, dont les nouveaux métiers réduisirent l'industrie à celle des galons et des lacets, n'auraient pas fait autrement s'ils en eussent eu le pouvoir. En 1681, ils pétitionnèrent auprès du conseil pour obtenir l'abolition de tous les métiers, qui s'étaient considérablement multipliés, et en effet le conseil parut se rendre à leurs raisons. Si son arrêt eût été maintenu, Bâle se serait alors privée pour toujours de son industrie la plus avantageuse, mais sur les représentations des fabricants, l'exécution de l'arrêt fut suspendue et une opinion plus saine put se formuler sur la question, de sorte que l'autorité réussit à concilier ces intérêts opposés et à provoquer une entente entre les passementiers et les fabricants. Ces derniers promirent de ne pas exposer en vente leurs galons et lacets dans les foires et marchés du voisinage. Malgré cela, bien d'autres empêchements furent suscités à la vulgarisation de cette invention qui paraissait fatale à l'ordre de choses ancien.

En 1741, le fabricant de rubans Jean-Henri Hummel demanda qu'on lui louât le pré de l'hôpital, avec la force motrice, moyennant une rente, afin d'y faire marcher mécaniquement ses métiers à rubans et à lacets. Il s'engageait en retour à employer des orphelins à la filature de la soie et à leur fournir la nourriture et le vêtement. Le conseil déclara ce projet inexécutable et

refusa d'entrer en matière. Hummel émigra à Paris avec quelques métiers et quelques ouvriers, malgré le conseil, qui avait donné l'ordre de l'arrêter. Il fut déclaré déchu de son droit de bourgeoisie et ses biens furent confisqués.

En regard de ces tendances rétrogrades à limiter le développement de la nouvelle industrie, on constate aussi des tentatives émanant d'une plus saine appréciation de son importance, faites pour la faire valoir. Les passementiers les plus intelligents et les plus actifs se détachèrent peu à peu d'une corporation dont l'esprit devenait absurde; ils acquirent des métiers et les installèrent à la campagne, de sorte qu'ils devinrent des intermédiaires entre la vieille corporation et les fabricants. Mais bientôt, conformément à l'esprit d'égoïsme qui régnait au siècle passé, il s'agit de conserver aux bourgeois de la ville, à l'exclusion de tous autres, les profits et avantages de ce nouveau mode de procéder, et d'empêcher surtout que les sujets campagnards n'en pussent tirer quelque profit. Il fut en conséquence officiellement ordonné aux menuisiers et fabricants de métiers à tisser de n'avoir à en livrer qu'à des bourgeois. Les sujets de la campagne furent autorisés à conserver les métiers qu'ils possédaient à condition de n'en pas établir de nouveaux. Il fut sévèrement défendu aux menuisiers de vendre, changer ou engager un métier à un sujet ou à un étranger, comme aussi à chacun d'exporter hors des frontières des métiers ou quoi que ce fût qui eût rapport avec l'industrie du tissage; le transport des métiers dans le pays même d'un point sur un autre nécessita une autorisation spéciale. Les ouvriers et les fabricants n'osèrent plus sortir du pays pour s'occuper de la fabrication des rubans. Un ouvrier campagnard qui avait travaillé en ville s'étant retiré à Colmar et ayant cherché à embaucher d'autres ouvriers pour se rendre à Berlin, le conseil de Bâle envoya son greffier à Colmar avec la mission de promettre 2,000 livres de récompense à qui livrerait le transfuge. Le conseil donna l'ordre au bureau de la poste de lui soumettre toutes les lettres adressées à Potsdam et à Berlin aux ouvriers évadés, ainsi que celles qu'ils pourraient écrire. Le fait qu'il fut enjoint aux ouvriers travaillant à la campagne de rapporter leur ouvrage à la ville sans fouler le sol d'un canton voisin, même au prix de grands détours, témoigne des craintes qu'on avait à Bâle de voir cette industrie s'introduire à l'étranger, car sous cette désignation étaient également compris les cantons voisins.

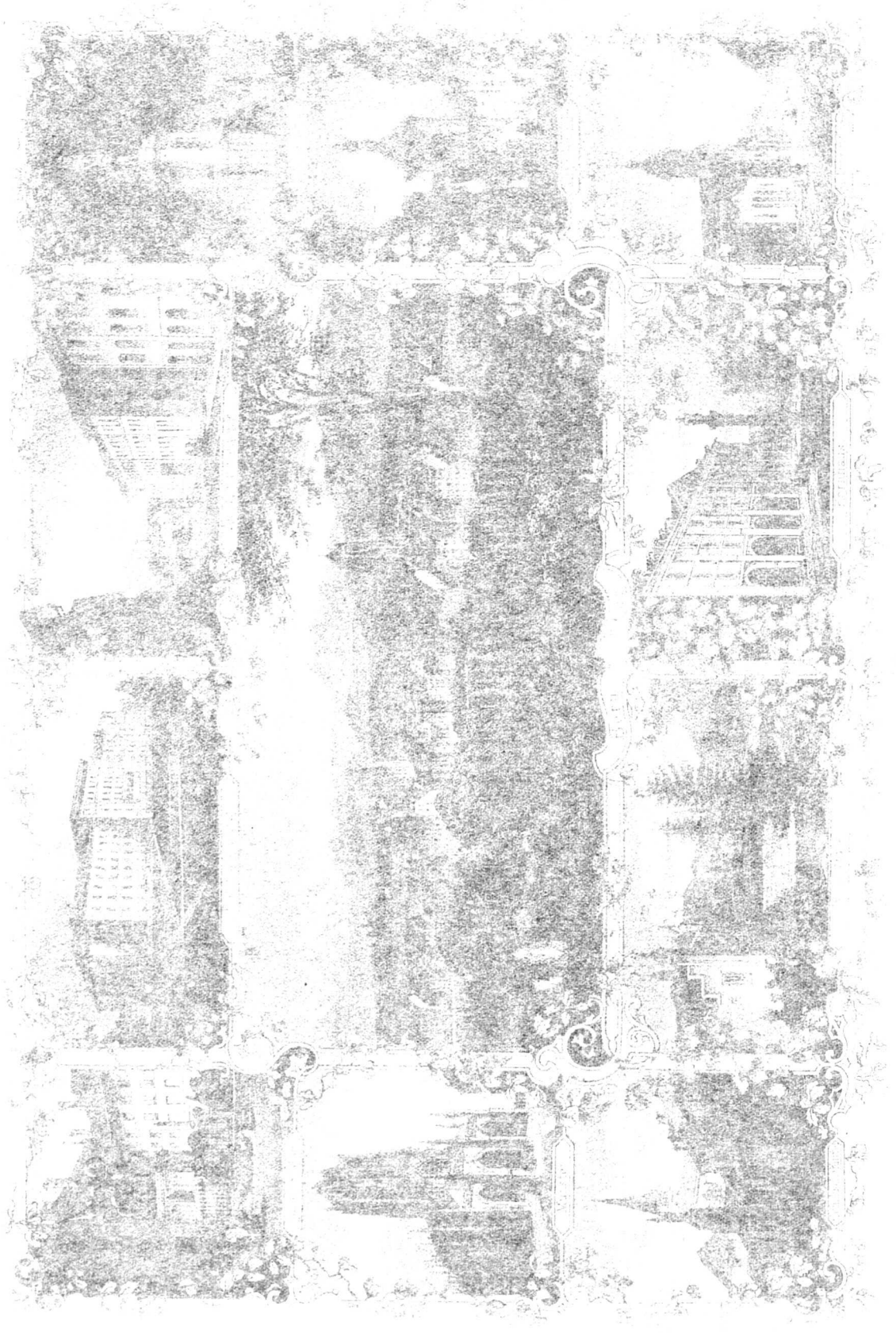
Avec le temps, les bourgeois de Bâle qui n'étaient pas eux-mêmes fabricants, commencèrent à faire confectionner à leurs frais des métiers et à les louer, moyennant un fort prix de location, à leurs sujets de la campagne. Pour éviter cette concurrence, les fabricants obtinrent qu'on établît un inventaire exact de tous les métiers ap-

partenant en propre aux tisserands et que désormais on ne pût faire parvenir aucun nouveau métier dans la campagne sans la permission de la commission de fabrication, et il fut défendu aux bourgeois non-fabricants de faire confectionner des métiers en leur nom et surtout de les louer à la campagne. Ceci arrivait en 1789, lorsque la révolution française se dressait déjà à l'horizon. Malgré toutes ces restrictions, le nombre des métiers appartenant aux campagnards s'était lentement accru. En 1754 il était de 219, en 1786 de 250, et trois ans après de 318. Le chiffre total des métiers en travail s'élevait à 1225 en 1754 et à 1932 en 1786.

L'invasion de la révolution balaya plusieurs de ces institutions restrictives sans cependant les faire disparaître absolument. Ainsi, en 1823, le conseil défendit encore l'exportation des métiers et l'emploi d'ouvriers étrangers. Ce ne fut qu'en 1830 que la liberté s'établit complète en cette matière et que la confection de rubans riches et façonnés, au moyen du métier Jacquard commença à faire concurrence à la fabrique française. De grands établissements se formèrent et cette industrie prit bientôt un développement brillant. Malheureusement, elle est fort en souffrance depuis six ans, et il paraît y avoir peu d'espoir qu'elle puisse continuer à fleurir à Bâle. La cause de ce déclin ne peut pas être attribuée en entier à la guerre d'Amérique, comme on l'admet généralement, et l'enquête officielle ouverte sur ces questions, qui a été dirigée par des fabricants experts, a dévoilé plusieurs autres circonstances fâcheuses et persistantes, entre autres la disparition progressive des costumes nationaux qui provoquaient la grande consommation de rubans façonnés. En revanche, la fabrication des rubans unis qui avait été également fort compromise au début du conflit américain, paraît devoir recommencer avec la même énergie et le même succès que jadis. Le chiffre total des métiers à la ville et à la campagne, qui était de 2100 au commencement du siècle, s'est élevé à 7,000 en 1850, parmi lesquels 2,000 environ produisent le ruban façonné.

Le nombre des ouvriers employés à l'ensemble de la fabrication s'élevait à 20 mille et leur salaire à 6 millions par an, sans préjudice de celui des teinturiers, apprêteurs et autres. Le chiffre de l'exportation des rubans montait en moyenne à 30 millions de francs par an.

Après avoir signalé les deux directions dans lesquelles Bâle s'est acquise une célébrité aux différentes époques de son évolution, il ne nous reste qu'à constater que de tout temps il s'y est fait un grand commerce d'expédition et de marchandises. L'entrepôt construit au moyen âge témoigne encore de l'importance qu'avait déjà le commerce de Bâle à cette époque reculée. Ce bâtiment curieux étant beaucoup trop ignoré du voyageur et même de l'habitant de Bâle, nous profiterons de l'occasion pour



refusa d'entrer en matière. Huguenot émigra à Paris avec quelques métiers et quelques ouvriers, malgré le conseil, qui avait donné l'ordre de l'arrêter. Il fut déclaré déchu de son droit de bourgeoisie et ses biens furent confisqués.

En regard de ces tendances rétrogrades à limiter le développement de la nouvelle industrie, on constate aussi des tentatives émanant d'une plus saine appréciation de son importance, faites pour la faire valoir. Les passementiers les plus intelligents et les plus actifs se détachèrent peu à peu d'une corporation dont l'esprit devenait absurde; ils acquirent des métiers et les installèrent à la campagne, de sorte qu'ils devinrent des intermédiaires entre la vieille corporation et les fabricants. Mais

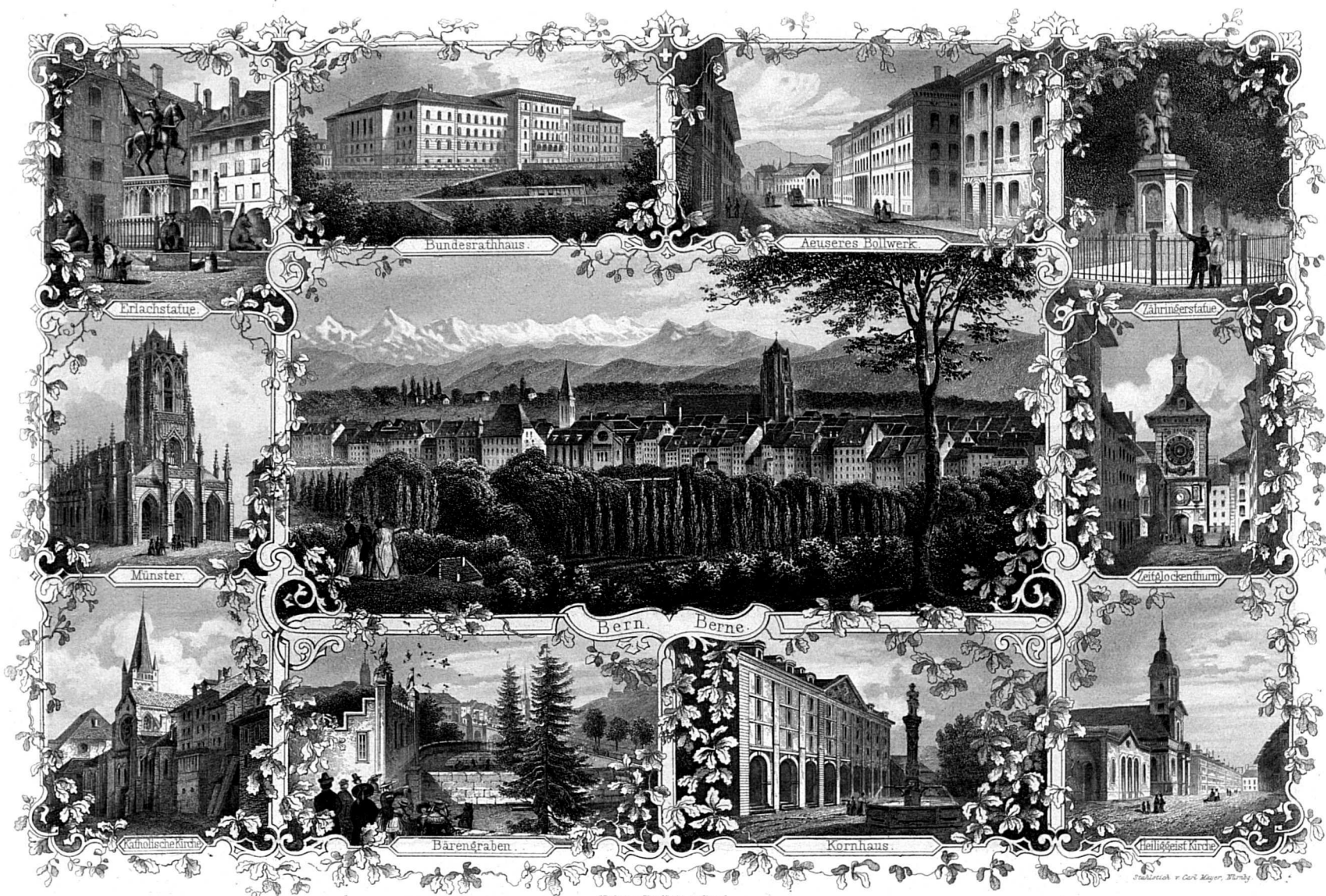
Les ouvriers et fabricants de rubans s'opposèrent à en livrer qu'à des bourgeois. Les sujets de la campagne furent autorisés à conserver les métiers, mais ils possédaient à condition de n'en pas établir de nouveaux. Il fut severement défendu aux artisans de vendre, échanger ou engager un métier à un sujet ou à un étranger, comme aussi à chacun d'exporter hors des frontières des métiers ou quoi que ce fût qui eût rapport avec l'industrie du tissage; le transport des métiers dans le pays même d'un point sur un autre nécessita une autorisation spéciale. Les ouvriers et les fabricants n'osèrent plus sortir du pays pour s'occuper de la fabrication des rubans. Un ouvrier campagnard qui avait travaillé en ville s'étant retiré à Colmar et ayant cherché à embaucher d'autres ouvriers pour se rendre à Berlin, le conseil de ville envoya son greffier à Colmar avec la somme de quatre 2,000 livres de récompense à qui le trouverait. Le conseil donna l'ordre au bureau de poste de lui remettre toutes les lettres adressées à Colmar, et à donner aux ouvriers avisés, ainsi qu'il le fallait, pour qu'ils fussent sûrs. Le fait qu'il fut en possession de la liste de la campagne de rapportage, et qu'il était sans doute le seul d'un canton à en avoir, lui donna de grands dévants. L'éloignement des districts voisins de la ville de cette industrie s'intensifiait, et les districts voisins de la désignation de

partenant en propre aux tisserands, ne pouvaient désormais en ne pût faire parvenir aucun nouveau métier dans la campagne sans la permission de la commission d'abolition, et il fut défendu aux bourgeois non-fabriquiers de faire confectionner des métiers en leur nom et surtout de les louer à la campagne. Ceci arrivait en 1788, lorsque la révolution française se dressait déjà à l'horizon. Malgré toutes ces restrictions, le nombre des métiers appartenant aux campagnards s'était lentement accru. En 1754 il était de 219, en 1786 de 250, et trois ans après de 318. Le chiffre total des métiers en travail s'élevait à 1225 en 1754 et à 1932 en 1786.

L'invasion de la révolution balaya plusieurs de ces institutions restrictives sans cependant les faire disparaître absolument. Ainsi, en 1823, le conseil défendit encore l'usage du coton des métiers et l'emploi d'ouvriers étrangers. Ce n'est qu'en 1830 que la liberté s'établit complètement pour la confection de rubans. Le premier ministre Jacquard commença à encourager l'industrie nationale française. De 1830 à 1848, le gouvernement français encouragea l'industrie nationale par une série de lois protectrices. Malheureusement, elle ne put résister à la concurrence américaine. En 1850, le conseil législatif vota une loi qui permettait à la France de se procurer l'étranger, comme on l'a vu généralement, et l'enquête officielle ouverte sur ces questions, qui a été dirigée par des fabricants experts, a dévoilé plusieurs autres circonstances fâcheuses et persistantes, entre autres la disparition progressive des costumes nationaux qui provoquaient la grande consommation de rubans façonnés. En revanche, la fabrication des rubans unis qui avait été également fort compromise au début du conflit américain, paraît devoir recommencer avec la même énergie et le même succès que la dernière. Le chiffre total des métiers à la ville et à la campagne, qui était de 2100 au commencement du siècle, s'est élevé à 7,000 en 1850, parmi lesquels 2,000 environ produisent le ruban façonné.

Le nombre des ouvriers employés à l'ensemble de la fabrication s'élevait à 20 mille et leur salaire à 6 millions par an, sans préjudice de celui des teinturiers, apprêteurs et autres. Le chiffre de l'exportation des rubans montait en moyenne à 20 millions de francs par an.

Après avoir signalé les deux directions dans lesquelles Bâle s'est acquise une célébrité aux différentes époques de son évolution, il ne nous reste qu'à constater que de tout temps il s'y est fait un grand commerce d'expédition et de marchandises. L'entrepôt construit au moyen âge témoigne encore de l'importance qu'avait déjà le commerce de Bâle à cette époque reculée. Ce bâtiment, d'ailleurs étant beaucoup trop ignoré du voyageur et même du local de Bâle, nous profiterons de l'occasion pour



SOUVENIR DE BERNE.

attirer sur lui l'attention dont il est digne. Cette construction a été transformée vers 1850 par la reconstruction de sa façade orientale en hôtel des postes, mais on a su conserver avec beaucoup de tact architectural le plus possible du vieux bâtiment. Ainsi s'exprime à son égard le conseiller de Quast, de Berlin, l'un des connaisseurs modernes les plus compétents en architecture.

Le vieil entrepôt de Bâle constitue l'une des créations les plus originales de la fin du moyen âge, époque où les villes libres arrivèrent à l'apogée de leur puissance et de leur richesse. La bourgeoisie ne se contentait pas d'orner et de décorer, par tous les moyens alors en usage, l'hôtel-de-ville, le palais où elle trônait et régnait; l'entrepôt où reposaient les marchandises, dont la vente constituait la source de la prospérité nationale, devait aussi se faire remarquer et briller par son architecture. A sa vue, nous ne pouvons refuser toute notre estime aux architectes et aux tailleurs de pierre des quinzième et seizième siècles. Les larges arcades qui entourent la cour satisfont l'œil par la légèreté de leurs cintres bourguignons surbaissés, légitimement employés ici de par l'époque et de par le but, mais surtout par leur profil original. Pas une seule de ces arcades ne ressemble à l'autre; les rinceaux, canelures et autres motifs de décoration varient de l'une à l'autre de la façon la plus extraordinaire, circonstance qui se rencontre ailleurs aussi, mais ce qui fait leur originalité et leur mérite c'est la combinaison et l'enchevêtrement de ces ornements. En se rapprochant du sommet de la voûte, ils cessent d'en suivre la ligne courbe et se compliquent, et se pénètrent étrangement. Si au lieu d'avoir sous les yeux la pierre achevée et immobile, nous suivions des yeux la main du dessinateur traçant au tailleur de pierre les chemins de son ciseau, nous croirions impossible que tous ces traits fussent destinés à se confondre dans un harmonieux dessin. Sous ce rapport, on admire surtout la grande porte extérieure (qui existe encore du côté occidental), et on ose la comparer à une symphonie de Beethoven, en ce sens que ses rinceaux et ses canelures s'entrecroisent dans un apparent désordre qui ferait douter de tout retour possible à l'unité, si l'œuvre même n'était pas là dans son ensemble un accord harmonique qui remplit l'œil de parfaite jouissance.

Quelque tenté que nous soyons de décrire la cathédrale, l'hôtel-de-ville, le Spahlenthor, la fontaine du marché au poisson, etc., l'espace nous fait défaut, comme aussi pour parcourir les riches collections du musée. Bornons-nous donc, à propos des restes d'un vieux chef-d'œuvre qu'on y conserve, à quelques détails et observations sur ce monument, connu sous l'épithète de la Danse des morts de Bâle.

On rencontre en beaucoup d'endroits des peintures antiques qui illustrent cette singulière idée du moyen âge,

de faire apparaître la mort au milieu de la danse et de la musique, voire même de la faire figurer dans des ballets. Plusieurs villes françaises et allemandes avaient leur danse de la mort, et Lubeck en possédait une où les danseurs exécutaient en commun une danse d'ensemble. Celle de Berne avait été exécutée par le célèbre peintre et poète Nicolas Manuel; Bâle en exhibait deux beaucoup plus anciennes et célèbres. La plus vieille décorait les cloîtres du couvent de femmes au Klingenthal et paraît avoir été exécutée tôt après les ravages de la peste noire qui, en 1348, enleva à Bâle 14,000 personnes. La seconde et la plus importante était peinte sur le mur du cimetière du couvent des Frères prêcheurs. En 1439, plusieurs des pères du concile succombèrent à une nouvelle épidémie, et ce serait en commémoration de cet événement que cette danse des morts aurait été exécutée. Elle devint la plus célèbre de toutes, ce qui contribua à répandre l'opinion erronée qu'elle était sortie du pinceau de Jean Holbein le jeune, fait impossible par la circonstance qu'elle est beaucoup plus ancienne que son auteur présumé. Il est vrai que Holbein fit les dessins destinés à être gravés sur bois, qui parurent en 1538 à Lyon, sous le titre de Tableaux de la mort.

Dans ces images, la vieille danse des morts de Bâle apparaît totalement défigurée. En 1568, Jean-Hugues Kluber fut chargé d'une restauration complète de la fresque du mur du couvent des Frères prêcheurs, et il y ajouta à la fin le tableau du peintre et de son épouse.

La plupart des dessins que l'on possède de la Danse des morts ne sont que des reproductions de ceux de Holbein, et par conséquent inexacts. La copie exacte de l'original a été reproduite en 1847 par Maszmann, d'après les dessins parfaitement fidèles qui en furent faits vers 1760, et qui sont conservés au musée. La fresque primitive s'altéra de plus en plus et en 1805 le mur qui en supportait les restes méconnaissables fut démoli. Chacune des deux Danses des morts de Bâle comptait 39 couples dansants, précédés d'une espèce de prologue dramatique, un ossuaire devant lequel deux images de la mort soufflaient dans des instruments, l'une portant un tambour de la forme de ceux du moyen âge. La série des couples commence par le pape et l'empereur et parcourt en descendant tous les degrés de l'échelle sociale. Chaque couple est accompagné d'une strophe explicative, dont nous transcrivons une comme spécimen de ce genre de poésie.

La mort et la reine.

Madame la reine vos plaisirs sont au bout,
Suivez-moi dans la tombe;
Beauté, or et argent sont impuissants à vous sauver:
Je m'élance avec vous dans l'autre monde

O douleur, ô lamentation ! quel chagrin, hélas !
 Que deviendra maintenant mon boudoir
 Qui me rendait si heureuse ?
 O mort, sois clémente, ne m'emmène pas encore.

Pour être complet, nous rappellerons encore deux autres particularités curieuses de Bâle qui ont passé en proverbe : le roi qui tire la langue et l'horloge de Bâle. Sur l'ancienne porte du Rhin, démolie depuis 25 ans, il existait au-dessus du cadran de l'horloge tourné du côté du Petit-Bâle une tête ornée d'une couronne, qui, à chaque oscillation du pendule, tirait et faisait rentrer sa langue rouge. On ne sait rien de précis sur l'origine de cette figure, et l'on suppose quelle fut sculptée pour narguer la noblesse après l'essai infructueux que fit le duc Léopold de prendre la ville par un coup de main en y entrant par le Petit-Bâle. Mais pareilles figures grotesques se retrouvent dans d'autres villes sans pouvoir y être rattachées à pareils incidents. D'après des recherches modernes, elles seraient plutôt en rapport avec des idées mythologiques. L'indication de l'heure de Bâle était au contraire toute spéciale à cette ville, et jusqu'en 1798 toutes les horloges de la ville avançaient d'une heure sur les montres de poche. En 1778, le conseil avait essayé de faire cesser cette anomalie extraordinaire, mais la bourgeoisie tenait avec opiniâtreté à la conserver, et dès 1779 l'ancien ordre de choses dut être rétabli. On ne sait non plus rien de positif sur l'origine de cette singularité. D'après une tradition, elle remonterait à 1271 et proviendrait de ce que, pour faire échouer un complot contre la sûreté de la ville, on aurait fait avancer d'une heure toutes les aiguilles des horloges, qu'on aurait ensuite laissées dans la position nouvelle en mémoire de l'heureux résultat du stratagème. Pareille ruse a également servi au même but dans d'autres villes sans cependant que le cours des heures y ait été modifié, mais l'objection la plus grave à cette tradi-

tion git dans le fait avéré qu'à cette époque de 1271 il n'existait pas encore d'horloges publiques à Bâle. La première remonte d'après des documents à 1380. Un autre récit destiné à expliquer cette computation singulière du temps, rapporte que la première horloge solaire appliquée à la cathédrale l'aurait été sur la façade orientale du chœur. Quoi qu'il en soit, la persistance de cette anomalie témoigne d'une particularité du caractère bâlois, dont il ne s'est jamais départi en d'autres temps et en d'autres circonstances. C'est ainsi que jusqu'en 1829 la ville n'était pas éclairée, bien que depuis soixante ans la proposition en eût été faite au conseil. Les Bâlois commencèrent pour la première fois à éclairer leurs rues avec deux cents lanternes à huile, alors que la flamme brillante du gaz illuminait déjà toutes les grandes villes d'Angleterre. En 1852, ce mode d'éclairage fut introduit à Bâle, et ce ne fut qu' alors que l'on cessa d'y fermer les portes pendant la nuit.

Aujourd'hui encore on cause davantage et souvent en l'air sur les mœurs et habitudes de la population bâloise que sur celle de tout autre ville de la Suisse allemande. En pareille matière, il est difficile d'émettre un jugement impartial et d'une application générale, et c'est précisément pourquoi beaucoup de gens croient à tort que leur appréciation personnelle est l'expression de l'opinion dominante. Il est certain que Bâle est plutôt une cité de travail qu'une ville de plaisir. C'est cet esprit de travail qui lui a valu son bien-être et sa richesse. On s'accoutumerait parfaitement ailleurs à la piété un peu affectée dont on se moque chez une partie de la population de Bâle, si elle s'y trouvait unie à un esprit de charité et de bienfaisance aussi largement développé qu'il l'est à Bâle.

En faisant l'histoire du canton de Bâle-Campagne nous serons forcément conduits à examiner les institutions politiques de la ville, et c'est le motif qui nous les a jusqu'à présent fait passer sous silence.

CANTON DE BALE-CAMPAGNE.

Savez-vous ce qui y est écrit ?

Voyez, le rayonnement en est brillant.

Messieurs, c'est celui de la liberté.

Cette écriture vous est inconnue.

Elle ne sort pas d'une chancellerie,

Et ne noircit pas le parchemin.

Cette goutte de sang populaire,

Cette tache rouge en est le sceau indélébile.

Anastase Grün.

La commotion politique de 1830, dont l'ébranlement parti de France se communiqua à la Suisse, n'y a nulle

part aussi fortement secoué les institutions et les esprits que dans le canton de Bâle. Alors que dans les autres cantons les constitutions aristocratiques et les patriciats restaurés s'affaissaient sans résistance sous le souffle puissant des idées nouvelles, à Bâle il y eut beaucoup de sang répandu, et le territoire du canton fut enfin déchiré et divisé. Dès lors le nouveau canton a beaucoup et souvent fait parler de lui en politique bien plus que d'autres cantons plus importants ; c'est encore le cas au



View of Port of Poughkeepsie, N.Y.

U.S. GEOLOGICAL SURVEY
WATER RESOURCES DIVISION
WASHINGTON, D.C. 20506

O douleur, ô lamentation! quel chagrin, hélas!
Que deviendra maintenant mon boudoir
Qui me rendait si heureuse?
O mort, sois clément, ne m'emmène pas encore.

Pour être complet, nous rappellerons encore deux autres particularités curieuses de Bâle qui ont passé en proverbe: le roi qui tire la langue et l'horloge de Bâle. Sur l'ancienne porte du Rhin, démolie depuis 25 ans, il existait au-dessus du cadran de l'horloge tourné du côté du Petit-Bâle une tête ornée d'une couronne, qui, à chaque heure, tirait la langue et faisait rentrer sa langue dans le cadran de l'horloge. L'origine de cette figure, qui se trouve encore sur l'origine pour l'usage de la noblesse, est inconnue. Elle fut créée par le duc Léopold de Bade, qui, en 1779, en sortant de la ville, fit le duc Léopold de prendre la ville de Bâle, en y entrant par le Petit-Bâle. Mais, par suite de ces protestations de l'épiscopat, dans d'autres villes, on ne put pas le faire, et on se contenta de le faire à Bâle.

garni d'une heure sur les montres de poche. Le conseil avait essayé de faire cesser cette anomalie extraordinaire, mais le bailli s'y opposa avec opiniâtreté à la conserver, et des 1779 l'ancien ordre de choses dut être rétabli. On ne sait non plus rien de positif sur l'origine de cette singularité. D'après une tradition, elle remonterait à 1271 et proviendrait de ce que, pour faire échouer un complot contre la sûreté de la ville, on aurait fait avancer d'une heure toutes les aiguilles des horloges, qu'on aurait ensuite laissées dans la position nouvelle en mémoire de l'heureux résultat du stratagème. Pareille ruse a également servi au même but dans d'autres villes sans cependant que le cours des heures y ait été modifié, mais l'objection la plus grave à cette tradi-

tion git dans le fait avéré qu'à cette époque de 1271 il n'existait pas encore d'horloges publiques à Bâle. La première remonte d'après des documents à 1380. Un autre récit destiné à expliquer cette anomalie singulière du temps, rapporte que la première horloge solaire appliquée à la cathédrale l'aurait été sur la façade orientale du chœur. Quoi qu'il en soit, la persistance de cette anomalie témoigne d'une particularité du caractère bâlois, dont il ne s'est jamais départi en d'autres temps et en d'autres circonstances. C'est ainsi que jusqu'en 1829 la ville n'était pas éclairée, bien que depuis soixante ans la proposition en eût été faite au conseil. Les Bâlois commencèrent pour la première fois à éclairer leurs rues avec deux cents lanternes à huile, alors que la flamme brillante du gaz illuminait déjà toutes les grandes villes d'Angleterre. En 1852, ce mode d'éclairage fut abandonné à Bâle, et ce ne fut qu'alors que l'on cessa d'y fermer les portes pendant la nuit.

Après avoir vu en cause d'avantage et souvent en cause de la coutume et des habitudes de la population bâloise, nous allons maintenant nous occuper de la Suisse allemande.

que tout le monde sait, que tout le monde sait, que tout le monde sait. L'opinion dominante. Il est certain que tout le monde sait que tout le monde sait que tout le monde sait. Une chose de travail qu'une ville de plaisir. C'est cet esprit de travail qui lui a valu son renom et sa prospérité. On s'accoutumerait parfaitement à la porte un peu affectée dont on se moque chez une partie de la population de Bâle, si elle s'y trouvait unie à un esprit de charité et de bienfaisance aussi largement développé qu'il l'est à Bâle.

En faisant l'histoire du canton de Bâle, nous serons forcément conduits à examiner les conditions politiques de la ville, et c'est le motif qui nous a fait qu'à présent fait passer sous silence.

CANTON DE BALE-CAMPAGNE.

Quelle est la source de la liberté?
Quelle est la source de la liberté?
Quelle est la source de la liberté?
Quelle est la source de la liberté?

part aussi fortement secoué les institutions et les esprits que dans le canton de Bâle. Alors que dans les autres cantons les constitutions aristocratiques et les patriciens résistèrent sans résistance sous le souffle puissant des idées nouvelles, à Bâle il y eut beaucoup de sang répandu, et le territoire du canton fut enfin déchiré et dévasté. Dans le nouveau canton à beaucoup souvent fait passer sous silence, et c'est encore le motif qui nous a fait qu'à présent fait passer sous silence.



Winterlin pinxit

Verlag v. Chr. Krüsi in Basel.

J. J. Tanner sculp.

BERNE.

du côté du nouveau pont.

Nydeggbrücke.

moment où nous écrivons, et c'est ce qui nous engage à examiner avec attention et plus longuement qu'ailleurs le développement historique et politique de ce petit pays.

Avant l'époque romaine, la contrée comprise entre le Jura et le Rhin, la Birse et l'embouchure de l'Aar, portait le nom de Rauracie. Les habitants qui appartenaient à la grande nation des Galloceltes prirent part, 57 ans avant Jésus-Christ, à la fameuse émigration en Gaule des Helvétiens, sous la conduite de Divicon. Mais de 23,000 qu'ils étaient au départ, il n'en rentra que 7,000 au pays. Les autres avaient succombé à Bibracte à la supériorité de la tactique romaine. A leur arrivée dans cette contrée, les Romains durent donc la trouver dépeuplée, mais leur civilisation paraît s'y être développée rapidement, comme le démontre l'existence même d'Augusta Rauracorum. Toute trace de cette civilisation paraît avoir disparu de ce sol, lorsqu'à la fin du cinquième siècle les tribus allémaniques en firent la conquête et imposèrent aux Romains le sort qu'ils avaient eux-mêmes fait subir cinq siècles auparavant aux Rauragues. Ils devinrent les serfs du nouveau peuple conquérant, dont ils durent accepter la langue et les mœurs. De cette conquête des Allémanes procéda comme ailleurs, sous les Francs, les Burgondes et plus tard l'empire allemand, la constitution de la féodalité pendant laquelle une grande partie de la population primitivement libre, issue des conquérants, passa peu à peu à la condition servile. La liberté devint le privilège des familles des dynastes et de leurs officiers, qui acquirent précisément dans la contrée qui nous occupe une puissance considérable. Sur tout le versant qui descend du Hauenstein au Rhin et fut divisé en Sisgovie et Augstgovie, les droits de souveraineté continuèrent à être exercés jusqu'en 1041 par un comte ou lieutenant impérial, choisi par l'empereur dans l'une des familles de dynastes du pays. A la date citée, l'empereur Henri III transmit ces droits de souveraineté à l'évêque qui les remit en fief ainsi que l'administration du pays au comte de Sisgovie.

Telle se maintint la situation jusqu'au quatorzième siècle, où la ville de Bâle réussit peu à peu à s'émanciper de la suprématie épiscopale et commença comme d'autres villes impériales à s'annexer des seigneuries et à acquérir des droits sur les territoires voisins.

L'extinction et l'appauvrissement des grandes familles de dynastes, comme les Frohbouurg, les Hombouurg et autres, avait valu aux évêques la possession de la plupart de leurs seigneuries du revers nord du Jura, de sorte que lorsque la puissance des évêques commença à décliner à son tour, la ville de Bâle, devenue riche et florissante, réussit facilement à leur acheter des terres et à arrondir son territoire aux dépens de leurs propriétés.

En 1400, l'évêque Humbrean vend au bourgmestre, au

conseil, aux bourgeois et à la commune de Bâle, pour 22,000 florins, la ville et le château de Waldenbourg, la forteresse de Hombouurg et la ville de Liestal. En 1416, la ville acquiert des comtes de Sisgau leurs droits de souveraineté sur ces localités; en 1461, nouvelle acquisition des droits de la famille de Farnsbouurg et de la partie du comté de Sisgau, comprise entre le Jura, le Rhin et la Birse. De 1464 à 1467, la ville acquit Zunzgen, Ifenthal, Sissach, Ittingen, Bückten et même Rheinfelden, qu'elle dut cependant abandonner plus tard. Ces acquisitions furent faites non-seulement aux évêques, mais aussi à des familles nobles en voie de se ruiner. En 1470, Mönchenstein passa à la ville; mais elle chercha vainement à acheter les seigneuries de Pfeffingen, Angelstein et Thierstein. Dans le siècle suivant, la politique de Bâle ne se démentit pas, et si ses acquisitions cessent d'être aussi considérables, elles englobent plusieurs villages qui arrondissent le territoire du futur canton. En 1513, c'est Bettingen au-delà du Rhin; en 1517, Muttenez avec les châteaux de Wartemberg et de Hard; en 1518, le château de Ramstein, avec les deux villages de Bretzwyl et de Lauvyl; en 1522, le village de Riehen; en 1525, Prattelen; en 1526, Biel et Benken, dans le Leimenthal; en 1532, Aristorf; en 1534, Bâle acquiert les droits de souveraineté sur Rothenfluh, Auwyl, Augst, ainsi que les villages de Billingen et de Botmingen. Ce ne fut qu'en 1640 que Bâle obtint le Petit-Huningue, à la suite d'un achat fait au margrave Henri de Baden.

C'est ainsi que Bâle s'est annexé le vaste territoire sujet qui, à l'exception des neuf communes du Birseck, constitue encore celui des deux demi-cantons. Ces communes qui appartenaient jadis au territoire épiscopal ne furent attribuées au canton de Bâle que par le traité de Vienne en 1815.

En changeant de maîtres et en devenant suisse avec la ville de Bâle, la population sujette des campagnes ne vit pas sa position s'améliorer.

Ce fut au seizième siècle qu'apparut en général cette tendance à la concentration de tous les pouvoirs entre les mains des maîtres, et cette habitude de considérer les sujets comme de simples machines à exploitation, ayant des devoirs envers leurs souverains, mais aucun droit politique à exécuter; mais si ce phénomène social fut général, on ne peut nier que Bâle tint toujours ses sujets dans une dépendance beaucoup plus absolue que Berne par exemple. Alors que les Bernois abolirent le servage sur tout leur territoire conquis, ou le firent cesser à l'époque de la Réformation, les Bâlois se gardèrent de les imiter, aussi ne faut-il guère s'étonner si à l'époque de la guerre des paysans en Allemagne, cette révolution sociale fit aussi explosion sur le territoire de Bâle. Au printemps de 1525, les bailliages de Farnsbouurg,

Hombourg, Waldembourg et Ramstein se soulevèrent, et, bien que moins maltraités, les bourgeois de Liestal s'unirent aux révoltés. Le soulèvement avait pour but de forcer le bourgmestre et le conseil de Bâle à alléger les charges qui pesaient sur la population des campagnes, à améliorer sa situation et spécialement à abolir le servage. Quelques historiens ont prétendu que le dessein secret des chefs du mouvement était d'obtenir l'abolition complète des impôts, cens, dimes, corvées, et de chasser tous les prêtres et les moines. Mais on connaît l'exagération apportée par les historiens dévoués à l'aristocratie dans l'appréciation des motifs de pareilles tendances des populations rurales. Il y eut des négociations entre les délégués des paysans et le conseil de Bâle, qui aboutirent à l'appel de commissaires fédéraux de Berne, Lucerne, Zurich, Fribourg et Soleure. Ces derniers réussirent à engager les révoltés à mettre bas les armes, et se retirèrent après avoir laissé des mandataires pour travailler à la pacification du pays et à l'entente des partis en présence.

Bâle accorda une amnistie complète, fit à chaque bailiage des concessions et des allègements, et abolit complètement le servage. Mais ces concessions n'étaient pas sincères, à preuve que sept ans après le pouvoir avait retiré toutes ces concessions et maintenait l'institution du servage. Le gouvernement se montra très sévère contre l'élément anabaptiste qui compliquait encore la situation politique. Citons à cet égard une scène rapportée par un contemporain, le chroniqueur Gast, un homme des plus hostiles aux tendances anabaptistes. Parmi les nombreux prisonniers de cette secte qui remplissaient les cachots du château de Hombourg se trouvait une belle jeune fille de 17 ans, surnommée la belle Hudeline, que ces saints hommes aimaient fort, dit Gast.

Ces malheureux furent un jour plongés par le bourreau trois fois de suite dans l'eau pour les purifier de leurs erreurs. On espérait par ce moyen, combiné à l'emploi de la torture, faire abjurer ces entêtés ou les forcer à émigrer. Il fut impossible, dit Gast, de les ramener à la raison. Parmi les prisonniers de Hombourg il s'en trouvait un dont le salut tenait fort au cœur du pasteur de la commune, parce qu'il avait été pendant longtemps son ami et qu'il en avait reçu beaucoup de bien. Malgré, dit Gast, que ce pasteur eût été calomnié et incriminé par les anabaptistes, il n'avait d'autre pensée, d'autre besoin, que de ramener à la vie l'âme déchue de son ami égaré et d'apporter le salut à cette brebis perdue. Mais quel ne fut pas son sort; lorsque l'anabaptiste fut plongé pieds et poings liés dans l'eau profonde du ruisseau qui traversait la prairie, il réussit à sortir sa tête de l'eau et s'écria : „ Et toi, ministre, renonce à ta prébende, car tant que tu en jouiras, tu ne pourras prêcher à haute voix un pur Evangile. “ Il

adressa encore de sa langue envenimée d'autres injures au ministre, jusqu'à ce que, détaché par le bourreau du tronc d'arbre auquel il était lié, il coula à fond et mourut bientôt noyé. Il faisait froid et les autres sectaires grelottaient dans leur bain, et ne s'y trouvaient pas à l'aise comme les apôtres, au contraire ils étaient tristes, tremblaient et claquaient des dents en s'en retournant en prison. La jeune Hudeline, pâle et tremblante, partageait le triste sort de ses frères, qui lui parlaient et la fortifiaient par ces paroles : „ O toi la plus chère de nos sœurs, l'ornement de notre église, nous avons été aujourd'hui baptisés dans l'eau en présence de beaucoup de gens bons et pieux. Ils seront bientôt des nôtres, car ils ont vu et reconnu notre fermeté devant la souffrance, notre consolation dans la peine, notre patience à endurer la persécution et la douleur. Les assistants étaient loin de Dieu et du chœur des anges qui chantaient : Gloire soit à Dieu au plus haut des cieux! C'est ainsi qu'on appartient à Christ. Nous avons aujourd'hui reçu la récompense de notre foi et de notre innocence comme les apôtres, et fortifié la doctrine du baptême. Le baptême des enfants est une impiété. C'est par notre chemin qu'on monte au ciel. Reste, bonne Hudeline, dans notre communion, et tu continueras à être en Dieu et sous sa divine protection. “

Après cette description, Gast termine par une question au lecteur : „ Où, pieux lecteur, crois-tu que peut s'être envolée l'âme de l'homme incorrigible qui a été ainsi noyé? “ Quant à nous, nous nous demandons comment pareilles scènes auraient été transmises à la postérité par des témoins impartiaux qui n'eussent pas été parties dans le litige.

Comme la noyade et le glaive étaient insuffisants à empêcher ces courageux sectaires de se multiplier, les autorités bâloises résolurent de les chasser en masse du territoire et par la force. Ces malheureux devaient prêter le serment de ne jamais reparaitre dans leur patrie, et quant à ceux qui ne se croyaient pas liés par ce serment extorqué, ou que le mal du pays y ramenait, ils étaient impitoyablement livrés au bourreau. Gast raconte comme suit l'exécution d'un de ces expulsés revenu au pays : „ Pour surexciter le peuple, le condamné faisait en général une profession de foi. Celui-ci fut conduit sans obstacle sur l'échafaud : il était pâle comme la mort, tremblait de tous ses membres, et ne voulait ni adresser une parole, ni jeter un regard à la foule qui l'entourait. Les ministres qui l'assistaient jetèrent leurs consolations aux vents; sur l'échafaud l'exécuteur lui demanda s'il ne voulait pas implorer du peuple le pardon de son crime, et le prier de réciter un pater pour le salut de son âme. Il refusa tout. „ Je n'ai offensé personne, pour autant que je le sais, répliqua-t-il, c'est pourquoi je n'ai besoin de l'intercession d'aucun homme, même du plus



Engraved by

W. H. Woodbury

T. J. L. C. W.

The Good and the Beautiful

Published by the Trustees of the

Good and the Beautiful

Hombourg, Waldembourg et Ramstein se soulevèrent, et, bien que moins maltraités, les bourgeois de Liestal s'unirent aux révoltés. Le soulèvement avait pour but de forcer le bourgmestre et le conseil de Bâle à alléger les charges qui pesaient sur la population des campagnes, à améliorer sa situation et spécialement à abolir le servage. Quelques historiens ont prétendu que le dessein secret des chefs du mouvement était d'obtenir l'abolition complète des impôts, cens, dîmes, corvées, et de chasser tous les prêtres et les moines. Mais on connaît l'exagération apportée par les historiens dévoués à l'aristocratie dans l'appréciation des motifs de pareilles révoltes des populations rurales. Il y eut des négociations entre les délégués des paysans et le conseil de Bâle, mais sans succès. L'appel le commissaire fédéral à Bâle, qui était à Bâle, et à Soleure. Ces deux villes, qui étaient alors sous la domination de Bâle, refusèrent de reconnaître le mouvement. Le conseil de Bâle refusa également de reconnaître le mouvement. Le mouvement des paysans eut pour résultat de faire connaître au public la situation des paysans.

Bâle accorda une amnistie temporaire aux auteurs des concessions et des allègements, et aboutit finalement au servage. Mais ces concessions étaient très sincères, à moins que l'on ne considère le servage comme une concession. Le gouvernement se montra très indulgent envers l'élément anabaptiste qui compliquait encore la situation politique. Citons à cet égard une scène rapportée par un contemporain, le chroniqueur Gast, un homme des plus hostiles aux tendances anabaptistes. Parmi les nombreux prisonniers de cette secte qui remplissaient les cachots du château de Hombourg se trouvait une belle jeune fille de 17 ans, surnommée la belle Hudeline, que ces saints hommes aimaient fort, dit Gast.

Les malheureux furent un jour plongés par le bourgmestre trois fois de suite dans l'eau pour les purifier de leurs erreurs. On espérait par ce moyen, combiné à l'usage de la torture, faire abjurer ces entêtes ou les faire mourir. Il fut impossible, dit Gast, de les ramener à la raison. Parmi les prisonniers de Hombourg se trouvait un dont le salut tenait fort au cœur du bourgmestre, parce qu'il avait été pendant quelque temps pasteur, et qu'il en avait reçu beaucoup de bien. Le bourgmestre espérait que ce pasteur, qui était catholique, pourrait ramener à la vie l'âme de la jeune Hudeline. Mais le pasteur refusa de se mêler de leur sort : lorsque le bourgmestre le supplia de le faire, il répondit : « Lorsque je serai dans l'eau, je ne pourrai pas ramener à la vie l'âme de la jeune Hudeline. » Le bourgmestre fut très irrité par cette réponse, et il ordonna que le pasteur fût également plongé dans l'eau. Le pasteur refusa de se laisser faire, et il fut ramené à la prison. Le bourgmestre fut très irrité par cette réponse, et il ordonna que le pasteur fût également plongé dans l'eau. Le pasteur refusa de se laisser faire, et il fut ramené à la prison.

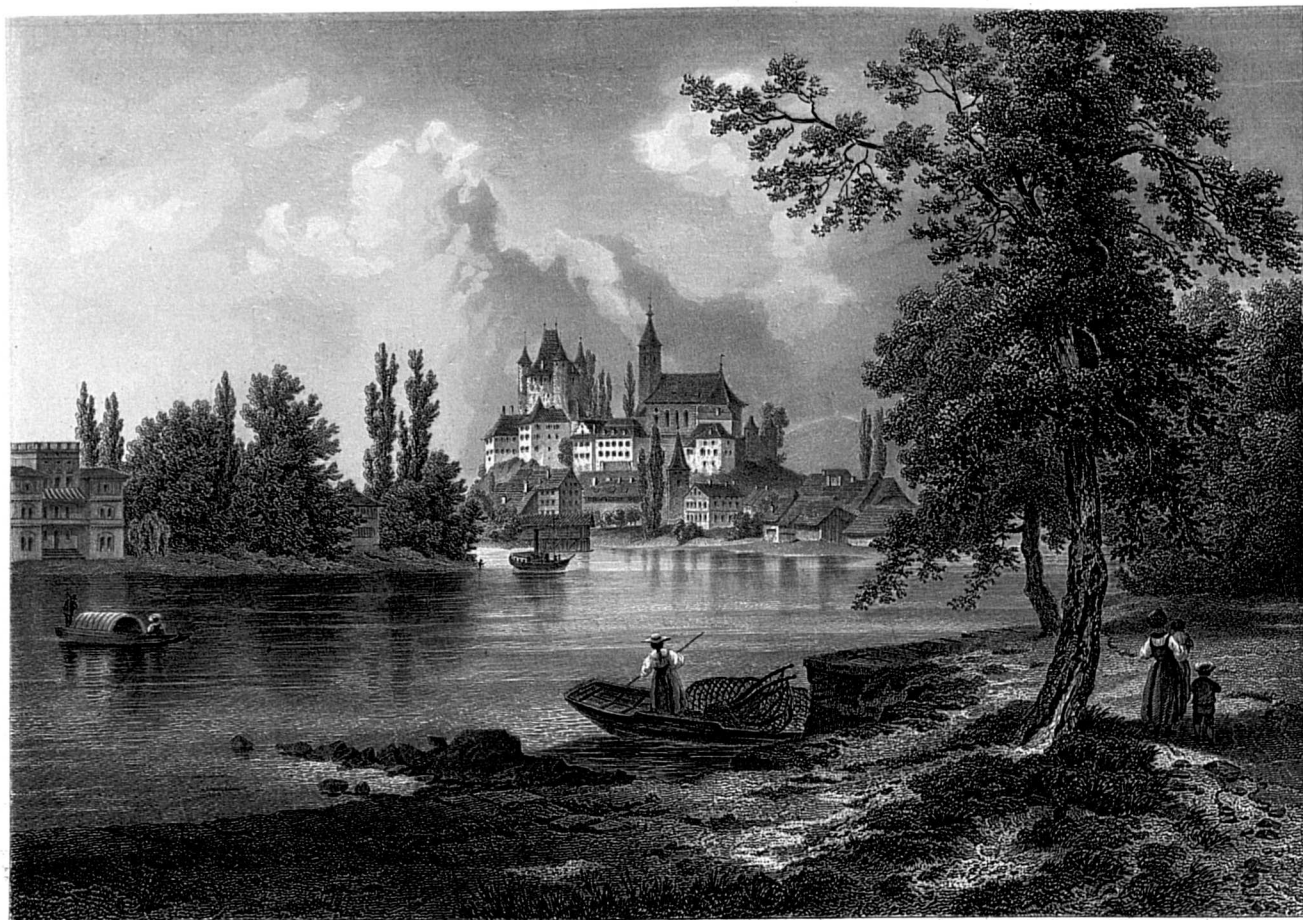
adressa encore de sa langue corrompue d'autres injures au ministre, jusqu'à ce que, dans le tourbillon du tronc d'arbre auquel il était lié, il se fût égaré et mourut bientôt noyé. Il faisait froid et les autres sectaires grelotaient dans leur bain, et ne s'y trouvaient pas à l'aise comme les apôtres, au contraire ils étaient frissonnants et claquaient des dents en s'en retournant en prison. La jeune Hudeline, pâle et tremblante, partageait le triste sort de ses frères, qui lui parlaient et la fortifiaient par ces paroles : « O toi la plus chère de nos sœurs, l'ornement de notre église, nous avons été aujourd'hui baptisés dans l'eau en présence de beaucoup de gens bons et pieux. Ils seront bientôt des nôtres, car ils ont vu et reconnu notre fermeté devant la souffrance, notre consolation dans la peine, notre patience à endurer la persécution et la douleur. Les assistants étaient béni de Dieu et du chœur des anges qui chantaient :

« Béni sois-tu, Dieu au plus haut des cieux ! C'est ainsi que nous sommes baptisés. » Les assistants étaient béni de Dieu et du chœur des anges qui chantaient :

« Béni sois-tu, Dieu au plus haut des cieux ! C'est ainsi que nous sommes baptisés. » Les assistants étaient béni de Dieu et du chœur des anges qui chantaient :

« Béni sois-tu, Dieu au plus haut des cieux ! C'est ainsi que nous sommes baptisés. » Les assistants étaient béni de Dieu et du chœur des anges qui chantaient :

Comme la noyade et le glaive étaient insuffisants à empêcher ces courageux sectaires de se multiplier, les autorités bâloises résolurent de les chasser du territoire et par la force. Ces malheureux avaient prêté le serment de ne jamais repasser dans leur pays, et quant à ceux qui ne se croyaient pas liés par ce serment extorqué, ou que le mal du pays y ramenait, ils étaient impitoyablement livrés au bourreau. L'un raconte comme suit l'exécution d'un de ces expulsés par le pays : « Pour surexciter le peuple, le condamné faisait en général une profession de foi. Celui-ci fut conduit à l'échafaud : il était pâle comme la mort, tremblait de tous ses membres, et ne voulait ni adresser une parole, ni jeter un regard à la foule qui l'entourait. Les ministres qui l'assistaient jetèrent leurs consolations aux vents : sur l'échafaud l'exécuteur lui demanda s'il ne voulait pas implorer du peuple le pardon de son crime, et le prié de reciter un pater pour le salut de son âme. Il refusa tout, et ne s'adressa à personne, mais seulement que le Seigneur lui fasse miséricorde. » Les assistants étaient béni de Dieu et du chœur des anges qui chantaient :



W. Rohbeck del.

A. Fesca sculp.

Le Château et l'église.

BERN
SCHLOSS UND KIRCHE.
(Bern)

The Castle and the church.

Druck & Verlag von Chr. Krusi in Basel

pieux. Je suis pur de tout péché comme un enfant de Dieu. Que chacun prie pour soi-même. Enfin, sollicité par les ministres, il s'écria : « Frères et sœurs en Christ, agenouillez-vous et dites un pater. » Il balbutia lui-même la prière et après l'amen il ajouta : « Que la volonté du Seigneur soit faite. » Le miracle qu'il attendait sans doute n'eut pas lieu et sa tête tomba.

Il n'y eut pas davantage de signes au ciel, et il ne se passa pas de miracle, lorsque le gouvernement de Bâle, qui punissait si sévèrement chez ses sujets l'oubli d'un serment, rompit les engagements solennels qu'il avait pris quelques années auparavant vis-à-vis de la campagne, en présence des envoyés des confédérés. Cela eut lieu en 1532, alors du retrait des franchises octroyées en 1525 à la population sujette des campagnes. Cet événement est resté obscur dans ses origines, et il est douteux qu'il puisse jamais être mis en lumière par des documents. Non-seulement les bailliages rendirent l'un après l'autre au gouvernement de la ville les chartes de franchises qui abolissaient le servage, et qu'ils avaient obtenues les armes à la main, mais leurs députés furent même forcés d'exprimer au conseil le repentir du peuple de la campagne, à propos des événements de 1525, et d'implorer son pardon. Ils se déclarèrent fidèles sujets de Messieurs de Bâle, leurs gracieux seigneurs, toujours prêts à consacrer à leur service leurs vies et leurs biens, et à leur obéir en toutes choses.

Les actes qui constatent ces promesses sont naturellement conçus dans un sens favorable au conseil, et affirment que ce renoncement aux chartes de franchises a eu lieu volontairement de la part des sujets des campagnes; mais pareille assertion est évidemment en désaccord avec l'essence même des choses. Comment une population qui, quelques années auparavant, était prête à consacrer sa vie et ses biens à l'obtention de sa liberté et à l'accroissement de ses franchises, et qui plus tard se retrouva dans la même situation, aurait-elle librement consenti à perdre ce qu'elle avait si laborieusement acquis! Il est impossible de découvrir les moyens employés par le conseil pour arriver à ce résultat, à ce but inique, mais il est probable qu'il profita d'années de disette, qui survinrent à cette époque, pour imposer sa volonté à un peuple appauvri et en détresse.

Celui qui a une fois abreuvé ses lèvres à la coupe de la liberté, ne se laisse pas facilement persuader qu'il a bu du poison. Aussi voyons-nous surgir, en 1591, une nouvelle et opiniâtre opposition de la population campagnarde contre le gouvernement; mais ces troubles, qui durèrent trois ans, prirent plutôt le caractère d'une opposition armée que celui d'un conflit. Il n'y eut en effet pas plus de combats livrés qu'en 1525, et, comme la première fois, l'affaire finit par un arrangement. L'origine de ce débat fut un nouvel impôt que Bâle tenta

d'imposer à ses sujets. Aux termes d'un arrêt rendu par un tribunal arbitral nommé par les confédérés, la ville de Bâle avait été condamnée à payer à l'évêque 200,000 florins, comme compensation de droits de souveraineté et autres qu'il avait encore sur le comté de Sigsau, sur les seigneurs de Hombourg et Waldenbourg, et sur Liestal et Füllinsdorf. Le trésor de Bâle avait souffert de cette saignée, et pour le remplir, le conseil décida d'imposer à ses sujets de nouvelles taxes sur le vin, la viande et le blé. Afin que cette taxe, et spécialement celle qui grevait le vin, ne parût pas trop lourde, l'impôt déjà existant ne fut pas élevé, et on décréta une nouvelle unité de mesure plus petite que l'ancienne. Mais les sujets comprirent bientôt la portée de l'expédition choisie dans sa sagesse et sa prudence par le conseil, et se demandèrent pourquoi ils devraient payer un nouvel impôt à la ville qui exerçait déjà si durement, vis-à-vis d'eux, ses droits non contestés. Il en résulta des conciliabules d'abord dans les villages, puis une assemblée générale, une véritable landsgemeinde, dans laquelle il fut résolu de repousser les nouvelles mesures; enfin les petites bouteilles furent brisées sur la place publique, au milieu du tumulte et des cris de joie de la population.

Deux décrets qui rapportaient la taxe nouvelle sur la viande et le blé, furent impuissants à calmer le mécontentement et le mouvement d'opposition, qui se généralisa de jour en jour, sans cependant dépasser le but proposé au début. Les sujets continuèrent à remplir leurs devoirs et à payer les impôts antérieurs, mais ils se refusèrent avec d'autant plus d'opiniâtreté à subir les nouveaux. Plusieurs tentatives de médiation de la part des confédérés furent impuissantes à provoquer une entente durable.

Le conseil de Bâle se déclara disposé à diminuer la taxe sur la viande et à remplacer par un autre impôt, celui sur le vin; ces propositions ayant été rejetées, il promit de se contenter d'un impôt unique de 32,000 florins, payables par annuités de 1000 florins, et, en retour, de renoncer à établir toute nouvelle taxe. Il paraît que ce système de résistance fut conduit avec une énergie et une mesure rares, qu'à cette époque on ne constate malheureusement pas dans d'autres agitations et soulèvements populaires, car ces propositions du gouvernement ne furent pas acceptées, pas plus que celle qui consistait à conserver le vieux pot et à ne prélever qu'une rappe de plus qu'anciennement sur le prix du pot de vin consommé à l'auberge. Cette surtaxe projetée d'une rappe fut dès lors désignée sous le nom de taxe du méchant pfénning. Malgré les sollicitations réitérées des commissaires fédéraux, le peuple de la campagne désormais organisé ne voulut pas entendre raison à propos de ce pfénning, et ce ne fut qu'après trois ans de contestations que le gouvernement réussit à obtenir de quelques com-

munes des déclarations de soumission ; mais ce succès faillit provoquer la transformation d'une agitation pacifique en révolte ouverte. Les communes récalcitrantes convoquèrent le 11 mai 1594 à Sissach une assemblée populaire, qui résolut : 1^o de ne pas payer la surtaxe, 2^o de convoquer une seconde assemblée le 18 et d'y inviter tous les habitants du pays, avec la menace de piller les maisons de ceux qui refuseraient d'y paraître et de les chasser de la contrée. Effrayées, les communes qui avaient fait leur soumission requièrent le secours de la ville, qui envoya de suite à Liestal pour les protéger une compagnie de carabiniers. Si le chef de ces soldats, André Ryf, n'avait pas été un homme humain, prudent et intelligent, sans doute que cet envoi de troupes n'eût pas eu grand effet. Il réussit à obtenir des campagnards ce que toutes les sollicitations du conseil et des commissaires fédéraux avaient été impuissantes à réaliser, et cela à la faveur d'une conférence qu'il eut avec le chef du mouvement, un certain Jean Siegrist de Niederdorf, et d'une éloquente allocution qu'il adressa au peuple pour l'engager à cesser sa résistance.

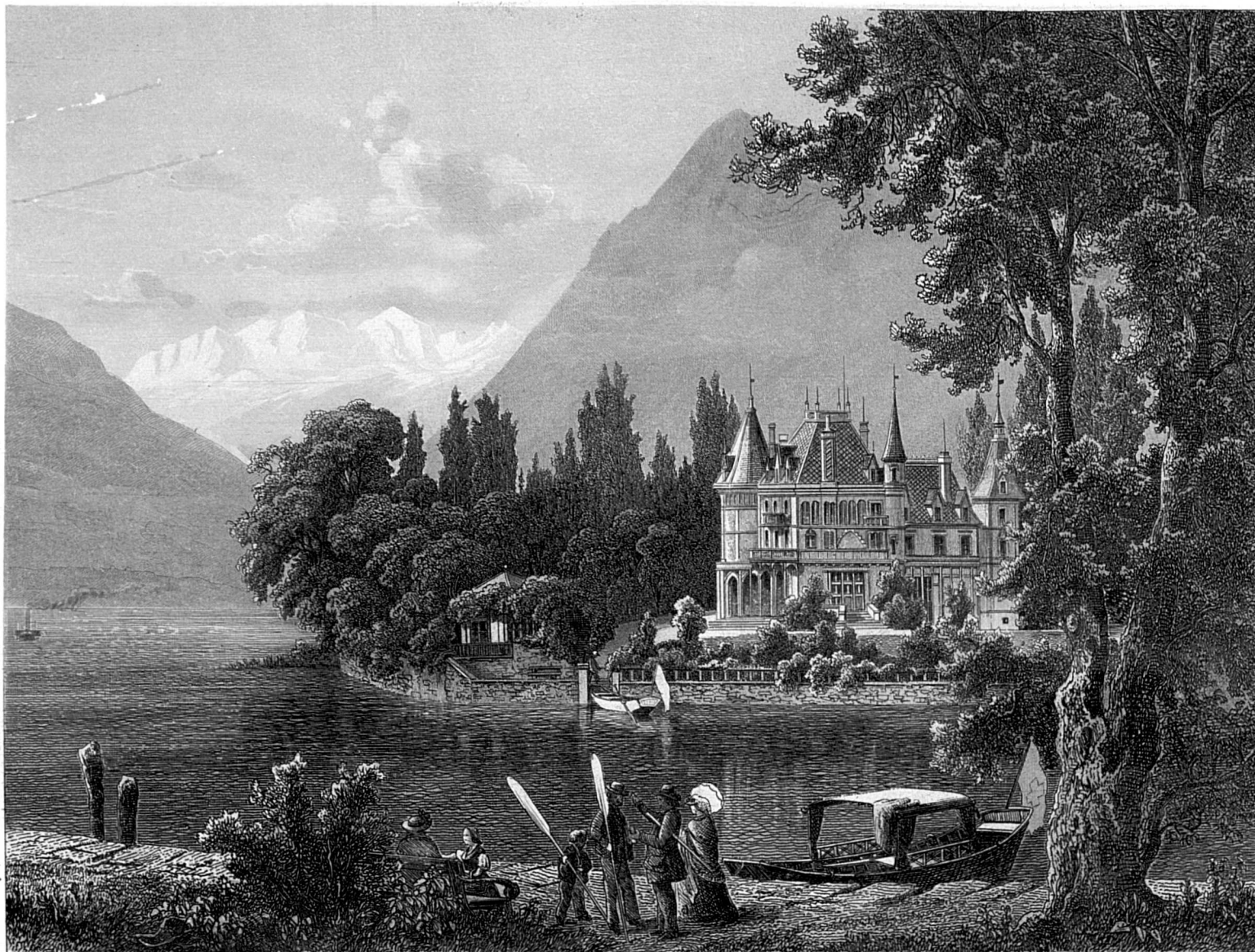
Il est à peine nécessaire de constater, que les populations sujettes de la ville où le système aristocratique était, comme partout à cette époque, en voie de se fortifier, gagnèrent fort peu de chose à cette entente. Le gouvernement chercha tous les moyens d'introduire de nouveaux impôts pour augmenter les revenus du trésor, et cela sans tenir plus compte que précédemment des besoins des populations. Les mandements contre le luxe et le dérèglement des mœurs, qui commencèrent à être mis en vigueur à cette époque, servirent même à extorquer de l'argent au peuple. Ce fut le cas à propos des ordonnances relatives aux repas de noces, où se déployait à cette époque de grossier sensualisme un luxe extraordinaire. En 1622, il fut ordonné qu'à aucun repas de noces il ne pourrait être employé plus de quatre tables, et que les proches parents seuls pourraient être défrayés, le reste de la société devant payer son écot. La carte des mets fut déterminée par l'autorité. La consommation du vin resta seule illimitée, car ce liquide devait être acheté à la taverne et payer la taxe. Il se passa à peine six ans que ces défenses, sanctionnées par des amendes de 50 florins et des peines plus sévères, devinrent, entre les mains d'une administration rapace, une source de revenus, en ce sens qu'il fut prélevé un florin de taxe par table et deux florins en plus par table dépassant le chiffre normal des quatre autorisées. Le luxe et les divertissements furent non-seulement soumis à l'impôt, mais il affecta bientôt les objets de première nécessité ; ainsi les sujets de Bâle durent payer une mesure de sel plus petite que celle de leurs voisins 3 et même 4½ schellings de plus qu'eux. Naturellement, il s'en fit bientôt une forte contrebande, qui engagea le gouvernement à sévir

avec énergie plutôt qu'à combattre le mal en en abolissant la cause. Du mois de juin à celui d'octobre 1652, il fut prononcé des amendes pour 853 livres pour importation frauduleuse de sel étranger.

L'année suivante, les campagnards affirmèrent aux envoyés du conseil à la face même des baillis, que les amendes perçues par eux dépassaient de beaucoup le chiffre qu'ils portaient au compte du gouvernement, et cela de plusieurs milliers de livres dans le seul bailliage de Hombourg. Le bailli de Ramstein, qui devait n'avoir rien perçu, fut accusé d'avoir en quinze jours prélevé auprès de 30 ménages plus de 300 livres d'amendes.

Aussi le grand soulèvement des paysans qui commença à cette époque dans les cantons de Berne, Lucerne et Soleure, s'étendit-il rapidement parmi les populations sujettes de Bâle, non-seulement, à cause des extorsions dont il vient d'être question, mais par suite d'autres vices dans le mode d'administrer du gouvernement, que nous mettrions en évidence, s'il s'agissait pour nous de faire l'histoire détaillée des événements connus sous le nom de la grande guerre des paysans. Nous citerons cependant le jugement qu'un historien bâlois des plus conservateurs, A. Heusler, émet sur cette révolution dans son histoire de la guerre des paysans dans le canton de Bâle. « Il faut s'isoler des idées qu'on a aujourd'hui sur les mouvements populaires, si l'on veut juger sainement le mouvement de 1653. Ce qui nous frappe au premier abord et caractérise l'esprit de ce soulèvement, c'est un respect profond pour le vieux droit et un appel incessant aux franchises et aux droits acquis. Nulle part les populations des campagnes n'appuient leurs prétentions sur des principes généraux, le droit naturel, le droit commun, etc. ; elles se fondent exclusivement sur les coutumes existantes, et des parchemins et chartes signés et scellés ; le peuple demande la production de ces documents. Sans doute qu'à cet égard le peuple des campagnes est souvent dans l'erreur, il n'a pas étudié toutes ces vieilles chartes, et l'eût-il fait, qu'il ne les aurait guère comprises. Cependant cette particularité est très intéressante, car elle prouve qu'à son point de départ et dans son essence, ce mouvement a plutôt une tendance conservatrice que révolutionnaire. On ne peut se défendre du sentiment qu'à cette époque, il y avait dans le peuple des réminiscences plus ou moins nettes d'un état de choses ancien meilleur, de rapports communs plus bienveillants et plus amicaux avec l'autorité, et que bien que le peuple fût dans l'erreur sur beaucoup de points, ce sentiment vague de ses droits lésés était en réalité fondé. Les réclamations constitutionnelles des paysans ne portaient pas sur une part à donner aux campagnes dans le gouvernement, ils protestaient partout de respecter les droits des souverains, et l'expression dont ils se servent en disant, qu'ils ont aussi besoin d'une autorité que





Druck u. Verlag v. Chr. Krüsi in Basel.

C. Huber sc.

SCHLOSS - SCHADAU.
BEI THUN.

ST. BERN.

CHATEAUX DE SCHADAU.
PRÈS DE THOÛNE.

du pain du bon Dieu, est d'une profonde vérité et l'expression parfaite de leurs dispositions."

C'est ainsi que s'exprime un historien conservateur sur le mouvement auquel les populations sujettes de Bâle prirent une part considérable, mais plutôt passive. Leurs députés assistaient à la grande assemblée populaire de Hutwyl, avec les représentants de toutes les contrées soulevées, et ils y prêtèrent le serment d'alliance. Quelques-uns grossirent l'armée des paysans et assistèrent au combat de Mellingen, mais il ne fut pas commis de violence contre l'autorité de Bâle et ses représentants. Les populations campagnardes se bornèrent à faire des représentations, et tant que le résultat du mouvement dans la Suisse intérieure resta indécis, le gouvernement bâlois se déclara disposé et prêt à faire droit aux plus pressantes de ces réclamations. Mais ces dispositions conciliantes étaient aussi fausses et hypocrites que celles qui avaient déjà trompé le peuple en 1525. Lorsque la trahison et les armes eurent eu raison des révoltés dans les cantons de Berne et de Lucerne, Bâle fit preuve d'une cruauté vraiment sanguinaire. Lors de la réunion à Zoffingue du conseil de guerre chargé de punir les coupables, Bâle, qui n'avait pas mis un soldat sous les armes pour aider à étouffer la rébellion, protesta. Ce tribunal procéda avec une sévérité telle, que l'intercession du gouvernement de Soleure en faveur d'un de ses ressortissants, le lieutenant baillival Adam Zeltner, demeura impuissante à sauver sa tête, et cependant il n'imposa que des peines insignifiantes aux principaux campagnards bâlois compromis dans l'affaire de Mellingen. L'un d'eux subit une amende de 100 florins, un autre dut en payer 50, et un troisième fut condamné à avoir les oreilles coupées, sans que la sentence fut exécutée.

Cela ne suffit pas à Bâle, qui blâma vivement la prétendue douceur avec laquelle avait agi le tribunal de Zoffingue. Plus la tenue du gouvernement en face du mouvement avait été indécise et timorée, plus, comme c'est ordinairement le cas, elle fut vindicative et violente après l'éloignement du péril. Le 6 juin commença le procès de 78 détenus compromis, et, la torture aidant, l'instruction en fut achevée en quatre jours.

Le rapport au conseil des deux commissions chargées d'instruire cette affaire énumère vingt-trois accusés principaux, qui, comme s'exprime cette pièce, ne paraissent pas disposés à faire des révélations, prétendant tous qu'au début de la rébellion il ne s'agissait que de présenter des griefs aux autorités; mais pour faire un exemple, il parut nécessaire de représenter ces accusés principaux comme ayant concouru à la fondation „de la ligne scandaleuse et abominable des paysans de la Suisse," et c'est dans ce but que l'instruction fut dirigée et continuée. Un certain Conrad Schuler de Liestal fut l'un des plus opiniâtres à repousser l'accusation d'avoir pris part à la fon-

dation de cette ligue. A son second interrogatoire, il resta suspendu longtemps à la poulie, et refusa d'avouer qu'il eût cherché à entraîner les gens de Lausen, comme aussi qu'il eût été question de cette ligue à leur réunion avec les gens de Waldenbourg. Il resta fidèle à son dire, après l'application des poids, et, à une troisième épreuve plus douloureuse encore, il protesta de son innocence en face du Tout-Puissant, en suppliant de lui couper la tête plutôt que de continuer à le martyriser.

Dès que la sévérité avec laquelle procédaient les Bâlois fut connue, il leur arriva de tous côtés des pétitions, en faveur des accusés, de particuliers, de communes entières des contrées voisines du pays de Bade et de l'Autriche antérieure, de couvents, de canonicats, et même du gouvernement de Zurich, recommandant la clémence au gouvernement de Bâle. Mais la cité sans entrailles fit la sourde oreille. Après la clôture des débats, les actes du procès furent soumis à une commission qui appela dans son sein le jurisconsulte Dr. Jacques Burckardt, et ce fut le 11 juillet qu'elle émit ses conclusions. A en juger par le procès verbal, Burckardt semble avoir soulevé ou éprouvé quelque scrupule, car il est spécifié que tous les assistants se sont rangés à sa manière de voir. Les conclusions de cette commission et le mémoire à l'appui sont sévèrement jugés par Heusler malgré sa mansuétude, et il le trouve extrêmement court, voire même superficiel, à propos d'une si grave affaire. Voici comment il s'exprime à cet égard:

„Il n'y est pas question de la spécification des faits à la charge des accusés, non plus que des preuves à l'appui, et les lois ou doctrines juridiques sur lesquelles se base l'application des peines, y sont passées sous silence."

Ce rapport concluait à la peine de mort pour sept accusés au moins. Le 14 juillet, le conseil général sanctionna et admit ces conclusions, et à peine son arrêt était-il prononcé, que les cloches étaient mises en branle et les condamnés conduits en dehors de la porte dite Steinenthor, où ils devaient être exécutés. Uli Schad du bailliage de Waldenbourg fut pendu et les six autres décapités. Tout le crime de ce Schad consistait à avoir pris part à l'assemblée de Hutwyl, et à avoir écrit une fois, de son aveu même, à Leuenberger, chef de la ligue. Mais le sang de ces malheureux ne suffit pas à calmer la soif de vengeance des gouvernants; trois autres accusés furent condamnés à servir toute leur vie sur les galères vénitienes, et d'autres pendant quelques années. Il fut prononcé une quantité de bannissements, d'emprisonnements, de morts civiles, de confiscations. Les Bâlois ne tardèrent pas à ressentir les effets de l'impression produite sur les populations d'au-delà du Rhin par leur cruauté. Le 31 juillet, ceux qu'ils venaient de condamner aux galères durent traverser Säckingen pour être dirigés sur Venise. Cela attira une foule de bourgeois et pay-

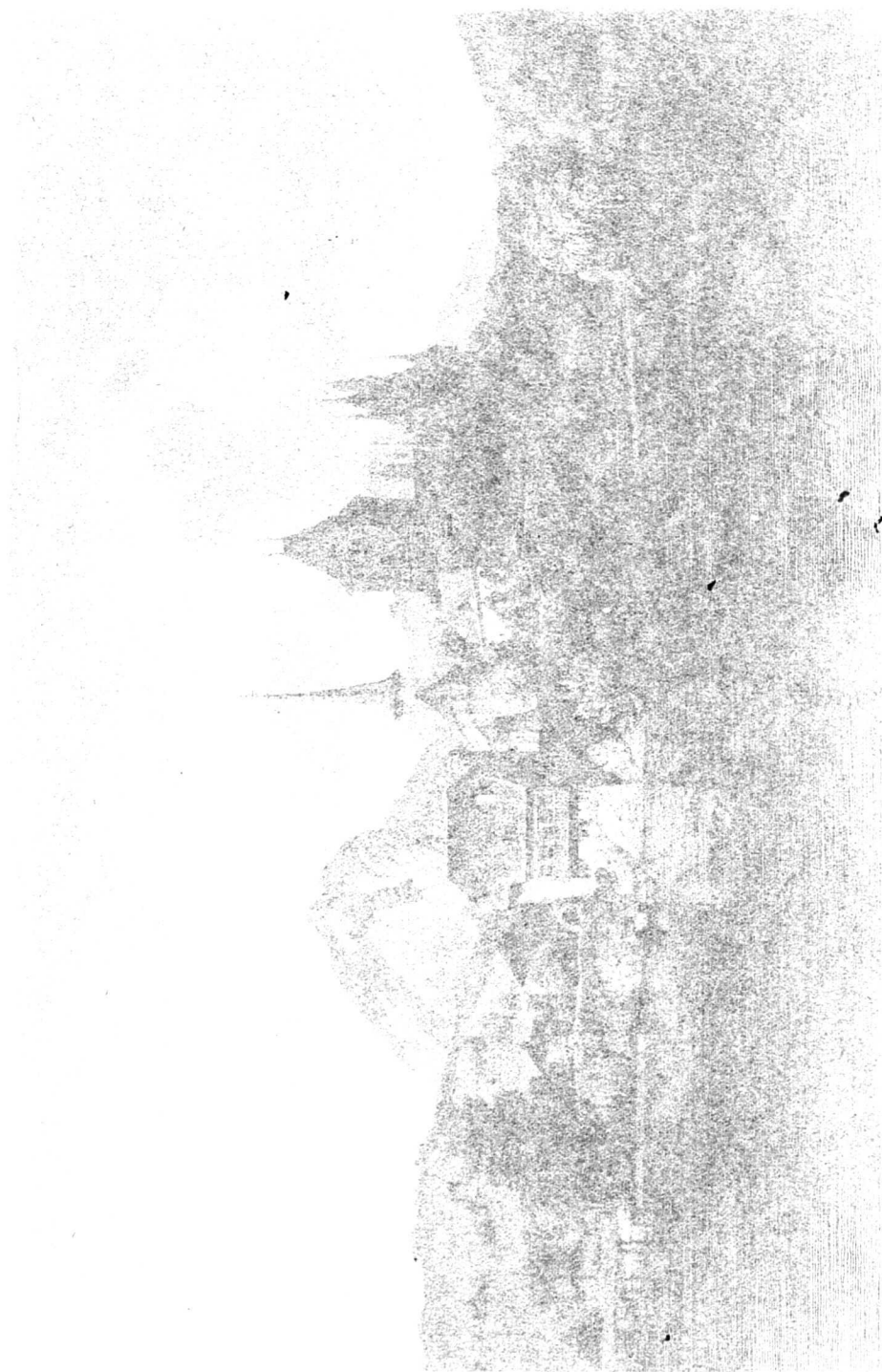
sans, qui commencèrent à proférer des menaces et des insultes contre l'escorte des prisonniers, qui fut assaillie à une lieue plus loin, près de Laufenbourg, par une quantité de paysans armés de tout ce qui leur était tombé sous la main; ils sommèrent, sous peine de vie, les soldats de mettre en liberté les prisonniers, et sans l'intervention de ces derniers ils les eussent assommés, tellement ils étaient indignés des procédés de Bâle.

Le clergé bâlois se souilla d'une tache indélébile à propos de ces événements. Ce fut lui qui, dans une adresse de circonstance, engagea l'autorité civile à déployer contre les malheureux détenus une rigueur sans pitié, et la supplique qu'il émit à cette occasion constitue l'un des actes officiels les plus abominables de l'époque. Heusler termine son histoire de la guerre des paysans par ces paroles: „Les conséquences de ces événements furent puissantes. Le sentiment populaire blessé se transforma en une haine amère qui, plus tard, et dans d'autres circonstances, foula aussi aux pieds le droit. Quant à la ville, la punition de son forfait ne se fit pas attendre. Les tendances nouvelles qui sapaient à la base l'existence de l'état en substituant au droit la raison d'état et les intérêts du moment, exercèrent bientôt une influence démoralisante sur les affaires publiques. L'intérêt des gouvernants prima l'intérêt général, l'obtention des emplois et des honneurs devint l'occasion d'intrigues scandaleuses. Car, de même que pour l'individu, les malheurs les plus affreux ne sont pas toujours ceux que chacun peut constater, de même l'histoire exerce souvent ses muettes vengeances sans attirer l'attention du monde.“

Cette punition se traduisit bientôt pour la ville par une décadence complète dans les mœurs et dans la vie publique, qui provoqua, en 1691, dans la ville même un soulèvement qui ne put être réprimé que par une nouvelle effusion de sang. Un autre historien bâlois, le Dr. W.-Th. Streuber, également conservateur, caractérise comme suit et en quelques traits, dans sa description historique et topographique de la ville de Bâle, cette époque de décadence: „Les événements de 1691 n'eurent pas, au point de vue de la politique et de la moralité, une influence de longue durée. On continua à déplorer l'avidité avec laquelle on recherchait les places, et les intrigues mises en jeu à propos des nominations. En 1718, bien que les charges fussent réparties par la voie du sort, ces plaintes ne cessèrent pas, car le sort ne décidait qu'entre trois candidats présentés par le conseil à la suite d'une opération préliminaire d'élection des plus compliquées. En 1740, la présentation fut étendue à six candidats, mais le même système imparfait appliqué à les choisir fut conservé. En 1766 et en 1773, on nomma des commissions pour aviser aux moyens d'empêcher la chute du système gouvernemental en vigueur, mais il ne fut pas apporté de changement à l'organisation

financière, comme aussi aux abus provoqués par l'impôt dit des conseillers, qui constituait un moyen puissant de corruption électorale. En 1732, une commission nommée ad hoc émit au grand-conseil ses plaintes sur la mauvaise administration de la justice et la longueur des procès, sans qu'il prit des mesures efficaces pour porter remède à ces abus. En 1715 et 1725, il fut lancé des ordonnances de réforme et de police, applicables à la ville et à la campagne, qui devaient évidemment rester inapplicables par le fait même de leur sévérité et de leur complication. En 1780 même, le conseil fit rappeler et remettre en vigueur avec une pédanterie ridicule les anciennes lois somptuaires, et cela à une époque où aucune puissance humaine n'eût réussi à arrêter l'invasion triomphante des modes françaises. Comme aux siècles précédents, la surveillance des mœurs était restée aux mains du clergé, et c'était souvent le doyen des pasteurs qui était chargé de missions qui incombent aujourd'hui aux directeurs de police. La plus grande étroitesse d'idées régnait à propos de l'admission de nouveaux bourgeois, et les idées généreuses d'hommes éclairés et libéraux, comme un Isaac Iselin, étaient impuissantes à se faire accepter et à passer dans la pratique; on ne consentait pas à mélanger le „pur et noble sang confédéré“ avec du sang étranger. La conséquence en fut une notable diminution de la population. Un formalisme étroit et dogmatique avait éteint parmi les théologiens toute largeur et liberté de pensée. De là dès 1716 les progrès du piétisme de l'école de Spener et de Franke; en 1745 les moraves firent leur apparition; en 1780 il se forma une société „pour l'avancement de la pure doctrine et de la vraie piété.“ Le rigorisme qui prévalait en théologie provoqua le départ et la perte regrettable des meilleurs esprits, comme le diacre J.-Jacques Wettstein, qui devint pasteur à Amsterdam. On ne peut pas aller jusqu'à dire que le gouvernement fut hostile au progrès des sciences, mais cependant l'université tombait en décadence, non pas qu'il manquât à Bâle d'hommes savants, mais parce que les professeurs ne savaient pas enseigner, considéraient leurs places comme des sinécures, et bataillaient avec le gouvernement à propos de détails insignifiants. Jusqu'en 1797, on ne fit presque rien pour l'amélioration des écoles, bien qu'en 1760, 1766 et 1779 des plaintes eussent été émises à cet égard, etc., etc.“

Tout cela était la juste punition dans la ville même du sang des sept martyrs versé par elle en 1653, et si une punition plus douloureuse, venue du dehors, se fit attendre plus longtemps, elle arriva aussi en son temps. Non satisfaite d'avoir puni la personne des coupables en 1653, la ville avait exercé une vengeance générale sur ses campagnes sujettes en enlevant aux bailliages, et surtout à Liestal, des droits qu'ils possédaient de tout temps sans contestation. Ce que nous en avons dit à propos de





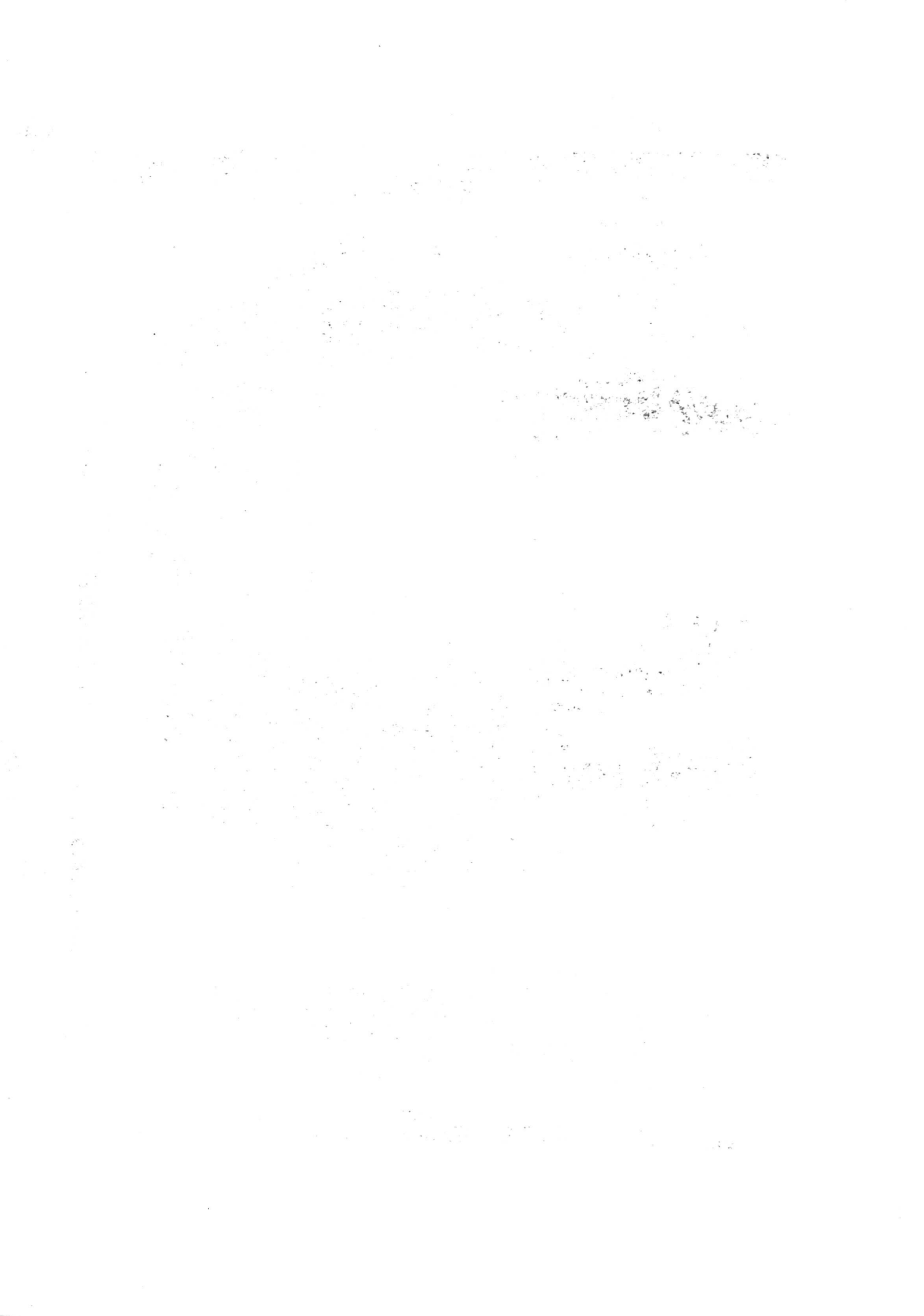
F. Glatthard del.

C. Huber sc.

SPIEZ AM THUNER SEE.

SPIEZ AU LAC DE THOÛNE

Verlag v. Chr. Krusi in Basel.



l'industrie de la rubannerie, suffit à donner une idée de la manière dont fut traitée, depuis le milieu du dix-septième siècle et pendant le dix-huitième, la population de la campagne. La conscience du gouvernement ne commença à se réveiller que lorsque retentirent en France les cris de liberté. Ces cris furent bientôt entendus et compris par le peuple asservi, et ils commencèrent à émouvoir les esprits, alors que chez les autres sujets de la Suisse, la nouvelle de la prise de la Bastille ne rencontrait que des incrédules. Dès le mois d'octobre 1789, le gouvernement bâlois se vit contraint de publier un manifeste destiné à tranquilliser les populations, et ce fut avec une sorte d'anéantissement qu'il apprit la décision de l'assemblée nationale française consacrant l'abolition de la dime et le rachat des cens fonciers. — Les gens les plus éclairés de la ville ouvrirent alors les yeux et comprirent que ce n'était plus de simples exhortations à la tranquillité qui suffisaient à la maintenir. C'est pourquoi, le 21 septembre 1789, Abel Merian proposa au grand-conseil l'abolition du servage. Ce ne fut que le 20 décembre 1790 que cet arrêt fut rendu, mais avec tellement de restrictions, qu'il ne devait en résulter que le moins possible d'améliorations réelles et matérielles dans la situation des populations de la campagne. Mais toutes ces indécisions et attermoiements ne firent qu'irriter le feu qui couvait sous la cendre et le transformer en une flamme ardente. A son passage en Novembre 1797, lorsqu'il revenait de Lausanne à Bâle, Bonaparte, le jeune conquérant de l'Italie, fut acclamé par le peuple de la campagne avec des jubilations immenses. Ce peuple, depuis si longtemps opprimé, devinait en lui sans se tromper l'homme de l'avenir. Son séjour dans la ville, tout court qu'il fût, ne resta pas sans action politique, car il dit ouvertement à Pierre Ochs, chef libéral des corporations, qu'une transformation complète de l'état de choses devait intervenir et sans délai. Ochs promit que, tout en suivant la voie légale, il serait présenté au conseil la motion de changer la constitution de l'état, et en effet, le 18 décembre, dans une séance extraordinaire du grand-conseil, cette proposition fut faite et mise en discussion. Elle faillit encore y provoquer un orage, mais l'heure dernière du despotisme avait sonné. Le 8 janvier, cinquante habitants armés du village d'Aristorf se présentèrent au château de Farnsbourg pour y réclamer des chartes de franchises, qui n'y existaient évidemment plus. Liestal avait été le point de départ et le lieu d'organisation de cette manifestation. Trois fois le conseil de Bâle envoya des députations pour calmer les paysans et entendre leurs griefs; mais ces griefs et ces réclamations ne furent plus présentés dans une mesure aussi modeste qu'anciennement, les temps avaient changé, et on exigeait l'égalité de droits avec les bourgeois de la ville, un gouvernement représentatif, des députés en nombre propor-

tionnel au chiffre de la population, et immédiatement la convocation d'une constituante. Comme le conseil tardait à obtempérer à ces exigences, le 17 janvier le premier arbre de la liberté fut planté à Liestal, la bannière du gouvernement fut lacérée et remplacée sur l'hôtel de ville par une nouvelle tricolore (blanche, noire et rouge), on nomma un gouvernement provisoire. Le même jour, le château de Waldenbourg fut envahi et livré aux flammes, et tôt après ceux de Farnsbourg et de Hombourg subirent le même sort. En face de cette attitude énergique, il fallut bien que le conseil cédât et consentit à recevoir immédiatement dans la ville une garnison de six cents campagnards. Le 20 janvier, le grand-conseil prononça que désormais il y aurait égalité complète de droits politiques entre la ville et la campagne. Le décret porte: „Nous déclarons que les anciennes relations de la ville et de la campagne sont et demeurent abolies, de façon à ne pouvoir jamais être rétablies, et qu'elles ne devront jamais être rappelées. Nous nous réjouissons du fond de nos cœurs, de ce que désormais ville et campagne ne constitueront qu'un seul corps, vivront dans l'harmonie la plus fraternelle, en honorant la religion et la vertu, comme aussi de ce que les affaires publiques prospéreront sous la direction d'hommes distingués par leurs talents et leur patriotisme et dignes à ce titre de la confiance du peuple.“ En commémoration de cet événement, on organisa le 22 janvier une fête dans le goût de l'époque. Un arbre de liberté fut érigé sur la place de la cathédrale et salué avec toute la pompe militaire requise, par des chants, des salves d'artillerie. Il y eut même un sermon prononcé.

Quinze commissions de la ville et autant de la campagne se réunirent en assemblée constituante pour élaborer la constitution nouvelle et décidèrent que soixante représentants du peuple, réunis en assemblée nationale, formeraient le gouvernement. Ces soixante députés se composaient de vingt urbains choisis dans leur sein par les bourgeois de la ville, de vingt campagnards nommés par la campagne, et de vingt Bâlois de la ville choisis également par les campagnards. Le 6 février, la nouvelle assemblée nationale se constitua et commença à fonctionner. Après ces événements opérés sous l'influence française, Bâle ne prit naturellement aucune part aux combats qui signalèrent et provoquèrent la chute de la vieille confédération des treize cantons.

Pendant la durée de la république helvétique et sous l'empire de l'acte de médiation, Bâle, ville et campagne, partagea le sort du reste de la Suisse. Pendant cette dernière période, le canton était divisé en trois districts, Bâle, Waldenbourg et Liestal. Le grand conseil se composait de 135 membres et le petit de 25. La ville nommait 45 représentants et la campagne 90, avec cette réserve que chacun des districts devait choisir les $\frac{2}{3}$ de

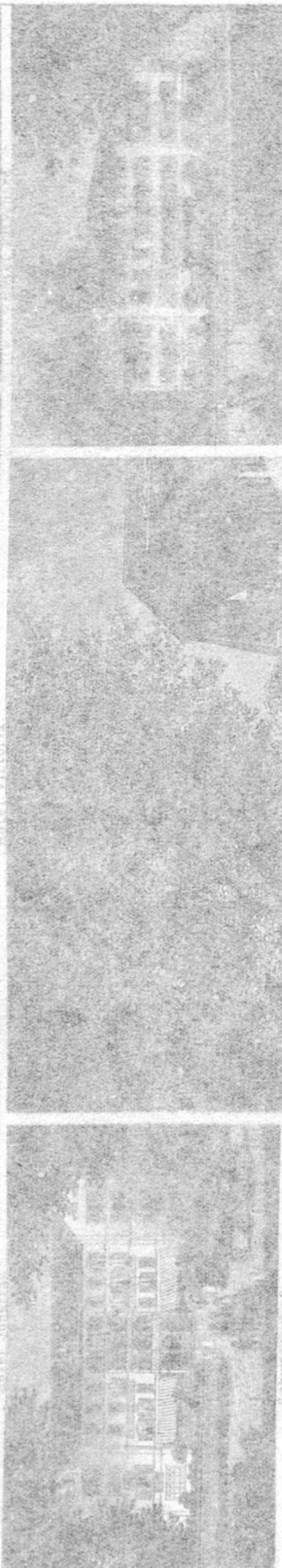
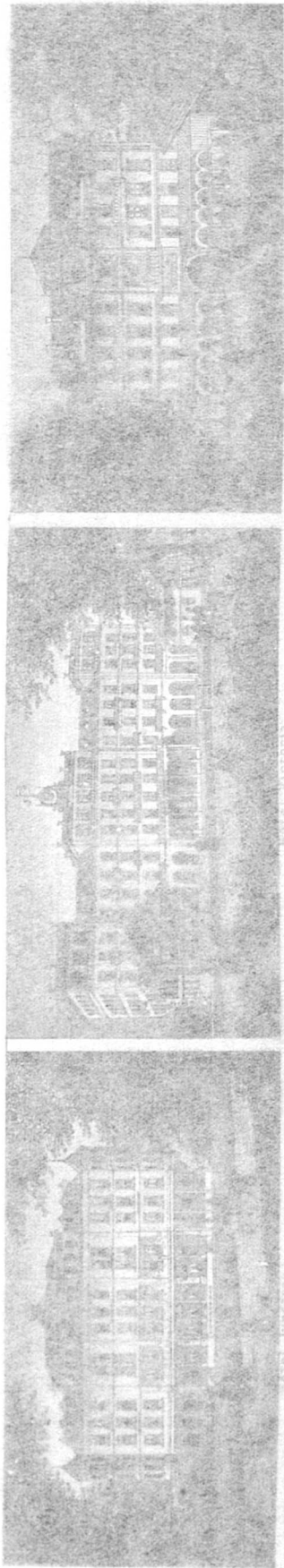
ses députés dans les deux autres. A la restauration de 1814, les choses changèrent. La constitution du 4 mars de cette année prévoit un grand-conseil de 150 membres et un conseil étroit de 25. Après l'annexion du district de Birseck en décembre 1815, le nombre des grands conseillers fut porté à 154; 64 étaient nommés directement par les corporations bourgeoises, et 90 indirectement par le grand-conseil lui-même, à savoir $\frac{2}{3}$ dans la ville et $\frac{1}{3}$ dans la campagne. La campagne nommait directement 34 conseillers et la ville 30. Il est superflu de constater que, sous l'empire d'un pareil mode d'élection, la campagne devait retomber sous la dépendance complète de la ville. Un seul fait suffira à caractériser l'esprit de cette époque, qui régnait également dans d'autres cantons.

En 1829, le gouvernement arrêta que rien ne devait être rendu public de ce qui, dans les tractations du grand-conseil, aurait trait aux instructions à donner aux envoyés à la Diète, aux rapports avec les états voisins, et enfin aux finances et à l'administration. A la campagne et même à la ville, il s'était formé une génération nouvelle imbue d'autres idées, dont les tendances étaient la réalisation des libertés de la presse, de l'industrie, du commerce, et de la liberté religieuse, tous principes en partie consacrés et déjà inscrits en tête de la constitution unitaire de 1798.

La campagne s'appuyait déjà sur ses droits obtenus constitutionnellement en 1798, lorsque les conséquences de la révolution de juillet commencèrent à se faire sentir en Suisse. Aussi réclama-t-elle bientôt, entre elle et la ville, l'égalité complète des droits et une représentation basée uniquement sur le chiffre de la population. Cette demande fut d'abord formulée par une assemblée de campagnards qui eut lieu le 18 octobre aux bains de Bubendorf. Sous l'impression des modifications constitutionnelles déjà survenues dans plusieurs autres cantons, le grand-conseil de Bâle consentit à ce changement, mais malheureusement il ne put s'élever jusqu'à reconnaître le principe de l'égalité complète entre les deux fractions antagonistes du territoire. Il décida que la campagne nommerait 79 représentants et la ville 75, bien que sa population ne fût que les $\frac{2}{3}$ de la population totale. En outre, on chercha à renvoyer la révision de la loi fondamentale pour attendre des temps meilleurs. Mais la campagne était peu disposée à se contenter de nouveau de promesses, et, le 4 janvier 1831, il y eut à Liestal une assemblée populaire armée, qui accorda 24 heures au gouvernement pour accepter ou refuser ses exigences ainsi formulées : Egalité politique complète, élection libre des députés proportionnellement au chiffre de la population. Nomination directe par les corporations d'une commission constituante et acceptation ou refus de cette constitution par le peuple. Comme le gouvernement se refusait à accepter cet ultimatum, les députés de 70 com-

munes nommèrent, le 7 janvier, un gouvernement provisoire, à la tête duquel se trouvait l'agitateur principal Etienne Gutzwyler. Ce fut le début de la révolution et de deux années d'une guerre civile la plus acharnée, dont nous ne pouvons pas raconter ici les péripéties. L'intervention fédérale même armée, fut impuissante à empêcher la réalisation du projet de séparation de la ville et de la campagne, tellement la haine des deux partis s'était exaspérée et envenimée par le sang répandu, et ce fut le 17 août 1833, que la Diète décréta la séparation complète du canton en deux états. Il fut nommé un tribunal arbitral chargé de répartir, proportionnellement à la population, les six millions environ de francs (ancienne valeur) qui constituaient la fortune publique de l'état de Bâle. Ce fut une tâche laborieuse qui n'exigea pas moins de cinq conciliations, trente-quatre jugements du tribunal arbitral et cinquante-cinq jugements du sur-arbitre. Le document de l'acte de partage ne fut expédié qu'en avril 1835; ces dernières années encore, il surgit à ce propos un nouveau procès au sujet des terrains des fortifications démolies, dont la campagne réclamait une partie de la valeur, procès qui fut instruit devant le tribunal fédéral et jugé en faveur de la ville. Parmi les valeurs partagées, il s'en trouvait une, le trésor d'église, à laquelle des menées postérieures, provoquées par des tribunaux de Bâle-Campagne, ont communiqué une certaine notoriété, de sorte qu'il peut être intéressant de trouver ici quelques renseignements à l'égard de ce trésor, héritage d'un passé lointain.

La vieille cathédrale, bâtie de 1010 à 1019 à l'aide de subsides de l'empereur Henri II, fut déjà incendiée en partie en 1185, mais Henri et son épouse Cunégonde avaient dû lui faire don des objets suivants : 1° Une table de bois, couverte d'une lame d'or de Hongrie travaillée au repoussé, dont l'empereur s'était servi dans sa chapelle particulière : elle fut évaluée 7000 florins; 2° Une croix précieuse renfermant un fragment de la vraie croix et quelques gouttes du sang de Christ; 3° Des lambeaux de la robe de Marie, des fragments du St-Sépulcre, et des reliques de plusieurs apôtres et saints, conservées sous l'autel; 4° Un trône impérial, orné d'argent, d'ivoire et d'or; 5° Une parure impériale, consistant en une couronne d'argent doré, artistement ciselée, un manteau impérial, etc.; 6° Une cloche, surnommée la cloche de l'empereur Henri. Ces objets et ces reliques ne sont pas tous arrivés jusqu'à nous. Le tremblement de terre de 1356 leur avait déjà été fatal, et, après lui, le chapitre avait cru devoir faire venir de Rome d'autres reliques. Depuis longtemps, l'évêque, dans un moment de détresse, avait fait monnayer la couronne d'argent. Le manteau impérial avait été vendu avec d'autres ornements d'église, en 1529, au margrave de Bade. A cette époque, l'introduction de la réformation ayant fait cesser l'emploi des or-



Hotel Jungfrau

Hotel Jungfrau

Hotel des Alpes

Verlag & Druckerei

SOUVENIR VON INTERLAKEN

ses députés dans les autres. A la restauration de 1814, les choses changeaient. La constitution du 4 mars de cette année portait un grand-conseil de 150 membres et un conseil étroit de 25. Après l'annexion du district de Birseck en décembre 1815, le nombre des grands conseillers fut porté à 154; 64 étaient nommés directement par les corporations bourgeoises, et 90 indirectement par le grand-conseil lui-même, à savoir 2/3 dans la ville et 1/3 dans la campagne. La campagne nommait directement 44 conseillers et la ville 30. Il est superflu de constater que, sous l'égide d'un pareil mode d'élection, la campagne tirait toujours la corde de la dépendance complète de la ville. Un seul fait suffira à caractériser l'esprit de cette époque, qui régnait également dans d'autres cantons. En 1816, le gouvernement arrêta que rien ne devait être introduit, publié, écrit, imprimé, sans la sanction du grand-conseil, et que, dans les assemblées du grand-conseil, on ne devait pas parler de la constitution unitaire de 1798.

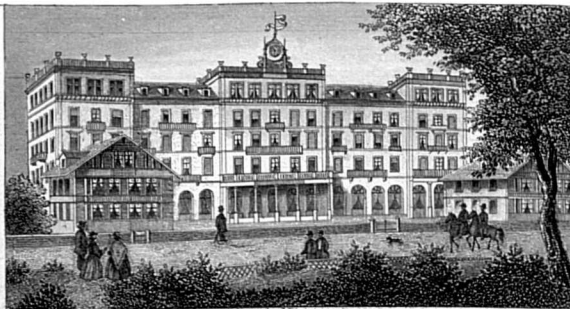
La campagne d'appuyer la ville sur ses droits était constitutionnellement en 1798, lorsque les conséquences de la révolution de juillet commencèrent à se faire sentir en Suisse. Aussi réclama-t-elle bientôt, entre elle et la ville, l'égalité complète des droits et une représentation basée uniquement sur le chiffre de la population. Cette demande fut d'abord formulée par une assemblée de campagnards qui eut lieu le 18 octobre aux bains de Bubendorf. Sous l'impression des modifications constitutionnelles déjà survenues dans plusieurs autres cantons, le grand-conseil du Valais consentit à ce changement, mais malheureusement il ne put s'élever jusqu'à reconnaître le principe de l'égalité complète entre les deux fractions du territoire. Il décida que la campagne avait droit à 75 représentants et la ville 75, bien que sa population ne fût que les 2/3 de la population totale. En 1830, le grand conseil renvoya la révision de la loi fondamentale à une époque plus favorable. Mais la campagne ne se contenta pas de se contenter de nouveau de 75 représentants. En janvier 1831, il y eut à Fribourg un congrès cantonal où l'on accorda 24 heures au grand conseil pour qu'il refusât ses exigences. Le grand conseil refusa donc l'égalité complète, l'élection libre et la base de la représentation sur le chiffre de la population. Cependant, il fut décidé que les représentations d'une commune seraient proportionnelles à son chiffre de votes.

munés nommerent, le 1. janvier 1833, le futur principal
provisoire, à la tête duquel se trouvait le futur principal
Etienne Gutzwyler. Ce fut le commencement de la révolution et
de deux années d'une guerre civile la plus sanglante, dont
nous ne pouvons pas raconter ici les péripéties. L'interven-
tion fédérale même armée, fut impuissante à empê-
cher la réalisation du projet de séparation de la ville et
de la campagne, tellement la haine des deux partis s'é-
tait exaspérée et envenimée par le sang répandu, et ce
fut le 17 août 1833, que la Diète décréta la séparation
complète du canton en deux états. Il fut nommé un tri-
bunal arbitral chargé de répartir, proportionnellement
à la population, les six millions environ de francs (an-
cienne valeur) qui constituaient la fortune publique de
l'état de BALE. Ce fut une tâche laborieuse qui n'exigea
pas moins de cinq conciliations, trenté-quatre jugements
du tribunal arbitral et cinquante-cinq jugements du sur-
arbitre. Le moment de l'acte de partage ne fut expé-
dié qu'après six semaines de travail. Mais encore il existait
à ce moment de l'incertitude sur le résultat de la séparation
et sur l'avenir de la ville. Les deux états se disputaient
la ville, et les deux camps se disputaient la ville. Les
villes partagées, d'une part, et la campagne, d'autre part,
à la fin de novembre, pendant sept semaines, les deux
parties se disputaient la ville, et les deux camps se disputaient
la ville. Mais, de sorte qu'il peut être intéressant de
trouver ici quelques renseignements à l'égard de ce té-
sor, héritage d'un pas si lointain.

La vieille cathédrale, bâtie de 1010 à 1019 à l'aide de subsides de l'empereur Henri II, fut déjà incendiée en partie en 1185, mais Henri et son épouse Cunégonde avaient dû lui faire don des objets suivants : 1° Une table de bois, couverte d'une lame d'or de Hongrie travaillée au repoussé, dont l'empereur s'était servi dans sa chapelle particulière : elle fut évaluée 7000 florins; 2° Une croix précieuse renfermant un fragment de la croix vraie et quelques gouttes du sang de Christ à l'angle gauche de la robe de Marie, des fragments de la croix, et des reliques de plusieurs apôtres, etc., etc., conservées sous l'autel; 4° Un trône impérial, orné d'ivoire et d'or; 5° Une parure impériale, consistant en une couronne d'argent doré, artistement ornée, un manteau impérial, etc.; 6° Une cloche, surmontée la cloche de l'empereur Henri. Ces objets et ces reliques ne sont pas tous arrivés jusqu'à nous. Le tremblement de terre de 1356 leur avait déjà été fatal, et, après lui, le chapitre avait eu devoir faire venir de Rome d'autres reliques. Depuis longtemps, l'évêque, dans un moment de détresse, avait fait monnayer la couronne d'argent. Le manteau impérial avait été vendu avec d'autres ornements d'église, en 1529, au margrave de Bade. A cette époque, l'introduction de la réformation avait fait cesser l'emploi des or-



Hôtel Jungfrau



Hôtel Victoria



Hôtel Ritschard



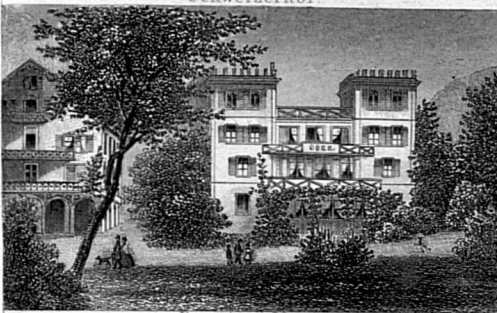
Schweizerhof



Interlaken



Hôtel Belvédère



Pension Ober



Casino



Hôtel des Alpes



Hôtel Jungfraublick



Hôtel Interlaken

Verlag v. Chr. Krusi in Basel.

SOUVENIR VON INTERLAKEN.

nements d'église, ces objets furent renfermés dans un caveau de la cathédrale. Lors des difficultés qu'eut la ville avec l'évêque Jacques-Christophe Blarer, le conseil fit, en 1585, estimer ce trésor, qui fut évalué à 14,932 livres. Deux ans plus tard, le conseil se montra disposé à abandonner ce trésor au chapitre pour 8000 florins, mais dans l'espoir de pousser plus haut ses exigences, le chapitre commit la maladresse de ne pas accepter, et ce fut en vain que plus tard et à plusieurs reprises il renouvela ses prétentions; le trésor resta caché dans le caveau de la cathédrale et fut ensuite transféré à l'hôtel de ville jusqu'en 1833, où il revit la lumière. En vertu du principe consacré pour le partage de la fortune de l'état, il fut adjugé à la campagne les deux tiers du trésor et elle obtint, dans sa part, la pièce la plus précieuse et la plus intéressante au point de vue de l'art, cette façade d'autel en or, don de l'empereur Henri. Cette plaque, du poids de plus de 200 onces, a trois pieds huit pouces de hauteur et cinq pieds six pouces de largeur, et repose sur un socle de bois de cèdre de trois pouces d'épaisseur. Au-dessous d'arceaux de style roman, elle porte cinq figures de près de quatre pieds de hauteur. Au milieu Christ, aux pieds duquel sont prosternés les figures d'un pouce de hauteur de l'empereur et de son épouse; sur les côtés les archanges Michel, Gabriel, Raphaël et saint Benoît. Au-dessus des arcs, des médaillons ronds renferment les images des quatre vertus cardinales. L'ensemble est entouré d'une décoration d'un feuillage au milieu duquel des figures d'animaux sont groupées avec art. Cette table fut cédée à Bâle-Campagne, en 1834, pour le prix de 8875 francs anciens. Si, à cette époque déjà, le tribunal arbitral ne paraît pas avoir su apprécier à sa juste valeur le prix de ce chef-d'œuvre, les autorités de Bâle-Campagne ne firent pas mieux, car elles vendirent cette pièce rare pour une somme qui ne dépassait que fort peu celle pour laquelle elle leur avait été comptée. Lors du couronnement de l'empereur d'Autriche, Ferdinand, cet objet fut évalué par des orfèvres et des antiquaires italiens à 90,000 livres de Suisse. Lors du partage, le trésor tout entier n'avait été évalué qu'à 20,262 francs.

Depuis sa séparation de la ville, Bâle-Campagne a eu aussi à traverser une période d'orages politiques; il a fait ses expériences, et, au moment actuel, ce demi-can-

ton est déchiré par des factions opposées et dans une situation des plus pénibles. Il semble que l'éducation et le degré de culture de ses habitants soient loin d'être à la hauteur de leur besoin d'activité politique, bien que, depuis l'émancipation, il ait été fait de grands et de louables efforts pour améliorer et élever l'instruction primaire. Un historien de Bâle-Ville fait aux campagnards le reproche d'avoir quelque chose de faux dans le caractère, et attribue à ce défaut leur haine et leur jalousie traditionnelles contre la ville. Nous croyons avoir démontré dans notre esquisse historique que les causes des anciennes dissensions et de la séparation définitive doivent être cherchées ailleurs; et, même s'il y avait quelque chose de fondé dans ce jugement, à qui en serait la faute? Certainement à ceux qui ont maintenu sous le poids du servage, jusqu'à 75 ans à peine en arrière de nous, une population intelligente et laborieuse.

L'idée de réunir de nouveau la ville et la campagne a récemment surgi, et le pour et le contre de la question ont été vivement débattus. L'origine de la scission, comme nous l'avons démontré, ne date pas de 1830; mais d'autre part, on ne peut méconnaître que Bâle soit la capitale naturelle de la campagne. C'est ce qui nous fait croire que tôt ou tard la réunion deviendra une nécessité, quelque opposition que puissent y apporter les individus. A Bâle même, depuis 1830, il s'est opéré une transformation complète des idées et des institutions, et, dans une fête solennelle de réconciliation entre les deux populations du canton divisé, les mânes mêmes des sept victimes, dont le sang a rougi en 1653 les dalles de la Steinenthor, ne tressailleraient pas dans leurs tombeaux. Bien que l'occupation principale de la population campagnarde soit l'agriculture, et qu'elle s'exerce avec succès sur les produits les plus variés, de la vigne aux fourrages de pâturages presque alpestres, l'industrie est devenue dans le canton de Bâle, et cela plus tôt que dans beaucoup d'autres, l'un des éléments essentiels de la richesse publique et du bien-être général. Or cette industrie provoque, entre la ville et la campagne, des rapports journaliers indissolubles, sans même tenir compte des intérêts intellectuels les plus élevés dont le centre restera toujours à la ville. Aussi puisse, ce qui s'est séparé et scindé à la suite de si tristes luttes, bientôt se rejoindre et prospérer paisiblement dans l'avenir!

LIESTAL ET LES CHATEAUX DE BÂLE-CAMPAGNE.

Au moment où nous écrivons, on discute vivement dans le canton de Bâle-Campagne la question de savoir si

Liestal continuera à rester la capitale du canton, et l'on ne peut encore en prévoir la solution. Le grand-conseil

a transféré le lieu de ses réunions à Sissach, où l'église tient lieu d'hôtel de ville, et cette circonstance peut n'être qu'une menace pour Liestal, ou déjà une tentative et un commencement d'exécution du projet de transfert de la capitale. Liestal a fait une vive et opiniâtre opposition à la constitution nouvelle, ainsi qu'au gouvernement actuel, et s'est permis contre la majorité de la représentation du pays des démonstrations dont elle aurait dû s'abstenir. Bien que ces actes regrettables soient le fait de particuliers, ce n'est pas sans raison que le parti opposé à la ville affirme que les grands conseillers n'y sont pas absolument à l'abri d'insultes et même de voies de fait. De là le choix d'un autre lieu de réunion. Mais quelle que soit l'issue de ce conflit, il est indubitable que Liestal est la capitale historique de Bâle-Campagne, et s'est toujours trouvée en tête, sauf dans la guerre des rappes en 1591, de tous les mouvements destinés à provoquer et à assurer enfin l'indépendance des campagnes et à les soustraire à la domination de Bâle.

Les documents sont muets à propos de l'origine de Liestal, à laquelle sa position favorable, au confluent des deux vallées conduisant aux passages du haut et du bas Hauenstein, doit avoir très anciennement communiqué quelque importance. Ce fut probablement au treizième siècle, que de village, elle devint ville enceinte de murs. Politiquement, Liestal partagea le sort des autres localités du Sissgau, et changea plusieurs fois de maîtres avant de passer sous la domination de Bâle en 1400. A cette époque, la majorité des habitants étaient encore serfs; cependant le bourg possédait déjà des franchises, obtenues spontanément ou acquises à prix d'argent de ses différents seigneurs. C'est ainsi que l'avoyer et le conseil soignaient les affaires de la ville, et exerçaient les droits de basse justice sur son territoire. La ville avait également le droit de nommer les lieutenants baillevaux et les châtelains de différents villages voisins.

Dès 1405, la ville de Bâle restreignit le droit traditionnel des gens de Liestal de choisir leur conseil, et introduisit une nouvelle organisation qui, bien qu'accueillie dès le début de fort mauvais œil, contribua efficacement à fortifier la bourgeoisie. Jusqu'alors les gens de Liestal avaient été exonérés, moyennant 20 marcs d'argent par an, de la charge de la chevauchée envers leurs seigneurs, c'est-à-dire de les suivre en guerre. Mais dès qu'elle eut Bâle pour souveraine, Liestal fit usage de son droit de lever et d'organiser militairement ses bourgeois. Les gens de Liestal surent rapidement tirer parti de cette striction, car dans la guerre de Bâle avec l'Autriche, en 1409, ils apparaissent comme de braves et vaillants soldats, et 35 ans plus tard, à St-Jacques, ils partagent le sort glorieux des héros confédérés.

Une troupe de bourgeois de Liestal, qui étaient profondément irrités contre la garnison du castel de Farns-

bourg, prit aussi part au siège que les confédérés firent de cette forteresse en représailles de l'incendie de Brugg. Indiquons ici le motif de cette animosité qui fait apprécier la cruauté avec laquelle la guerre se menait à cette époque. La garnison de Farnsbourg avait capturé un pauvre diable nommé Baumann Stressler, et lui avait imposé une rançon; mais comme il ne possédait pas ce qu'exigeaient ceux qui le tenaient en leur pouvoir, ces derniers lui coupèrent une main sous les yeux même de sa femme éplorée. Cette malheureuse offrit aux bourreaux de son mari tout ce qu'elle possédait, environ dix florins, pour qu'ils lui laissassent l'autre main, mais ce fut en vain: ils la lui coupèrent, mirent ces deux mains dans la corbeille de la malheureuse et la renvoyèrent ainsi à Liestal.

Il fut impossible aux combourgeois du mutilé de tirer vengeance immédiate de ce forfait, car ils descendirent avec les confédérés de Farnsbourg vers St-Jacques, où 23 des leurs trouvèrent une mort héroïque.

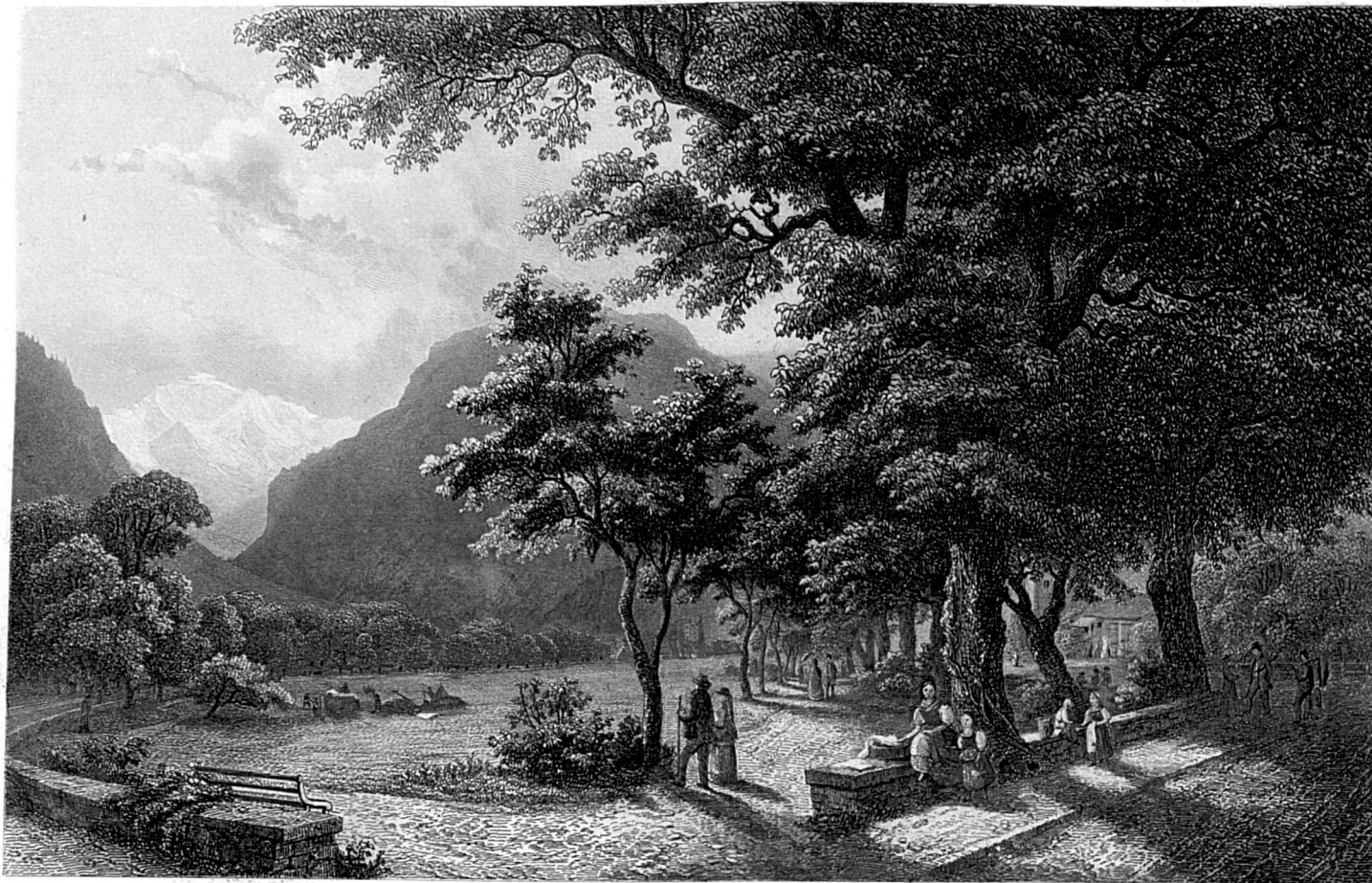
Il régnait déjà à cette époque un esprit non-seulement militaire et guerroyeur, mais aussi fédéral chez les Liestalois. Ils ne soutenaient pas exclusivement leurs maîtres les Bâlois, mais ils se joignaient aux confédérés pour guerroyer dans des querelles auxquelles Bâle ne prenait aucune part et restait neutre, comme dans la guerre de Souabe. Pour ne pas se mettre en conflit avec la ligue souabe et l'empereur, Bâle avait donné l'ordre positif aux gens de Liestal d'empêcher le passage aux confédérés. Lorsque ces derniers se présentèrent devant les murs, les bourgeois ne se bornèrent pas à ouvrir leurs portes, mais ils les traitèrent et les hébergèrent comme des amis, et plusieurs d'entre eux partirent avec eux. Il en fut de même lorsque les confédérés marchèrent sur Dornach. Deux de leurs fuyards, passant à Liestal après le combat, furent admonestés en ces termes par l'avoyer Henri Strubin: Vous devriez rougir de honte; quelles gens êtes-vous donc et que venez-vous faire ici?

Les Liestalois paraissent également avoir pris part à ce combat de Dornach, car un certain Jean Strubin y gagna un magnifique cheval. Les Bâlois avaient envoyé deux capitaines et quelques soldats à Liestal pour y empêcher le passage des confédérés et s'y opposer à une participation des bourgeois à la lutte engagée entre eux et les seigneurs, mais le 23 avril ces capitaines écrivent au conseil que les gens de Liestal et les habitants des autres bailliages sont de bons Suisses. Voici entre autres quelques passages de cette lettre: „Beaucoup sortent de la ville avec eux (les confédérés), d'autres confectionnent des croix blanches et se mêlent à leurs rangs. Il nous est impossible de nous y opposer; c'est pourquoi, gracieux et excellents Seigneurs, veuillez tenir compte de notre situation, car si nous essayions d'exécuter vos ordres, ils (les gens de Liestal) ne manqueraient pas de



View of the
School Building

View of the
School Building



BLICK AUF DIE JUNGFRAU
VOM HÖHWEG IN INTERLAKEN.

VUE SUR LA JUNGFRAU
DU HÖHWEG D'INTERLAKEN.

B. Huber del. et grav.

Verlag von Chr. Krüsi in Basel.

nous assommer " Cette participation de Liestal à l'armée confédérée alla si loin, qu'il se répandit le bruit que Bâle était disposée à livrer Liestal à la vengeance des Autrichiens en punition de la non-observation de la neutralité qui lui avait été ordonnée. Le bruit était sans doute absolument dénué de fondement, mais ce qui prouve qu'il avait été répandu et cru, c'est que Berne offrit sa protection aux bourgeois de Liestal.

Dans ces conditions, on conçoit qu'après l'entrée de Bâle dans la confédération, ce fut avec joie que les sujets de Liestal prirent part aux guerres et aux campagnes des confédérés, et il est naturel d'admettre que ces habitudes militaires fortifièrent l'esprit de corps des bourgeois et éveillèrent en eux le désir d'une indépendance plus complète. Aussi voyons-nous Liestal, dès 1525, en tête du mouvement des campagnards, dont l'âme et le chef fut un prêtre de Liestal, Etienne Stör. La bourgeoisie ne se prononça pas moins énergiquement au début de la guerre des rapps. Un grand nombre de ses membres avaient pris part à l'assemblée populaire tenue sous les murs de la ville, et, le glaive levé, prêté avec les autres mécontents le serment de fidélité réciproque. Celui qui ne tiendrait pas les engagements pris devait avoir sa maison incendiée. L'avoyer et les conseillers qui s'étaient opposés à cette manifestation, furent menacés d'être précipités par les fenêtres, assommés ou jetés par-dessus les murs, s'ils ne se soumettaient pas aux mesures proposées par les mécontents. Mais le conseil déploya de l'énergie, et resta ferme dans ses opinions, de sorte que Liestal se trouva dans une position difficile vis-à-vis du reste de la campagne. Les campagnards considérèrent ce retour de Liestal à l'obéissance envers Bâle comme une honteuse trahison et abandon de la cause du peuple, et il fut proféré force menaces contre la petite ville. La rivalité de Liestal et de Sissach ne date donc pas d'aujourd'hui, à preuve que les noms mêmes qui l'entretiennent encore et la personnifient, paraissent avoir joué à peu près le même rôle à trois cents ans en arrière, ainsi qu'il résulte des lignes suivantes empruntées à l'histoire de Liestal par Brodbeck, qui témoignent de l'opinion qu'en 1593 à 1594 les mécontents avaient sur Liestal: Un homme de Sissach, nommé Michel Rolli, injuriait et provoquait le gardien de la porte du haut, et lorsque ce dernier lui eut répondu: „Michel, tu ferais mieux de rentrer chez toi pour y manger ton dîner," Rolli riposta par ces mots: „Oui, venez bravement dîner, la table est déjà servie pour vous autres à Sissach, etc., etc." Les quatre bailliages menacèrent même, dit-on, d'assailir Liestal, si ses carabiniers répondaient, en s'y rendant, à l'invitation que leur avait faite la société des tireurs de Bâle d'assister à un tir le 13 mai. Ne semble-t-il pas que le langage actuel des gazettes antagonistes de Bâle-Campagne leur ait été dicté il y a trois siècles?

Il est indubitable que la défection de Liestal contribua pour beaucoup à l'insignifiance du résultat final de cette guerre si opiniâtre des rapps. L'influence de la petite ville détacha peu à peu de la ligue les villages voisins, et l'affaire finit comme nous l'avons déjà raconté.

Lors du grand soulèvement de 1653, Liestal prit une toute autre attitude. Dès le début, le conseil s'opposa avec force au mouvement, car sous une foule de rapports la bourgeoisie de Liestal était beaucoup moins écrasée et opprimée que le peuple des campagnes. Ses avoyers étaient des bourgeois qui ne voulaient ni ne pouvaient procéder à l'égard de leurs combourgeois avec le même sans-gêne et la même dureté que les baillis avec les sujets campagnards. Les habitants de Liestal se souvenaient que Bâle les avait dépouillés de franchises acquises, et ils s'indignaient à l'idée de payer des impôts précédemment inconnus, de sorte que le mouvement y éclata et y prit une extension telle, que le conseil fut impuissant à le contenir et y fut lui-même entraîné. Bâle y contribua elle-même par une occupation militaire de la ville qui avait à la fois le caractère d'une menace et d'une provocation, car les bourgeois furent exclus de la garde des portes. Cette garnison fut forcée de se retirer, lorsqu'elle fut informée que la campagne se disposait à attaquer la ville, dont le sort fut dès lors décidé.

Après l'écrasement de la rébellion, Liestal dut subir sa part de punition pour y avoir pris part. Il y avait trois de ses bourgeois parmi les sept „abominables rebelles" qui furent exécutés. Le verdict de la commission criminelle qui fut chargée de proposer les pénalités, s'exprime à ce propos comme suit:

„Bien qu'il semble qu'on soit plus sévère et plus partial envers Liestal en condamnant à mort trois ressortissants de cette petite ville, tandis que cette condamnation ne frappe qu'un seul coupable du bailliage de Farnsborg, deux de celui de Waldenbourg et un de celui de Hombourg, il faut tenir compte de la nécessité qu'il y a de faire un exemple et d'intimider à Liestal plutôt que partout ailleurs, parce que les autres localités ont toujours trouvé dans cette petite ville, lors des anciennes et de la récente rébellions un appui et un centre de résistance." On voit avec quel sang-froid politique la prudente et paternelle autorité savait administrer et mesurer les pénalités. Mais trois têtes ne suffirent pas pour expier le crime de la ville. Un grand nombre d'autres bourgeois furent bannis, privés de leur liberté, et subirent des confiscations; le vieux avoyer octogénaire Gysin dut prêter le serment de ne plus quitter, pendant le reste de ses jours, la maison d'un de ses fils, forgeron domicilié à Bâle dans le faubourg d'Æsch, et de n'y recevoir d'autres visites que celles des ministres du culte. Un autre fils de ce vieillard qui avait rempli pendant trente ans son emploi sans avoir mérité aucun reproche, fut

exécuté sans qu'il pût être inculpé d'autre fait que de celui d'avoir dit et affirmé qu'il n'avait pas seulement des devoirs à remplir vis-à-vis du gouvernement, mais aussi vis-à-vis de ses combourgeois. Mais tout cela ne suffit pas, et il fallut que la bourgeoisie entière et dans sa constitution subit aussi sa peine. Au lieu de chercher à fermer les soupiraux d'où s'était élancée la révolte, la sagesse gouvernementale du temps ne songeait qu'à les élargir encore. Aussi la commission criminelle déjà citée s'exprime-t-elle ainsi: „Quant à ce qui concerne la future administration et le gouvernement de Liestal et des villages voisins, on ne pourrait conserver dans leur ancienne situation des gens coupables d'un si grand crime sans favoriser et fortifier leur présomption, leur esprit récalcitrant et leur audace; et, ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'aujourd'hui encore ils ne veulent ni reconnaître ni déplorer leur tort et leur forfait, mais pensent plutôt qu'ils n'ont pas agi injustement et que c'est injustement et à tort que les condamnés ont été exécutés.“ Les bourgeois de Liestal durent, en conséquence, livrer l'artillerie qui avait servi jusqu'alors à la défense de la ville, et ne purent conserver qu'un mortier pour en faire usage comme signal d'alarme lors d'incendies. Les portes durent rester ouvertes, et les ponts-levis fu-

rent abolis. Le droit de présenter chaque année à la nomination du gouvernement un candidat à la charge d'avoyer fut supprimé, et, dès lors, ce magistrat fut nommé à vie. Les désignations de conseil et de conseillers furent abolies, et il ne fut plus donné à l'avoyer et à son greffier, désormais nommés par Bâle, que les titres d'assesseurs. L'ancien sceau de la ville fut solennellement mis en pièces, et sa vaisselle, qui paraissait dans les repas publics, fut confisquée, etc.

En retour de toutes ces humiliations ce fut à Liestal, en 1798, sur la place de l'hôtel de ville, que s'éleva le premier arbre de liberté. — Le 7 janvier 1831, la ville devint le siège du gouvernement provisoire qui prononça la séparation de la ville et de la campagne, et, bien que la ville réussit, quelques jours après, à disperser ce gouvernement et à faire occuper militairement Liestal, ce bourg resta le foyer et le centre du mouvement révolutionnaire jusqu'au moment où il atteignit le but qu'il se proposait.

Liestal ne possède pas de monuments remarquables. On conserve à l'hôtel de ville une coupe à boire de Charles le Hardi, conquise en 1477. La population, d'environ 3500 âmes, vit d'industrie, de l'exercice des métiers et d'un peu d'agriculture.

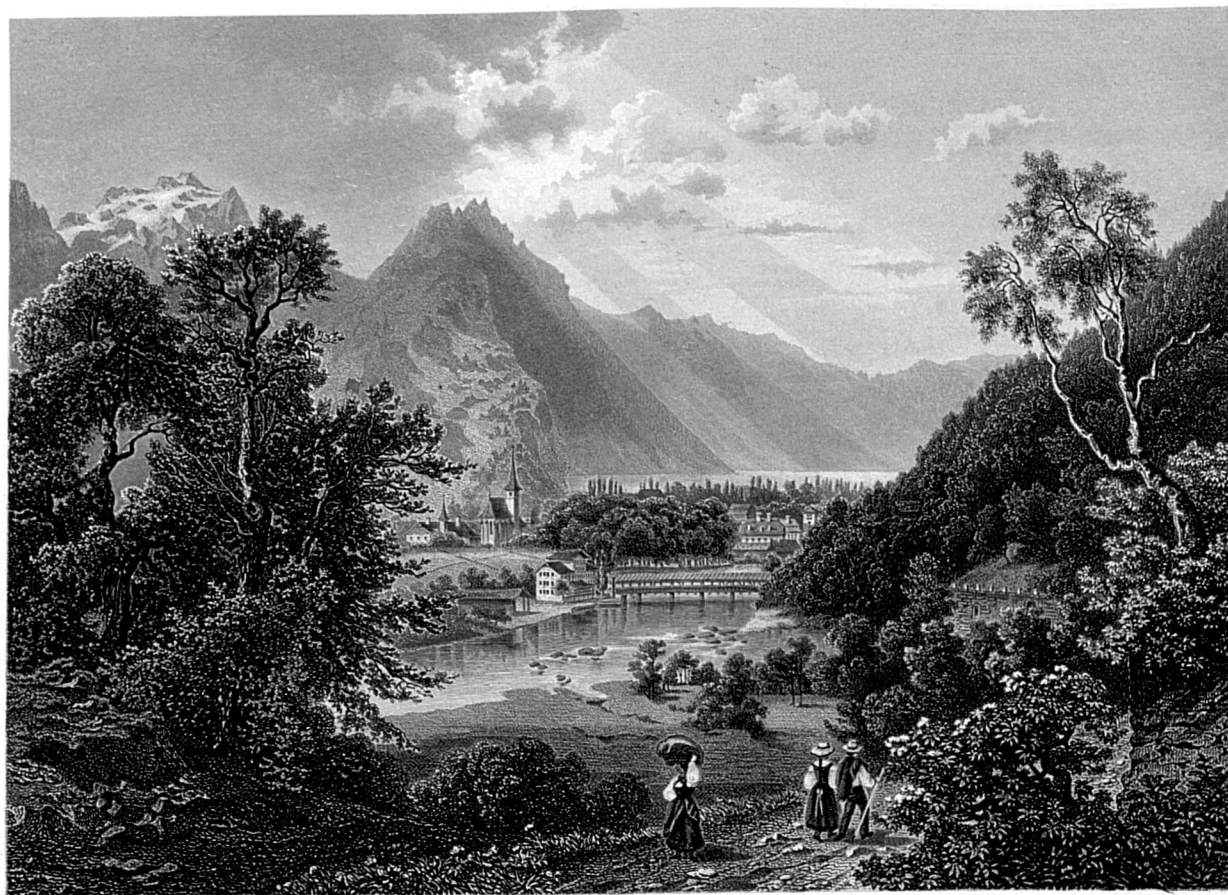
CHATEAUX DE BALE-CAMPAGNE.

Les sommets du Jura et de ses avant-monts, auxquels le Rhin et l'Aar constituent de chaque côté un large fossé naturel, étaient éminemment propres à devenir dès les temps les plus reculés des points fortifiés. Un seul château bien placé suffisait à commander toute une vallée et à garder un de ces passages par lesquels doivent s'opérer inévitablement les communications des vastes contrées que sépare le Jura. Aussi rencontre-t-on dans le canton de Bâle-Campagne un grand nombre de ces bourgs, réputés jadis comme forteresses difficiles à prendre de force et demeures seigneuriales de puissants dynastes. Nous ferons l'histoire succincte des plus importants de ces castels féodaux en commençant par celui de Hombourg.

Le voyageur qui suit la voie ferrée de Bâle à Olten, aperçoit, à gauche de l'orifice septentrional du tunnel du Hauenstein, au sommet d'une hauteur boisée, une ruine importante qui témoigne encore de la force de ce vieux monument. Ce sont les restes du château des comtes de Hombourg, un squelette colossal, comme s'exprime un

vieil auteur. La Hombourg, gardienne sur le revers nord du passage du Hauenstein, est en tous cas l'un des plus vieux castels du Jura, et l'époque de sa construction demeure inconnue. En 1100, on rencontre déjà des comtes de Hombourg comme avoués du chapitre de la ville de Bâle. Sans vouloir faire l'histoire de cette famille puissante, nous nous bornerons à rappeler le nom de ce comte Werner de Hombourg, l'un de ses plus nobles rejetons, l'ornement de la chevalerie de l'époque déjà en déclin, qui maniait avec le même succès l'épée et la lyre. C'était un fidèle ami des Waldstätten auxquels il avait communiqué, vers 1300, les intentions perfides d'Albert d'Autriche à leur égard. En 1302, il conclut pour dix ans, avec les gens de Schwytz, une alliance qui lui valut l'inimitié irréconciliable de l'empereur. En revanche, l'empereur Henri de Luxembourg lui accorda toute sa confiance et le chargea des négociations les plus épineuses. Après la bataille de Morgarten, il concourut à la conclusion de la paix entre l'Autriche et les Waldstätten, et acquit un grand renom, autant comme homme d'état que





G. Rehbeck del.

A. J. Terwen sculp.

*Coup d'oeil sur le lac
de Thun.*

INTERLAKEN.
BLICK NACH DEM THUNER SEE.
(Bern)

*View towards the lake
of Thun.*

Druck & Verlag von Chr. Krüsi in Basel.

comme vaillant chevalier. Mais c'est à titre de poète que son nom a passé à la postérité, car il apparaît comme l'un des derniers et l'un des meilleurs dans la brillante pléiade des chevaliers minnesänger.

Le comte Werner mourut en 1323, et neuf ans après, son fils, qui portait le même nom, fut enseveli dans le tombeau de sa famille.

Après avoir passé à Bâle avec une partie des terres qui en dépendaient, le château de Hombourg devint la résidence du bailli, et c'est à ce titre que dans la nuit du 23 au 24 janvier 1798, elle fut livrée aux flammes par le peuple révolté; mais le feu fut impuissant à faire écrouler complètement ses formidables murs, qui, du haut de la colline solitaire, braveront encore pendant des siècles les agents destructeurs.

Deux jours auparavant, la forteresse de Farnsbourg avait subi le même sort. La Farnsbourg, située sur l'arête septentrionale du Farnsberg, qui fait la limite du Frickgau et du Sisgau, était peut-être le plus fort des châteaux du Jura. Elle dut, si ce n'est sa fondation, au moins ses agrandissements, à la puissante famille des Thierstein, mais pas plus que pour la Hombourg, il n'est possible d'indiquer la date de sa construction primitive. En 1418, la ligne des Farnsbourg-Thierstein s'éteignit et leur château passa par héritage aux barons de Falkenstein, dont l'un, Thomas, s'est fait un nom peu enviable dans les pages de notre histoire nationale. On sait en effet que les 1200 confédérés qui, en succombant à St-Jacques sous le poids de la supériorité écrasante de leurs adversaires, n'en remportèrent pas moins la victoire, étaient un corps détaché des assiégeants de la Farnsbourg, derrière les épaisses murailles de laquelle Thomas de Falkenstein, l'incendiaire de Brugg, avait cherché un refuge. Les péripéties de ce siège témoignèrent en effet de la force de la place; 4000 hommes de Berne, Soleure et Bâle, munis de tout le matériel de siège usité à cette époque investissaient la forteresse. La grande coulevrine de la ville de Bâle, dont le calibre passait alors pour exceptionnel, était en batterie, et il est douteux que les murs de quinze pieds et les profonds fossés de la Farnsbourg eussent plus longtemps résisté aux confédérés qui déjà se disposaient à donner l'assaut, lorsque l'intrépide Jean de Rechberg réussit à se glisser de nuit à travers le camp des confédérés, et parvint à accélérer l'arrivée des Armagnacs en dépeignant au dauphin la détresse des assiégés. Ce fut pour le moment le salut de la Farnsbourg, mais les Falkenstein ne purent échapper à la fatalité de leur destinée. Dix-sept ans plus tard, ils se virent forcés de vendre à leurs hostiles voisins de Bâle leur redoutable manoir et les terres qui en dépendaient. Dès lors ce castel haut perché resta, jusqu'en 1798, le siège d'un bailli bâlois.

Le château de Ramstein était également admirablement

situé; il dominait les vallées de Bretzwyl et de Nunningen, et son horizon s'étendait jusqu'aux Vosges et à la Forêt-Noire. Les anciens propriétaires de ce château, les barons de Ramstein, sans avoir jamais été aussi puissants que les Thierstein et les Hombourg, jouèrent aussi un rôle important dans l'histoire de la contrée. Ils donnèrent à Bâle plusieurs évêques et bourgmestres dont l'un, Rodolphe Werner de Ramstein, doit avoir épousé Gertrude de Balm, cette veuve célèbre par le dévouement qu'elle voua à son malheureux époux, le meurtrier de l'empereur Albert. Une autre version veut que cette Gertrude, restée inconsolable de la perte et des malheurs de son époux, soit entrée au couvent des pénitentes de Bâle et y soit morte.

Henri de Ramstein s'est fait, par son courage et son adresse à manier les armes, un nom souvent cité dans notre histoire. En 1428, un chevalier espagnol, don Juan de Merlo, qui avait jusqu'alors combattu et vaincu tous ceux qui en Espagne et en France avaient accepté son défi, passa à Bâle. C'était un homme superbe, et l'invitation qu'il faisait partout aux amateurs de tournois de se mesurer avec lui n'était nullement une bravade. Henri de Ramstein accepta ce défi, et il fut convenu qu'il y aurait un coup de lance, trois coups de masse d'armes, et quarante passes d'épée échangées entre les champions. Le combat eut lieu sur la place du Marché de Bâle, où accourut une foule immense pour assister, à côté des juges du combat à ce spectacle dangereux.

La magistrature de Bâle en grand costume, tous les chevaliers et les châtelaines des contrées voisines et en général tous ceux auxquels leur position donnait quelque droit à se distinguer, prirent place sur des tribunes. La lutte fut magnifique de vigueur et d'adresse et resta sans résultat, mais l'Espagnol dut avouer qu'il avait trouvé dans Ramstein un adversaire digne de lui, car il s'était vanté avant le combat d'avoir parcouru cent pays et mille villes sans avoir encore rencontré un adversaire capable de se mesurer avec lui.

Rodolphe, le dernier baron de la ligne des Ramstein, nous est un exemple de la dégradation des mœurs de ces chevaliers de la décadence. C'était un homme très adroit et rompu aux affaires, dont les Bâlois se servirent souvent pour des négociations difficiles, mais ses mœurs étaient corrompues. Il vivait avec une femme de mauvaise vie, pendant que sa femme se consolait chez le comte de Saarweiden, avec lequel elle entretenait des relations.

Rodolphe avait un fils naturel, surnommé Jean au poivre, et trois filles. L'une, mariée à Thomas de Falkenstein, était malheureuse en ménage. Les deux autres s'oublièrent au point de se laisser enlever par des valets de leur père en emportant dans leur fuite toute l'argenterie qu'elles purent se procurer. Au bout de peu de

temps, les fugitifs furent découverts et saisis à Brissach, où les ravisseurs furent pendus sans autre forme de procès. L'une des demoiselles fut enfermée dans un couvent par son père, et l'autre conduite et mise sous clef à la Farnsbourg. Rodolphe mourut en 1459 et son château passa à une ligne collatérale dont le dernier survivant le vendit à Bâle en 1523. La somme pour laquelle il fut cédé n'est pas indiquée, mais un trait curieux de ce marché témoigne de la naïveté de l'époque. Le vendeur, noble Christophe de Ramstein, finit par obtenir en sus du prix un morceau de velours ou de damas de première qualité, pour en faire un vêtement à sa femme noble Christine de Rhin. Cet épisode est devenu le motif d'une ballade de Gustave Schwab, connue sous le titre de : Expropriation du seigneur de Ramstein.

Bâle, une fois en possession du château, en fit, comme

de la Hombourg et de la Farnsbourg, la résidence d'un bailli. Plus tard, en 1673, ce bailliage fut réuni à celui de Waldenbourg, et le château fut désormais loué avec les terres voisines, ou concédé à vie et sans redevance à quelque Bâlois méritoire, dont le conseil voulait récompenser les services. —

Sur le territoire de Bâle-Campagne subsistent encore plusieurs châteaux entiers ou ruinés, comme ceux de Pfeffingen, d'Augenstein, de Mönchenstein, de Waldenbourg, de Schauenbourg, etc., mais leur histoire est assez analogue dans ses traits principaux à celle des trois précédents, pour que nous la passions sous silence.

„Leurs murs sont écroulés, le vent gémit et tourbillonne sous leurs voûtes effondrées, et de fugitifs nuages en effleurent les tours.“

LE CANTON DE BERNE.

Le canton de Berne, le plus considérable de la Suisse au point de vue de la population et de la superficie, présente, comme la Suisse elle-même considérée dans son ensemble, les contrastes les plus variés de relief, de climat et de population. En décrire toutes les particularités serait pour nous une impossibilité, aussi nous bornerons-nous à rappeler ce qu'il y a de caractéristique dans son histoire, à décrire ses sites les plus remarquables, et à étudier les traits essentiels des mœurs des populations de diverses origines que Berne a su grouper en un seul corps politique.

Sans parler même de la nouvelle partie du canton, le Jura, où domine la langue française, quelles différences énormes n'existe-t-il pas entre le paysan agriculteur de la Haute-Argovie et le montagnard de l'Oberland voué à l'économie alpestre, entre l'habitant de l'Emmenthal et celui du Seeland, doué de beaucoup plus de vivacité. Qui croirait que les femmes du Siebenthal, aux formes grêles et délicates, à l'œil noir qui dénote une origine méridionale, ont pour berceau une vallée distante de quelques lieues à peine de la partie moyenne du canton, où les femmes se font remarquer par leur vigoureuse constitution. Mais de même que les rivières du pays, issues des neiges éternelles, mettent en rapport les hautes régions désertes avec les vignobles du bord des lacs et les campagnes fertiles du bas pays, de même une histoire et un passé communs et le même but à l'existence constituent le lien qui rattache toutes ces différentes nuances de la population bernoise.

Il y a soixante-dix ans, que le territoire de la ville et république de Berne s'étendait des limites méridionales extrêmes de la confédération à ses frontières septentrionales. 1798 a abattu deux des branches les plus touffues de ce vigoureux arbre, qui n'en reste pas moins le plus grand de tous ceux qui peuplent la forêt fédérale, et sous l'ombrage duquel s'abrite la sixième partie du territoire suisse. Cette grande agglomération politique s'est constituée pendant le cours des siècles sous l'influence et par le développement de la puissance de la ville de Berne, et c'est ce qui nous engage à jeter un regard en arrière sur le passé glorieux de cette cité.

Les historiens ne sont pas d'accord sur la question de savoir s'il y avait déjà un centre de population à l'endroit que choisit, en l'an 1191, Berthold V, duc de Zähringen, pour y construire une ville destinée à tenir en respect la noblesse bourguignonne qui lui était hostile. La tradition parle d'une forêt de chênes qui aurait couvert alors toute la contrée et servi de retraite à l'ours tué par le duc, mais cette tradition n'a pu se soutenir en face d'une critique sévère, et l'on est aujourd'hui disposé à admettre que, avant la fondation de Berne, le sol qu'elle occupe était déjà habité. Quant à nous, notre opinion est que la presque île circonscrite par l'Aar était un bois sacré, consacré par les anciens Celtes au culte du dieu tonnante. C'est ce qu'indique l'écureuil dont parle la légende, qui attire le duc dans l'épaisseur du fourré, car ce petit animal était consacré au dieu de la foudre Donar, et ce mot donne l'étymologie de celui de Don-





DER OESCHENENSEE.
BEI KANDERSTEG

GT. BERN.

LAC D'OESCHENEN.
PRÈS KANDERSTEG

Verlag v. Chr. Krüsi in Basel.

nerbuhl, localité située au sortir des portes de la ville, où les Bernois remportèrent, en 1298, leur première grande victoire. Quoi qu'il en soit, le nom „Berne“ ne paraît pas se rapporter à Bær, ours, mais plutôt à Verona. Verone, en allemand de l'époque, portait le nom de Dietrichs-bern, et avait été jadis une ville appartenant aux Zähringen, en réminiscence de laquelle le nom de Berne fut donné à la nouvelle. Les documents latins du commencement du moyen âge qualifient souvent Berne du nom de Verona in montibus (Vérone des montagnes).

Cette jeune ville possédait l'avantage d'être construite sur terre d'empire, et de n'être sous la dépendance d'aucun prince. Les seigneurs voisins, n'étant pas non plus vassaux de suzerains plus puissants, ne se trouvaient pas empêchés de s'établir dans la ville. Cent ans après sa fondation, la cité de Berthold ne possédait, pour tout territoire, qu'un pâturage et deux forêts. Dès lors, elle ne cessa pas d'acquérir des terres, soit en les conquérant soit en les achetant des dynastes du pays. Lorsque, en 1415, Berne fut requise d'exécuter la sentence impériale contre le duc Frédéric d'Autriche, en d'autres termes fut poussée à la conquête de l'Argovie, elle possédait déjà l'Oberland, le Seeland, l'Emmenthal et la Haute-Argovie, dont se compose encore aujourd'hui le territoire de l'ancien canton. La guerre de Bourgogne lui valut Aigle et Cerlier, et, en commun avec Fribourg, Morat, Grandson, Orbe et Echallens. Si la politique de Berne avait alors trouvé de l'appui auprès des autres confédérés, la Franche-Comté aurait été revendiquée et conservée par Berne. Cette république était alors à l'apogée de sa puissance, et quelques-uns de ses hommes d'état, comme les Diesbach, paraissent avoir alors pensé à constituer une grande république au milieu de l'Europe monarchique. On se demande si la réalisation de ce projet n'aurait pas apporté un obstacle puissant au développement du principe et du pouvoir monarchique. Les méfiances et la jalousie des autres cantons confédérés démocratiques contre la république déjà si puissante de Berne, empêchèrent ces velléités d'agrandissement de passer dans le domaine des faits; cependant, en 1516, la conquête du pays de Vaud vint encore augmenter le territoire bernois, et, en 1554, l'extinction de la lignée des comtes de Gruyère lui valut le district de Gesseney, sa dernière acquisition territoriale. Le traité de Vienne, en 1815, donna à Berne Bienne et une partie du territoire de l'évêque de Bâle en compensation de l'Argovie et du pays de Vaud qui lui étaient enlevés.

Jusqu'en 1798, le canton était divisé en cinq grands districts, et cette division subsiste encore. 1° La capitale et son territoire et quatre bailliages constituent le Mittelland, qui comprend aujourd'hui les districts de Berne, Seftingen, Konolfingen, Laupen, Fraubrunnen, et une partie de celui d'Aarberg; 2° l'Oberland, avec les dis-

tricts de Gesseney, Haut- et Bas-Siegenthal, Frutigen, Interlaken, Oberhasli, et une partie de celui de Thoune, dont l'autre, sur la rive gauche de l'Aar, appartient encore au Mittelland; 3° l'Emmenthal, qui ne comprenait jadis que le bailliage de Trachselwald, et auquel a été ajouté le district de Signau; 4° la Haute-Argovie, avec les districts de Berthoud, Wangen, et Aarwangen; 5° le Seeland, qui comprend les districts de Cerlier, Nidau, Buren et Aarberg. Enfin le district de Schwarzenbourg, possédé jadis en commun avec Fribourg, est aujourd'hui tout à fait bernois. Plusieurs de ces districts avaient une population plus forte que tels des petits cantons, de sorte que la ville de Berne avait une puissance considérable pour l'époque. Mais ce fut précisément cette prépondérance qui compromit le développement normal de ce grand corps politique. Elle favorisa la constitution d'une aristocratie urbaine exclusive, à la formation de laquelle l'introduction dans la bourgeoisie de Berne d'une nombreuse noblesse avait dès le début notablement contribué, et les rapports multipliés que cette aristocratie noua et entretint avec les monarchies étrangères, sapèrent à la base la vie républicaine à l'intérieur même de la cité. Cependant, il faut reconnaître que, pendant des siècles, Berne traita ses sujets plus humainement que ce ne fut le cas dans les autres cantons à capitale. Le servage disparut de bonne heure des territoires sujets de Berne, et il s'y conserva longtemps un reste des droits anciens des peuples germains libres et une sorte de représentation. Toutes les fois que Berne se trouvait en face d'une mesure grave à prendre, elle appelait des représentants de la campagne, et ce mode fut devenu, avec le temps, la base d'une organisation politique à caractère progressif, comme ce fut le cas chez les Anglais. Mais une aristocratie égoïste, avec laquelle la bourgeoisie faisait cause commune sur ce point, par les mêmes motifs intéressés, laissa se dessécher ce germe qui eût pu devenir fécond, et, depuis le milieu du seizième siècle, le peuple bernois cessa d'être consulté et de prendre une part directe quelconque à la direction des affaires publiques. La conséquence en fut un arbitraire croissant dans les actes du gouvernement, qui provoqua dans le peuple une réprobation et une opposition violentes également croissantes. Nicolas Leuenberger, le chef de la grande ligue qui se forma au milieu du dix-septième siècle, parmi le peuple des campagnes, contre l'aristocratie des villes, était de l'Emmenthal, et ce fut dans cette vallée et dans l'Oberland que cette ligue trouva ses principaux soutiens. Leuenberger paraissait devant Berne avec vingt-mille hommes avant que la ville fût en état d'opposer de la résistance, mais elle n'eut pas besoin de fermer ses portes aux rebelles, et il ne fut pas dérobé un morceau de pain dans les nombreuses demeures patriciennes disséminées autour de la ville. Tout ce peuple armé ne de-

mandait pas la vie de ses oppresseurs et des détenteurs de ses droits, il ne revendiquait que ces droits eux-mêmes, et dès que la promesse de les lui rendre lui eut été faite, Leuenberger et sa troupe se retirèrent. N'est-ce pas la preuve de sa bonté et de son honnêteté?

Lorsque les aristocraties des villes se furent entendues et se trouvèrent assez fortes, elles écrasèrent, par la force des armes, le peuple soulevé, et leur soldatesque pilla et ravagea les villages avec une cruauté pire que celle des bandes de célèbre et triste mémoire de Tilly et de Wallenstein. Quant à Leuenberger qui avait protégé et fait respecter les propriétés de ses adversaires, il fut écartelé. Mais la vue de son corps déchiré, cloué aux quatre piliers du gibet, remplit le peuple de crainte et d'horreur pour la cruauté de ses maîtres et seigneurs. Dès lors il ne donna pas signe de vie pendant cent cinquante ans, et ne réclama plus ses anciens droits, mais il s'était élevé entre lui et ses dominateurs des villes une muraille que ne purent renverser la condescendance intéressée et les habitudes patriarcales de ces derniers. Lorsque, en 1798, sonna l'heure du jugement, le peuple défendit héroïquement son territoire, mais il avait l'âme remplie de méfiance à l'endroit de ses gouvernants, ainsi que le témoignent les vengeances et les mauvais traitements qu'exercèrent les soldats, pendant le combat même, envers des chefs qui leur étaient devenus étrangers. Le cadavre du général d'Erlach, percé de coups de baïonnettes et lacéré à coups de faux, reste un témoignage terrible de cette vindicte populaire. Mais pourquoi le malheureux commandant d'Erlach était-il un descendant de ce général d'Erlach qui, cent cinquante ans auparavant, avait été si cruel envers le peuple vaincu? Les barbares exaspérés qui le mirent à mort sans pitié près de Witrach, le firent sans penser que les péchés des pères sont punis sur leurs enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération. Mais la Némésis de l'histoire ne choisit pas toujours ses instruments parmi les esprits éclairés et convaincus de l'existence d'une éternelle et implacable justice.

Cette justice qui s'exécute pendant le cours lent des âges, ne frappe pas seulement les personnes, les familles et les coteries, mais aussi les corps politiques dans leur ensemble, lorsqu'ils se sont crus assez forts pour imposer des lois à des personnes et à des peuples, et ont employé dans un but égoïste d'intérêt la force prépondérante dont ils disposaient momentanément. La ville de Berne dont la fortune et la puissance avaient passé en proverbe, au point qu'on disait que Dieu en était bourgeois, est sans doute encore la capitale du canton; elle est même devenue le siège des pouvoirs fédéraux, mais combien a changé, en quelques dizaines d'années, une organisation politique qu'on eût cru impérissable? Que sont devenus les descendants de ces familles jadis seules capables de

gouverner? Bien peu siègent encore sur ces fauteuils où leurs ancêtres se prélassaient et ils réussissent rarement à l'emporter dans les élections et à parvenir au même degré d'influence politique que les fils des paysans ou des petits bourgeois.

Les privilèges de la ville jadis toute-puissante ont dès longtemps disparu, et ses monuments les plus antiques et les plus vénérés tombent pour peu qu'ils rétrécissent le chemin sur lequel galoppent ou passent à toute vapeur les idées modernes. La constitution de 1831 avait déjà balayé tous les privilèges de lieu, d'état et de personnes; celle de 1846 est encore allée au-delà dans le sens démocratique en donnant au peuple le droit de remplacer le grand-conseil.

Nous reviendrons sur la ville de Berne, son histoire particulière et son état actuel après avoir passé en revue les quatre districts voisins qui formaient jadis le premier territoire de la république, devinrent plus tard son noyau et restèrent, cela se conçoit, le plus longtemps sous son influence immédiate. Avant 1798, chacun de ces districts était régi par un des quatre bannerets de la ville. Sous ce banneret, les Freiwelbel avaient la direction de l'administration et rendaient la justice au criminel. A la guerre, les habitants de ces quatre districts se rangeaient, immédiatement après les bourgeois, sous la bannière de la ville, ce qui explique l'apparente exagération des chroniqueurs, lorsqu'ils racontent que la ville mettait sous les armes un contingent beaucoup plus fort que ne le comportait le chiffre de la population urbaine. Le plus grand de ces districts était celui de Seftingen, qui était régi par l'avoyer de la corporation des boulangers. Il s'étendait au-delà du Belpberg, du Längenberg, et de la vallée de Gürbe jusqu'au Stockhorn. Outre les paroisses qui appartiennent au district actuel de Seftingen, il comptait encore celle de Thierachern, Blumenstein, Wattenwyl, Reutingen et les seigneuries de Belp, Burgistein, Gerzensee, Kehrsatz, Riggisberg, Rümlingen et Toffen. Au quatorzième siècle, les nobles de Seftingen rendirent de grands services à la république. Louis de Seftingen, qui était avoyer en 1391, passait pour le plus riche des Bernois de son époque, et sa fortune était évaluée à 8000 livres. Le district de Konolfingen au sud-est de Berne, entre l'Aar et l'Emmenthal, s'étendait jusqu'à Thoune, comptait onze paroisses et était administré par l'avoyer de la corporation des bouchers. Il y a quelques années qu'à Konolfingen se dressait encore le tilleul sous lequel siégeait le tribunal, et, à Zollikofen, cette place est également désignée par un arbre de même espèce. Ce district était le plus étendu si ce n'est le plus peuplé. Il s'étendait au nord de la ville jusqu'à Alchenfluh, au bord de l'Emme. Le plus petit des districts était celui de Sternenbergr, au sud-ouest de la ville, avec six paroisses seulement. Il est curieux de constater que, bien





L. Rohbock del.

J. Vinbach sculpt.

*La vallée
de Lauterbrunnen*

LAUTERBRUNNEN MIT DEM STAUBBACH.
(Bern)

*The valley
of Lauterbrunnen*

Druck & Verlag von Chr. Krusi in Basel.

que jouissant de plus de droits et de franchises que ceux du reste de la république, les habitants des quatre districts prirent une part très active au soulèvement de 1653.

L'Emmenthal est entouré de frontières plus naturelles et a un cachet plus caractéristique que le Mittelland. Il doit son nom à l'Emme qui en arrose la principale vallée, commence au revers oriental de la Hochgant, et s'étend jusqu'à Berthoud, en passant à quelques lieues de Berne au sud. Il a de neuf à dix lieues de longueur sur quatre à cinq de largeur, y compris les montagnes. Le Bas-Emmenthal comprend le district actuel de Trachselwald, et le Haut-Emmenthal celui de Signau dont la préfecture est à Langnau. On compte encore dans le Bas-Emmenthal la contrée voisine de Berthoud, et même le pays accidenté qui, de la Haute-Argovie, s'appuie aux montagnes de l'Emmenthal. Il manque à cette vaste contrée les lacs bleus, les glaciers étincelants, les bruyantes cascades de l'Oberland, mais, néanmoins c'est une des vallées les plus intéressantes et les plus caractérisées non-seulement du canton de Berne, mais de la Suisse entière.

De belles Alpes, à larges épaulements, des pics aux silhouettes hardies, des collines aux croupes arrondies, couronnées de noires forêts de sapins, revêtues sur leurs pentes de verdoyantes prairies, étagées au-dessus de moissons dorées, de riches villages, des chaumières solitaires, se succèdent et se superposent aux regards charmés du voyageur. Des gorges étroites, débouchés des vallées transversales dans la grande vallée, découpent ses pentes, les entaillent, et contribuent à donner l'aspect d'un labyrinthe à ce pays accidenté. Puis, dans le fond de la vallée, l'Emme, la fille capricieuse de la Hochgant, et sa compagne l'Ilfis, varient à chaque détour leur mobile aspect. Souvent en été leurs sources semblent taries et réduites à un filet d'argent, leurs eaux limpides dessinent de capricieux méandres sur le fond, hérissé de cailloux blanchis au soleil, d'un large lit dévasté. Mais que l'orage tonne sur la montagne, que la pluie s'y précipite en ondées d'été, aussitôt ce lit indécis se comble d'une eau blanchie, dont les flots pressés et bruyants roulent avec majesté, entraînant sans pitié tout ce qui leur fait obstacle. Heureux sont alors les riverains lorsque l'Emme irritée n'escalade pas ses berges, pour se précipiter en larges nappes sur les prairies et les champs.

A l'extrême diversité d'un sol fertile où qu'il se trouve, correspond une grande variété de produits agricoles. Le fromage célèbre de l'Emmenthal se fabrique en masse sur les hauteurs, pendant que dans la vallée des pépinières d'arbres fruitiers préparent et exportent chaque année des milliers de sujets des meilleures variétés. Sur les montagnes croissent les plus beaux sapins du canton, et, à leurs pieds, prospèrent les longues tiges du meilleur des lins. Les toiles de l'Emmenthal sont encore aujourd'hui réputées, bien qu'elles ne soient pas, comme jadis,

aussi célèbres que le sont devenus les fromages. Jadis cette culture du lin était favorisée dans l'Emmenthal par la distribution de primes accordées par le gouvernement.

Nulle part dans le reste du canton, et peut-être en Suisse, le commerce, l'industrie et l'agriculture ne vivent en d'aussi bons rapports que dans l'Emmenthal. On y rencontre beaucoup de paysans, dont l'éducation commerciale est consommée. Aussi le commerce du fromage, y a-t-il pris depuis longtemps des proportions qui démontrent des aptitudes commerciales et spéculatrices remarquables chez ceux qui l'exercent et font l'exportation en grand de cet article de consommation sur tous les marchés du monde. On peut en dire autant de la fabrication des toiles et du commerce des bois. Cette heureuse réunion d'aptitudes et d'activités diverses a développé dans l'Emmenthal un haut degré de prospérité, et la majeure partie des bénéfices dus au commerce y a été appliquée à l'amélioration du sol et au perfectionnement de l'agriculture. Il n'y a nulle part en Suisse de plus riches paysans que dans l'Emmenthal, et ce bien-être y a naturellement développé le besoin, non-seulement du confort, mais même le luxe des villes. Quoique les maisons y soient encore essentiellement bâties en bois, elles sont très soignées à l'intérieur comme à l'extérieur, et témoignent de cette exquise propreté qui est à juste titre appréciée comme l'un des mérites saillants de notre Suisse.

Au siècle passé déjà, il y avait dans l'Emmenthal des paysans possédant dans leurs maisons des chambres meublées avec une richesse qui portait ombrage aux patriciens de Berne, et qui ne servaient leurs hôtes qu'en vaisselle plate. Tout ce luxe n'a fait que se développer dès lors; chaque paysan a pour équipage une jolie voiture à la bernoise, peinte en vert ou en bleu. Il arrive même que lorsque l'entretien d'un cheval semble trop dispendieux à un seul, plusieurs voisins s'associent pour en posséder un. Ce côté brillant a aussi son revers, et, pour beaucoup de communes de l'Emmenthal, l'entretien des pauvres est devenu une lourde charge. La loi nouvelle sur le paupérisme qui date de quelques années n'a pas su faire disparaître ce fardeau; tout au plus l'a-t-elle allégé, bien qu'on prétende que cette loi a été conçue tout au profit de l'Emmenthal.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les mœurs, usages et habitudes des habitants de l'Emmenthal. Ils ont rencontré dans la personne de Jérémie Gotthelf un peintre fidèle et original qui les a fait connaître bien au-delà de nos frontières. Quoique la littérature allemande se soit considérablement provincialisée depuis une trentaine d'années, il n'est pas de contrée, des Alpes à la mer du Nord, qui puisse mettre en ligne une littérature aussi véridique et d'autant de génie que l'Emmenthal en la personne de son pasteur de Lutzelfluh. Les habitants

de l'Emmenthal appartiennent à une race éminemment forte et vigoureusement constituée, et les hommes y constituent le véritable type du Bernois vulgairement connu sous le nom de Mutzen. Les exercices nationaux, et spécialement celui de la lutte, y sont très cultivés et appréciés; et quant aux femmes de l'Emmenthal, qui ne connaît ou n'a vu dans mille estampes ces types aux formes à la fois élancées et arrondies, rayonnants de santé et de fraîcheur, vêtus de leur joli costume national et coquettement coiffés de petits chapeaux de paille soufrée?

Malgré l'unité géographique de cette grande vallée et l'uniformité de sa population, elle n'a pas une histoire commune et n'a pas traversé dans toutes ses parties les mêmes phases historiques, comme c'est le cas de la plupart des autres vallées suisses moins étendues. Il ne s'y manifesta pas au début, comme dans l'Oberland, une opposition générale contre la réformation, qui cependant n'y fut pas accueillie avec faveur, et ce ne fut que dans la guerre des paysans qu'il se produisit une véritable unité de pensée et d'action parmi la population. L'origine de pareil manque d'esprit commun chez un peuple aussi brave et aussi énergique que celui de l'Emmenthal paraît être dû au fait qu'anciennement cette contrée, dont plusieurs familles de dynastes se partageaient la souveraineté, ne fut annexée par Berne que peu à peu et par fractions, ce qui empêcha qu'il ne s'établît entre tous ces lambeaux de territoire une vraie communauté d'intérêt.

L'une des familles les plus anciennes et les plus puissantes était celle des barons de Brandis, dont le castel aujourd'hui disparu sans avoir laissé de vestiges s'élevait sur un promontoire escarpé entre les villages de Lutzelfluh et de Ruegsau.

Ces barons qui, outre une partie de l'Emmenthal, possédaient encore beaucoup de terres dans l'Oberland, jouèrent un grand rôle dans l'histoire du pays. L'un d'eux fonda en 1130 l'abbaye de Trub. Mais leur puissance et leur richesse déclina comme celle de beaucoup d'autres, et, en 1447, ils vendirent à la ville de Berne, dont ils étaient déjà bourgeois, leur résidence et leur seigneurie. Berne en réunit une portion à son bailliage de Trachselwald et vendit l'autre, en 1455, à Gaspard de Scharnachthal, avec la réserve que le château devrait rester en tout temps „maison ouverte“ pour les Bernois. Après l'extinction des Scharnachthal, cette terre passa par vente ou héritage à plusieurs familles nobles, même d'origine étrangère, et fut rachetée, en 1607, par la ville de Berne à un seigneur de Montmajor pour la somme de 17000 écus au soleil et un pot de vin de 200 couronnes; elle en fit un bailliage nouveau, qui, bien que composé de deux uniques paroisses, Lutzelfluh et Ruegsau, avait de l'importance par la fertilité de son sol et par sa position entre Berne et l'Emmenthal au débouché de cette vallée. Le

château de Brandis fut incendié en 1798, et ce qui survécut à l'incendie fut démoli de fond en comble.

Les seigneurs de Soumiswald appartenaient à une autre ancienne famille, et, en 1225, ils firent don de leur seigneurie à l'ordre Teutonique. Après la réformation Berne la confisqua, pour la rendre en 1552, à la condition que le représentant de l'ordre ou bailli fût toujours un Bernois. En 1698, Berne racheta cette seigneurie pour 36000 écus et en fit le siège d'un bailliage. Citons comme curiosité historique le fait qu'en 1434 il régna à Soumiswald une épidémie si violente, qu'il ne resta de toute la population de ce grand village que le petit nombre de personnes qui peuvent prendre place à une table ronde ordinaire. Ce fut à Soumiswald qu'eut lieu, en avril 1653, la grande réunion où les paysans soulevés constituèrent leur ligue et prêtèrent serment.

Les barons de Signau, dont le château est réduit à une vieille tour, étaient presque aussi importants que les Brandis et les Soumiswald. En 1370, à la suite sans doute d'héritage, leurs propriétés passèrent aux comtes de Kybourg, desquels Berne les acquit, en 1399, à prix d'argent pour les revendre à l'un des membres de son conseil, Joseph de Buren. En 1528, Berne acquit pour la seconde fois cette seigneurie et la transforma en bailliage.

Les nobles de Trachselwald, du manoir desquels il ne reste qu'une tour de six pieds d'épaisseur, étaient encore une des familles régnantes de l'Emmenthal. Cette famille qui était déjà au treizième siècle en combourgeoisie avec Berne, paraît s'être éteinte ou apauvrie de très bonne heure, car on trouve déjà au commencement du quatorzième siècle leur seigneurie en possession des seigneurs de Ruti, qui la cédèrent, en 1313, à Conrad de Soumiswald. Elle passa ensuite en plusieurs mains et finit par être achetée, en 1408, par Berne qui en fit un bailliage.

C'est ainsi que le développement historique de l'Emmenthal fut entravé pendant des siècles, et que le sentiment de la solidarité ne put se développer assez au milieu de ses populations pour leur faire rompre les barrières qui s'opposaient à leur constitution en un corps de nation. „L'habitant de l'Emmenthal, dit un auteur moderne, est froid, peu enthousiaste et pratique. Son imagination reste facilement terre à terre, et la fierté native du paysan l'empêche de croire volontiers à la justice et à la réelle valeur de ce qui n'est pas sorti de son cerveau. Sans être hostiles en principe aux nouveautés, ces paysans suivent avec opiniâtreté le chemin tracé, et il a été de tout temps très difficile de leur persuader que les choses nouvelles sont préférables aux anciennes. C'est à cet esprit conservateur qu'il faut attribuer l'opposition que firent les habitants de l'Emmenthal à la Réforme. Cette répugnance à accepter la nouvelle croyance qui leur était imposée, les poussa, chose étrange, à accepter



de l'Emmenthal appartiennent à une race éminemment forte et vigoureusement constituée, et les hommes y constituent le véritable type du Bernois vulgairement connu sous le nom de Mutzen. Les exercices nationaux, et spécialement celui de la lutte, y sont très cultivés et appréciés; et quant aux femmes de l'Emmenthal, qui ne connaissent ou n'ont vu dans mille estampes ces types aux formes à la fois élancées et arrondies, rayonnantes de santé et de fraîcheur, vêtues de leur joli costume national et coquettement coiffées de petits chapeaux de paille.

Malgré l'unité géographique de cette grande vallée et l'unité de sa population, elle n'a pas une histoire homogène dans toutes ses parties les plus étendues. C'est le cas de la plaine de Trachselwald. Il ne s'y agit pas d'une seule et même histoire. Les barons de Brandis, dont le château fut incendié en 1385, et ce qui survécut à l'incendie fut démolé de fond en comble. Les seigneurs de Soumiswald appartenaient à une autre ancienne famille, et, en 1225, ils firent don de leur seigneurie à l'ordre Teutonique. Après la conquête de Berne la confisqua, pour la rendre en 1552, à la condition que le représentant de l'ordre ou bailli fut toujours un Bernois. En 1698, Berne racheta cette seigneurie pour 36000 écus et en fit le siège d'un bailliage. Citons comme curiosité historique le fait qu'en 1434 il régna à Soumiswald une épidémie si violente, qu'il ne resta de toute la population de ce grand village que le petit nombre de personnes qui peuvent prendre place à une table ronde ordinaire. Ce fut à Soumiswald qu'eut lieu, en avril 1653, la grande réunion où les paysans soulevés constituèrent leur ligue et prêtèrent serment.

Les barons de Signau, dont le château est réduit à une simple tour, étaient presque aussi importants que les seigneurs de Soumiswald. En 1370, à la suite sans doute de la mort de leur seigneur, leurs propriétés passèrent aux comtes de Nidam. En 1399, à prix d'argent, ils furent rachetés par la ville de Berne.

Les nobles de Trachselwald, du manoir desquels il ne reste qu'une tour de six pieds d'élévation, étaient une des familles éminentes de l'Emmenthal. Cette famille qui était déjà au treizième siècle en combourgeoisie avec Berne, paraît s'être éteinte ou apauvrie de très bonne heure, car on trouve déjà au commencement du quatorzième siècle leur seigneurie en possession des seigneurs de Ruti, qui la cédèrent, en 1313, à Conrad de Soumiswald. Elle passa ensuite en plusieurs mains et finit par être achetée, en 1408, par Berne qui en fit un bailliage.

C'est ainsi que le développement historique de l'Emmenthal fut entravé pendant des siècles, et que le sentiment de la solidarité ne put se développer assez au milieu de ses populations pour leur faire rompre les barrières qui s'opposaient à leur constitution en un corps de nation. „L'habitant de l'Emmenthal, dit un auteur moderne, est froid, peu enthousiaste et pratique. Son imagination reste facilement terre à terre, et la certitude du paysan l'empêche de croire volontiers à la justesse et à la réelle valeur de ce qui n'est pas sorti de son cerveau. Sans être hostiles en principe aux nouveautés, ces paysans suivent avec opiniâtreté le chemin tracé, et il a été de tout temps très difficile de leur persuader que les choses nouvelles sont préférables aux anciennes. C'est à cet esprit conservateur qu'il faut attribuer l'opposition que firent les habitants de l'Emmenthal à la Réforme. Cette répugnance à accepter la nouvelle croyance qui leur était imposée, les poussa, chose étrange, à accepter

château de Brandis fut incendié en 1385, et ce qui survécut à l'incendie fut démolé de fond en comble.

Les seigneurs de Soumiswald appartenaient à une autre ancienne famille, et, en 1225, ils firent don de leur seigneurie à l'ordre Teutonique. Après la conquête de Berne la confisqua, pour la rendre en 1552, à la condition que le représentant de l'ordre ou bailli fut toujours un Bernois. En 1698, Berne racheta cette seigneurie pour 36000 écus et en fit le siège d'un bailliage. Citons comme curiosité historique le fait qu'en 1434 il régna à Soumiswald une épidémie si violente, qu'il ne resta de toute la population de ce grand village que le petit nombre de personnes qui peuvent prendre place à une table ronde ordinaire. Ce fut à Soumiswald qu'eut lieu, en avril 1653, la grande réunion où les paysans soulevés constituèrent leur ligue et prêtèrent serment.

Les barons de Signau, dont le château est réduit à une simple tour, étaient presque aussi importants que les seigneurs de Soumiswald. En 1370, à la suite sans doute de la mort de leur seigneur, leurs propriétés passèrent aux comtes de Nidam. En 1399, à prix d'argent, ils furent rachetés par la ville de Berne.

Les nobles de Trachselwald, du manoir desquels il ne reste qu'une tour de six pieds d'élévation, étaient une des familles éminentes de l'Emmenthal. Cette famille qui était déjà au treizième siècle en combourgeoisie avec Berne, paraît s'être éteinte ou apauvrie de très bonne heure, car on trouve déjà au commencement du quatorzième siècle leur seigneurie en possession des seigneurs de Ruti, qui la cédèrent, en 1313, à Conrad de Soumiswald. Elle passa ensuite en plusieurs mains et finit par être achetée, en 1408, par Berne qui en fit un bailliage.

C'est ainsi que le développement historique de l'Emmenthal fut entravé pendant des siècles, et que le sentiment de la solidarité ne put se développer assez au milieu de ses populations pour leur faire rompre les barrières qui s'opposaient à leur constitution en un corps de nation. „L'habitant de l'Emmenthal, dit un auteur moderne, est froid, peu enthousiaste et pratique. Son imagination reste facilement terre à terre, et la certitude du paysan l'empêche de croire volontiers à la justesse et à la réelle valeur de ce qui n'est pas sorti de son cerveau. Sans être hostiles en principe aux nouveautés, ces paysans suivent avec opiniâtreté le chemin tracé, et il a été de tout temps très difficile de leur persuader que les choses nouvelles sont préférables aux anciennes. C'est à cet esprit conservateur qu'il faut attribuer l'opposition que firent les habitants de l'Emmenthal à la Réforme. Cette répugnance à accepter la nouvelle croyance qui leur était imposée, les poussa, chose étrange, à accepter



Druck u. Verlag v. Chr. Krüss in Basel.

C. Huber sc.

WINTERALP
CT. BERN.

plus tard des doctrines qui semblent opposées à leur esprit positif et pratique, celles des anabaptistes, qui ne trouveraient nulle part plus d'écho dans le canton de Berne que dans l'Emmenthal, et cela au dix-septième siècle. Cette secte y fit tellement de prosélytes que le gouvernement crut devoir intervenir par la violence, et fit exécuter à Berne le chef des sectaires, un vieillard à cheveux gris nommé Haslebacher. Tout ce qu'il y gagna fut de contraindre un grand nombre de familles riches à émigrer pour trouver ailleurs la liberté de conscience que leur refusait leur patrie.

La Haute-Argovie ne le cède pas à l'Emmenthal sous le rapport de la fertilité du sol, du bien-être et des habitudes laborieuses de la population. C'est une contrée moins bien limitée par la nature, dont le sol ne présente pas la même variété d'aspect que celui de l'Emmenthal, mais qui n'en est pas moins l'une des plus florissantes de la Suisse. Jadis on comprenait sous la désignation de Haute-Argovie un territoire bien plus considérable qu'aujourd'hui, et, au siècle passé encore, ce nom, héritage du moyen âge, s'appliquait comme à cette époque, à toute la contrée qui de Thoun et Berthoud s'étend jusqu'à Aarbourg, si bien que, jusqu'en 1798, dans l'organisation militaire bernoise, les régiments de Berthoud, de Wangen et d'Aarbourg étaient qualifiés de régiments de la Haute-Argovie. Depuis la création du canton d'Argovie, on ne comprend sous le nom de Haute-Argovie que le territoire limité au nord par la petite rivière de Murgeten, à l'orient par les cantons d'Argovie et de Soleure, à l'ouest et au nord par celui de Soleure et au sud par l'Emmenthal et le Mittelland. Elle comprend les districts actuels d'Aarwangen et de Wangen, et une partie de ceux de Berthoud et de Fraubrunnen. Dans le sens le plus restreint elle se borne au district d'Aarwangen.

La Haute-Argovie est un pays ouvert, presque plat, traversé par quelques collines peu élevées, mais dont l'uniformité est interrompue par de magnifiques forêts de sapins ou de hêtres, qui tantôt couronnent les collines, tantôt s'élèvent au milieu de champs et de prairies. Ça et là de petits ruisseaux, peuplés de truites, courent au milieu d'une frange de buissons, et alimentent de leurs eaux une irrigation parfaitement conçue des prairies qu'elles arrosent. Ici aussi, comme dans l'Emmenthal, l'agriculture, le commerce et l'industrie marchent de front : nulle part on ne rencontre de plus beaux villages et de plus magnifiques maisons de paysans, et ces derniers paraissent moins enclins au luxe que leurs voisins du sud. Aussi le bien-être est-il plus général, et le paupérisme moins lourd que dans l'Emmenthal, où il existe néanmoins de plus riches propriétaires fonciers. L'aisance de la Haute-Argovie n'est pas de date récente, et, au siècle passé déjà, on y citait des paysans possédant de cent à

deux cent mille francs, et il y avait des villages où tous étaient taxés au moins à vingt ou trente mille. Ces chiffres peuvent avoir dès lors subi des modifications, mais en somme l'aisance a sensiblement augmenté, comme on pouvait s'y attendre, le sol étant éminemment fertile et ses habitants laborieux et peu enclins à la dépense.

La Haute-Argovie a été peu à peu acquise par Berne, à la fin du quatorzième et au commencement du quinzième siècle. Elle ne peut avoir d'histoire, d'autant moins que ses frontières sont tout à fait arbitraires. C'est plutôt une histoire locale de villages dont le sort a déterminé celui de leurs environs, et souvent elle remonte très haut. Ainsi, au neuvième siècle déjà, Aarwangen devait être une localité importante. Son histoire, basée sur des documents précis, se rattache à celle de son château, qui subsiste encore après avoir subi mainte transformation. Il était habité par les seigneurs d'Aarwangen, vassaux des comtes de Kybourg, qui s'éteignirent déjà au milieu du quatorzième siècle. Leur terre passa par héritage aux nobles de Grunenberg, dont le dernier la céda, en 1432, à la ville de Berne pour la somme de 8400 florins du Rhin. Cette acquisition était d'autant plus importante pour Berne que le territoire de cette seigneurie mettait en communication son territoire avec celui de l'Argovie récemment conquise. Dès lors, les baillis bernois remplacèrent au château les anciens seigneurs. Par acte du 29 avril 1545, Berne concède aux habitants d'Aarwangen, qui étaient encore serfs des Grunenberg, „par grâce particulière et dans l'intérêt de la ville“ le droit de se racheter du servage eux et leurs descendants. Environ cent de ces serfs des hameaux de Melchnau, Maieswyl et Roggwyl firent usage de ce droit et se rachetèrent pour quatre cents florins.

D'autres paraissent avoir craint les dépenses de ce rachat, car on constate que jusqu'au dix-huitième siècle certaines familles étaient encore soumises à la mainmorte. Tout le pays prit part au soulèvement de 1653, après l'écrasement duquel plusieurs paysans prisonniers furent pendus à Aarwangen.

L'industrielle petite ville de Wangen a passé par les mêmes phases. Elle est située au bord de l'Aar à huit lieues de Berne, et à deux lieues de Soleure. Son château servait aussi de demeure à une famille seigneuriale, après l'extinction de laquelle il passa à diverses maisons avant de tomber entre les mains de Berne en 1407. En 1501, la petite ville en voie d'accroissement obtint de Berne une charte de franchises. Un pont y traversant l'Aar, Wangen avait de l'importance comme point stratégique dans l'ancien système militaire de la république de Berne.

D'autre part, le florissant village si joli de Langenthal se fondait et se développait sans la protection d'un castel et sans l'appui d'une famille de dynastes. Il paraît être

très ancien, car, en 861, Théatchart et son frère Buobofont don au couvent de Saint-Gall de leurs deux propriétés à Langenthal. On ignore à quel seigneur appartenait alors le village. Il devint plus tard propriété des seigneurs de Langenstein, dont deux, Werner et Luitold, concédèrent au couvent fondé par eux à St-Urbain la moitié des redevances de Langenthal. Plus tard, les seigneurs de Luternau possèdent une partie des droits de souveraineté, qui passent aux Bernois en 1407, en même temps qu'un acte fixe et détermine les droits du couvent de St-Urbain. Jusqu'en 1798, ce couvent possédait les droits de basse justice sur le village de Langenthal, pendant que Berne y exerçait ceux de haute justice, avait le droit d'y lever des soldats et d'y percevoir les taxes. Langenthal en revanche était aussi un petit souverain, qui, indépendamment de ses franchises, possédait des terres à Ried, avec cens et dîmes, les revenus des pêcheries de son territoire, le quart des dîmes de Wynau, des droits de tavernage et celui de percevoir la moitié des droits de magasinage des blés dans son entrepôt.

La commune percevait aussi des taxes sur les marchands et retirait le produit des pesages de la balance publique. Les ressortissants des districts de Wangen, Aarwangen et Bipp avaient seuls le droit d'exposer en vente des marchandises. Le bourg avait son tribunal particulier, duquel ressortissaient plusieurs villages voisins, et qui se composait de neuf conseillers du bourg, d'un président, d'un banneret et d'un huissier, auxquels les villages en question avaient le droit d'adjoindre un conseiller tiré de leur sein. Les membres de ce tribunal étaient nommés une fois par le bailli de Wangen et l'autre par le couvent de St-Urbain, lequel avait la nomination du président, du banneret et des quatre employés chargés de surveiller les forêts, d'en répartir le produit aux bourgeois, et de veiller à l'entretien des chemins et rues, et enfin de faire observer les droits du couvent. Le couvent possédait la collature de la paroisse, et percevait les dîmes, cens, droits de mutations, d'aubaine et de main-morte. Telle était une de ces situations compliquées à l'infini, sorties lentement comme sur d'autres points du système féodal du moyen âge. C'était un enchaînement de droits et d'astrictions, de libertés et de servitudes, de bénéfices et de charges, comparables aux tissus chinois les plus compliqués; et c'est cependant de ce chaos qu'est sortie en bonne partie l'indépendance des communes, qui a été à la base du développement du principe républicain. Langenthal était aussi le lieu de rassemblement de la levée en masse de la Haute-Argovie, et la place d'armes où chaque année les milices étaient exercées et passées en revue. Malgré tous ces avantages, le bourg prit aussi une vive part à la révolte de 1653; il s'y tint plusieurs grandes assemblées des rebelles, et ce fut dans l'hôtel où les chefs des paysans tenaient leurs assem-

blées et conseils de guerre que se glissa l'espion qui trahit leur plan de campagne. Il y eut aussi plusieurs exécutions à Langenthal, à l'issue des événements.

Le dernier combat de cette guerre des paysans eut lieu près d'Herzogenbuchsée. Une troupe de campagnards se retrancha, alors que tout était déjà perdu pour eux, dans le cimetière du village situé sur la hauteur, s'y défendit avec la bravoure du désespoir et y trouva en grande partie une mort héroïque, digne de la sainteté de la cause qu'ils défendaient. Herzogenbuchsée est avec les bourgs cités le village le plus important de la Haute-Argovie, et en même temps l'un des plus beaux et des plus riches du canton. Comme à Langenthal, on n'y rencontre pas seulement des paysans enrichis par l'agriculture, mais aussi des négociants et des industriels. Avant l'établissement du chemin de fer qui passe au-dessous du village, la situation de ce dernier était commercialement très favorable, car la route de Berne à Zurich s'y croisait dans le village même avec celle de Bâle à Berthoud. D'autres routes se dirigeaient sur Lucerne et sur Soleure.

Herzogenbuchsée doit son origine à la colonisation romaine. On ignore si ce premier noyau de population fut détruit par l'invasion allemande. Elle apparaît dans les documents du neuvième siècle sous le nom de Puhsa et doit avoir été le berceau des nobles de Buchsée, cofondateurs du couvent de St-Urbain. Elle dut son nom d'Herzogenbuchsée aux ducs de Zähringen, sous la domination desquels elle se trouvait, sans doute pour la distinguer de Münchenbuchsée. Des Zähringen elle passa aux Kybourg, et, en 1406, aux Bernois.

Outre le combat qui y eut lieu lors de la guerre des paysans et provoqua l'incendie de 70 maisons, Herzogenbuchsée est connu dans l'histoire militaire de Berne, car son cimetière entouré de fortes murailles avait déjà servi de forteresse et avait été pris d'assaut et enlevé avec beaucoup de difficulté par les Bernois, en 1332, alors qu'ils guerroyaient contre les gens du duc de Kybourg. Les Bernois y firent un riche butin des objets qui y avaient été mis à l'abri. Dans la guerre des bandes anglaises de Coucy, en 1374, ce cimetière joua aussi un rôle. Il était occupé par une troupe de gens de Coucy, qui l'abandonnèrent pour courir à Fraubrunnen au secours de leurs camarades, ce qui provoqua la perte de vingt Bernois qui s'étaient attardés à piller sur le champ de bataille. C'est à tort que des écrivains postérieurs firent de cet incident un combat dans lequel deux cents Bernois avaient dû perdre la vie près de Herzogenbuchsée. Anciennement il y avait aussi dans ce village un prieuré de Bénédictins fondé par les Zähringen.

Passons de la Haute-Argovie dans la quatrième grande division du canton, le Seeland, la contrée des lacs, qui





Mürren.



A. Huber sculp.

Trümmelbach.



Trachselauinen.

Vorlag v. Chr. Krüsi in Basel.

comprend les districts de Cerlier, Arberg, Nidau et Buren, et s'étend entre les lacs de Morat, de Bienne et l'Aar, de l'extrémité orientale du lac de Neuchâtel aux limites de Soleure. C'est la seule partie du canton, à l'exception d'Oberhofen au bord du lac de Thoune, où la vigne soit cultivée, et l'on sait que sur la rive gauche du lac de Bienne il croit d'excellents vins. Dans les autres parties du Seeland, parcourus par des chaînes de collines et de petites montagnes, l'agriculture rivalise avec celle de l'Emmenthal et de la Haute-Argovie; malheureusement une vaste étendue du territoire ne s'y prête pas, et ce ne sera qu'après le dessèchement du Grand-Maraïs qu'on est en droit d'espérer voir cette immense plaine marécageuse et souvent inondée transformée en champs cultivés.

La question des eaux du Jura et de l'abaissement du niveau des lacs de Neuchâtel, Bienne et Morat, condition du dessèchement des marais, est depuis longtemps à l'étude, mais comme c'est le travail le plus considérable de ce genre qui doit être exécuté en Suisse, et qu'il exige une dépense d'au moins douze millions, on n'a pas encore pu mettre la main à l'œuvre pour l'exécuter. L'étendue du terrain à assainir comprend toute la plaine située entre les lacs de Morat, de Neuchâtel, et les collines qui longent au sud le lac de Bienne et l'Aar jusqu'à Soleure. Cinq cantons seraient intéressés à l'entreprise, savoir en première ligne Berne, puis Fribourg, Vaud, Neuchâtel et Soleure. Au milieu du siècle passé, Berne émit l'idée de cette grande entreprise et son gouvernement fit faire les études préliminaires, mais le projet en resta là, jusqu'au second décennaire de notre siècle, où il fut remis à l'ordre du jour. Des plans et des mémoires furent derechef élaborés, sans que la mise à exécution en fût plus assurée, quelque vif que fût l'intérêt que cette entreprise excitait dans le public et auprès des hommes d'état. Enfin, en 1842, il y eut une première assemblée des intéressés à Neuchâtel, provoquée par un comité d'initiative qui avait son siège à Berne. Après avoir pris connaissance des plans et des rapports de plusieurs ingénieurs, cette assemblée adopta en principe le plan de l'ingénieur grison La Nicca. Les bases de ce projet consistent à diriger l'Aar, à partir d'Arberg, dans le lac de Bienne par le moyen d'un canal de 28692 pieds, à réunir, à la sortie de ce lac à Nidau, les eaux de la Thielle et de l'Aar pour les conduire vers Buren par un canal de 39230 pieds de longueur, à rectifier et à élargir les lits de la Broye et de la haute Thielle, et à assainir la vaste surface du Grand-Maraïs par des canaux d'écoulement. Le canal de Nidau à Buren doit avoir des dimensions suffisantes pour être navigable toute l'année. Ces travaux doivent soustraire à l'action des eaux et de leurs inondations vingt-huit mille poses sur le seul territoire bernois, sans préjudice des terrains ga-

gnés au bord des lacs et des rivières par l'abaissement de leur niveau. Le canton de Berne, étant le plus intéressé au résultat de l'entreprise, devait en supporter la majeure partie des frais, évalués alors à six millions de francs.

Deux ans plus tard, ce plan fut modifié et étendu sans cependant subir des changements quant au fond. Les dissensions politiques cantonales et fédérales, qui survinrent tôt après, firent oublier l'entreprise dont on recommença fort à se préoccuper une dizaine d'années après et qui provoqua d'interminables discussions. Tout ce qui a été publié de projets, de mémoires, de brochures à propos de cette question des eaux du Jura, constitue déjà une bibliothèque, et il n'y a pas lieu de prévoir encore la fin des discussions et des polémiques qu'elle suscite. Malgré la diversité des vues émises, le projet de La Nicca a surnagé dans ses parties essentielles, et la Confédération a promis une subvention de quatre millions et demi pour en favoriser l'exécution. Malheureusement les cantons intéressés n'ont pas encore pu s'entendre pour agir en commun, et des communes du Seeland, auxquelles la correction est indifférente, ont été assez ignorantes des intérêts de leur pays pour s'opposer à tout projet quelconque de correction.

Pendant un certain temps, le conseiller fédéral Stämpfli semblait avoir fait de ce grand travail le but essentiel de son activité, et lorsqu'on le vit quitter le fauteuil de la présidence du Conseil fédéral, pour se vouer entièrement à la direction de la Banque fédérale qu'il avait contribué à fonder à Berne, beaucoup de ses amis crurent et affirmèrent que cet acte de l'énergique homme d'état bernois, vivement blâmé d'autre part, avait pour motif le besoin de se créer un point d'appui financier dans l'intérêt de la réalisation du dessèchement des marais du Seeland. Nous désirons que cette espérance ne soit pas déçue, car assurément l'homme qui réussira à réaliser enfin cette grande entreprise, se fera un nom qui survivra à tous ceux des chefs de partis politiques et il s'acquerra des titres réels à la reconnaissance des futures générations.

La Thielle, qui sert à l'écoulement des eaux des lacs dans l'Aar, présente souvent un phénomène singulier qui démontre jusqu'à l'évidence la nécessité de la correction des eaux du Jura. La Thielle supérieure sort du lac de Neuchâtel sous Montmirail, sert de frontière jusqu'au Landeron aux cantons de Berne et de Neuchâtel, et débouche, près de l'ancienne abbaye de St-Jean dans le lac de Bienne, qu'elle quitte sous le nom de basse Thielle à Nidau, pour se verser dans l'Aar à Meyenried, à angle droit. Mais la pente de Bienne au confluent des deux rivières n'est que de treize pieds aux eaux basses, tandis que l'Aar s'élève, lors des grandes crues, à vingt pieds au-dessus de son niveau, de sorte que ses eaux

arrêtaient non-seulement l'écoulement de celles de la Thielle mais s'écoulaient dans le lit de cette dernière, dont elles changent la direction d'écoulement en faisant hausser le niveau du lac de Bienne de sept pieds, ce qui a pour conséquence d'empêcher également l'écoulement du lac de Neuchâtel dans celui de Bienne. Pour éviter ces inconvénients, on a déjà curé et dragué le lit de la basse Thielle, mais au siècle passé ce moyen palliatif avait déjà été employé sans résultat durable. Puisse enfin la correction totale apporter un remède définitif à cet état de choses si compromettant pour les agriculteurs riverains!

Au moyen âge, presque tout le territoire du Seeland actuel portait le nom d'Inselgau, dérivant sans doute de ce que, lors des inondations, il formait une île, bien plutôt que de la particularité qu'il existe au milieu du lac de Bienne l'île de St-Pierre. En 1253, cet Inselgau passa de la maison de Chalons aux comtes de Kybourg, (à la suite d'un mariage,) qui le vendirent, en 1335, aux comtes de Nidau; mais, quatre ans plus tard, les vainqueurs de Laupen se vengèrent sur cette contrée de la part active qu'avait prise la maison de Neuchâtel-Nidau à la formation de la ligue de la noblesse, qui lui fut si fatale.

Le 19 mai 1382, la comtesse Anna de Nidau et son fils le comte Rodolphe de Kybourg vendirent ce territoire à l'avoyer, au conseil et à la bourgeoisie de Fribourg. Berne le revendiquait, et, après que les difficultés qui existaient entre ces deux villes eurent été tranchées après la paix de Zurich, cet Inselgau fut adjugé à Berne.

Le territoire en litige ne constituait alors que le tiers, tout au plus, du Seeland actuel. Nous signalerons quelques événements mémorables de l'histoire des principales villes de cette contrée, en commençant par Nidau, capitale d'un district qui s'étend sur les deux rives du lac de Bienne. Cette jolie petite ville est située à l'endroit où la Thielle sort du lac, dans une petite plaine fertile souvent submergée. Toutes les maisons doivent y avoir été construites sur pilotis. A l'extérieur de la ville, sur une petite île comprise entre le lac, la Thielle et un de ses bras, s'élève le vieux château des comtes. Il fut construit par le comte Rodolphe de Neuchâtel, qui, en 1242, apparaît comme le fondateur de la famille de Nidau. Ce fut son petit-fils Rodolphe qui acquit l'Inselgau et bâtit, en 1338, la ville, sur un terrain appartenant à l'évêque de Bâle, duquel il la reçut ensuite en fief. Ce constructeur de ville devint le chef des troupes de la noblesse et fut tué à Laupen l'année suivante. Son fils aîné fut ce Rodolphe qui, en 1375, fut tué par une flèche au siège de la ville de Buren par les Anglais de Coucy. Avec lui finit la branche masculine de la maison Neuchâtel-Nidau. L'évêque de Bâle et les comtes de Thierstein et de Kybourg se disputèrent son héritage, qui finit par passer aux ducs d'Autriche, pour tomber après la

guerre de Sempach, en 1388, aux mains des Bernois et des Soleurois. Le château fit une vigoureuse résistance, et il fallut un siège de six semaines pour le forcer à capituler après que les assiégés se furent convaincus qu'ils n'avaient aucun secours à attendre de l'Autriche. C'est à cette occasion qu'eut lieu la délivrance tout à fait romanesque de cet évêque de Lisbonne qui était retenu prisonnier à l'insu de chacun avec un autre prélat portugais derrière les fortes murailles du château de Nidau. Berne, après avoir pris possession du château, leur remit pour leur voyage 300 ducats, que ce prince d'église reconnaissant lui renvoya triplés. Lors du partage, survenu en 1393, des territoires conquis en commun par Berne et Soleure, Nidau fut cédé à Berne, contre le paiement des frais de la guerre et avec la réserve en faveur de Soleure de n'y pas payer le péage. Dès lors, Berne fit régir par un bailli Nidau qui avait jusqu'alors possédé des franchises, parmi lesquelles l'une mérite, à cause même de son étrangeté, d'être citée. Le fils, en héritant son père, n'était pas tenu de payer ses dettes. Cette anomalie législative fut abolie en 1440, et en 1594 les franchises de la ville et son droit de cité lui furent confirmés. Nidau resta fidèle aux Bernois lors de la guerre des paysans, et il n'y eut que quelques villages du bailliage qui y prirent part. La petite ville resta également attachée au passé en d'autres circonstances où il aurait été préférable qu'elle suivit le courant des idées nouvelles. Aussi ne put-elle jamais, sous le rapport industriel et commercial, s'élever à la situation florissante à laquelle semblait la prédestiner sa situation favorable.

La petite ville de Buren présente beaucoup d'analogie avec Nidau, tant au point de vue historique qu'à celui de sa situation géographique; située au bord de l'Aar sur sa rive droite, elle en est éloignée de trois lieues. Ses environs sont fertiles, mais exposés aux inondations, qui ont déjà causé dans le seizième siècle d'incalculables dégâts. Au moyen âge, Buren appartenait aux seigneurs de Strasberg, dont le château s'élevait sur une colline voisine d'où la vue est admirable. Au milieu du treizième siècle, Buren avait déjà son avoyer. En 1288, le comte Henri de Strasberg donna à la ville par une charte les mêmes franchises et les mêmes droits que possédait la ville de Fribourg en Suisse. En 1322, Buren et le château de Strasberg passèrent par achat aux comtes de Nidau, et, après la mort de Rodolphe, à l'Autriche pour être enfin conquis, en 1388, après la bataille de Sempach par les Bernois et Soleurois, et suivre dans le partage de leurs conquêtes le sort de Nidau. Jusqu'en 1798, Buren posséda, aux termes de ses franchises que lui conservèrent les Bernois, son propre gouvernement municipal sous la présidence d'un avoyer et d'un banneret nommés par Berne. Elle avait son petit-conseil de douze membres et son conseil des vingt-quatre. Elle ne prit



arrêtaient non-seulement l'écoulement de celles de la Thielle mais s'écoulaient dans le lit de cette dernière, dont elles changent la direction d'écoulement en faisant hausser le niveau du lac de Biemme de sept pieds, ce qui a pour conséquence d'empêcher également l'écoulement du lac de Neuchâtel dans celui de Biemme. Pour éviter ces inconvénients, on a déjà curé et dragué le lit de la basse Thielle, mais au siècle passé ce moyen palliatif avait déjà été employé sans résultat durable. Puisse enfin la correction totale apporter un remède définitif à cet état de choses si nuisant pour les agriculteurs riverains!

En 1289, le comte Rodolphe de Habsbourg, seigneur du Seeland, donna le nom d'Inselgau, d'inslant sans doute de l'allemand Insel, à une partie de son territoire. Il formait une lie, bien plus qu'une île, au milieu du lac de Biemme. En 1383, le bailli de Nidau, qui avait été nommé par le comte Rodolphe, fut obligé de céder le Seeland à la ville de Nidau, qui le racheta pour 300 ducats. Le comte Rodolphe, qui avait été le seigneur de la Thielle, fut obligé de céder la Thielle à la ville de Nidau, qui la racheta pour 300 ducats. Le comte Rodolphe, qui avait été le seigneur de la Thielle, fut obligé de céder la Thielle à la ville de Nidau, qui la racheta pour 300 ducats.

En 1383, le comte Rodolphe de Habsbourg, seigneur du Seeland, donna le nom d'Inselgau, d'inslant sans doute de l'allemand Insel, à une partie de son territoire. Il formait une lie, bien plus qu'une île, au milieu du lac de Biemme. En 1383, le bailli de Nidau, qui avait été nommé par le comte Rodolphe, fut obligé de céder le Seeland à la ville de Nidau, qui le racheta pour 300 ducats. Le comte Rodolphe, qui avait été le seigneur de la Thielle, fut obligé de céder la Thielle à la ville de Nidau, qui la racheta pour 300 ducats.

Après la paix de Zurich, cet Inselgau fut adjugé à Berne. Le territoire en litige ne constituait alors que le tiers, tout au plus, du Seeland actuel. Nous signalerons quelques événements mémorables de l'histoire des principales villes de cette contrée, en commençant par Nidau, capitale d'un district qui s'étend sur les deux rives du lac de Biemme. Cette jolie petite ville est située à l'endroit où la Thielle sort du lac, dans une petite plaine fertile, mais souvent submergée. Toutes les maisons doivent y avoir été construites sur pilotis. A l'extérieur de la ville, sur une colline comprise entre le lac, la Thielle et un de ses bras, se trouve le vieux château des comtes. Il fut reconstruit par le comte Rodolphe de Neuchâtel, qui, en 1289, fut le fondateur de la famille de Nidau. Le comte Rodolphe qui acquit l'Inselgau et l'Inselgau, sur un terrain appartenant à l'évêque de Neuchâtel, fut reçu ensuite en fief. Ce territoire fut le chef des troupes de la ville de Nidau. Son fils, le comte Rodolphe, fut tué par une flèche en 1383. La ville de Nidau fut conquise par les Bernois de Coucy. Le comte Rodolphe de Neuchâtel, l'évêque de Neuchâtel, l'évêque de Thierstein, l'évêque de Bâle et l'évêque de Lausanne se disputèrent la ville de Nidau. Elle fut conquise par les Bernois de Coucy.

guerre de Sempach, en 1388, aux mains des Bernois et des Soleurois. Le château fit une vigoureuse résistance, et il fallut un siège de six semaines pour le forcer à capituler après que les assiégés se furent convaincus qu'ils n'avaient aucun secours à attendre de l'Autriche. C'est à cette occasion qu'eut lieu la délivrance tout à fait romanesque de cet évêque de Liège qui était retenu prisonnier à l'insu de chacun avec un autre prélat portugais derrière les fortes murailles du château de Nidau. Berne, après avoir pris possession du château, leur remit pour leur voyage 300 ducats, que ce prince d'église reconnaissant lui renvoya triplés. Lors du partage, survenu en 1393, des territoires conquis en commun par Berne et Soleure, Nidau fut cédé à Berne, contre le paiement des frais de la guerre et avec la réserve en faveur de Soleure de n'y pas payer le péage. Dès lors, Berne fut régie par un bailli Nidau qui avait jusqu'alors été un comte, parmi lesquelles l'une mérite, à cause de son étrangeté, d'être citée. Le fils, en 1440, ne fut pas tenu de payer ses dettes. Le comte Rodolphe fut abolie en 1440, et en 1594 la ville de Nidau fut citée lui furent

aurait été préférable qu'elle suivit le courant des idées nouvelles. Aussi ne put-elle jamais, sous le rapport industriel et commercial, s'élever à la situation florissante à laquelle semblait la prédestiner sa situation favorable.

La petite ville de Buren présente beaucoup d'analogie avec Nidau, tant au point de vue historique qu'à celui de sa situation géographique; située au bord de l'Aar sur sa rive droite, elle en est éloignée de trois lieues. Ses environs sont fertiles, mais exposés aux inondations, qui ont déjà causé dans le seizième siècle d'incalculables dégâts. Au moyen âge, Buren appartenait aux seigneurs de Strasberg, dont le château s'élevait sur une colline voisine d'où la vue est admirable. Au milieu du treizième siècle, Buren avait déjà son avoyer. En 1289, le comte Henri de Strasberg donna à la ville par une charte les mêmes franchises et les mêmes droits que possédait la ville de Fribourg en Suisse. En 1322, Buren et le château de Strasberg passèrent par achat aux comtes de Nidau, et, après la mort de Rodolphe, à l'Autriche pour être enfin conquis, en 1388, après la bataille de Sempach par les Bernois et Soleurois, et suivre dans le partage de leurs conquêtes le sort de Nidau. Jusqu'en 1798, Buren posséda, aux termes de ses franchises que lui conservèrent les Bernois, son propre gouvernement municipal sous la présidence d'un avoyer et d'un baneret nommés par Berne. Elle avait son petit-conseil de douze membres et son conseil des vingt-quatre. Elle ne prit



Druck u. Verlag v. Chr. Krüsi in Basel.

C. Huber sc.

MÜRIMIN
GT. BERN.

également aucune part à la guerre des paysans. En 1798, il s'y passa un combat de peu d'importance entre les Français qui occupaient la rive gauche de l'Aar et les Bernois qui incendièrent le pont.

L'histoire d'Aarberg, la capitale de la troisième préfecture du Seeland, est de nouveau très analogue à celle des villes précédentes. Située au milieu d'une contrée fertile, cette petite ville est entourée par l'Aar, lors des hautes eaux, et souffre également du fléau des inondations. Avant la construction des chemins de fer, c'était sous le rapport du transit le point le plus animé du canton, car il est situé à l'intersection des routes de Bâle-Bienne-Nidau-Aarberg, Lausanne-Yverdon-Neuchâtel-Aarberg, Fribourg-Morat-Aarberg, Zurich-Schaffhouse-Soleure-Aarberg, aboutissant toutes à la route Aarberg-Berne; en 1768, à une époque où les relations commerciales n'étaient pas encore très actives, il passait chaque semaine à Aarberg vingt voitures chargées, chiffre très considérable. Malgré cela il ne se développa dans ce bourg ni commerce ni industrie. Un souffle fâcheux et paralysateur semble avoir passé sur beaucoup de ces petites villes. Si les seigneurs, leurs anciens fondateurs et protecteurs, ont dû avec le temps céder le pas aux libres bourgeois, ces derniers, à leur tour, ont dû se résoudre à se voir devancés, sous plusieurs rapports, par les habitants de simples villages jadis méprisés de la campagne. Pour ceux qui veulent se familiariser avec l'esprit et le développement modernes, l'état stationnaire de ces vieilles villes est fort intéressant à constater, car le mot du poète, qu'une vie nouvelle reparait sur les ruines, ne leur est pas même applicable.

Quoi qu'il en soit, l'histoire d'Aarberg n'est pas sans intérêt. L'île sur laquelle la petite ville fut construite doit avoir été créée, en 1027, par le duc de Souabe, Ernest II, dans la guerre qu'il fit à son beau-père Conrad le Salique, par le creusement d'un bras latéral à la rivière, et destiné à défendre le camp retranché qu'établit le duc dans l'îlot. La ville n'y fut construite que vers 1220, par le comte Ulrich IV de Neuchâtel, qui lui accorda les franchises de la ville de Fribourg. Après la mort d'Ulrich, ses fils partagèrent entre eux ses nombreuses seigneuries, et l'un d'eux, Berthold, devint le chef de la maison Aarberg-Valengin. Une charte concédée à la ville en 1271, confirme les anciennes franchises et laisse au choix du comte l'avoyer ou châtelain, et le péager, pendant qu'elle autorise les habitants à nommer le maître d'école, le gardien des portes et l'huissier.

Les comtes d'Aarberg entrèrent de bonne heure en rapports amicaux avec Berne. Le comte Guillaume, qui était en hostilité avec ses cousins de Neuchâtel, fit alliance avec Berne et sa troupe concourut à la victoire de Donnerbühl. Berne fut reconnaissante de ce secours, car lorsque ce comte Guillaume, en guerre avec son pro-

pre fils Pierre, fut tombé entre les mains de ce dernier, Berne le força à le mettre en liberté et à accepter son arbitrage pour le règlement de leur litige. Ce Pierre doit également être entré, en 1330, en combourgeoisie avec Berne, car deux ans après il fournissait son contingent pour une expédition contre Wiflisbourg et Gumminen. Cependant ce même Pierre d'Aarberg fut un des promoteurs de la guerre de Laupen. En 1339, l'empereur Louis IV de Bavière avait octroyé au comte Gerhard d'Aarberg et Valengin 300 marcs d'argent à percevoir sur les revenus impériaux de Berne, mais comme les Bernois ne reconnaissaient pas Louis comme empereur, ils n'admirent pas les prétentions de Gerhard, qui, pour se venger, chercha à leur susciter des ennemis. Le comte Pierre, cousin de Gerhard, au lieu de chercher à s'entremettre entre lui et la ville impériale, prêta secrètement secours à son cousin, et hébergea ses troupes lors des incursions qu'elles firent sur les terres de Berne. Irrités de pareille félonie, les Bernois paraissent sous les murs d'Aarberg, mais sont forcés de se retirer sans résultat après avoir dévasté la contrée. Telle fut l'origine de la guerre de Laupen. Le comte Pierre apparaît derechef sous un jour très fâcheux dans cette affaire. Il amena cent lances à l'armée de la noblesse, mais dès qu'il vit la victoire tourner du côté de Berne, il quitte le champ de bataille, pille le camp de ses alliés et regagne Aarberg avec un riche butin, consistant surtout en argenterie, pour se mettre à l'abri derrière ses murailles et les bras de l'Aar qui leur servaient de fossés. Les Bernois victorieux ne purent l'en déloger l'année suivante, et furent réduits à se venger en ravageant les environs de la ville. S'il faut en croire le vieux chroniqueur Justinger, le méchant comte Pierre finit par trouver la punition de ses méfaits. Après avoir accompagné le duc Albert d'Autriche devant Zurich, il devint bientôt lépreux et se vit forcé, dès l'année suivante, à engager à Berne pour quatre mille florins son château et sa ville d'Aarberg. Le comte Pierre, raconte le même chroniqueur, aurait dès lors habité près de la ville dans une chaumière, dans l'incendie de laquelle il aurait perdu la vie. Mais les conséquences de ses méchancetés devaient lui survivre. Par peur de la léproserie, les baillis bernois n'étaient guère disposés à faire leur résidence du château d'Aarberg; c'est pourquoi il fut arrêté que tout avoyer en fonction à Berne devrait être l'année suivante bailli d'Aarberg. Ce ne fut qu'en 1379 que les Bernois s'annexèrent définitivement la seigneurie d'Aarberg avec tous ses droits.

Aarberg eut beaucoup à souffrir pendant la guerre de 1382, comme aussi pendant celle de Sempach, et cela de la part des Fribourgeois, et, en 1477, un incendie détruisit complètement la ville et même l'église. Les inondations continuèrent à exercer leurs ravages, et cela émut

la conscience des habitants de la ville. Ils avaient jadis injurié un légat du pape, qui, pour se venger, avait maudit leur ville à sept toises en hauteur et en profondeur. Les gens d'Aarberg attribuèrent leurs maux à cette malédiction, et lorsque, en 1518, Samson, le marchand d'indulgences, vint à Berne, ils s'adressèrent à lui, par l'intermédiaire du gouvernement, pour être relevés de cette malédiction. Samson se rendit à leurs vœux moyennant une forte somme d'argent, mais les inondations n'en continuèrent pas moins. Berne laissa à la ville ses libertés, tout en lui interdisant de contracter des dettes sans son consentement. Pendant la guerre des paysans, la ville restée fidèle au gouvernement fut assiégée par un corps de ces derniers, qui s'empressèrent de lever le siège dans le plus grand désordre lorsqu'ils apprirent un bruit qu'avaient fait répandre à dessein les assiégés, à savoir que Leuenberger leur chef était devenu papiste. Aarberg est encore considéré aujourd'hui comme un point stratégique très important.

Cerlier, la quatrième préfecture du Seeland, n'a rien à envier aux trois autres; seulement son déclin est plus apparent. Cette petite ville est située au pied du Jolimont, sur la rive droite du lac de Bienne, au milieu d'un vignoble bien cultivé; mais, à en juger par son aspect à l'intérieur, ce bourg paraît déchoir plutôt que prospérer. Des onze maisons incendiées en 1830, plusieurs n'ont pas été rebâties, symptôme alarmant pour l'avenir d'une ville. Les habitants de Cerlier n'ont ni industrie ni commerce de quelque importance et vivent, comme ceux des villages voisins, du produit de leurs champs et de leurs vignes. Sur une hauteur voisine s'élève le château auquel se rattache l'histoire de la ville. Il fut bâti, à la fin du onzième siècle, par l'évêque de Bâle Burkard, de la maison de Neuchâtel. Lors du partage survenu dans cette famille, ce château et la ville qui s'était construite sous sa protection, échurent à la branche de Nidau. Le comté de Cerlier, qui comprenait encore Anet, Fenis, Champion et Finsterhennen, fut dès lors régi par des châtelains héréditaires d'une famille noble de la ville, les d'Erlach. Cette famille ne prit nullement part, comme on l'assure souvent, à la fondation de Berne, et ce ne fut qu'Ulrich, châtelain de Cerlier, qui, par son mariage, entra, en 1280, en rapport avec Berne. Cinquante ans plus tard, un de ses quatre fils, Rodolphe, sauva par son talent militaire la république, bien qu'en sa qualité de vassal de Nidau, il dût combattre son maître. A partir de cette époque, sauf la famille des Bubenbergs, il n'en est pas une qui ait rendu, pendant des siècles, d'aussi grands services à la république que les d'Erlach. Un trait souvent cité, mais toujours digne de l'être, c'est que le victorieux Rodolphe fut nommé tuteur des enfants de son suzerain tué à la bataille de Laupen. C'est en cette qualité qu'en 1343 il conclut entre ses pupilles et

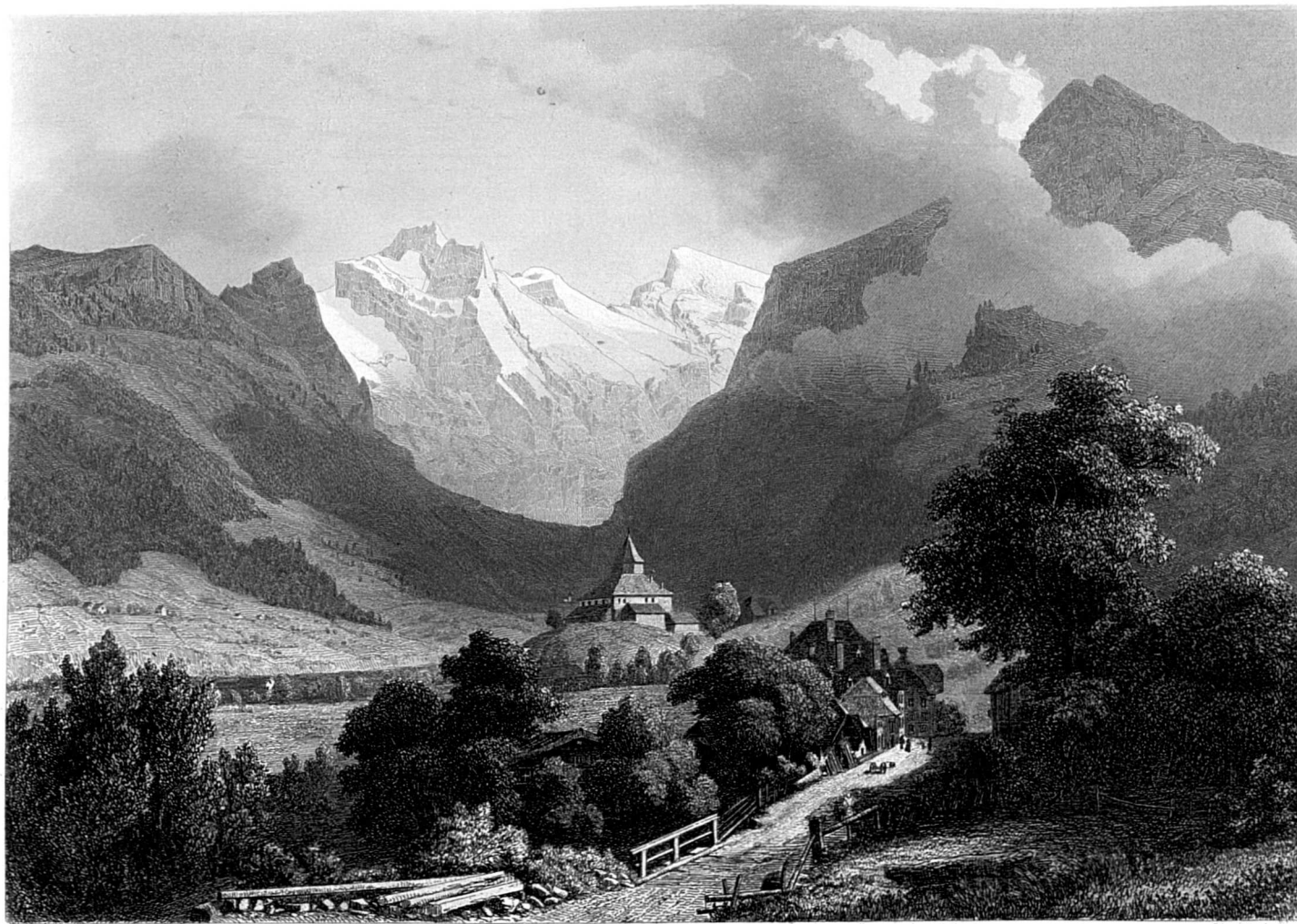
Berne un traité qui leur assurait la conservation de leurs seigneuries. Mais les contrées voisines de Cerlier sentaient vivement le poids de la main du vainqueur. A l'extinction de la maison de Nidau, Cerlier passa aux comtes de Savoie, changea ensuite plusieurs fois de maîtres et se trouva, au début de la guerre de Bourgogne, entre les mains de la maison de Châlons, qui était du parti de Charles le Téméraire. Berne confisqua naturellement cette seigneurie, et sut plus tard la conserver en traitant et en dédommageant le légitime propriétaire. Ce fut à Cerlier que, de 1523 à 1528, résida comme bailli bernois le célèbre peintre, poète et homme d'état, Nicolas Manuel. Terminons par ce beau nom notre esquisse historique du Seeland.

Et maintenant à ton tour, Oberland, radieuse contrée qui concentres tout ce que la nature peut offrir de beautés et d'horreurs, digne terme du pèlerinage d'une multitude toujours plus pressée! Cent fois déjà la plume du poète et le pinceau de l'artiste se sont inspirés aux magnificences du sol déchiré de l'Oberland, mais toujours poètes et peintres y trouvent le filon intarissable dont leur génie retire des trésors nouveaux. Qu'il nous est pénible d'être réduit, par l'exiguité de notre cadre, à ne présenter à nos lecteurs qu'une reproduction réduite à des teintes pâles de ce magnifique tableau si riche en détails, si éclatant en couleurs! Sous le nom d'Oberland bernois on comprend, dans le sens le plus étendu des divisions territoriales que nous avons admises, toute la contrée alpestre et montagneuse dont les eaux forment l'Aar et ses affluents jusqu'à Thoune, plus le Gessenay qu'arrose la Haute-Sarine. Actuellement cette vaste contrée comprend les districts ou préfectures de Thoune, du Haut et Bas-Simmenthal, de Gessenay, de Frutigen, d'Interlaken et d'Oberhasli. Jusqu'en 1798, cet Oberland comptait les bailliages et châtelainies de Thoune, Oberhofen, Unterseen, Interlaken, Hasli, Frutigen, Haut et Bas-Simmenthal, ou si l'on veut Zweisimmen et Gessenay. Dans le sens restreint du mot, le plus communément on ne donne le nom d'Oberland qu'à la contrée de Thoune, à celle riveraine des lacs, qui remonte le cours de l'Aar jusqu'au Grimsel, et aux deux vallées de Lauterbrunnen et de Grindelwald.

Tout en prenant la désignation d'Oberland dans son sens le plus étendu, nous nous bornerons à décrire ses principales vallées, car chacune a un cachet pittoresque spécial et nourrit une population d'un type particulier.

La vallée d'Oberhasli constitue la partie la plus méridionale de l'Oberland, atteint au sud les frontières du Valais, limite au nord l'Unterwalden, à l'est le canton d'Uri, et à l'ouest le district d'Interlaken. La vallée principale commence à l'extrémité orientale du lac de Brienz et se déploie pendant douze lieues en demi-cercle, sans





G. Kulow sc.

FRUTTIGEN BEI KANDERSTEG.

GT. BERN.

FRUTTIGEN PRÜS KANDERSTEG.

Verlag v. Chr. Krüsi in Basel.

acquérir jamais une largeur de plus d'une demi-lieue. L'Aar l'arrose dans toute sa longueur; depuis sa source à l'extrémité du glacier de l'Aar, ce glacier remplit encore la continuation orographique de la vallée sur près de cinq lieues de longueur jusqu'aux cols du Lauteraar à l'est et de la Strahleck à l'ouest, qui correspondent, sur le revers septentrional, aux origines des glaciers de Grindelwald supérieur et inférieur, et enserrant le massif du Schreckhorn.

Le Hasli présente, comme d'autres vallées transversales des Alpes, plusieurs bassins à fond plat, superposés sur des gradins en escalier, qui communiquent par des coupures plus étroites à pentes rapides, au fond desquels l'Aar mugit et bondit au bord du chemin appliqué au rocher. Le premier de ces gradins cesse près de Meyringen, au Kirchet, colline transversale semée de blocs erratiques, au-delà de laquelle la vallée s'élargit et reçoit les vallées transversales de Gadmen à l'est et d'Urbach à l'ouest.

Le village d'Imgrund et ses champs bien cultivés occupent ce vaste cirque qu'une longue gorge étroite fait communiquer au gradin plus rétréci de Gutannen, le dernier village du Hasli, au-delà duquel un redressement à pentes roides, terminé par la muraille d'où l'Aar se précipite à la Handeck, conduit au gradin de ce nom, où cessent les forêts et commence la région alpestre. Plus haut un nouveau bassin, le Rhäterisboden, est un maigre pâturage, suivi d'une gorge sauvage entaillée dans le granit, qui conduit à l'hospice du Grimsel, à partir duquel le dernier gradin, l'Aarboden, forme, sur une longueur de plus d'une lieue, une plaine semée de galets, et couverte d'ilots de gazon jusqu'au glacier terminal, devenu célèbre par les séjours et les recherches scientifiques qu'y firent pendant plusieurs années Agassiz et ses compagnons.

Le premier gradin reçoit près de Meyringen la vallée latérale de Rosenluis et son écoulement, le célèbre Reichenbach, vallée qui remonte jusqu'au col de la Grande-Scheideck, qui la sépare de celle du Grindelwald. Sur l'autre flanc de la vallée serpente aujourd'hui la belle route qui pénètre par le col de Brunig dans le Haut-Unterwalden. D'Imgrund un passage, l'Engstelenjoch qui termine le Genthäl, conduit à Engelberg, pendant qu'en suivant la bifurcation droite de la vallée, le Gadmenthal, on atteint, au pied des glaciers de Steinen et de Wenden, le passage de Susten entre le Titlis et le Sustenhorn, qui conduit par le Mayenthal à Wasen, dans la vallée de la Reuss.

La vallée de Hasli est profondément encaissée entre des chaînes escarpées et sauvages, à parois taillées à pic, à travers les coupures desquelles surgissent au-dessus de leurs larges socles les pics neigeés des Alpes bernoises. Des cascades nombreuses sont suspendues aux flancs

de ces précipices, et celle que forme l'Aar à sa sortie du gradin de la Handeck est à juste titre l'une des plus célèbres de la Suisse. C'est aussi l'une des vallées les plus parcourues, non-seulement pour ses beautés, mais parce qu'elle conduit aux passages du Grimsel et de la Maienwand qui mettent en communication l'Oberland avec le Haut-Valais et avec le canton d'Uri par le passage de la Furka, devenu aujourd'hui route carrossable et stratégique.

D'après une vieille tradition qui existe encore aujourd'hui parmi le peuple, la vallée de Hasli aurait été primitivement peuplée par une émigration de Scandinaves ou de Frisons. Le chef de ces émigrants aurait été Hasli, de Hasle en Scandinavie. En présence de la critique historique, cette tradition n'a pas pu se soutenir davantage que celle qui attribue à Swen et Switer, deux frères venus du Nord, l'occupation primitive du sol des Waldstätten. Le poème lyrique, connu sous le nom de la chanson de la Frise orientale, sur lequel cette tradition s'appuie, est évidemment le produit de siècles postérieurs à l'occupation de la vallée, et le dialecte de ses habitants ne présente aucune analogie avec celui des Frisons ou des Suédois. Il a donc fallu en revenir à l'opinion beaucoup plus prosaïque que le nom de Hasli, au lieu de dériver de celui d'un héros scandinave, doit être rapporté à celui de Haselstaude (noisetier), buisson qui couvre en abondance les pentes des montagnes. Jadis la vallée avait ses armes particulières, un aigle couronné avec une croix blanche, qu'elle devait avoir obtenues avec des franchises considérables en retour de l'appui efficace qu'elle fournissait à un empereur contre les païens, en l'an 387.

Cette donnée de la chanson en question semble moins probable au point de vue historique que l'opinion qui attribue à Louis le Débonnaire ces franchises concédées à la vallée, en reconnaissance de l'appui qu'elle prêta contre les Sarrasins au pape Grégoire IV. Il ressort de tout cela que la liberté est en quelque sorte autochtone sur ce sol, de sorte qu'au moyen âge le Hasli ne relevait que de l'empire et se trouvait sous la protection immédiate de l'empereur. Les habitants de la vallée avaient leur landamman qu'ils choisissaient dans leur sein, et ils payaient une redevance annuelle de cinquante livres à un bailli impérial qui administrait la justice. En 1275, la vallée conclut avec Berne un traité de bourgeoisie, qui fut renouvelé en 1309. Il fut admis que l'appui à se donner devait être réciproque sauf contre l'empire. Aux mêmes jours où les Waldstätten scellaient leur liberté de leurs premières victoires, les gens de Hasli défendaient, les armes à la main, leurs antiques franchises. Le bailli impérial, baron Jean de Weissenbourg, leur imposait des impôts iniques, absolument comme les Gessler et les Landenberg l'avaient fait par-delà le Brunig. Les libres montagnards de Hasli étaient tout

aussi jaloux de leurs droits que les Waldstätten, mais le sort des armes ne leur fut pas si favorable. Ils résolurent de surprendre le baron dans son château d'Unspunnen, et les gens d'Unterwalden leur promirent leur concours pour ce projet. Mais avant leur arrivée, le baron surprit la troupe des habitants du Hasli près de Böningen, la mit en fuite, et emmena cinquante personnes dans son château fort. Cela arriva en 1332, et cet événement fut l'origine d'un nouvel état politique du pays, qui recourut naturellement, dans sa détresse, à sa voisine Berne, déjà alors puissante, en lui promettant de se donner à elle aux mêmes conditions qu'à l'empire, si Berne lui aidait à délivrer ses prisonniers. Soit que l'ancien traité de combourgeoisie conclu entre le Hasli et Berne, lequel engageait cette dernière à soutenir son allié, fût arrivé à son terme, soit que la politique d'agrandissement de la cité des Zähringen fût déjà en jeu, Berne força le baron de Weissenbourg, en 1334, à relâcher ses prisonniers et à lui céder les droits qu'il pouvait avoir sur la vallée pour une somme de 1000 livres. C'est ainsi que la vallée tomba, vis-à-vis de ses anciens alliés, dans la même situation de dépendance qu'elle occupait vis-à-vis de l'empire.

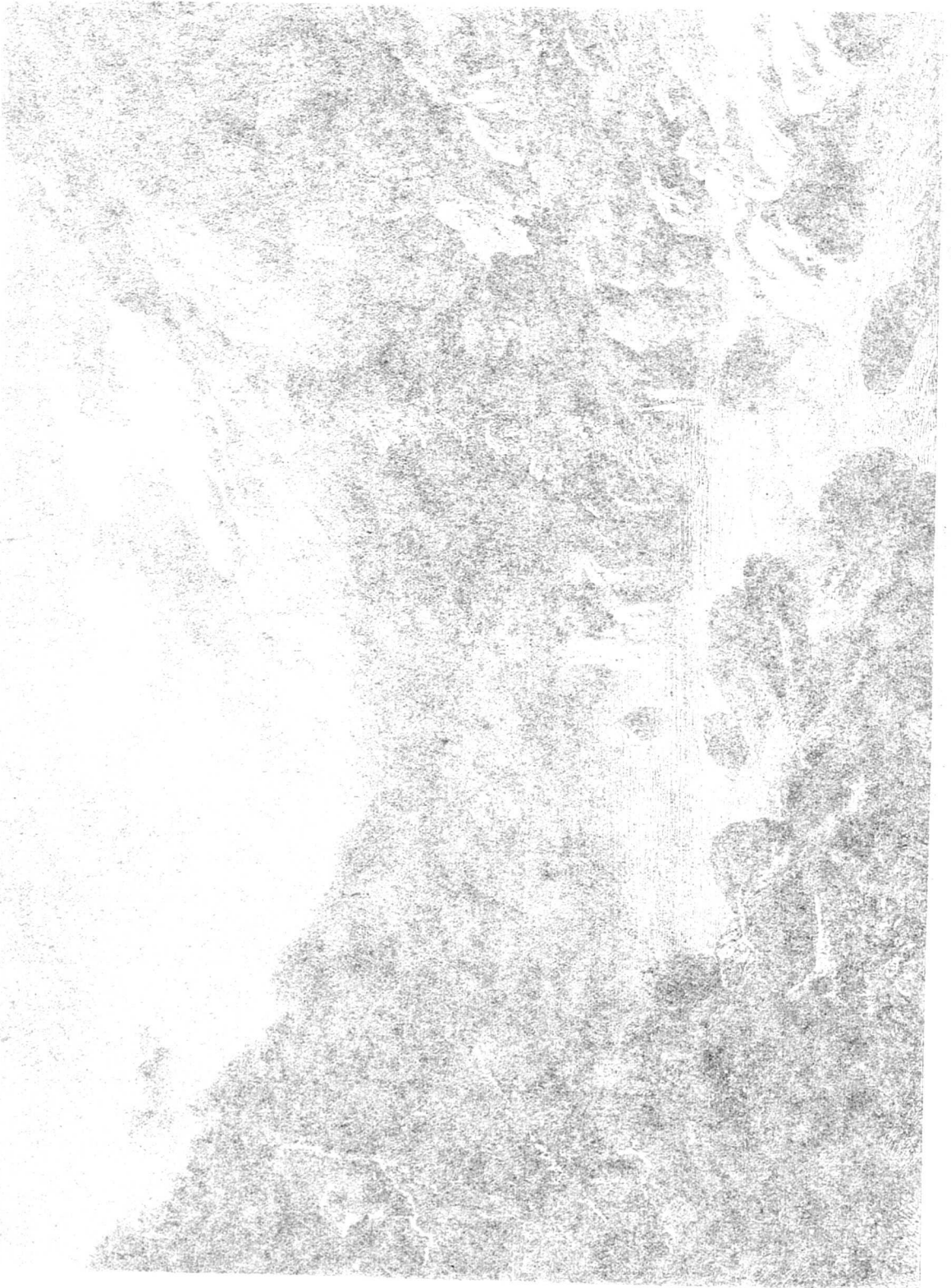
Désormais les gens du Hasli payèrent à Berne les cinquante livres qu'ils devaient à l'empire, et ils reçurent d'elle la confirmation de leurs franchises, ainsi qu'un chef, mais choisi parmi les habitants de la vallée. Dès lors les habitants du Hasli soutinrent courageusement leur nouvelle suzeraine dans toutes les luttes que lui valurent l'envie de ses voisins et sa propre ambition. En 1339, trois cents montagnards descendus du Hasli firent de leur mieux sur le champ de bataille de Laupen. Jusqu'à la réforme, le Hasli et Berne vécurent dans les meilleurs rapports, mais ses habitants se montrèrent fort hostiles à la nouvelle foi. Ils firent cause commune avec les défenseurs du couvent d'Interlaken, et, réunis en assemblée populaire, le 7 juin 1528, ils rétablirent la messe avec l'aide de leurs voisins de l'Unterwalden, avec lesquels ils étaient dès longtemps alliés. Cette résistance aux idées de Berne devait valoir au Hasli la perte de son antique liberté, car après avoir réprimé par la force des armes l'opposition de l'Oberland, Berne reprit au Hasli ses actes de franchises, sa bannière et son sceau. Ces apanages de la liberté furent bientôt rendus au Hasli, aux sollicitations de ceux de ses habitants restés fidèles à Berne, mais désormais, le landamman fut choisi au gré de la puissante république, soit parmi les bourgeois soit parmi les montagnards. Les réclamations de ces derniers restèrent sans résultats, mais l'aristocratie bernoise, même à l'époque de sa grande puissance, sut ménager et ne foula jamais au pied les libertés de la vallée qui, jusqu'en 1798, demeura dans une situation privilégiée, relativement aux autres parties du pays. Le Hasli

avait ses landsgemeinde, nommait ses autorités, à l'exception du capitaine du pays, et ne payait pas d'impôts. Après la chute de la vieille confédération, le Hasli partagea le sort du reste du canton, et son état politique cessa de présenter quelque chose de particulier.

Voici comment s'exprime Heinzmann, dans sa description de la ville et république de Berne publiée, en 1796, à propos du caractère, des mœurs et des occupations habituelles des habitants du Hasli: „Les montagnards du Hasli émigrent davantage que les autres Oberlandais; de jeunes filles et même des enfants vont souvent en service dans le canton même et au-delà. Ce goût pour l'émigration peut provenir de la bonne humeur et de l'imagination vive de ce peuple, qui est peu propre à endurer des privations et à supporter une vie chétive. L'agriculture est presque impossible, car le plus grand champ mesure à peine un demi-arpent. Le chanvre et le lin prospèrent encore sur les montagnes. Les pommes de terre entrent pour la plus forte part dans l'alimentation, l'élevage des moutons et des porcs a quelque importance. La fabrication des fromages est assez considérable pour que leur exportation pût enrichir la vallée, dont les habitants tirent aussi de l'argent des nombreux étrangers qui la parcourent en tout sens, ce qui a déjà beaucoup contribué à gâter les mœurs. Les indigènes consomment trop de vin, de sucre et de café. Les pauvres du pays, bien qu'entretenus des revenus de fonds considérables, tombent à la charge de la contrée, parce qu'il n'y a pas d'écoles où ils puissent apprendre à travailler, ou de maisons destinées à leur offrir un asile; en outre l'agriculture n'occupe que peu de bras.

Ces lignes, écrites il y a 70 ans, sont encore aujourd'hui l'exposé de la situation du pays dans ses traits fondamentaux. Malgré des ressources plus abondantes, dues aux perfectionnements de l'agriculture et de l'économie alpestre, à l'introduction de l'industrie de la sculpture sur bois et à une circulation d'étrangers de plus en plus active, il y a toujours beaucoup de pauvres dans la vallée. En revanche, les montagnards du Hasli appartiennent à la plus belle race des Alpes, et ont une grande prédilection pour les exercices du corps et les jeux nationaux. Chaque année ils ont entre eux ou avec leurs voisins d'autres cantons des concours de lutte qui ont lieu régulièrement le 26 juillet sur l'Engstelenalp, le premier dimanche d'août sur la Stadthalp, le 10 août sur la Tannalp avec les Unterwaldois, et le premier dimanche de septembre sur la Grande-Scheideck avec les gens de Grindelwald.

Le montagnard de l'Oberhasli est alerte et a le tour d'esprit vif et gai; il rivalise sous ce rapport avec l'habitant du joyeux pays d'Appenzell. Les touristes, amateurs de beauté féminine, sont également indécis à déposer leur palme au pied du Grimsel ou à ceux du Säntis.





Druck u. Verlag v. Chr. Krusi in Basel.

C. Huber sc.

ENGSTLENALP
CH. BERN.

Les habitants du Hasli ont toujours entretenu avec ceux de Frutigen des rapports nombreux de bon voisinage, et la tradition veut qu'ils aient une origine commune et soient également des émigrés venus de l'Ost-Frise, comme le raconte le poème composé, vers 1500, d'après des chants plus anciens, par un curé Ringwald, poème dans lequel la légende et la fable, le probable et l'imaginaire sont tellement mêlés, que la critique ne peut lui accorder aucune valeur historique. Cependant le type de Frutigen présente plutôt quelque analogie avec celui des habitants de la haute vallée du Rhône.

La vallée de Frutigen commence au pied oriental du Niesen, et se dirige en se ramifiant vers les Hautes-Alpes bernoises, dans la direction du sud-est, du sud et du sud-ouest. A l'ouest elle touche au Simmenthal, au sud au Valais. Elle borne à l'est le district d'Interlaken, et atteint au nord le lac de Thoune et le Bas-Simmenthal. Malgré sa grande étendue, ce district, qui constituait, jusqu'en 1798, une châtellenie, ne compte que cinq paroisses, mais a pour capitale le village de Frutigen, l'un des plus beaux de la Suisse entière.

La vallée principale du pays commence au lac de Thoune, suit au sud le pied de la chaîne du Niesen, reçoit à Reichenbach celle du Kienthal, et près de Frutigen celle de la Kander, qui aboutit à la Gemmi, et se prolonge, sous le nom de Engstligenthal, jusqu'à Adelsboden. C'est, au point de vue pittoresque, l'une des plus variées et des plus gracieuses vallées de l'Oberland. Les historiens ne sont pas d'accord sur l'étymologie du mot Frutigen, et comme les uns prétendent qu'il signifie „vallée des braves“, nous passerons outre en nous rangeant à leur avis.

Les paysans de Frutigen, raconte une vieille légende, prirent une fois la résolution de ne pas manger de viande de bœuf sept ans durant, pour réaliser des économies suffisantes pour racheter les impôts qui grevaient leur vallée. Si l'authenticité de cette tradition n'est pas prouvée, son existence même est une preuve que l'amour de la liberté, ce bien suprême de l'humanité, a été de tout temps fortement développé chez les habitants de la vallée de Frutigen. Et c'est en effet ce qui existe. Un historien bernois s'exprime en ces termes : „Il n'y a pas de population montagnarde dans nos contrées qui jouisse d'une liberté plus complète. Les vieux privilèges du pays portent écrit : que le seigneur ne peut faire punir de mort aucun habitant de la vallée, sans qu'il ait été au préalable jugé et condamné par un tribunal public composé des paysans eux-mêmes. Les biens laissés par des criminels condamnés à mort, doivent passer à leurs héritiers. Aucun habitant ne peut être mis en prison pour un délit ordinaire, s'il fournit une caution. Aucun prisonnier ou inculpé ne peut être distrait de ses juges naturels et conduit hors du pays. Hommes et femmes ont

le droit de vendre et d'exporter leurs marchandises et produits sans empêchement, etc.“

C'est sans doute à cause de cet ancien état de choses fondé sur la coutume, qu'il existe si peu de documents scripturaires sur l'ancienne histoire de la vallée, qui remonte évidemment à une époque extrêmement reculée. Il ne s'agissait pas ici de l'histoire d'une puissante famille de dynastes, mais de celle d'une petite population pastorale, perdue dans les montagnes et jalouse de sa liberté, et il se passa des siècles, avant qu'il se trouvât des historiens capables de s'intéresser à pareilles recherches. Au milieu du 12^{me} siècle, les documents démontrent l'existence d'une famille noble de Frutigen, mais il n'est pas probable qu'elle ait jamais été souveraine de la vallée. La souveraineté du pays passa, avec les réserves consacrées par les droits cités, des barons de Unspunnen, Wädenschwyl, Weissenbourg, Mulinen, à Antoine de Thurn, qui la vendit à Berne vers 1400. C'est à cette occasion que les habitants de la vallée passent pour s'être imposé la privation destinée à assurer leur exonération d'impôts, et en effet, la même année, Berne leur remit pour le prix d'achat l'acte de vente conclu avec les barons de Thurn, mais en conservant les droits de haute et basse justice, et ceux d'appeler sous sa bannière la population, qui, en définitive, ne gagna à ce contrat que son exonération et la confirmation de ses vieilles franchises. En 1712, Frutigen marchait encore en guerre sous sa propre et antique bannière, qui flotta souvent victorieuse dans les combats que les Oberlandais livrèrent aux Valaisans.

Le Gessenay n'est pas moins intéressant que la vallée de Frutigen. Il est compris entre les cantons de Fribourg, Vaud et Valais, et forme l'angle sud-ouest du canton de Berne. Il doit son nom à la Sarine, qui s'échappe du revers nord du Sanetsch, et se compose d'une vallée principale, dans laquelle débouchent trois embranchements, les vallées de Turbach, Lavinen et de Gsteig. Une quatrième petite vallée, appelée d'Abläntschen, débouche dans celle fribourgeoise de la Haute-Gruyère. Avant 1798, le district vaudois appelé Pays-d'en-haut romand appartenait encore au Gessenay.

Au moyen âge, le Gessenay était aux comtes de Gruyère, mais jouissait déjà de grandes franchises. Il avait son sceau, sa bannière, et pouvait conclure des alliances, ce qu'il fit en effet avec Berne en 1400. Ce traité de combourgeoisie fut renouvelé en 1438, 1451, 1473 et 1531. Lorsque, en 1555, le comte Michel de Gruyère, obéré de dettes, fut forcé de céder cette seigneurie à Berne, les habitants du pays, en vertu de leur combourgeoisie et en considération des secours qu'ils avaient fournis à Berne lors des guerres de Bourgogne, exigèrent une part dans le gouvernement. Berne ne put se soustraire complètement à ces prétentions et accorda au Gessenay une sub-

vention pour faire face à ses besoins, et consentit à confier l'administration du pays à un landamman choisi par les habitants. Cette indépendance relative ne laissa pas que d'exercer une influence considérable sur les mœurs et les habitudes du pays, où se développèrent de plaisantes coutumes. Ainsi l'usage du café y devint excessif à une époque où cette nouvelle boisson était à peine connue ailleurs. Nous rapporterons ici, comme consolation pour beaucoup de nos lectrices, une page empruntée aux „Lettres sur une population pastorale suisse“, de Bonstetten, qui écrivait il y a plus de cent ans à propos de cette passion du café :

„Après la fenaison, les jeunes gens des deux sexes se réunissent pour passer deux ou trois jours dans un chalet, sur le sommet d'une montagne du voisinage. Les filles y apportent du café, du sucre et du lait, les jeunes gens du vin et des instruments de musique. On cuit le café avec beaucoup de crème dans la grande chaudière à fromage, et on y précipite des pains de sucre entiers ; puis toute la société s'assied sur l'herbe et se met à boire le breuvage préféré en le puisant avec des cuillers de bois. Les noces, auxquelles assistent souvent plus de quarante personnes, durent huit jours, et l'on y consomme du matin au soir du café, du thé mélangé de canelle et de safran, et du vin sucré et épicé. Le bois nécessaire à la construction des maisons est conduit sur place par toute la population, que le constructeur abreuve de café. Un homme de la plaine ayant invité un ami du Gessenay à prendre le café un dimanche matin, ce dernier arriva au moment où la cloche appelait au prêche, et, après avoir bu huit tasses de café au lait, il se leva en s'excusant de n'avoir pas le temps d'accepter l'invitation qui lui était faite. Les veillées du soir sont toujours animées par la boisson favorite. Beaucoup de paysans prennent deux fois par jour du café, et les pauvres, qui ne peuvent le sucrer, y ajoutent du sel.“ Bonstetten, qui avait été bailli du Gessenay, ajoute, à propos de cet abus du café, l'observation suivante : „C'est là peut-être la raison pour laquelle les limites du Gessenay bernois et de la partie fribourgeoise du pays ne se reconnaissent pas tant aux parois de rochers qu'au beau type du peuple fribourgeois, qui ne consomme que modérément de café, et à la laideur de la population surtout féminine du Gessenay.“

Les femmes y portent généralement le goître, elles ont la figure allongée et amaigrie, le teint terne, et souffrent de toutes les infirmités que produit l'affaiblissement du système nerveux.

Le Gessenay a environ cinq lieues et demie de longueur, sur une largeur de deux à trois, et il est complètement entouré de montagnes. Au sud se dressent le Gelterhorn et le Sanetsch, à l'ouest le Trutliberg, à l'occident le Pilon, la Florietta, la Gummluh et le

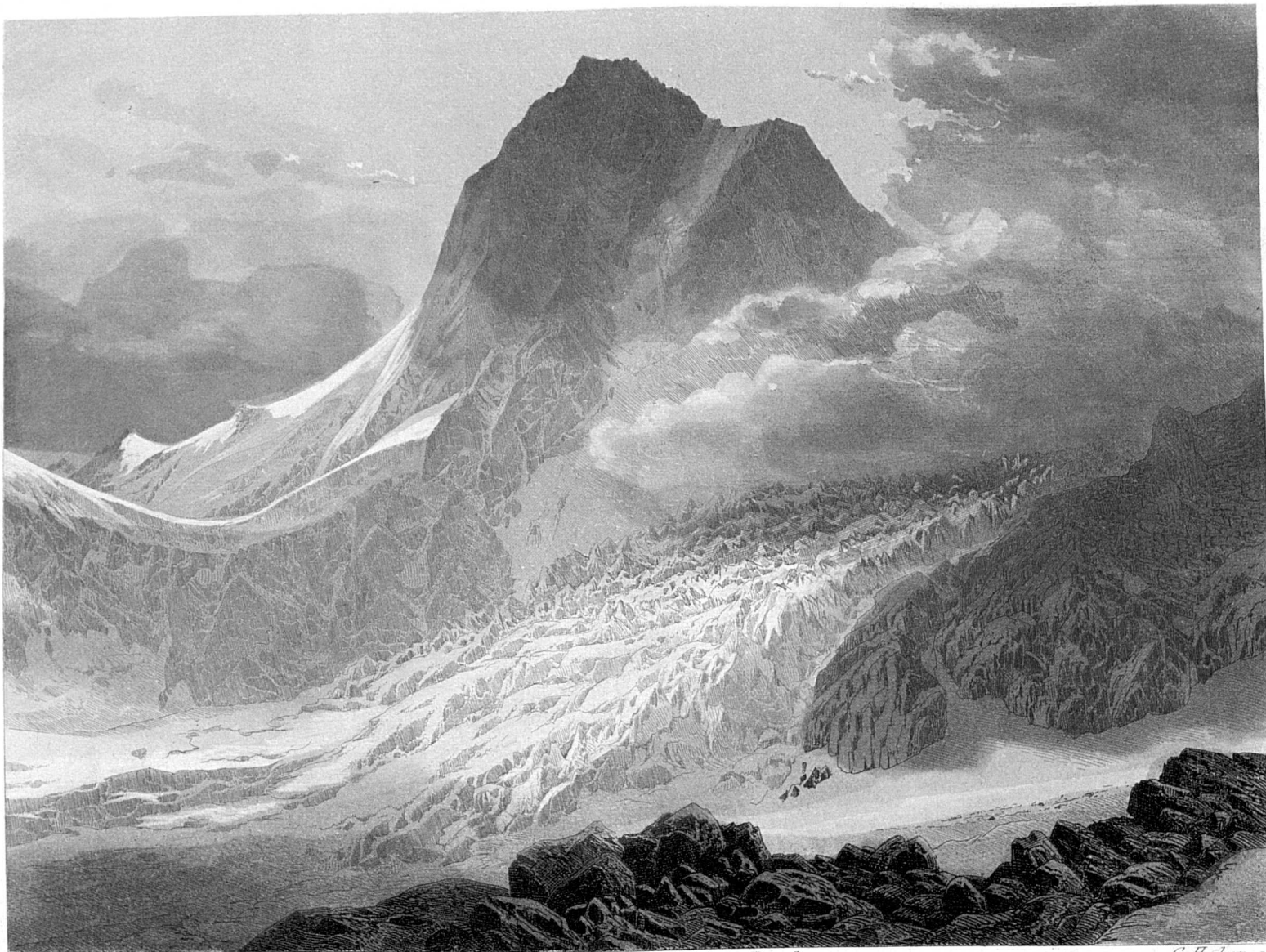
Rublihorn. Il y pait sur de magnifiques alpes de nombreux troupeaux, et le fromage qu'on y fabrique est justement réputé.

Le Gessenay s'appuie, au nord et au nord-est, au Simmen ou Siebenthal qui descend du Gletscherhorn et du Wildstrubel au lac de Thoune, sur une longueur de treize lieues et une largeur qui dépasse rarement un quart de lieue. Cette vallée en reçoit latéralement plusieurs autres transversales ; la chaîne du Stockhorn jusqu'au Ganterisch limite au nord la vallée, à l'ouest elle est dominée par le Rothenkasten et le Trutliberg, pendant qu'à l'orient elle a un chaînon détaché du Wildstrubel qui se bifurque et entoure plus tard la vallée de Diemtiger ou Petit-Simmenthal. Tout ce territoire constitue l'une des plus belles régions de la Suisse, et possède de magnifiques pâturages et prairies qui lui valent une race de bêtes à cornes excellente, qui est aussi réputée que recherchée. L'élevage des chevaux est aussi très importante et le marché d'Erlenbach est l'un de ceux de la Suisse où il se fait le plus d'affaires en chevaux. Au point de vue administratif, le Simmenthal forme deux districts, le Haut-Simmenthal avec Blankenbourg pour préfecture, et le Bas dont le chef-lieu est Wimmis. Cette vallée n'a pas une histoire particulière comme le Hasli ou le Gessenay ; elle ne fut annexée par Berne que par parcelles, de 1391 à 1449. Elle avait cependant ses franchises et une législation particulière, qui furent d'autant plus respectées par Berne qu'en 1653 les habitants du Simmenthal détournèrent avec insistance leurs voisins de toute participation à la prise d'armes contre l'aristocratie.

En descendant le cours de la Simme, qui forme plusieurs belles cascades jusqu'à son confluent avec la Kander, et plus bas jusqu'à leur débouché commun dans le lac de Thoune, nous laissons à gauche, pour nous y arrêter plus tard, la jolie ville de Thoune, et arrivons, en suivant le bord du lac, à ce célèbre Bodeli, cette plaine alluvion et don de la Lutschine, au milieu de laquelle Interlaken apparaît avec ses pensions et ses hôtels-palais modernes. C'est aujourd'hui le paradis où s'étale et se prélassent le flot des touristes européens, une contrée bien différente de ce qu'elle était à cinquante ans de nous, à en juger par la citation suivante, empruntée à l'ouvrage déjà cité de Heinzmann :

„Le bailliage d'Interlaken se distingue par les particularités remarquables de son sol ; on s'y trouve bien plus au milieu des montagnes que des humains, plus entouré de rochers, de neiges, de frimas et d'eaux murmurantes que d'êtres vivants. L'agriculture y fait presque défaut et l'élevage du bétail n'y a guère d'importance. Celui qui serait condamné à y vivre longtemps, y deviendrait un saint ou un mélancolique, et c'est avec raison que des moines y fondèrent jadis le couvent qui fut l'o-





Druck u. Verlag v. Chr. Krusi in Basel.

C. Huber sc.

FINSTERAARHORN
CT. BERN.

rigine d'Interlaken. Les voyageurs trouvent ici ce qu'ils y cherchent : un pays de montagnes curieux et insolite, intéressant à parcourir, mais des plus ennuyeux à habiter.

Ceci est encore un exemple de la rapidité avec laquelle temps, lieux et idées humaines changent et se modifient. Aujourd'hui des milliers, si ce n'est de saints, au moins de personnages plus ou moins atteints de la mélancolie de l'existence, viennent faire un pèlerinage et habiter aux lieux que nos grands-pères qualifiaient de Sibérie de la Suisse, et cela pour s'y débarrasser à beaux deniers de leur spleen.

L'état actuel si florissant d'Interlaken a son point de départ dans la fondation, au commencement du siècle, d'un établissement de cures de petit-lait, dont les débuts furent fort modestes, et qui ne tarda pas à se faire une réputation. En 1802, il n'y avait pas encore d'hôtel à Interlaken, et le voyageur égaré ne trouvait d'asile que chez le greffier du bailli. Le village n'était composé que de chalets clair-semés, autour des sombres murailles du monastère, auquel avait été accolé le château du bailli.

A l'époque de la fondation du couvent, vers l'an 1130 et selon d'autres cinquante ans auparavant, la contrée au milieu de laquelle il s'éleva devait avoir un cachet d'isolement et de sauvagerie bien propres à tenter des anachorètes. La sauvage Lutschine ravageait et couvrait la plaine de ses galets, alors qu'elle n'avait pas encore été dirigée dans le lac de Brienz par les travaux des moines. Le couvent, auquel un autre de femmes ne tarda pas à s'adjoindre, acquit une grande puissance au quatorzième siècle, et posséda dans sa période brillante la souveraineté de tout le pays, du mont St-Béat au Grimsel et à la source des deux Lutschines. Il possédait la collation de vingt églises, des pâturages alpestres immenses, des terres dans la plaine, des dîmes et des redevances jusqu'à Berne. En 1316, le couvent des nonnes n'en comptait pas moins de trois cent cinquante. Dès le milieu du siècle, cette situation brillante commença à perdre de son éclat et son avenir se rembrunit. L'esprit d'indépendance commun à tous les conventuels, en leur suscitant des ennemis, peut avoir fortement contribué à ce déclin de la fortune du couvent, mais on doit l'attribuer surtout à la déchéance des mœurs et aux habitudes de luxe des moines, que faisaient jadis révéler une réputation de piété exemplaire et une vie sans taches. Au milieu du quinzième siècle, les choses en étaient déjà venues au point que le prieur Pierre Brieggo (1439-1445) était forcé d'implorer du conseil de Berne l'envoi d'une escorte pour le défendre contre ses créanciers et l'accompagner dans une visite d'inspection sur les terres du couvent. C'est en 1474 que se passa, dans le couvent de femmes, l'épisode célèbre d'Elisabeth de Scharnachtal. Forcée, par l'avarice de son frère Guillaume, à

prendre le voile à son corps défendant, elle était déjà devant l'autel lorsqu'elle aperçut parmi les assistants un beau jeune homme, nommé Thomann Guntschi, fils d'un pauvre paysan des environs. Dans son désespoir, et pour échapper à la réclusion, en vertu d'un vieil usage, elle interpella ce jeune homme en l'appelant son fiancé, préférant, elle, la fille d'un chevalier, épouser un pauvre fils de paysan plutôt que s'envelir derrière les murs d'un couvent, où l'attendaient sans doute de hautes dignités. A l'époque de la Réforme, le couvent devint le centre de l'opposition qu'elle souleva, et le point de départ de la résistance armée des habitants de l'Oberland. Après que les armes eurent apaisé le soulèvement, le couvent fut aboli et ses bâtiments servirent désormais d'hôpital pour les pauvres et les malades du pays.

Nous ne décrivons pas l'Interlaken d'aujourd'hui, si visité, si apprécié, si renommé dans le monde entier, et nous ne ferons pas davantage l'excursion classique dans la vallée de Lauterbrunnen, qu'illustre entre toutes son magnifique Staubbach, et que la Wengernalp, d'où la Jungfrau apparaît dans toute sa splendeur, sépare d'une autre vallée non moins célèbre, celle de Grindelwald, dont les deux glaciers viennent mourir en cascades au milieu des forêts et au bord des champs de blé, aux pieds et sous la garde de deux colosses altiers aux flancs verticaux, l'Eiger et les Wetterhörner. Toute cette merveilleuse contrée est suffisamment connue, chantée par les poètes et reproduite par les peintres. — Mais encore quelques observations sur les habitants de ce pays privilégié.

Dans le reste du canton de Berne, et spécialement dans les districts voisins de ceux qui nous occupent, on entend souvent l'expression : „c'est un Oberlandais,“ accompagné d'un geste qui signifie évidemment qu'il faut se défier du personnage, ou que c'est trop tard pour y penser. Pareilles défiances de la part de populations de contrées voisines existent également ailleurs, mais que le motif en soit dans des faits historiques, dans des différences de confessions ou d'état social, ce qu'il y a d'étrange, c'est que les contrées dont les habitants se maljugent ainsi, sont toujours rapprochées. Pour ce qui concerne l'Oberland, il nous est impossible de trouver un motif plausible à ce mauvais renom. Sans doute l'Oberlandais est plus éveillé et plus alerte que le Bernois du Mittelland ou de l'Emmenthal, mais il n'est pas astucieux au point que l'on doive s'en défier en affaires. La différence de religion n'est pas en cause ici, et il est difficile d'attribuer cet antagonisme à l'envie qu'auraient anciennement provoquée chez leurs voisins moins bien partagés au point de vue des franchises, celles exceptionnelles, dont jouissaient les Oberlandais.

Les exercices du corps sont dès longtemps fort en honneur et très cultivés dans l'Oberland. Ce fut pour

les favoriser qu'en 1805 et 1808, l'avoyer Frédéric de Mulinen institua, près des ruines d'Unspunnen au pied du grand Rueggen, un concours général des montagnards et lutteurs de l'Oberland, qui contribua pour beaucoup à attirer les étrangers dans ces contrées. Récemment il a été question de faire revivre cette fête et de lui donner plus d'éclat. Mais rien de sérieux n'a encore été fait à cet égard, et la seule occasion qu'aient aujourd'hui les Oberlandais et les gens de l'Emmenthal, rivaux traditionnels, de se mesurer à la lutte devant un grand public et en quelque sorte officiellement, continue à être la fête de lutteurs qui a lieu à Berne au pied de la grande redoute, le lundi de Pâques. L'Oberlandais l'emporte en général par l'agilité et l'adresse, le lutteur de l'Emmenthal par sa force même. Cependant on ne peut se dissimuler, en assistant à ces concours de lutte, que l'intérêt qu'y porte le public va plutôt en diminuant qu'en augmentant, d'autant plus que celui qui n'est pas connaisseur et du métier, et qui assiste à ces exercices, se trouve souvent déçu en n'y éprouvant ni le plaisir ni les émotions auxquels il s'attendait. Quoi qu'il en soit et pour leur rendre leur popularité, d'autres exercices devraient être combinés à ceux de la lutte.

La description que Heinemann donnait au siècle passé des fêtes des lutteurs de l'Oberland et de l'Unterwalden, s'applique encore à celles d'aujourd'hui, aussi la reproduisons-nous: „Tout ce peuple de bergers se rassemble au jour fixé sur la Tennalp, et tout champion qui veut faire admirer sa force et son adresse, s'avance et défie son adversaire: le Bernois provoque l'Unterwaldois et

celui-ci lance son défi au Bernois. Les deux champions en habit de fête s'avancent au milieu du cercle des spectateurs, les bras nus, sans casaque. Le genou fléchi ils se saisissent à la ceinture au-dessus de la hanche. Une fois leurs mains bien accrochées, ils se relèvent simultanément et cherchent à se renverser, sans toutefois faire de mouvements violents. Ils se serrent, se balancent, se secouent, sans déplacer leurs mains, jusqu'à ce que l'un d'eux renverse l'autre. Souvent c'est celui qui tombe qui reste vainqueur lorsque, par un mouvement brusque, il entraîne dans sa chute et fait passer sous lui son adversaire. Les lutteurs du Hasli regagnent par leur adresse et leur agilité ce que ceux d'Unterwalden leur sont supérieurs en force. Ces exercices athlétiques provoquent un tel enthousiasme et une telle passion, que lorsqu'un des champions l'emporte par un tour de main inusité, il en résulte souvent des altercations et des rixes sanglantes parmi les assistants. Cette tradition de la lutte est soigneusement conservée dans le pays, et l'autorité favorise ces fêtes. Assurément cette gymnastique contribue à conserver la force et la beauté physique de ces populations pastorales. Rome et la Grèce ne pouvaient pas produire de plus beaux et de plus courageux lutteurs que ces vallées alpestres du Hasli et de l'Unterwalden. Cependant ceux d'Unterwalden, et surtout ceux de la haute partie du pays, sont un peu lourds, sérieux, et même mélancoliques, et le doivent sans doute à des jeûnes fréquents et à l'abus des exercices religieux auxquels ils s'adonnent.“

BERNE, THOUNE ET BERTHOUD.

Ces trois villes sont les plus importantes de l'ancienne république de Berne, et bien que les deux dernières n'aient été pendant des siècles que des villes municipales dépendantes de la principale, le développement intérieur que toutes trois ont subi présente de frappantes analogies, et il a provoqué dans leur sein un état de choses particulier qui subsiste encore aujourd'hui; à Thoun, à Berthoud, comme à Berne, subsiste et règne encore l'esprit bourgeois traditionnel, et cela dans une mesure qu'on ne rencontre nulle part en Suisse au même degré et si développé.

Mais ce n'est pas uniquement de traditions et des souvenirs d'une époque brillante que vit et s'alimente, avec ses bonnes et mauvaises conséquences, cet esprit

étroit de bourgeoisie. Il est entretenu par des réalités et des avantages qui sont loin d'être à dédaigner.

L'histoire politique de la ville de Berne est trop connue pour que nous nous y arrêtions longtemps. Fondée à la fin du douzième siècle, sur terre d'empire, par les Zähringen, après des débuts modestes, cette cité possédait déjà à la fin du quinzième siècle, un territoire plus considérable qu'aucune autre ville impériale. Ce fut après les guerres de Bourgogne que Berne atteignit au point culminant de sa puissance, bien qu'alors le beau pays de Vaud ne lui appartint pas encore. Ce n'était pas sans raison que le proverbe disait que Dieu lui-même était bourgeois de Berne, et que dans la Suisse romande, pour exprimer la joie du succès d'une entreprise réussie, on





L. Rohbeck del.

A. Pesch sculpt.

Druck & Verlag von Chr. Krüsi in Basel.

dit encore, nous voilà de Berne. Dans les chansons populaires du pays, Berne est qualifiée de l'épithète de „haute salle des chevaliers.“ Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si cette grande puissance de Berne a exercé une heureuse ou une fâcheuse influence sur le développement total de la Confédération; mais ce qu'il y a de certain, c'est que les relations, nouées par Berne avec l'étranger dans le but de se fortifier encore, ont compromis sa véritable force et sa position de considération au sein même de l'alliance des cantons, jusqu'à la laisser à la fin du 18^{me} siècle seule, en face du danger, sauver au moment suprême et dans un dernier combat une partie de ses souvenirs héroïques. Plus tard, sous un régime nouveau et complètement différent de l'ancien, Berne, comme capitale du canton le plus puissant, a sans doute conservé de l'importance; mais ce ne fut qu'en 1848, alors qu'elle devint le siège des pouvoirs fédéraux, que Berne est entrée dans une nouvelle phase de développement.

La régularité et la solidité avec lesquelles Berne a été construite dès son origine, et qui dépassent de beaucoup celles de toute autre ville de l'Europe centrale de la même époque, sont plutôt la conséquence de sa position que d'un plan conçu par son fondateur. La presqu'île de l'Aar, à peine large de cinq cents pieds dans sa partie moyenne, qui sert de sol à la ville, ne permettait pas l'enchevêtrement étrange de rues et de ruelles qu'on observe dans d'autres villes, construites sur un terrain étendu dans toutes les directions. Primitivement, la ville ne s'étendait de l'Aar qu'à la tour de l'horloge, qui se trouve aujourd'hui au centre de la cité, et l'on y distingue encore comme une large esplanade la place du profond fossé qui coupait transversalement l'isthme de la presqu'île. En 1268, les constructions furent poussées jusqu'à la tour des prisons, et ce ne fut qu'au milieu du quatorzième siècle qu'elles atteignirent l'emplacement où s'élevait la fameuse porte de Christophe qui vient de tomber enfin, en 1865, sous le souffle de l'esprit nouveau. La forme et l'aspect actuels de la ville ne datent que du quinzième siècle, car, en 1405, un incendie détruisit presque en entier la vieille ville en consumant cinq cents cinquante maisons, et en faisant périr plus de cent personnes. Au lieu d'être construites, comme anciennement, en bois et en pisé, les maisons modernes sont bâties en molasse grise, une pierre de taille excellente qu'on extrait dans d'inépuisables carrières aux environs de la ville.

Berne fait un effet imposant sur ceux-mêmes dont l'œil est accoutumé à l'aspect de masses architecturales plus considérables. On s'y sent au premier abord et au premier regard dans une grande ville, construite par une puissante et fière aristocratie. Sous ce rapport, Berne est la Venise suisse, et, malgré que, dans les rues de Berne, on distingue peu de grandes maisons particulières, le

mode uniforme et noble de construction et le rapprochement des édifices, contribuent à donner à l'ensemble un cachet imposant de solidité et de distinction.

Il n'y a guère en Europe d'autre ville où le moyen âge ait laissé un système aussi complet d'arcades, et ce sont précisément ces voûtes soutenues par des piliers larges et saillants, qui contribuent à donner à l'ensemble cet aspect solide et massif si caractéristique des rues principales. L'habitant de Berné n'est pas d'accord avec l'étranger sur les avantages et les inconvénients des arcades, peut-être parce que le nouveau venu se sent mal à l'aise au milieu de l'incessant va-et-vient de la population qui circule sous ces voûtes étroites. Au premier aspect on reconnaît le Bernois à la manière dont il porte sa canne et son parapluie en passant sous les arcades. Une description de la ville au siècle passé résume assez impartialement les différentes appréciations sur le système des arcades en ces termes: „Il a son côté commode et ses inconvénients. Par le mauvais temps, il est agréable de pouvoir y circuler à l'abri de la pluie, mais d'autre part la foule s'y presse et s'y coudoie, surtout à l'heure de midi, lorsque les ouvriers et les pensionnaires sortent de leurs ateliers et vont dîner, en s'arrêtant souvent pour causer ou se faire des compliments fort déplacés dans ces circonstances, mais dont il n'est pas toujours facile de se dispenser lorsqu'on rencontre sous les arcades des personnes connues ou considérables. Les arcades sont agréables pendant la nuit lorsque les réverbères les illuminent, mais à peine sont-ils éteints qu'on passe sous leurs voûtes obscures avec une sorte d'effroi comme dans des souterrains, surtout si l'heure est assez avancée pour qu'on ne rencontre personne, et que tout bruit ait cessé. Les arcades sont avantageuses aux propriétaires de maisons, qui palpent de beaux prix de locations des boutiques qui s'y ouvrent, mais elles sont désagréables aux habitants des maisons qui ne peuvent y entrer que par des corridors étroits et des escaliers sombres. Les marchands et les épiciers trouvent sous les arcades l'agrément de débarrasser leurs marchandises et de les étaler à l'abri de la pluie, mais elles ont un grand inconvénient pour les acheteurs qu'elles forcent à examiner, dans une ombre fâcheuse, la qualité des marchandises qu'ils achètent dans les boutiques; enfin, en plein jour, les marchands sont forcés d'avoir la chandelle allumée dans leurs comptoirs. Le soleil n'y peut jamais pénétrer, d'où une humidité fâcheuse pour la conservation des marchandises et la santé des marchands.“

A la fin du siècle passé, Berne comptait dix mille habitants et l'on se plaignait déjà du renchérissement des loyers, que l'on attribuait à l'affluence des émigrés français, et à une augmentation dans l'arrivée et le séjour des étrangers. Malgré que dès lors le chiffre de la population ait plus que triplé, il a été fort peu construit

de nouvelles maisons, et cela par suite de la position de la ville et du manque de terrains à bâtir, et surtout de l'opiniâtreté avec laquelle les bourgeois tiennent à conserver quelques murailles, tours ou bastions, héritages inutiles et souvenirs d'un passé glorieux. Chez eux, ce sentiment de piété historique, légitime quand il n'est pas poussé à l'excès, devient une manie ridicule. Depuis que Berne, devenue ville fédérale, a dû à ce privilège un nouvel afflux de population, qui va croissant d'année en année, son extension est devenue absolument indispensable, et cependant la lutte entre la nécessité et le besoin de conserver ce qui existe n'est pas encore terminée. Les nouveaux quartiers construits depuis quelques années ont dû l'être, faute de terrain à bâtir plus rapproché de la ville, à une certaine distance des anciens remparts, à l'intérieur desquels il a pourtant été fait un grand pas par la démolition d'une portion du mur d'enceinte et d'une portion du massif de constructions qui fait face au palais fédéral.

On ne peut cependant se dissimuler, que si à son tour le Petit-Rempart doit disparaître, comme beaucoup de gens le demandent à grands cris, pour fournir de nouveaux terrains à bâtir, la promenade, l'une des plus belles de la Suisse et peut-être de l'Europe, qui le couronne, sera une perte douloureuse; mais d'autre part Berne est célèbre par la multiplicité de ses promenades magnifiques et il lui en restera assez pour se consoler. Ne lui reste-t-il pas dans son sein même, à côté de sa cathédrale, cette plateforme célèbre d'où le magnifique panorama des Alpes apparaît dans toute sa splendeur? Ce n'est qu'à regret que nous renonçons à décrire la vue admirable dont on jouit de ce point privilégié, que mainte autre ville envie à Berne, et qui résulte lui-même d'un travail architectural colossal pour le moyen âge. Mais quittons ces sommets étincelants pour abaisser nos regards au pied même de la plate-forme, sur l'Aar et la digue immense, qui arrête le cours de cette rivière aux flots rapides, et, les déviant de leur direction première, les conduit captifs aux moulins et autres usines, dont ils deviennent les mobiles puissants asservis à l'homme. Les hommes du métier apprécient cette digue de pierre de plusieurs centaines de pas de longueur, comme l'un des plus grands travaux hydrauliques du moyen âge, comparativement beaucoup plus colossal et remarquable que la cathédrale qui limite la plate-forme au nord, et cependant les historiens n'ont pas encore réussi à déterminer l'époque et le constructeur de ce grand travail. Il est difficile d'admettre, avec une tradition, qu'elle soit le fait d'une entreprise particulière de la famille Bubenbergh ou de telle autre. Elle paraît plutôt, comme travail d'utilité publique, résulter du concours de la bourgeoisie entière, et avoir été construite dans un but défensif. En cas de siège de la ville, elle

aurait empêché l'ennemi de détourner l'eau destinée à faire marcher des moulins considérés comme indispensables, tout en rendant de ce côté le passage de l'Aar beaucoup plus difficile.

Nous ne donnerons pas de détails sur les monuments de la ville, ils sont assez connus, depuis l'hôtel-de-ville datant du commencement du quinzième siècle qu'on restaure aujourd'hui au palais fédéral, depuis l'église de la Nydeck, la plus ancienne, à la cathédrale et à l'église catholique qui n'est pas encore achevée. Au lieu de décrire le grand grenier avec ses caves immenses, ou la tour de l'horloge et son singulier mécanisme, nous préférons nommer la statue de Rodolphe d'Erlach qui décore la place de la Cathédrale, d'autant plus que ce chef-d'œuvre est en même temps le produit d'un acte de patriotisme.

L'idée de ce monument commémoratif de la victoire de Laupen est née sur le champ de bataille lui-même, lors de la célébration de son jubilé cinq fois séculaire en 1839. Entraîné par l'enthousiasme de la fête, le peintre et sculpteur Joseph Volmar prit la résolution de consacrer par un monument durable le souvenir de cette première bataille décisive pour la liberté bernoise, et sans même posséder les moyens d'exécuter ce grand projet, il se mit immédiatement à l'œuvre. Il pensait et espérait que ce que réalisaient ailleurs les princes, le peuple suisse saurait aussi l'exécuter. Cette espérance patriotique de l'artiste ne devait pas être déçue, mais sa réalisation ne survint pas comme il le pensait. Une froideur, derrière laquelle s'abritait l'envie, la défaveur et le dénigrement, fut tout ce que son intervention désintéressée rencontra chez les classes dont il attendait le plus puissant appui pour son œuvre, mais Volmar ne se laissa pas décourager. Dix ans durant il travailla sans se lasser, modifiant plusieurs fois son modèle à l'encontre de son propre sentiment artistique pour complaire à quelques protecteurs, jusqu'à ce qu'enfin, en 1849, la statue fut élevée sur son piédestal. Les seules récompenses que devait lui valoir ce long travail de désintéressement, furent le don que lui fit le gouvernement d'une vieille tour qu'il avait jadis achetée aux enchères et un diplôme de docteur honoraire que lui décerna la faculté de philosophie. — Ces quelques mots suffisent à prouver que Berne n'est pas un Eldorado pour les artistes, et tout fait craindre que cette indifférence pour les beaux arts ne dure encore fort longtemps et n'aille en empirant. Le libéralisme bernois a encore beaucoup à se développer avant d'arriver à comprendre et à apprécier la haute signification de l'art et son action bienfaisante et civilisatrice sur la vie et les habitudes du peuple. Sous ce rapport, l'expulsion complète des représentants de la vieille aristocratie de la république est tout aussi à regretter, qu'elle est à applaudir au point



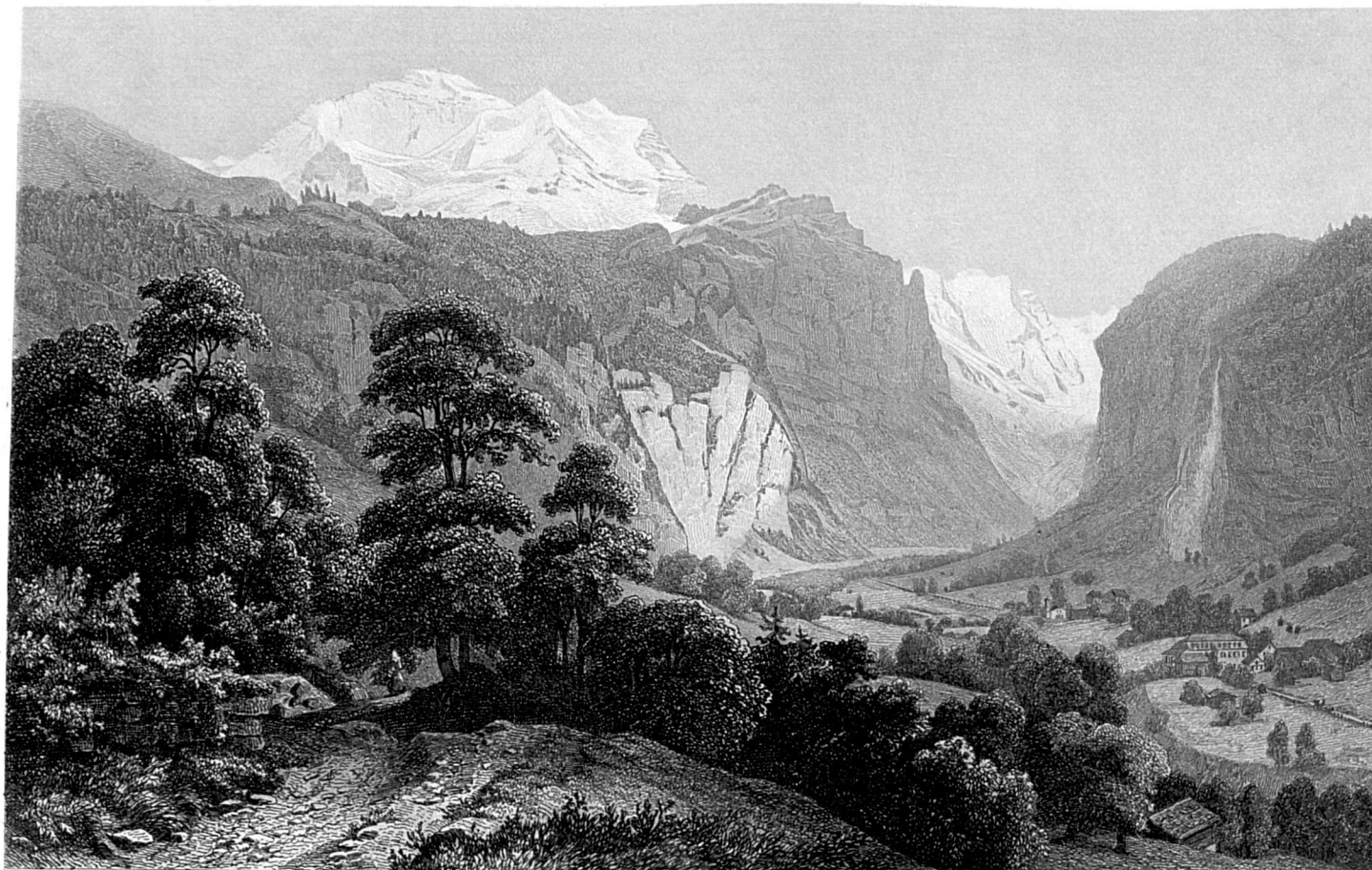
de nouvelles maisons, et cela par suite de la position de la ville et du manque de terrains à bâtir, et surtout de l'opiniâtreté avec laquelle les bourgeois tiennent à conserver quelques murailles, tours ou bastions, héritages inutiles et souvenirs d'un passé glorieux. Chez eux, ce sentiment de piété historique, légitime quand il n'est pas poussé à l'excès, devient une manie ridicule. Depuis que Berne, devenue ville fédérale, a dû à ce privilège un nouvel afflux de population, qui va croissant d'année en année, son extension est devenue absolument indispensable, et cependant la lutte entre la nécessité et le besoin de conserver ce qui existe n'est pas encore terminée. Les nouveaux quartiers construits depuis quelques années ont dû l'être, faute de terrain à bâtir plus rapproché de la ville, à une certaine distance des anciennes murailles, à l'intérieur desquels il a pourtant été fait de grands pas par la démolition d'une portion du mur d'enceinte et d'une portion du massif de constructions qui fait face au palais fédéral.

On ne peut cependant se dissimuler, pour si bon tour le Petit-Rempart dont disparaître, qu'on a beaucoup de gens le demandant à grands cris, pour fournir de nouveaux terrains à bâtir, la promenade, l'un des plus belles de la Suisse et peut-être de l'Europe, qui le couronne, sera une perte douloureuse; mais c'est à Berne est célèbre par la multiplicité de ses vues si magnifiques, et il lui en restera encore pour se défendre. Ne lui reste-t-il pas dans son sein même, à côté de sa cathédrale, cette plateforme célèbre d'où le magnifique panorama des Alpes apparaît dans toute sa splendeur? Ce n'est qu'à regret que nous renonçons à décrire la vue admirable dont on jouit de ce point privilégié, que mainte autre ville envie à Berne, et qui résulte lui-même d'un travail architectural colossal pour le moyen âge. Mais quittons ces sommets étincelants pour abaisser nos regards au pied même de la plate-forme, sur l'Aar et la digue immense, qui arrête le cours de cette rivière aux flots rapides, et, les déviant de leur direction première, les conduit captifs aux moulins et autres usines, dont ils deviennent les mobiles puissants asservis à l'homme. Les hommes du métier apprécient cette digue de pierre de plusieurs centaines de pas de longueur, comme l'un des plus grands travaux hydrauliques du moyen âge, comparativement beaucoup plus colossal et remarquable que la cathédrale qui limite la plate-forme au nord, et cependant les historiens n'ont pas encore réussi à déterminer l'époque et le constructeur de ce grand travail. Il est difficile d'admettre, avec une tradition, qu'elle soit le fait d'une entreprise particulière de la famille Bâleberg ou de telle autre. Elle paraît plutôt, comme l'œuvre d'une puissance publique, résulter du concours de la bourgeoisie entière, et avoir été construite dans un but défensif, comme le siège de la ville, elle

aurait empêché l'ennemi de détourner l'eau destinée à faire marcher des moulins considérés comme indispensables, tout en rendant de ce côté le passage de l'Aar beaucoup plus difficile.

Nous ne donnerons pas de détails sur les monuments de la ville, ils sont assez connus, depuis l'hôtel-de-ville datant du commencement du quinzième siècle qu'en restaure aujourd'hui au palais fédéral, depuis l'église de la Nydeck, la plus ancienne, à la cathédrale et à l'église catholique qui n'est pas encore achevée. Au lieu de décrire le grand grenier avec ses caves immenses, ou la tour de l'horloge et son singulier mécanisme, nous préférons nommer la statue de Rodolphe d'Erlach qui décore la place de la Cathédrale, d'autant plus que ce chef-d'œuvre est en même temps le produit d'un acte de patriotisme.

Si l'œuvre de ce monument commémoratif de la victoire de Lâmpen est restée sur le champ de bataille lui-même, lors de la célébration de son centenaire, fois séculaire en 1839. Enroulés par les étonnements du siècle, le peintre et sculpteur Joseph Volmar put se résoudre à consacrer par un monument durable sa œuvre d'homme privé. Il avait voulu pour la Liberté bernoise, et dans une œuvre qui fut le premier grand projet de sculpture publique à Berne, il s'était efforcé de donner à son œuvre une valeur morale et esthétique, mais son idéal social était déçu. Cette espérance particulière de l'artiste ne devait pas être déçue, mais sa réalisation ne survint pas comme il le pensait. Une froideur, derrière laquelle s'abritait l'envie, la défaveur et le dénigrement, fut tout ce que son intervention désintéressée rencontra chez les classes dont il attendait le plus puissant appui pour son œuvre, mais Volmar ne se laissa pas décourager. Dix ans durant il travailla sans se lasser, modifiant plusieurs fois son modèle à l'encontre de son propre sentiment artistique pour complaire à quelques protecteurs, jusqu'à ce qu'enfin, en 1849, la statue fut élevée sur son piédestal. Les seules récompenses que devait lui valoir ce long travail de désintéressement, furent le don que lui fit le gouvernement d'une vieille tour qu'il avait jadis achetée aux enchères et un diplôme de docteur honoraire que lui décerna la faculté de philosophie. — Ces quelques mots suffisent à prouver que Berne n'est pas un Eldorado pour les artistes, et tout fait craindre que cette indifférence pour les beaux arts ne dure encore fort longtemps et n'aille en empirant. Le libéralisme bernois a encore beaucoup à se développer avant d'arriver à comprendre et à apprécier la haute signification de l'art et son action bienfaisante et civilisatrice sur la vie et les habitudes du peuple. Sous ce rapport, l'expulsion complète des représentants de la vieille aristocratie de la république est tout aussi à regretter, qu'elle est à applaudir au point



A. Huber del. et grav.

LAUTERBRUNNEN

Verlag v. Chr. Keusi in Basel.

de vue purement politique. C'est ainsi que Volmar dut à une protection qui ne se démentit point, celle d'un patricien Théodore de Hallwyl, de pouvoir enfin amener au port son entreprise.

Un écrivain du siècle passé fait le tableau suivant du Bernois : „Il (le bourgeois de Berne) diffère essentiellement, tant sous le rapport du caractère que du genre de vie, des habitants des autres villes suisses protestantes. Le Bernois est plus gentilhomme, pendant qu'ailleurs règnent des habitudes plus bourgeoises. Il a les principes et le ton de la noblesse, et c'est un homme de qualité dans toute l'étendue du terme. C'est là la raison pour laquelle on parle plus à Berne de duels que partout ailleurs en Suisse. Le jeune Zurichois ou Bâlois de bonne famille passe en général quelques années dans de grandes maisons de commerce à l'étranger, où il est sans doute traité avec considération, mais où il doit en même temps fonctionner comme commis. Le jeune Bernois voyage comme un fils de famille, ou, pour terminer son éducation, passe quelques années comme officier dans un régiment bernois capitulé à l'étranger. Le jeune Suisse d'une ville commerçante, revenu au pays, entre dans les affaires, pendant que le Bernois, de retour à Berne, vit en rentier, s'il n'est pas placé dans quelque administration, et consacre tout son temps à la société, aux belles de son voisinage et à l'étude des talents de société. Tout cela rapproche le ton de Berne de celui des grandes capitales de l'Europe, plus que dans toute autre ville de la Suisse allemande.“

Cette description, qui était assurément d'une exactitude parfaite pour l'époque, ne s'applique tout au plus aujourd'hui qu'au jeune patriciat, qui continue à suivre les mêmes errements et le même genre de vie. Cependant le patriciat tend aujourd'hui à prendre les habitudes de la bourgeoisie ; au moins, là où il vit renfermé dans le cercle exclusif de sa société, il a cessé d'exercer une action quelconque sur le ton de la bonne société, qui, il faut le reconnaître, n'est nulle part en Suisse plus éloigné de mériter la qualification de ton de grande ville, si l'on comprend sous cette désignation une certaine délicatesse d'habitudes et quelque chose de gracieux et d'élégant dans les manières. Le Neubernois aime la vie de taverne, non pas dans de vastes salles, bien éclairées et élégamment meublées et décorées, mais dans de petits bouges enfumés, obscurs et cachés. L'étranger est des plus surpris lorsqu'il rencontre les hommes les plus qualifiés du pays et de la Confédération en fait de science, d'art et de politique, attablés dans une taverne qui ailleurs ne serait fréquentée que par les plus basses classes. Il faut reconnaître que ces habitudes de sans gêne, qu'on qualifie de démocratiques, exercent une influence fâcheuse sur le ton de toute la société.

Un reproche plus sérieux et de tout autre nature,

qu'on faisait à la ville de Berne au siècle passé et qu'on lui fait encore, consiste dans le relâchement des mœurs. Il est plus difficile aujourd'hui qu'anciennement de juger du degré dans lequel ce reproche est mérité, surtout si sous le rapport de mœurs on compare Berne avec d'autres villes de la même importance. Que l'immoralité soit plus ou moins cachée ou plus apparente, là n'est pas la question, elle git dans son degré. Les reproches persistants qu'on fait à Berne sous le rapport des mœurs, tiennent essentiellement à ce qu'il y subsiste des établissements de bains qui continuent à être en possession des immunités que les mœurs déréglées d'un temps qui n'est plus leur avaient conférées. L'absence d'industrie, l'afflux de la population féminine des campagnes dans la ville qui ne peut lui offrir d'occupations lucratives, et la misère, mère du vice, qui en résulte, expliquent aussi cet état de choses fâcheux, et, sous ce rapport, Berne peut servir d'exemple frappant et éloquent de la contradiction que présente avec les faits les déclamations des détracteurs de l'industrie, qui voient dans son développement l'origine de l'immoralité à notre époque.

La bourgeoisie de Berne est encore aujourd'hui la plus riche de toute la Suisse, et l'unique possession de ce droit de bourgeoisie équivaut par son rendement à la propriété d'un capital assez considérable. Mais ici encore il y a de grandes différences à constater, et le droit de bourgeoisie est loin de représenter pour chaque bourgeois le même revenu. Indépendamment des biens communs de la corporation, à la jouissance desquels tous les bourgeois ont une part égale, il existe encore les biens particuliers des corporations ou abbayes, dont le chiffre est très différent, de sorte que les avantages communaux varient selon la corporation à laquelle on appartient. Pour donner à ses compatriotes une idée de la richesse de Berne, un voyageur allemand affirmait récemment que des Bernois de bonne famille étaient soutenus par les biens communs au moyen de subventions suffisantes pour les faire vivre *conformément à leur position sociale*. Ces allégués ont été traités à Berne de fables inventées à plaisir et démentis, et avec raison, dans ce sens qu'il y était question de biens de bourgeoisie. Ce qu'il y a de positif, c'est que certaines corporations, et surtout l'une d'elles, possèdent des fonds destinés à être affectés spécialement à soutenir convenablement ceux de leurs membres dont la fortune a disparu ou diminué. C'est au fond une affaire de ménage, et on ne voit guère en quoi pareilles institutions ont le privilège de choquer.

Le bourgeois de Thounne trouve également dans les revenus d'une bourgeoisie très riche un paillatif aux revirements de fortune, et une existence assurée en cas

de pauvreté; mais on se demande si pareille perspective n'exerce pas sur l'activité de l'individu une action éner-vante en détruisant le sentiment de son individualité et de sa responsabilité. Cette question a été mainte fois posée et discutée au sein même de ces corporations; mais tout s'y passe encore comme jadis, et l'application des revenus de biens communaux à des œuvres d'utilité publique plutôt qu'à des répartitions d'argent ou de bois faites aux bourgeois, est encore un fait rare et exceptionnel. Il ne peut entrer dans notre cadre de discuter au point de vue d'une saine économie politique une question aussi controversée et aussi brûlante.

Quoique Thouné ne compte que 4000 habitants, sa position délicieuse à l'extrémité occidentale de son lac ravissant lui communique quelque chose de grandiose que ne possèdent pas toujours des villes beaucoup plus considérables. A peu de distance de la ville, l'Aar s'y divise en deux bras, dont l'un traverse la ville et l'autre baigne ses murailles occidentales. A l'opposite s'élève une colline qui porte sur son plateau le vieux château, l'église paroissiale avec sa tour octogone, et d'autres constructions. On parvient de la ville au sommet de la colline par plusieurs rampes d'escaliers, dont l'une ne compte pas moins de 230 marches. A gauche, en entrant dans la cour, s'élève le château nouveau, bâti au quinzième siècle et résidence du préfet; à droite se dresse le vieux château des comtes, auquel se rattachent les premiers documents concernant la ville. Il est indubitable que la ville est plus ancienne que le château, et le mot celtique Dun, colline, indique déjà une agglomération de population celtique. Des antiquités romaines ont également été découvertes à peu de distance. C'est en 1127 que le nom de Thouné apparaît dans des actes où paraît comme témoin Werner de Thouné, dans un procès entre le couvent de St-Blaise et un baron de Lutzelfluh. On ignore si ces seigneurs de Thouné portaient le titre de comtes. Ils se liguèrent avec les autres dynastes de l'Oberland contre Berthold V de Zähringen, qui les battit, le 12 avril 1191, dans la vallée de Grindelwald, ce qui les fit tomber dès lors dans la catégorie de la petite noblesse. Quelques rejetons de cette vieille souche émigrèrent, et c'est d'eux que descendent les comtes de Thun qui font encore partie de la noblesse du Tyrol et de la Bohême. A l'époque de Berthold V, Thouné était déjà entourée d'un fossé. Après l'extinction des Zähringen, le château et la ville passèrent aux Kybourg dont l'un accorda à la ville plusieurs franchises, et, en 1264, une véritable charte.

C'est dans le vieux château que se passa un sanglant et triste drame, le meurtre d'un Kybourg par son frère. Au commencement du quatorzième siècle, deux frères, Hartmann et Eberhard, possédaient en commun les vastes propriétés de leur maison; mais l'aîné, Hartmann, s'effor-

çait de s'approprier seul la propriété exclusive de ces biens. Eberhard, le plus jeune, prieur d'Amsoldingen, membre des chapitres de Strasbourg et de Cologne, terminait ses études à l'université de Bologne. Mais comme les soixante marcs d'argent qui lui étaient assignés pour son entretien, ne lui arrivaient qu'irrégulièrement et souvent trop tard, il repassa les Alpes et vint réclamer lui-même sa part d'héritage. Son frère le reçut avec mépris et en se moquant de ses prétentions. Il résidait alors dans un de ses châteaux à Landshut près de Berthoud, et y fit saisir de nuit son frère Eberhard qu'il dirigea comme prisonnier sur le château de Rochefort, situé dans le canton de Neuchâtel. Le jeune comte dut céder à la volonté de son frère et consentir à ce que le duc Léopold d'Autriche, qui était un ami favorable à Hartmann, fût arbitre de leur différend et effectuât le partage de leur héritage. Léopold prononça que Hartmann resterait seul souverain et assigna à Eberhard le château de Thouné, avec charge de remettre à Hartmann les trois quarts du revenu de ses bénéfices, estimé à deux cents marcs d'argent, pour éteindre les dettes de la famille. Quoique cet arrêt lui fût défavorable, le prisonnier s'y soumit et ure fête de réconciliation, à laquelle fut conviée toute la noblesse des environs, eut lieu au château de Thouné, le jour de la Toussaint de l'année 1322. Après le festin, lorsque les esprits déjà surexcités commencèrent à s'échauffer sous l'influence de copieuses libations, Hartmann ne put s'empêcher de donner essor à sa joie, en racontant le succès de ses manœuvres, et de lâcher des paroles blessantes à l'adresse de son frère, dont il méprisait la vocation ecclésiastique. Il fut appuyé par les nobles Senn de Munsingen; mais Eberhard comptait aussi des amis au festin. Il s'éleva des murmures de désapprobation, des mots on en vint à dégainer, et bientôt la salle des chevaliers devint le théâtre d'un combat sanglant, pendant lequel le comte Eberhard fut tué dans un escalier tournant obscur, soit de la main de son frère, soit par Jean de Kien, seigneur de Worb, ce qui ne put jamais être éclairci. L'un des assistants précipita le cadavre dans la cour du château, au moment même où les bourgeois de Thouné, attirés par le bruit, s'approchaient en armes pour envahir le château. Hartmann, qui se savait détesté du peuple, commanda de fermer les portes, et s'enfuit à Berne en laissant la garde du château à ses partisans. Là il promit au conseil, en retour de sa protection, de devenir bourgeois de Berne, et lui abandonna quelques biens ainsi que la suzeraineté de Thouné. Berne, qui n'eut jamais l'habitude de laisser passer, sans la saisir, une occasion quelconque de s'agrandir, mit de suite des troupes sur pied et marcha sur Thouné pour y faire rentrer les bourgeois sous son autorité, ce qui eut lieu sans difficulté. Mais une amitié conclue après de si tristes antécédents entre le comte



de pauvreté; mais on se demande si pareille perspective n'exerce pas sur l'activité de l'individu une action énergeante en détruisant le sentiment de son individualité et de sa responsabilité. Cette question a été mainte fois posée et discutée au sein même de ces corporations; mais tout s'y passe encore comme jadis, et l'application des revenus de biens communaux à des œuvres d'utilité publique plutôt qu'à des répartitions d'argent ou de bois faites aux bourgeois, est encore un fait rare et exceptionnel. Il ne peut entrer dans notre cadre de discuter au point de vue d'une saine économie politique une question aussi controversée et aussi brûlante.

Quoique Thouné ne compte que 4000 habitants, sa position délicieuse à l'extrémité occidentale de son lac ravissant lui communique quelque chose de grandiose que ne possèdent pas toujours des villes beaucoup plus considérables. A peu de distance de la ville, l'Aar s'y divise en deux bras, dont l'un traverse la ville et l'autre baigne ses murailles occidentales. A l'opposé s'élève une colline qui porte sur son plateau le vieux château, l'église paroissiale avec un tour octogone, et d'autres constructions. On parvient de la ville au sommet de la colline par plusieurs rampes d'escaliers, dont l'une ne compte pas moins de 220 marches. A gauche, en entrant dans la cour, s'élève le château nouveau, bâti au quinzième siècle et résidence du préfet; à droite se dresse le vieux château des comtes, auquel se rattachent les premiers documents concernant la ville. Il est indubitable que la ville est plus ancienne que le château, et le mot celtique Dun, colline, indique déjà une agglomération de population celtique. Des antiquités romaines ont également été découvertes à peu de distance. C'est en 1127 que le nom de Thouné apparaît dans des actes où paraît comme témoin Werner de Thouné, dans un procès entre le couvent de St-Blaise et un baron de Lutzelruh. On ignore si ces seigneurs de Thouné portaient le titre de comtes. Ils se ligèrent avec les autres dynastes de l'Oberland contre Berthold V de Zähringen, qui les battit, le 12 avril 1191, dans la vallée de Grindelwald, ce qui les fit tomber dès lors dans la catégorie de la petite noblesse. Quelques rejetons de cette vieille souche émigrèrent, et c'est d'eux que descendent les comtes de Thun qui font encore partie de la noblesse du Tyrol et de la Bohême. A l'époque de Berthold V, Thouné était déjà entourée d'un fossé. Après l'extinction des Zähringen, le château et la ville passèrent aux Kybourg dont l'un accorda à la ville plusieurs franchises, et, en 1264, une véritable charte.

C'est dans le vieux château que se passa un sanglant et triste drame, le meurtre d'un Kybourg par son frère. Au commencement du quatorzième siècle, deux frères, Hartmann et Eberhard, possédaient en commun les vastes propriétés de leur maison; mais l'aîné, Hartmann, s'effor-

çait de s'approprier seul la propriété exclusive de ces biens. Eberhard, le plus jeune, prieur d'Amsoldingen, membre des chapitres de Strasbourg et de Cologne, terminait ses études à l'université de Bologne. Mais comme les soixante marcs d'argent qui lui étaient assignés pour son entretien, ne lui arrivaient qu'irrégulièrement et souvent trop tard, il repassa les Alpes et vint réclamer lui-même sa part d'héritage. Son frère le reçut avec mépris et en se moquant de ses prétentions. Il résidait alors dans un de ses châteaux à Landshut près de Berthoud, et y fit saisir de nuit son frère Eberhard qu'il dirigea comme prisonnier sur le château de Rochefort, situé dans le canton de Neuchâtel. Le jeune comte dut céder à la volonté de son frère et consentir à ce que le duc Léopold d'Autriche, qui était un ami favorable à Hartmann, fût arbitre de leur différend et effectuât le partage de leur héritage. Léopold prononça que Hartmann resterait seul souverain et assigna à Eberhard le château de Thouné, avec charge de remettre à Hartmann les trois quarts du revenu de ses bénéfices, estimé à deux cents marcs d'argent, pour éteindre les dettes de la famille. Quoique cet arrêt lui fût défavorable, le prisonnier s'y soumit et une fois de réconciliation, à laquelle fut convié tout le schisme des environs, eut lieu au château de Thouné, le jour de la Toussaint de l'année 1322. Après le festin, lorsque les esprits déjà surexcités commencèrent à s'échauffer sous l'influence de copieuses libations, Hartmann ne put s'empêcher de donner essor à sa joie, en racontant le succès de ses manœuvres, et de lâcher des paroles blessantes à l'adresse de son frère, dont il méprisait la vocation ecclésiastique. Il fut appuyé par les nobles Senn de Munsingen; mais Eberhard comptait aussi des amis au festin. Il s'éleva des murmures de désapprobation, des mots on en vint à dégainer, et bientôt la salle des chevaliers devint le théâtre d'un combat sanglant, pendant lequel le comte Eberhard fut tué dans un escalier tournant obscur, soit de la main de son frère, soit par Jean de Kien, seigneur de Worb, ce qui ne put jamais être éclairci. L'un des assistants précipita le cadavre dans la cour du château, au moment même où les bourgeois de Thouné, attirés par le bruit, s'approchaient en armes pour envahir le château. Hartmann, qui se savait détesté du peuple, commanda de fermer les portes, et s'enfuit à Berne en laissant la garde du château à ses partisans. Là il promit au conseil, en retour de sa protection, de devenir bourgeois de Berne, et lui abandonna quelques biens ainsi que la suzeraineté de Thouné. Berne, qui n'eut jamais l'habitude de laisser passer, sans la saisir, une occasion quelconque de s'agrandir, mit de suite des troupes sur pied et marcha sur Thouné pour y faire rentrer les bourgeois sous son autorité, ce qui eut lieu sans difficulté. Mais une amitié conclue après de si tristes antécédents entre le comte



SOUVENIR VON GRINDELWALD.

et la ville de Berne ne pouvait être de longue durée et pendant tout le reste de la vie du comte, qui dura quarante ans, il ne cessa de se quereller et de guerroyer avec la république sa voisine, à laquelle un de ses fils finit par engager Thoune pour 20,100 florins. Par un traité conclu en 1384 sous la médiation des confédérés, la ville et le château furent définitivement achetés par Berne pour le prix de 37,800 florins.

Berne avait déjà placé à la tête des conseils de Thoune un avoyer, alors qu'elle ne possédait encore Thoune qu'à titre de gage, et dès lors elle conserva la petite ville dans toutes ses franchises en lui laissant son autonomie. Elle avait ses grand et petit conseils, présidés par l'avoyer, et possédait des droits de basse justice sur plusieurs villages du voisinage. La bannière de Thoune flotta dès lors glorieusement sur plusieurs champs de bataille, et à Morat la bravoure des bourgeois de Thoune leur valut le droit de remplacer l'étoile noire des armes de leur ville par une étoile d'or. Sous la république helvétique, Thoune devint la capitale du canton de l'Oberland, et, sans avoir gagné beaucoup à son éphémère dignité de capitale, elle retourna, après l'acte de médiation, sous la dépendance de Berne avec le canton de l'Oberland.

Sa position à la porte de l'Oberland vaut à Thoune d'être fort fréquentée par les étrangers, et elle perçoit également de beaux bénéfices des écoles militaires fédérales qu'elle possède comme place d'armes principale de la Suisse, grâce à sa position centrale et à la vaste plaine propre aux exercices militaires qui s'étend à l'ouest. Après avoir acquis anciennement de la bourgeoisie de Thoune cette Allmend, la Confédération construite aujourd'hui à Thoune des casernes monumentales qui coûteront des sommes considérables. Ces sources faciles de revenus et un esprit de bourgeoisie prononcé sont sans doute la cause de la lenteur avec laquelle l'industrie s'établit à Thoune, malgré les avantages de sa situation.

Berthoud peut également s'intituler la porte de l'Emmenthal. Elle eut, dit-on, pour fondateurs deux frères, Sintram et Baltram, tous deux puissants et braves chevaliers de l'illustre maison de Lenzbourg.

La légende raconte que, dans une grotte de la colline sur laquelle s'élevait le château, il s'était établi un dragon monstrueux, qui dévastait la contrée et tuait gens et bêtes. Dans une de leurs chasses, les deux frères arrivèrent à l'entrée de la retraite du monstre, qui se précipita furieux sur les chevaliers, s'élance sur Baltram, le plus jeune, et n'en fait qu'une bouchée en l'avalant tout vif. Sintram l'attaque aussitôt du glaive et de la lance, le tue, l'éventre, et sort de sa panse son frère

encore vivant. Les deux frères firent aussitôt élever une chapelle à l'endroit de cette aventure extraordinaire et la dédièrent à sainte-Marguerite.

Les chroniqueurs veulent que ces événements se soient passés vers 712, et de cette façon Berthoud serait en droit de revendiquer une bien plus haute antiquité que Berne. Cette légende du dragon indique déjà la lointaine origine du château; peut-être pourrait-on la mettre en rapport avec la primitive mise en culture du pays, à la suite d'endiguements de l'Emme.

Berthoud ne commence à apparaître dans l'histoire positive qu'avec les Zähringen, auxquels appartenait le château. Ces ducs paraissent avoir fait un de leurs séjours de prédilection de cette forteresse, si bien située au milieu d'une magnifique contrée, et, en 1191, le fondateur de Berne, Berthold V, entoura d'une muraille le village situé au pied de la colline, et lui conféra des franchises urbaines, d'où le nom de Berthoud, ville de Berthold, qu'elle a conservé en langue romande. Cette ville passa avec l'héritage des Zähringen aux comtes de Kybourg, et ces derniers en firent souvent leur résidence. En 1316, la ville obtint une charte de ces coseigneurs Hartmann et Eberhard, dont il a été question à propos de Thoune. La détresse financière, dans laquelle ne tarda pas à tomber le comte Hartmann à la suite de ses guerres avec Berne, profita à Berthoud qui sut en tirer parti. En 1335, elle acheta du comte, pour 1000 livres, ses droits sur les boucheries, et le revenu des péages et des foires. Les fils d'Hartmann vendirent, en 1363, Berthoud aux ducs d'Autriche pour 12,000 florins, mais ils la conservèrent avec d'autres seigneuries à titre de fief.

Les Bernois, auxquels peu de murailles avaient encore résisté, ne tardèrent pas à apprendre, à leurs dépens, la force de celles de Berthoud, car dans la guerre que firent, en 1383, Soleure et Berne aux comtes de Kybourg, Berthoud fut assiégée par une armée considérable pour l'époque; Berne et ses alliés, les confédérés et le duc Aymon de Savoie, parurent devant la ville avec vingt mille hommes, et passèrent inutilement six semaines à en faire le siège; mais, si les Kybourg purent résister aux armes et aux engins de guerre, ils durent s'avouer vaincus devant le manque de finances, et, dès l'année suivante, ils se virent forcés de céder Berthoud pour la somme de 37,000 florins. Berne maintint les bourgeois de Berthoud dans la jouissance de leurs franchises, et ces derniers paraissent n'avoir pas regretté leur changement de maîtres, car, en 1383, on les trouve près de Sickingen, roisant vigoureusement les Autrichiens qui cherchaient à surprendre leur ville. Berne confia l'administration de ses droits sur Berthoud à un avoyer, qui, comme celui de Thoune, présidait les conseils. Berthoud possédait également des droits de basse juridiction sur plusieurs

villages voisins qu'elle faisait administrer par des châteaux. Sur son propre territoire, elle exerça, jusqu'en 1798, le droit de haute justice et celui de décider en dernière instance dans les procès entre ses bourgeois. Berthoud était si jalouse de ses droits qu'en 1622, par exemple, il fut défendu à tout bourgeois, sous peine de la perte de ses droits de bourgeoisie, d'interjeter appel à Berne.

Berthoud possède encore de grands biens communaux, ce qui explique pourquoi l'esprit communal y est très vivace et pourquoi on y tient fort au passé. Cependant sous ce rapport, on y est plus avancé qu'à Thonon et à Berne, et il s'y est développé une industrie considérable; c'est aussi de Berthoud qu'en 1830 et 1831 est parti, sous l'impulsion des frères Jean et Charles Snell, le mouvement politique qui a fini par régénérer le canton de Berne.

La ville, située sur la rive gauche de l'Emme, fort au-dessus de son lit, se divise en deux parties, la ville basse et la ville haute, jadis reliées par une rue très escarpée. En 1829 et 1830, cette pente fut sensiblement adoucie. Le château, assis sur une masse de molasse, au pied de laquelle coule l'Emme, aujourd'hui la résidence d'un préfet, fut habité sous la République helvétique par Pestalozzi, qui y fonda, en 1798, l'institut qui devint plus tard si célèbre et si utile. Un incendie considérable, survenu pendant la nuit du 21 au 22 juillet 1865, vint d'y détruire cinquante-deux maisons, et de provoquer, dans toute la Suisse, un de ces élans généreux de sympathie qui n'y font jamais défaut en face de calamités publiques. L'église elle-même, située sur une colline en face du château, était déjà si menacée que le feu s'était communiqué à son clocher, d'où les cloches furent précipitées pendant qu'elles sonnaient l'alarme.

Cet incendie n'est pas le seul à citer dans l'histoire de Berthoud. En 1388, la ville fut en grande partie réduite en cendres, à l'instigation, dit-on, des Autrichiens, qui avaient inutilement tenté de la remettre sous leur domination. L'incendiaire avoué fut un tailleur du nom de Wernli. En 1599, un grand incendie détruisit une partie du quartier dit Kirchbühl, et, en 1706, toute la rue des Maréchaux avec quarante-trois maisons fut consumée. Neuf ans après, un sinistre encore plus considérable, survenu le 14 avril 1715, détruisit toute la basse ville, trois tours et une portion des remparts; mais, après chacune de ces catastrophes, les quartiers incendiés se couvrirent rapidement de nouvelles constructions plus belles que les anciennes, ce qui ne manquera pas d'arriver, d'ici à quelques années, dans la partie de la ville récemment détruite.

Avant de quitter les villes pour remonter dans la région déserte des glaciers, où mugissent les torrents et

grondent les cascades, entrons encore dans le château d'Oberhofen, dont la position, le style architectural et l'histoire sont bien dignes de nous arrêter et de captiver notre attention.

Construit dans le style gothique, fortifié d'épaisses murailles, et dominé par un donjon carré de plus de cent pieds de hauteur, cet édifice s'élève à une lieue de Thonon et au bord du lac sur sa rive droite, comme une légende et un souvenir vivant du temps de la chevalerie. Vu de l'extérieur, il apparaît comme un castel antique en bon état de conservation, tandis qu'à l'intérieur c'est un modèle d'une élégance et d'un confort raffiné dont la féodalité n'avait assurément aucune notion. Malgré son aspect antique, ce château est, dans sa forme actuelle et dans la plupart de ses parties, une construction moderne due à un amateur des arts, le comte Fritz de Pourtalès. Il n'y a pas dans toute la Suisse d'édifice bâti sur des fondements féodaux qui nous révèle, aussi complètement qu'Oberhofen, le moyen âge dans le miroir du présent. L'une des grandes salles superposées à l'intérieur du donjon, est décorée de douze panneaux admirablement peints, qui retracent les scènes les plus importantes de l'histoire du vieux manoir. L'origine de ce château remonte à l'obscur époque de la domination bourguignonne, car en 1130, lorsque Seiliger d'Oberhofen fondait le couvent d'Interlaken «pour le salut de son âme et de celle de ses pères», il comptait déjà une longue lignée d'ancêtres. C'est aussi à ce douzième siècle que se rattache la jolie ballade de Henri de Strättlingen et de sa fidèle Itha. Jadis un ménestrel, le chevalier de Strättlingen, composait ses chants d'amour et ses chansons de table sous l'ombrage touffu des chênes du bois de Bächli près de Thonon. Itha, la fille d'un de ses nobles voisins des bords du lac, son amante, lui fut ravie avec violence par Wolfart d'Oberhofen, mais la fidélité vouée par Itha à son Henri, résista à toutes les menaces de son persécuteur, et elle finit par être mise en liberté après sa mort par son fils, et par retrouver enfin, pour devenir son épouse, son fidèle Henri, qui, pendant sa captivité, avait promené ses chagrins dans de lointains pays.

Dans la dernière et malheureuse guerre des seigneurs de l'Oberland, qui voulaient se soustraire au rectorat impérial donné aux Zähringen, Oberhofen fut détruit, en 1191, et le duc Berthold V le donna en fief à un de ses plus fidèles partisans, Walther d'Eschenbach de la contrée de Zurich. Ce dernier reconstruisit le château, qui resta dans sa maison, jusqu'à ce malheureux Walther d'Eschenbach qui, en 1306, fut forcé de vendre aux ducs d'Autriche toutes ses seigneuries dans l'Oberland, Oberhofen, Unspunnen, Balm, Rothenfluh et Unterseen. Sans doute qu'il avait été contraint à s'en défaire par l'ambitieux empereur Albert, et que ce fut le motif de la part qu'il prit au meurtre de ce prince. Il est en effet inexact



villages voisins qu'elle faisait administrer par des châtelains. Sur son propre territoire, elle exerça, jusqu'en 1798, le droit de haute justice et celui de décider en dernière instance dans les procès entre ses bourgeois. Berthoud était si jalouse de ses droits qu'en 1622, par exemple, il fut défendu à tout bourgeois, sous peine de la perte de ses droits de bourgeoisie, d'interjeter appel à Berne.

Berthoud possède encore de grands biens communaux, ce qui explique pourquoi l'esprit communal y est très vivace et pourquoi on y tient fort au passé. Cependant, en ce rapport, on y est plus avancé qu'à Thonne et à Berne. Ici s'est développée une industrie considérable; c'est ainsi que Berthoud qu'en 1800 et 1831 est passé, sous le règne de ses seigneurs Jean et Charles Sueli, le mouve-

ment de la ville qui a été par régénérer le canton de Thonne. La ville de Thonne (Thaane), fort sur son territoire, est une ville basse, située sur la rive droite du lac de Thonne, au bord du lac sur sa rive droite, comme une légende et un souvenir vivant du temps de la chevalerie. Vu de l'extérieur, il apparaît comme un castel antique en bon état de conservation, tandis qu'à l'intérieur c'est un modèle d'une élégance et d'un confort raffiné dont la féodalité n'avait assurément aucune notion. Malgré son aspect antique, ce château est, dans sa forme actuelle et dans la plupart de ses parties, une construction moderne due à un amateur des arts, le comte Fritz de Pourtalès. Il n'y a pas dans toute la Suisse d'édifice bâti sur des fondements féodaux qui nous révèle, aussi complètement qu'Oberhofen, le moyen âge dans le miroir du présent. L'une des grandes salles superposées à l'intérieur du château, est décorée de douze panneaux admirablement peints, qui racontent les scènes les plus importantes de l'histoire de la ville. L'origine de ce château remonte à l'époque où la domination bourgeoise, vers le 13^e siècle, remplaça la domination féodale. Le comte d'Unterwalden, pour le cas de son fils et celle de ses pères, il comptait déjà une longue lignée d'ancêtres. C'est ainsi à ce domaine que se rattache la jolie ballade de Jean de Strättlingen et de sa fidèle Itha. Jadis un ménestrel, le chevalier de Strättlingen, composait ses chants d'amour et ses chansons de table sous l'ombrage touffu des chênes du bois de Bâchi près de Thonne. Itha, la fille d'un de ses nobles voisins des bords du lac, son amante, lui fut ravie avec violence par Wolfart d'Oberhofen, mais la fidélité vouée par Itha à son Henri, résista à toutes les menaces de son persécuteur, et elle finit par être mise en liberté après sa mort par son fils, et par retrouver enfin, pour devenir son épouse, son fidèle Henri, qui, pendant sa captivité, avait promené ses chagrins dans des lointains pays.

La ville n'est pas le seul à citer dans l'histoire de la ville. En 1888, la ville fut en grande partie réduite à l'inspiration, dit-on, des Autrichiens, qui avaient tenté de la remettre sous leur domination. L'empereur avoué fut un tailleur du nom de Wernli. En 1706, un grand incendie détruisit une partie du quartier de Wernli, et, en 1706, toute la rue des Marchaux avec quarante-trois maisons fut consumée. Neuf ans après ce désastre encore plus considérable, survenu le 14 avril 1715, détruisit toute la basse ville, trois tours et une partie de la ville; mais, après ces catastrophes, les incendies se succédèrent rapidement de nouvelles constructions plus belles que les anciennes, ce qui ne fut pas d'arrêter d'un à quelques années, dans la ville, la destruction.

Avec les guerres les villes pour remonter dans la région, les incendies, en entraînant les torrents et

grondent les cascades, entrons encore dans le château d'Oberhofen, dont la position, le style architectural et l'histoire sont bien dignes de nous arrêter et de captiver notre attention.

Construit dans le style gothique, sur des épaisse murailles, et dominé par un donjon carré de plus de cent pieds de hauteur, cet édifice s'élève à une lieue de Thonne et au bord du lac sur sa rive droite, comme une légende et un souvenir vivant du temps de la chevalerie. Vu de l'extérieur, il apparaît comme un castel antique en bon état de conservation, tandis qu'à l'intérieur c'est un modèle d'une élégance et d'un confort raffiné dont la féodalité n'avait assurément aucune notion. Malgré son aspect antique, ce château est, dans sa forme actuelle et dans la plupart de ses parties, une construction moderne due à un amateur des arts, le comte Fritz de Pourtalès. Il n'y a pas dans toute la Suisse d'édifice bâti sur des fondements féodaux qui nous révèle, aussi complètement qu'Oberhofen, le moyen âge dans le miroir du présent. L'une des grandes salles superposées à l'intérieur du château, est décorée de douze panneaux admirablement peints, qui racontent les scènes les plus importantes de l'histoire de la ville. L'origine de ce château remonte à l'époque où la domination bourgeoise, vers le 13^e siècle, remplaça la domination féodale. Le comte d'Unterwalden, pour le cas de son fils et celle de ses pères, il comptait déjà une longue lignée d'ancêtres. C'est ainsi à ce domaine que se rattache la jolie ballade de Jean de Strättlingen et de sa fidèle Itha. Jadis un ménestrel, le chevalier de Strättlingen, composait ses chants d'amour et ses chansons de table sous l'ombrage touffu des chênes du bois de Bâchi près de Thonne. Itha, la fille d'un de ses nobles voisins des bords du lac, son amante, lui fut ravie avec violence par Wolfart d'Oberhofen, mais la fidélité vouée par Itha à son Henri, résista à toutes les menaces de son persécuteur, et elle finit par être mise en liberté après sa mort par son fils, et par retrouver enfin, pour devenir son épouse, son fidèle Henri, qui, pendant sa captivité, avait promené ses chagrins dans des lointains pays.

Dans la dernière et malheureuse guerre des seigneurs de l'Oberland, qui voulaient se soustraire au rectorat impérial donné aux Zähringen, Oberhofen fut détruit, en 1191, et le duc Berthold V le donna en fief à un de ses plus fidèles partisans, Walther d'Eschenbach de la contrée de Zurich. Ce dernier reconstruisit le château, qui resta dans sa maison, jusqu'à ce malheureux Walther d'Eschenbach qui, en 1306, fut forcé de vendre aux ducs d'Autriche toutes ses seigneuries dans l'Oberland, Oberhofen, Unspunnen, Balm, Rothenfluh et Unterseen. Sans doute qu'il avait été contraint à s'en défaire par l'ambitieux empereur Albert, et que ce fut le motif de la part qu'il prit au meurtre de ce prince. Il est en effet inexact



Druck u. Verlag v. Chr. Krüsi in Basel.

C. Huber sc.

GRINDELWALD
Ct. BERN.

de prétendre que les seigneuries d'Eschenbach situées dans l'Oberland n'arrivèrent à la maison d'Autriche qu'après le meurtre d'Albert. D'après une tradition, ce Walther, dernier rejeton d'une des plus anciennes souches d'Allemagne, se serait retiré en Wurtemberg et y aurait vécu pendant trente-cinq ans comme simple berger.

En 1315, la maison d'Autriche hypothéqua Oberhofen au comte Othon de Strassberg, puis la seigneurie passa de main en main, finit par échoir à Berne en 1397, qui la revendit l'année suivante à l'un de ses citoyens les plus riches, l'avoyer de Seftigen et à sa sœur Antonie, qui la fit passer à son mari Nicolas de Scharnachthal. Oberhofen devint le point de départ de la richesse et de la puissance de cette maison célèbre, qui joua un si grand rôle dans les fastes de l'histoire de la république de Berne, et l'un des descendants de ce Nicolas, Conrad, est appelé dans les chroniques „le chevalier extraordinaire et très expérimenté.“ Ce fut en effet l'un des plus brillants rejetons de la chevalerie des plus beaux temps. Il avait été élevé à la cour d'Amédée de Savoie, qui devint plus tard souverain pontife sous le nom de Félix V, et, en 1430, grâce à ses vertus chevaleresques, il fut fait écuyer du prince Louis, qui, devenu plus tard empereur, en 1434, lui fit une pension. Conrad, qui n'avait alors que vingt-huit ans, se trouva en position de suivre ses goûts aventureux. Il parcourut en chevalier errant la Sardaigne, la Sicile, Candie, Rhodes, Chypre, la Palestine, fit un pèlerinage au St-Sépulcre, et revint par la Grèce en Italie, dont il visita toutes les villes principales. En 1445, il passa en France, visita la Navarre, puis l'Espagne et le Portugal, combattit contre les Maures, et visita le fameux pèlerinage de St-Jacques de Compostelle. D'Espagne, cet homme toujours en mouvement traversa la „mauvaise mer“ pour visiter l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, et revint enfin, couronné de gloire, en Savoie, par les Pays-Bas, la Bourgogne et l'Allemagne. Conrad passa le reste de sa vie tantôt à Oberhofen, ou dans sa résidence de Thoun, dans laquelle il s'était fait construire une salle de festins dans le style gothico-mauresque, probablement par un architecte maure. C'est à Thoun qu'il mourut, en 1472.

Un autre Scharnachthal, Nicolas II, est encore plus

connu que ce Conrad, au moins dans nos fastes nationaux. Il fut plusieurs fois avoyer à Berne, et commandait les Bernois dans les guerres de Bourgogne. Après Grandson, il arma chevaliers les héros de la journée, Halwyl, Waldmann, Mulinen, Bonstetten, etc. Il passa à Oberhofen, dans une retraite absolue, les douze dernières années de sa vie.

Son fils Rodolphe joua aussi un rôle important. Armé chevalier, en 1496, par l'empereur Maximilien lui-même, il devint, trois ans après, chef des Bernois dans la guerre de Souabe, guerre que Maximilien fit aux Contédérés, mais il n'occupa ce commandement qu'au début de cette guerre, à laquelle il n'était pas lui-même favorable. L'étoile de sa maison commença à pâlir avec son fils Jean Bât, qui dut, en 1553, renoncer à sa place dans le conseil à cause du délabrement de sa fortune. Bien que son fils, Nicolas III, réussit à remonter un peu les affaires de la famille, le sort fatal à toutes les grandes maisons ne put être conjuré. Tous les onze enfants issus de ses deux mariages moururent avant lui, sans qu'un seul laissât de postérité. Ses trois derniers fils périrent dans cette fatale campagne de 1587 que les huguenots entreprirent, sous le colonel Tillmann, contre la ligue catholique. Deux ans plus tard, Nicolas de Scharnachthal, malgré ses 70 ans, se remaria une troisième fois, mais il mourut sans enfants, et fut enseveli, en 1590, à Hilterfingen, le dernier de sa maison. Le chœur de l'église d'Hilterfingen, fondée par ses ancêtres, renferme encore une fenêtre à vitraux peints, avec une inscription commémorative en vers. Sous Bât de Scharnachthal, le château d'Oberhofen servit d'asile et de place forte aux réformés de l'Oberland, lors du soulèvement de la majorité du pays hostile à la Réforme, et ce fut à ce titre que le banneret Nicolas Manuel, à la fois peintre et poète, le fit armer de canons. Après l'extinction des Scharnachthal, Oberhofen passa à une branche de la famille d'Erlach, qui prit fin en 1652, et dès lors le château devint le siège d'un bailli bernois. Sous la République helvétique, le château fut vendu à des particuliers, et ce fut en 1844 qu'il fut acquis par son propriétaire actuel, le comte de Pourtalès, qui l'a fait restaurer.

CIMES, GLACIERS ET CASCADES.

Nous ne ferons qu'une courte description des phénomènes de tout genre dont le siège est dans ces hautes régions, sur ces plateaux déserts ensevelis sous un lin-

ceuil de neiges éternelles, que dominent des cimes altières et immaculées et d'où partent, en suivant les profondes entailles du grand massif des Alpes bernoises, ces fleuves

de glace au mouvement lent qu'on appelle glaciers, et sous lesquels prennent naissance les grands fleuves qui arrosent l'Europe. La partie pittoresque de notre ouvrage nous donne l'aspect de ces pics, de ces cascades attachées aux flancs escarpés des gradins de nos Alpes, de ces lacs qui occupent le fond encadré de noirs sapins des hautes vallées, perdues dans les recoins les plus reculés de la zone alpestre. Pour avoir des notions complètes sur ce pays enchanté, le lecteur devra recourir à l'étude des nombreux ouvrages scientifiques, descriptifs, poétiques, qui ont été écrits sur les Alpes, et mieux encore les parcourir lui-même. Ce que nous en dirons s'applique essentiellement aux hautes régions.

Le besoin et l'envie de gravir les plus hautes et les plus inaccessibles des cimes de nos Alpes se sont considérablement accrus, ces dernières années si bien qu'on commence à regarder cet esprit d'ascension comme une affaire de mode. Et, en effet, si l'on réfléchit combien de victimes a déjà faites cette manie d'escalader les sommets encore vierges, et cela sans aucun but de nature scientifique, uniquement pour y être arrivé, on ne peut se dissimuler que l'excès perd les meilleures choses. Souvent, en effet, une vue particulière ou grandiose ne dédommage même pas des fatigues éprouvées et des dangers courus. Cependant Frédéric de Tschoudi a raison lorsque, à propos de ce besoin qu'éprouve l'homme de fouler du pied les sommets des cimes les plus élevées, il l'explique en ces termes :

„C'est le sentiment de son intelligence qui l'enflamme et le pousse à lutter contre le brutal obstacle que lui oppose la matière ; c'est le charme qu'il éprouve à essayer sa force, cette immense puissance de son intelligence mise au service de sa volonté, à subjuguier la matière, c'est ce besoin sacré et saint qu'il sent en lui de savoir, comment est née, comment vit la terre, quel est le lien mystérieux qui rattache entre elles les millions de formes vivantes créées, c'est peut-être ce désir irrésistible qu'éprouve le roi de la terre, de ressentir sur le plus haut des monts vaincu par son courage, en face du monde, gisant à ses pieds. et de consacrer, par un grand acte de liberté, la parenté qui l'unit à l'infini.“

L'ascension des sommités les plus élevées de l'Oberland hernois n'a été tentée que tardivement. Ainsi le Mont-Blanc, la cime la plus élevée de l'Europe, avait déjà été foulé à son sommet en 1786, et dès lors plusieurs fois escaladé, que la Jungfrau était encore vierge, quoique moins haute de 2000 pieds. Ce ne fut qu'en 1811 qu'elle fut gravie pour la première fois, mais nous ignorons si précédemment elle avait déjà fait l'objet de tentatives de ce genre. Ceux qui l'escaladèrent les premiers furent les frères Meyer d'Aarau, et, dès lors, l'ascension en a été faite plusieurs fois, soit dans un but scientifique, soit par de simples touristes. On conçoit du reste que la dif-

ficulté d'une ascension ne dépende pas seulement de la hauteur du sommet à atteindre, mais de sa forme et de la disposition de la roche dont il est formé. L'ascension du Finsteraarhorn, après plusieurs tentatives infructueuses, ne réussit que trente ans après celle de sa voisine la Jungfrau. Les frères Meyer avaient déjà alors tenté l'aventure, mais ils ne réussirent pas à escalader son sommet le plus élevé, qui ne fut atteint que pendant l'été de 1842 par M. Sulger de Bâle. Quoique plusieurs savants prétendent être arrivés sur les sommets de l'arête des Schreckhörner, on n'est pas fixé sur la question de savoir si ceux qui ont été gravis étaient en réalité les plus élevés. Les cimes les plus rebelles ne manqueront pas certainement d'être vaincues d'ici à quelques années par les membres intrépides du club alpin, cette société fondée en Suisse depuis quatre ans, car les procédés techniques d'une ascension se perfectionnent après chaque nouveau succès. Ces progrès dans les procédés d'escalade ne se succèdent sans doute pas avec la précision de ceux qui concernent la construction des machines, car il y a toujours beaucoup d'imprévu dans le succès d'une ascension, qui dépend beaucoup des conditions atmosphériques et locales, de la force et de l'adresse de ceux qui la tentent. Sans parler des frais et dépenses que nécessitent ces excursions sur les hautes sommités, elles exigent tout un équipement et un attirail comparable à celui du soldat en campagne. Cordes, échelles, haches, crampons et vigoureux bâtons des Alpes, sont indispensables. Pour faire l'ascension du Mont-Blanc qui exige trois jours, chaque personne doit, aux termes d'une ordonnance de la police locale, se pourvoir de quatre guides, dont chacun réclame cent vingt francs et vingt francs de pourboire si l'ascension réussit. Il faut, en outre, plusieurs porteurs pour porter les provisions de bouche nécessaires à la caravane, et ces derniers savent aussi se faire convenablement rétribuer.

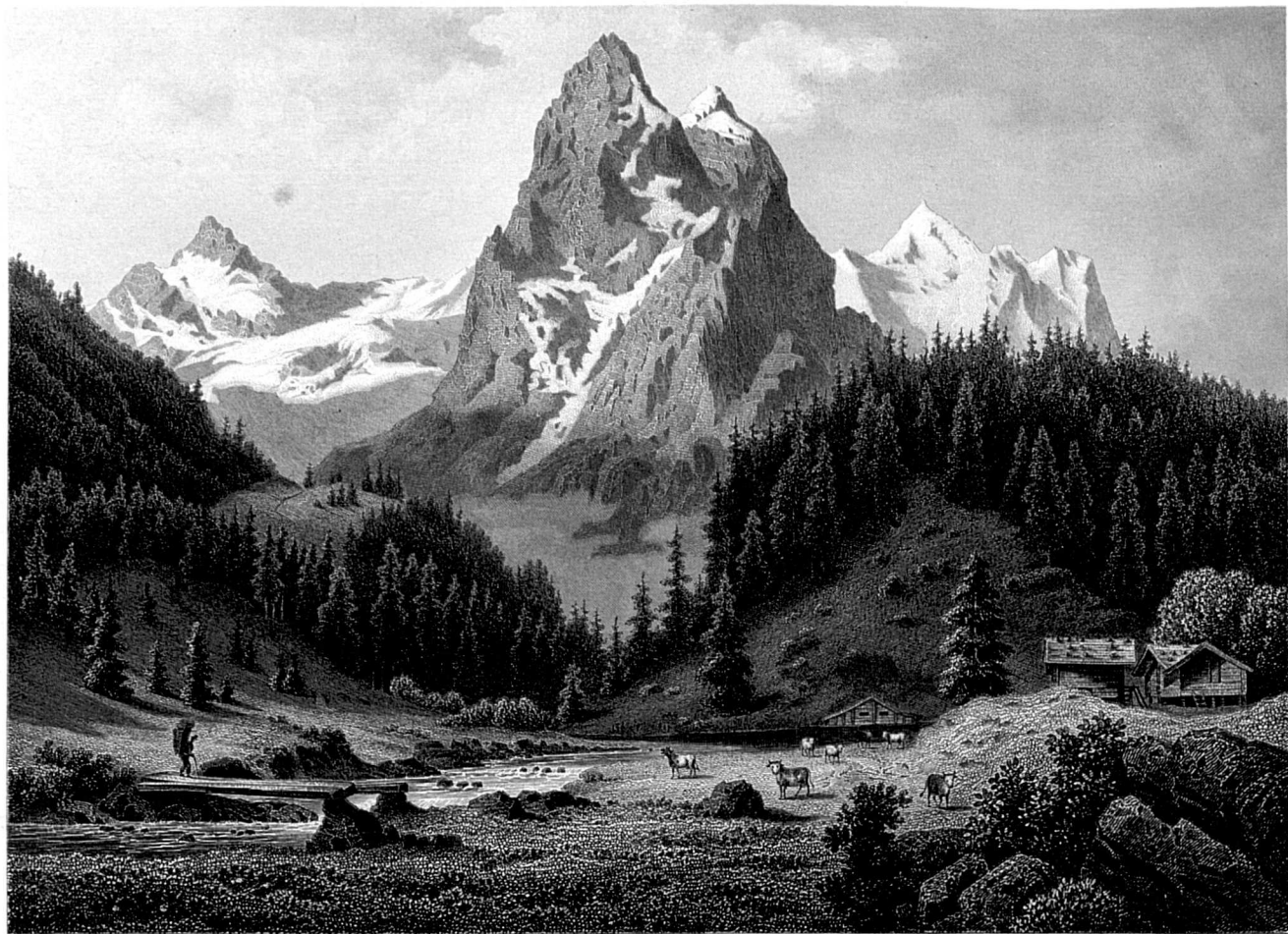
Les glaciers constituent l'un des dangers et l'un des obstacles les plus sérieux aux ascensions. Sous cette expression de glaciers, l'on comprend ordinairement tout ce qui, au milieu de l'été, brille et resplendit sur les flancs des hautes cimes neigeées, mais la science et le connaisseur en montagnes y distinguent plusieurs particularités fort différentes. Ainsi, sur les pentes au-dessus de dix mille pieds existe une neige fine, sèche et poudreuse ; plus bas apparaît la neige grenue ou névé qui se transforme peu à peu en glace de glacier, glace qui remplit en général de ses masses les vallées et les entailles qui descendent, plus ou moins inclinées, des hauts plateaux couverts de névé.

La superficie d'un glacier ne constitue pas une plaine égale et unie comme celle qui se forme à la surface des étangs par la congélation de l'eau ; elle est irrégulière, divisée dans tous les sens par des fentes plus ou moins



THE MOUNTAIN OF SNOWS - GBRINDELWALD -

THE MOUNTAIN OF SNOWS - GBRINDELWALD -



L. Rohbock del.

J. Umbach sculp.

DIE GRINDELALP BEI GRINDELWALD.

(Bern)

Druck & Verlag von Chr. Krüsi in Basel.

larges, béantes, appelées crevasses, qui, lorsqu'une couche de neige fraîche couvre d'une manière égale la surface du glacier en les masquant, constituent un danger incessant pour ceux qui s'aventurent seuls sur ce sol en apparence uni mais profondément fissuré sous son enduit de neige.

Il n'y a pas de guide ou de chasseur de chamois qui, en pareilles circonstances, consente à accompagner un voyageur sur le glacier sans s'adjoindre un aide vigoureux. Dès que commence ce sol incertain et trompeur, il se noue une corde autour du corps, la passe, à sept ou huit pieds en arrière, autour de la ceinture du touriste, et enfin la confie au second guide, qui s'en entoure également la taille en s'en enroulant l'extrémité autour du bras. Il reste donc environ quatorze pieds entre le premier et le second guide, de sorte qu'il ne peut arriver, dans le cas même très rare où les deux premiers compagnons glisseraient dans une crevasse que le troisième fût dans l'impossibilité de les retenir. Les crevasses de douze à quatorze pieds de largeur sont très rares, et lorsque la neige les recouvre, elle s'affaisse toujours assez pour permettre de les distinguer et de les éviter en les contournant, car il est rare qu'une crevasse se prolonge bien loin en conservant d'aussi larges dimensions. Cette manière d'éviter les crevasses a aussi ses inconvénients, parce qu'elle peut conduire dans un labyrinthe de fentes, de collines de glaces, où il est souvent périlleux de chercher un chemin, autrement qu'en se taillant à la hache des marches au flanc de ces séracs. Lorsque le glacier est dépouillé de neige, toutes ses ouvertures béantes sont visibles et on peut, sans danger, les franchir en sautant si elles ne sont pas larges, et en prenant toutefois la précaution de bien assurer son pied avant de s'élancer. Un faux pas ou une glissade peuvent avoir pour conséquence, dans le cas le plus favorable, un bain d'eau glacée, et même provoquer, comme cela n'est arrivé que trop souvent, la chute dans un abîme si profond, que la corde dont on est muni n'en atteint pas le fond, de sorte que, lorsque les secours arrivent, il est trop tard et l'on ne retire du fond de la crevasse qu'un cadavre mutilé ou un corps mort de froid.

Les glaciers de Rosenlauri et de Grindelwald supérieur se font remarquer entre tous ceux de l'Oberland par la teinte azurée de leur glace, leurs profondes déchirures et surtout par le niveau inférieur qu'ils atteignent et qui en facilite singulièrement l'accès. Les personnes qui entrent dans ces grottes, creusées sous la masse de glace par l'esprit industriel des montagnards du voisinage, sont éclairées de reflets azurés qui éteignent ou transforment toutes les autres couleurs, de sorte que le visage le plus coloré s'y couvre de teintes blafardes et livides. C'est un bleu vraiment fantastique et d'autant plus extraordinaire que le morceau de glace qui, dans la cavité,

resplendit du bleu indigo le plus vif, perd sa couleur à la surface du glacier et y redevient incolore et transparent.

Mentionnons encore un glacier de l'Oberland, situé sur le revers opposé aux deux précédents et à un niveau plus élevé, celui de l'Aar, dont l'extrémité se trouve à plus d'une lieue de l'hospice du Grimsel. Indépendamment de sa beauté, de la régularité de ses moraines et de la hauteur des pics qui le dominent à l'ouest, le Finsteraarhorn et les Schreckhörner, ce glacier présente un vif intérêt parce que, le premier entre ses pareils, il a fait l'objet d'une étude scientifique et approfondie pendant les nombreux séjours qu'Agassiz et ses compagnons d'études y firent dès 1840. Le mouvement des blocs principaux de sa grande moraine médiane qui indique la vitesse du mouvement de descente total du glacier, a été mesuré avec exactitude pendant plusieurs années, comme aussi la vitesse de l'avancement apparent du front du glacier, qui résulte de la différence de l'avancemnt réel et de la fonte à l'extrémité. Des expériences ingénieuses ont permis de mesurer l'ablation journalière et annuelle, c'est-à-dire l'épaisseur de la couche de glace qui se fond à la surface sous l'action du soleil, et dont le produit en eau alimente le torrent terminal aux eaux blanchies par le limon glaciaire, torrent qui est presque à sec le matin parce que la fonte cesse pendant la nuit et qui s'enfle vers le soir.

Les accidents curieux de la surface du glacier, les propriétés singulières de sa glace fissurée, formée de cristaux séparés par des fissures capillaires, la manière dont cette glace résulte de la transformation de la neige et du névé, dont elle use, polie, strie, les parois de rochers qui enserrant le glacier, l'étude de la faune et de la flore du glacier et de ses moraines et d'autres questions météorologiques, ont fait, pendant plusieurs étés, du glacier de l'Aar le siège d'une colonie intéressante de naturalistes et de géologues, et c'est là, on peut le dire, qu'a été affirmée scientifiquement, et en quelque sorte démontrée, la théorie si étrange au premier abord, si attaquée à son début et aujourd'hui si universellement acceptée de l'ancienne extension des glaciers des Alpes jusqu'aux sommets du Jura, où ils ont charrié à leur surface et déposé en se retirant, ces blocs erratiques énormes de granit et d'autres roches des vallées profondes des grandes chaînes des Alpes.

Quant à la cause réelle du mouvement de descente à raison de quatre-vingts à cent mètres par an, de ces étonnants fleuves de glace, elle est multiple et résulte à la fois de la pente des couloirs, remplis par les masses de glace toujours en voie de se rompre et de se resouder de la fonte qu'elles éprouvent au contact du sol sur lequel elles reposent, de la pression des neiges et névés dans les parties supérieures, et surtout des propriétés

plastiques particulières à la glace, formée, comme celle des glaciers, par la lente transformation de la neige en névé et du névé en glace compacte, sous l'influence de l'eau de fonte superficielle qui la pénètre. Aujourd'hui encore, bien que l'intérêt général pour les glaciers, provoqué au début par les assertions hardies de Venetz, de Charpentier et surtout d'Agassiz, ait un peu pâli, depuis que la théorie glaciaire n'est plus un objet de controverse, un ami de la science, fondateur de l'abri appelé pavillon, construit sur la rive gauche du glacier de l'Aar et habité jadis par nos savants, continue à faire relever géodésiquement chaque année, la position des blocs principaux des moraines du glacier, afin d'arriver à connaître exactement les lois du mouvement de descente du glacier, qui, comme celui d'un fleuve, s'accélère avec le retrécissement du lit, se ralentit lorsqu'il s'élargit, et est plus rapide au centre que sur les bords. Un passage assez fréquenté, celui de la Strahleck, dont le point culminant entre le Finsteraarhorn et le Schreckhorn, dépasse dix mille pieds, ne présente pas de grandes difficultés, est même praticable pour des dames et conduit du glacier de l'Aar à celui de Grindelwald inférieur. C'est l'un de ceux où l'on sent le plus vivement le charme indicible de ces hautes régions, et le sentiment profond de paix qui remplit l'âme dans ces zones éthérées.

Nos vues rendant l'aspect de plusieurs glaciers, nous terminerons par une observation de Berlepsch, tirée de son ouvrage sur les Alpes : « Il est, dit-il, difficile de se faire une juste idée de la nature et de l'aspect d'un glacier lorsque l'on n'en a pas vu de ses propres yeux. Les meilleurs dessins, les photographies les mieux réussies n'en donnent qu'une image sèche et dure, comme sculptée dans du bois. Dans les plus grands tableaux ou dessins l'espace manque, et rien ne donne le sentiment de la gigantesque et de l'épouvantable masse de glace nécessaire pour constituer un glacier. Tout y reste petit et insignifiant. Le stéréoscope peut seul donner une idée incomplète des dimensions, de certaines portions de glaciers accidentées et de leur grandiose aspect. »

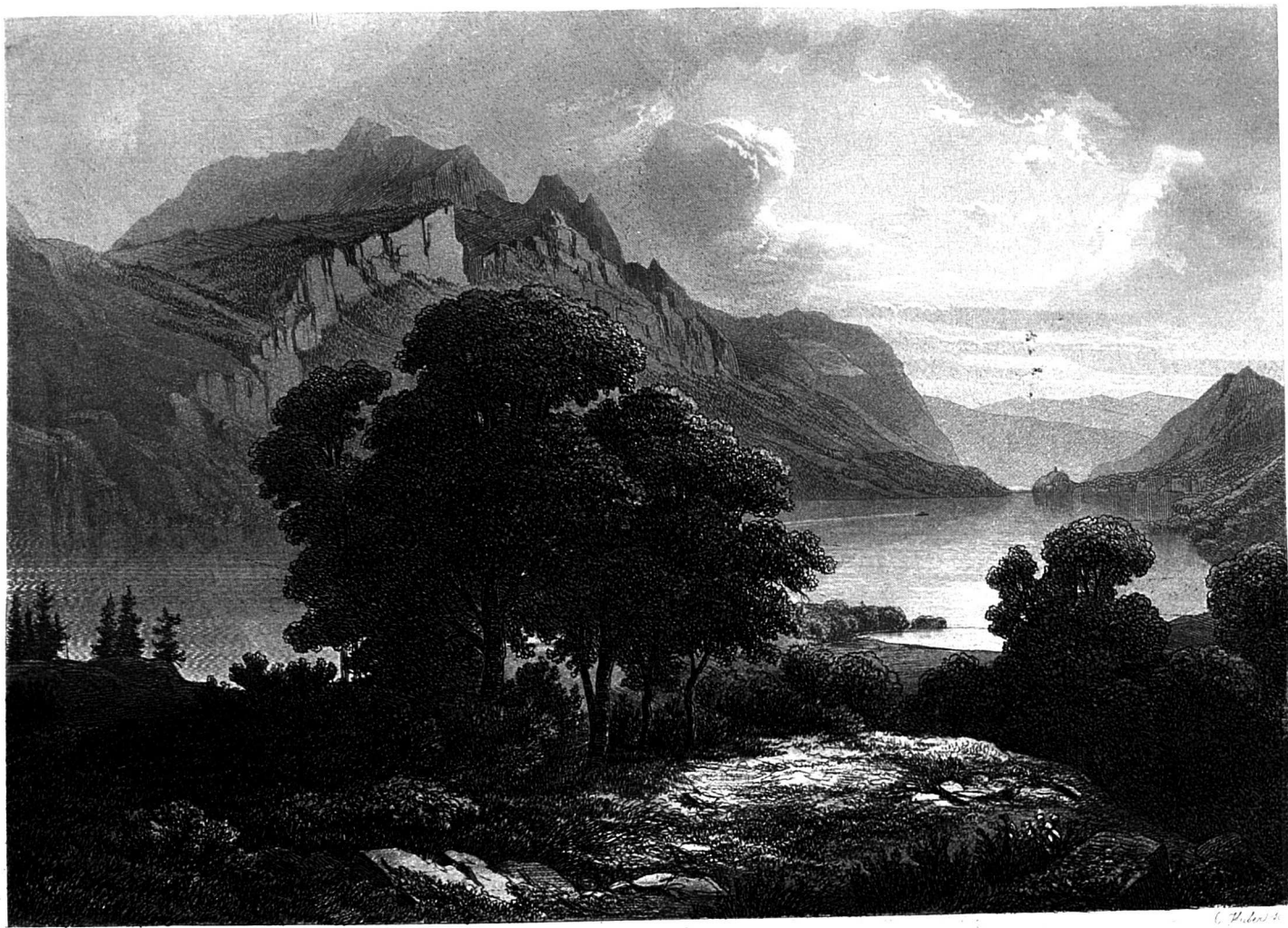
Cette observation s'applique, dans une plus large mesure encore, aux tableaux représentant des cascades. L'eau et ses élancements, ce symbole de l'éternel mouvement dans l'immobile éternité, ne manifeste nulle part aussi pleinement l'infinie variété de ses aspects, que dans son mouvement de chute accélérée du sommet à la base d'une paroi de rochers. Chaque jour, à chaque heure, à chaque seconde, la cascade se modifie et présente d'autres effets, et c'est précisément cet éternel changement d'apparence qui rend impossible toute peinture fidèle et vraie d'une cascade comme le Staubbach de Lauterbrunnen, toute description qu'essaierait d'en faire le poète le plus maître de sa palette. Les variations de la masse d'eau, provoquées par les saisons, les orages ou les sèche-

resses prolongées, rendent une cascade imposante, lui donnent une beauté qui fait peur, la réduisent à des proportions gracieuses ou élégiaques, ou enfin la tarissent à donner de la mélancolie. Souvent au milieu de l'été, le touriste éprouve une immense déception quand, au lieu de la cascade puissante, du large panache d'écume oscillant au flanc d'un mont, il ne rencontre qu'un filet d'eau à peine appréciable, s'égouttant tristement de corniche en corniche. Quant au Staubbach, alors qu'il est dans toute sa beauté et toute son abondance, son aspect varie encore beaucoup selon les heures de la journée. Le soir quand il est plongé dans l'ombre, son effet est moins splendide que le matin, alors que les milliards de gouttelettes de son eau se suivent resplendissantes et irisées de tous les feux du soleil comme une avalanche de perles. A neuf cents pieds de hauteur verticale, deux courants s'échappent dans le vide, se rejoignent et constituent une seule et gigantesque colonne liquide, dont une faible portion rebondit sur un promontoire de rocher pendant que le reste se résout en poudre et n'atteint le sol que sous forme de pluie de lait. Le Staubbach n'est pas imposant comme un puissant et rapide courant, écumant au milieu des rochers qui le brisent et le font rebondir avec un bruit qui retentit au loin, et qui couvre toutes les exclamations de la plus vive surprise, dit un observateur très attentif de cette cascade, mais il exerce une autre fascination par sa hauteur immense, par les fusées de blanche écume qui s'en détachent, et vont se dissolvant sans jamais se lasser, et se transformant en lumineux nuages et en mobiles arcs-en-ciel. Un doux bruissement, en parfaite harmonie avec la sérénité et le calme qui trônent dans la vallée, se fait entendre de toutes parts et pénètre le spectateur de sa plaintive harmonie. De là les objections que font les artistes à ce spectacle unique. — La verticalité de la chute n'offre pas de contrastes, ne prête pas à l'inattendu et au pittoresque des lignes. La douceur du mouvement des masses d'écume se traduit sur la toile en une froide et nébuleuse immobilité, et les artifices de la brosse sont impuissants à communiquer à l'eau son scintillement et aux arcs-en-ciel leurs fugitives et transparentes irisations.

L'Oberland possède encore dans la Handeck, le Giessbach et le Reichenbach trois cascades de premier ordre, qui ont chacune leur caractère spécial et leurs mérites particuliers, bien propres à attirer auprès d'elles tous les curieux et les amis des grandes scènes de la nature.

Le Giessbach est incontestablement le plus remarquable; son encadrement de forêt, l'admirable bassin aux eaux bleues qui reçoit ses flots blanchis, ses nombreux gradins tous semblables et tous différents, et sa masse d'eau puissante qui se résout en larges nappes d'écume, sa voix bruyante que répercutent au loin les échos voisins, lui communiquent une beauté incomparable et com-





BRIENZER SEE.

DT. BERG.

THAL DER BRIENZ.

C. Peters sc.

Vorlag v. Chr. Krieger in Basel

plète, que l'art est impuissant à augmenter par la savante illumination aux feux colorés de Bengale, de ses cascadelles superposées qui, vues en face, ne constituent qu'une seule nappe et bruyante avalanche d'écume.

La Handeck est également magnifique, mais son sauvage encadrement est trop étroit pour qu'elle puisse y déployer à l'aise sa masse d'eau puissante. Quant au

Reichenbach, cette gracieuse issue des eaux du glacier de Rosenlauri, ses proportions et sa position sont malheureusement telles, que la spéculation privée a réussi à l'emprisonner dans une affreuse enceinte de hautes palissades pour faire de sa vue l'objet d'une sordide exploitation.

NOUVEAU CANTON.

Il n'y a pas dans toute la Confédération de contrée, dont l'histoire soit aussi peu connue, ignorée même des esprits cultivés, au degré où l'est celle du Jura bernois, qu'on qualifie aussi de la désignation de nouveau canton, et cependant la connaissance du passé de ce petit pays est absolument indispensable à qui veut juger et apprécier sainement les nombreuses questions et les conflits incessants qui y surgissent à chaque instant. Nous consacrerons donc à une esquisse historique de cette contrée l'espace qui lui appartient dans notre cadre général, plutôt qu'à une description des vallées pittoresques et gracieuses qui constituent presque tout le territoire actuel de l'Evêché, et que mettent en communication des gorges sauvages, entailles profondes des chaînes parallèles du Jura, au fond desquelles bouillonne la Birse et où brillent, pendant la nuit, les gueules ardentes des hauts fourneaux et les feux des forges.

On sait que c'est en 1815 que ce pays, héritage des évêques de Bâle, sombrés avec beaucoup d'autres comme princes temporels dans le grand orage de la révolution française, fut réuni au canton de Berne et détaché de la France, d'où son nom de nouveau canton. Ce pays, déjà habité par les Celtes avant d'être conquis par les Romains, appartenait sous leur administration à la province rauraque, et partagea le sort commun de l'Helvétie à l'époque de l'invasion des peuples germaniques. Les Burgondes prirent pied les premiers dans ces vallées du Jura, mais l'Ajoie, cette contrée dans laquelle a été taillé le district actuel de Porrentruy, paraît avoir aussi été occupé par les Allemanes. De 879 à 1032, la partie actuellement bernoise de l'ancien évêché de Bâle resta partie intégrante du royaume d'Arles ou second royaume de Bourgogne, et ce fut alors que, conquise par l'empereur Conrad II dit le Salique, elle fut incorporée à l'empire germanique, avec lequel elle resta en rapport jusqu'aux événements presque contemporains de la révolution française.

Conformément à leur rôle ecclésiastique, les évêques ne furent au début que les chefs spirituels de leurs communes, puis d'un territoire plus étendu, le diocèse; ce ne fut que lentement qu'ils acquirent une position et une puissance temporelle, et cela ensuite des richesses dont la bienfaisance et la générosité des grands de l'époque comblait l'église. La date à laquelle les évêques de Bâle arrivèrent au trône n'est pas connue exactement, et l'on admet que c'est Charlemagne qui conféra, en 803, à l'évêque Haito I, le titre et la dignité de prince séculier avec des droits de souveraineté. Le premier document dans lequel le titre de prince soit adjoint à celui d'évêque de Bâle, date de l'année 1185. Dès lors, les possessions du prince-évêque s'accrurent rapidement, tant par le fait de donations que par des transactions heureuses. L'élévation de l'évêque à la dignité de souverain lui avait naturellement valu le titre de prince d'empire.

En 990, Rodolphe III de Bourgogne donna à l'évêque Adalbert l'abbaye de Montiers-Grandval, qui avait été fondée au septième siècle par saint Germain de Trèves, qui passe pour avoir été le promoteur des défrichements dans cette vallée. Ce don royal était considérable, car les dépendances du monastère comprenaient le val de St-Imier, Ilfingen, la ville de Nugerolle et la contrée où s'éleva plus tard le prieuré de St-Ursanne. A cette époque, le val de St-Imier était déjà colonisé et peuplé. La tradition veut que saint Imier, qui vivait vers l'an 600, ait quitté Lugnetz, son lieu natal, près de Porrentruy, pour vivre en ermite, et accompagné d'un seul domestique, dans cette vallée dépeuplée et privée de ses anciens habitants. Son ermitage doit avoir existé près du village moderne de Corgémont. A la même époque, Ursicinus, un disciple de Colomban, se serait établi sur les bords déserts et sauvages du Doubs, et y aurait provoqué la fondation du monastère et de la ville de St-Ursanne. La contrée de Nugerolle était celle qui entoure le lac de Bièvre, et la villa nugerolis paraît avoir occupé les environs de la

Neuve-Ville actuelle. Les bords riants du lac de Bienne devaient avoir alors un tout autre caractère, car Nugerolle signifie Val noir.

En 1041, l'empereur Henri III fit don au siège épiscopal du comté d'Augusta, situé sur les rives de la Birse. On ignore quand Delémont et les vallées voisines passèrent sous la domination de la crosse épiscopale. Le val de St-Imier parvint aux évêques de Bâle en 1264, et, en 1194, le pape Célestin concéda à l'évêque Luthold les dîmes de Laufon. Les acquisitions épiscopales dans l'Ajoie ont une date plus certaine. Porrentruy et les villages voisins qui appartenaient aux comtes de Neuchâtel, furent donnés à l'évêque Henri III, qui descendait de la maison de Neuchâtel. Ce fut le même évêque qui acquit à son siège la ville de Bienne. La date de la fondation de cette ville est inconnue, et, selon plusieurs auteurs, elle occuperait l'emplacement de la cité romaine de *Petenisca*. Bienne et toute la contrée voisine firent partie de la Bourgogne, et passèrent avec elle sous le rectorat des ducs de Zähringen. Cependant, en 1169, l'empereur Barberousse, de la famille de Hohenstauffen, paraît déjà avoir concédé les droits de souveraineté sur cette ville au comte Ulrich III de Neuchâtel. En tout cas ces droits qui passèrent à l'évêque Henri, fils de cet Ulrich, paraissent n'avoir pas été bien déterminés, et provoquèrent plus tard des conflits. La ville, s'appuyant sur des chartes impériales et sur des lettres de franchises qui lui furent concédées à plusieurs reprises par les évêques eux-mêmes, se considéra comme ville impériale, et, comme telle, entra en combourgeoisie avec Berne, avec d'autres villes suisses et plus tard fit alliance avec les confédérés, tandis que l'évêque y réclamait des droits de souveraineté plus considérables.

Les environs de la Neuve-Ville restèrent longtemps déserts (nugerol), et, en 990, comme nous l'avons vu, il y existait une villa. En 1288, l'évêque Pierre Ier obtint de l'empereur Rodolphe l'autorisation d'y construire le château du Schlossberg, au pied duquel la Neuve-Ville fut bâtie, en 1212, par les habitants de la Bonne-Ville, bourg fortifié, située au Val de Ruz, assiégé et détruit dans une des guerres faites par le comte de Neuchâtel à son vassal comte de Valangin, qui, chassés du Val de Ruz, demandèrent à l'évêque de Bâle, Gerhard, le droit de s'établir sur ses terres. Il le leur accorda et les aida de toutes ses forces dans leur entreprise.

Dans un document de 1390, le maire et les conseils de la ville rappellent en ces termes la fondation de leur ville: „Lorsque la Neuve-Ville a dû être fondée et construite, le sérénissime évêque et prince Gerhard défunt arriva avec un tonneau rempli d'argent, et il bâtit, il fonda et fit la prédite Neuve-Ville de son argent et à grands frais.“

La culture du sol ne pénétra que tardivement dans le

district actuel des Franches-Montagnes. En 1383, l'évêque Immer de Ramstein y envoya des colons, en leur promettant la franchise de tout impôt et en leur accensant la terre à raison de douze pfennings l'arpent. Cette situation privilégiée et ce surcroît de liberté paraissent avoir exercé quelque influence sur le caractère des descendants de ces colons, car à la fin du seizième siècle, on en parlait en ces termes: „Le nom de Franches-Montagnes, donné dès longtemps à leur contrée, leur est tellement entré dans la tête, qu'ils se figurent devoir être plus libres que les autres sujets; ils sont depuis longtemps connus comme des gens farouches et de col roide, qui assomment de temps en temps leurs autorités ou les menacent, et se permettent d'autres sauvageries du même genre.“

Enfin la mairie de Perles passa par achat, en 1416, de Jacques d'Eptingen à l'abbaye de Belleley, et par elle au prince-évêque; le monastère de Belleley avait été fondé au 11^{me} siècle. D'après une tradition, Sigerand, prieur de Moutiers, s'était égaré à la chasse dans ces solitudes boisées, et, après trois jours de vains efforts pour retrouver son chemin, l'angoisse de sa situation lui fit faire le vœu de vouer une maison à Dieu, s'il parvenait à retrouver un chemin pour se sauver. Il en fut ainsi, et le vœu s'accomplit par la fondation d'un couvent qui reçut le nom de Bellelay, parce que c'était à la poursuite d'une *belle laye* ou sanglier femelle que son fondateur s'était égaré.

On voit, par ce qui précède, que le nouveau canton résulte d'une agglomération d'éléments territoriaux non moins hétérogènes que l'ancien. En somme, ses habitants n'ont pas été plus maltraités que s'ils se fussent trouvés anciennement sous la domination de Berne. Ce n'est pas sans raison que le proverbe: il fait bon demeurer sous la crosse, prit naissance au moyen âge. Les seigneurs ecclésiastiques n'étaient, il est vrai, pas plus disposés que les laïques à accorder à leurs sujets une large mesure de liberté, mais par la force même des circonstances leur manière de gouverner avait quelque chose de plus calme et de plus humain. Les princes-évêques eurent néanmoins de fréquentes querelles avec Berne, surtout le belliqueux Jean de Vienne. Berne conclut déjà des traités de combourgeoisie avec plusieurs villes et bourgs dépendants de l'évêque, comme Bienne et Moutiers; d'autre part, on rencontre peu d'exemples d'esprit de rébellion chez ses sujets jusqu'en 1525, où les ébranlements de la grande guerre des paysans en Allemagne se communiquèrent jusqu'à ces lointaines vallées du Jura. Mais la médiation de Berne, de Soleure et de Bâle réussit bientôt à en atténuer les effets.

La Réformation dut être fatale au pouvoir épiscopal. Alors que plusieurs gouvernements laïques, comme Berne y gagnèrent en force et en unité, les pouvoirs ecclésiastiques





Druck u. Verlag v. Chr. Krüsi in Basel.

C. Huber sc.

WELL - UND WETTERHORN
BERNER OBERLAND.

tiques en subissaient une irrémédiable atteinte. Bâle, le siège épiscopal quatre fois séculaire, fut elle-même perdue pour le catholicisme, et le prince-évêque se vit d'autant plus contraint à se fixer ailleurs que cette ville s'était déjà soustraite depuis longtemps à sa juridiction. Porrentruy fut choisi comme nouveau siège du pouvoir du prince, et le chapitre se retira d'abord à Fribourg en Brisgau, puis à Arlesheim. La nouvelle croyance se répandit et l'emporta dans toute la contrée de Bienne, à Neuveville, dans le val St-Imier, le val de Moutiers et le vallon de Diesse, et elle trouva à Porrentruy même de nombreux adhérents, qui furent reconquis plus tard, de 1556 à 1605, au catholicisme par l'évêque Blarer, de même que les réformés du val de Delémont. Pour arriver plus facilement à son but, l'évêque cité fit alliance avec les sept cantons catholiques, qui prirent même l'engagement de faire rentrer par la force des armes ses sujets dans le giron de l'Eglise. D'autre part ces contrées trouvèrent dans Berne un vigoureux appui, et les anciennes relations de combourgeoisie s'en resserrèrent davantage.

Indépendamment de ces luttes confessionnelles au sein des états du prince-évêque, survinrent d'autres querelles qui furent préjudiciables à son gouvernement. De 1580 à 1600 il y eut un conflit entre l'évêque et les communes de l'Ajoie, qui se plaignaient des atteintes portées à leurs franchises. Ce procès fut porté devant la chambre impériale de Spire et finit par une transaction. D'autres griefs provoqués par l'abus du pouvoir épiscopal furent soumis, en 1732, par les états du pays à l'empereur, et cette affaire importante finit aussi par se terminer à l'amiable. Il survint même des conflits graves et qui durèrent cinquante ans entre les magistrats de Porrentruy et le gouvernement qui y résidait, à propos de l'introduction tentée par l'évêque d'un nouveau règlement de police que la ville estimait être attentatoire à ses droits. En général il régna à Porrentruy un esprit hostile au gouvernement jusqu'au moment de sa dissolution. Ce fut aussi le cas à la Neuveville, où dominait cependant un esprit plus loyal et plus conciliateur. Le 1er janvier 1564, le bourgmestre et le conseil de ville expédièrent au prince-évêque six fromages et deux barriques de vin, «en cadeau de bonne et heureuse nouvelle année et en considération de la bonté et de la douceur traditionnelles du prince, comme aussi de l'affection et du respect qu'ils lui portaient. Néanmoins la Neuveville vit aussi ses franchises attaquées et méconnues, et, pendant toute la première moitié du siècle passé, il régna une vive animosité et une hostilité permanente entre l'évêque et les bourgeois de la Neuveville. Ces derniers se fondant sur leur combourgeoisie avec Berne invoquèrent le secours de la puissante république, qui intervint en effet en leur faveur auprès du prince. Celui-ci fit un procès au bourgmestre Jacques Cellier et à ses adhérents, et ce dernier,

qui avait jugé à propos de s'enfuir, fut condamné par la cour de l'évêque à être brûlé en effigie et à avoir ses biens confisqués. Berne renouvela vigoureusement ses démarches et invita à une conférence les cantons catholiques qui soutenaient le prince. Ce dernier s'adressa à l'empereur en se plaignant amèrement de l'intervention de Berne dans ce conflit. Enfin, le litige fut terminé par un compromis, mais pour recommencer tôt après.

Pareils événements eurent lieu dans le val de Moutiers qui s'appuya également sur Berne pour défendre ses franchises. Enfin l'évêque fut forcé, le 20 mars 1706, par le compromis de Nidau, à consentir à ce que les gens de Moutiers eussent le droit de porter en tout temps à Berne leurs griefs contre son gouvernement. Comment Berne aurait-elle accepté pareilles exigences de ses propres sujets? Cette condescendance de l'évêque était déjà un signe fâcheux et un pronostic de la chute prochaine de son gouvernement.

Au reste, au milieu de sa situation chancelante, le gouvernement des princes-évêques ne manquait pas de clairvoyance, et, malheureusement pour lui, le sentiment qu'il avait de sa faiblesse lui fit commettre des actes des plus graves, à les considérer au point de vue de sa propre dignité. C'est ainsi qu'en 1599, l'évêque s'était décidé à céder Bienne à la république de Berne afin de mettre un terme aux querelles continues qu'il avait avec les autorités de cette ville à propos de l'étendue des droits de souveraineté qu'il pouvait y exercer; par contre Berne devait renoncer à son alliance avec les habitants de Moutiers-Grand-Val. Sans la jalousie des cantons catholiques, qui ne pouvaient tolérer que Berne déjà si puissante augmentât l'étendue de son territoire, cet échange se serait réalisé. Voyant la bourgeoisie de Bienne travaillée dans un sens opposé, Berne renonça à donner suite à ce projet, mais ce ne fut qu'en 1606 et après des discussions violentes à plusieurs réunions de la Diète. Deux ans plus tard, Bienne en était derechef réduite à implorer le secours de Berne contre de nouveaux attentats à ses droits commis par le gouvernement épiscopal.

Pour se procurer un appui plus certain que celui qu'il pouvait attendre de l'empire germanique, l'évêque conclut, en 1739, une alliance assez étroite avec la France, qui lui promit son appui contre les rébellions de ses sujets. C'est ainsi que se constitua un contrepoids à l'influence bernoise dans les affaires intérieures de l'évêché, mais la porte demeura ouverte à des influences bien plus puissantes. Dès qu'éclata la révolution française, le gouvernement du prince-évêque se vit désarmé et fatalement voué à sa perte, car non-seulement les nouvelles idées françaises trouvèrent promptement de l'écho parmi les populations rauraciennes, mais dès qu'éclata la guerre entre l'Empire allemand et les Français, ceux-ci, se fondant sur certaines clauses du traité de 1739, s'empres-

rent d'occuper militairement les districts actuels des Franches-Montagnes, de Delémont et de Porrentruy. Ces événements eurent lieu en avril 1792, et si le val de Moutiers, Bienne, St-Imier et la Neuveville échappèrent cette fois à l'occupation française, ce ne fut que parce que, grâce à leurs alliances avec Berne, ces parties de l'évêché furent considérées comme territoires suisses. L'évêque se retira à Bienne, mais, le 22 novembre, une réunion de délégués des territoires occupés eut lieu à Porrentruy et décida de se constituer en république indépendante sous la protection de la république française, et, le 17 décembre, eut lieu l'ouverture de la chambre des représentants de la nouvelle république rauracienne. A cette première session, il se dessina déjà un parti nombreux désireux de se réunir à la France, et en effet, par un décret de la Convention nationale du 28 mai 1793, cette annexion de la république rauracienne fut consacrée.

La domination du prince-évêque sur le reste de son territoire subsista encore près de quatre ans. Par la paix de Campo-Formio, la France fut autorisée à s'approprier ce reste de l'évêché, ce qui eut lieu en effet en décembre 1797. Ce fut le premier mouvement militaire décidément hostile à la vieille Confédération.

Ainsi prit fin le gouvernement temporel des évêques de Bâle sur la partie suisse des territoires qu'ils possédaient comme souverains. La paix de Lunéville (9 février 1801) leur enleva leurs états d'Outre-Rhin, qui furent incorporés au grand-duché de Bade. Si de grandes choses et l'expansion hardie de l'esprit de liberté n'ont pas pu être réalisées sous ce régime ecclésiastique, on ne peut méconnaître que cet esprit n'ait dès longtemps existé dans le Jura, et n'ait énergiquement concouru à la défense des droits légitimement acquis au peuple.

Citons encore un exemple de tolérance religieuse tout particulier émanant de ce gouvernement de gens d'Eglise : l'asile qu'il donna et la tolérance qu'il accorda aux anabaptistes qu'au siècle passé les cantons protestants pourchassaient et exilaient. On donne en général pour motif de cette persécution des anabaptistes le fait qu'ils se refusaient à porter les armes. Ce refus opiniâtre peut bien avoir contribué dans le canton de Berne à leur expulsion, mais le zèle aveugle d'une orthodoxie à idées étroites en fut la vraie cause, et le gouvernement de l'évêque n'en mérite que davantage notre sympathie, lorsqu'il accorde aux anabaptistes persécutés le libre droit d'établissement dans les vallons de St-Imier et de Moutiers, et les laisse libres de vivre conformément à leurs croyances, lors même que leurs principes fussent sur quelques points en désaccord avec la législation existante. En 1751, le bailli de St-Imier fit un rapport à la chancellerie épiscopale, sur le refus de ces sectaires de prêter serment dans des enquêtes ou procès, mais il loue leur fidélité et leur bonne conduite et conseille d'accorder la

valeur du serment à leur simple déclaration. On sait que cette colonie d'émigrés anabaptistes existe encore dans les montagnes du Jura.

Depuis l'incorporation du pays à la France, son histoire se confond avec celle de la grande république et de l'empire. Le résultat le plus persistant de cet état de choses consiste dans l'existence actuelle dans le Jura du Code Napoléon, à la conservation duquel les populations jurassiennes tiennent encore avec une opiniâtreté particulière. En somme, on ne peut désapprouver cet attachement à la législation française, en regard surtout de celle du canton de Berne, mais elle n'en constitue pas moins une barrière qui finira par tomber d'une manière ou d'une autre.

La partie suisse du territoire des princes-évêques resta française jusqu'à la chute de l'empire français. La première paix de Paris, du 20 mai 1814, statue que la France devra rentrer dans les frontières qu'elle avait le 7 janvier 1792, mais ce qui adviendrait des territoires jurassiens que cette formule enlevait au grand état voisin n'avait pas été stipulé. C'est pourquoi les puissances alliées nommèrent provisoirement gouverneur général de ce pays le baron d'Andlau de Birseck. Précédemment les territoires qui rentraient dans la ligne des anciennes frontières de la Confédération avaient été occupés militairement par des troupes suisses, et cela, à la requête de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, qui avaient clairement manifesté que Bienne, Neuveville, Diesse, le val de St-Imier et le val de Moutiers devaient être rattachés à la Suisse d'une manière intime.

En avril 1815, après le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, les ambassadeurs des puissances alliées requièrent la Confédération d'occuper le reste du territoire jurassien qui relevait jadis de l'empire d'Allemagne, et un commissaire civil suisse fut adjoint au gouverneur général. C'était un premier pas vers la réunion définitive de ce pays à la Suisse, mais pour en arriver là, il fallut encore bien des manœuvres diplomatiques. Pour nous faire une idée des intrigues qui s'ourdissent dans le Jura à propos de la restauration, il nous suffira de reporter nos souvenirs sur ce qui eut lieu à cette époque dans chaque canton.

L'ancien évêque de Bâle, qui résidait depuis 1797 à Offenbourg, et auquel un bref du pape rendit l'ancien diocèse de Bâle qui avait été réuni sous le régime français à celui de Strasbourg, désirait être réintégré à la fois dans ses dignités et sa puissance spirituelles et temporelles. C'est dans ce but qu'il adressa, le 12 mars 1814, aux puissances une note par laquelle il réclamait tous les territoires qui avaient jadis appartenu au siège épiscopal de Bâle. Une députation de Porrentruy se rendait d'autre part à Paris pour chercher à obtenir que l'union avec la France fût conservée. Un autre parti envoya au



rent d'occuper militairement les districts actuels des Franches-Montagnes, de Delémont et de Porrentruy. Ces événements eurent lieu en avril 1792, et si le val de Montiers, Bienne, St-Imier et la Neuveville échappèrent cette fois à l'occupation française, ce ne fut que parce que, grâce à leurs alliances avec Berne, ces parties de l'évêché furent considérées comme territoires suisses. L'évêque se retira à Bienne, mais, le 22 novembre, une réunion de délégués des territoires occupés eut lieu à Porrentruy et décida de se constituer en république indépendante sous la protection de la république française, le 17 décembre, eut lieu l'ouverture de la chambre des représentants de la nouvelle république rassemblée. A cette époque, il se dessina déjà un parti nominal en faveur de la France, et en effet, par la suite, le 20 mai 1793, les territoires occupés furent incorporés à la France.

La partie suisse du territoire des princes-évêques resta française jusqu'à la chute de l'empire français. La préfecture était à Paris, du 20 mai 1814, statue que la France avait reconquis dans les frontières qu'elle avait le 7 janvier 1793. Les territoires jurassiens étaient donc sous la domination française.

La partie suisse du territoire des princes-évêques resta française jusqu'à la chute de l'empire français. La préfecture était à Paris, du 20 mai 1814, statue que la France avait reconquis dans les frontières qu'elle avait le 7 janvier 1793. Les territoires jurassiens étaient donc sous la domination française.

On ne peut donc dire que la partie suisse du territoire des princes-évêques resta française jusqu'à la chute de l'empire français. La préfecture était à Paris, du 20 mai 1814, statue que la France avait reconquis dans les frontières qu'elle avait le 7 janvier 1793. Les territoires jurassiens étaient donc sous la domination française.

valeur du serment à leur simple déclaration. On sait que cette colonie d'émigrés anabaptistes existe encore dans les montagnes du Jura.

Depuis l'incorporation du pays à la France, son histoire se confond avec celle de la grande patrie et de l'empire. Le résultat le plus persistant de cet état de choses consiste dans l'existence actuelle dans le Jura du Code Napoléon, à la conservation duquel les populations jurassiennes tiennent encore avec une opiniâtreté particulière. En somme, on ne peut désapprouver cet attachement à la législation française, en regard surtout de celle du canton de Berne, mais elle n'en constitue pas moins une barrière qui finira par tomber d'une manière ou d'une autre.

La partie suisse du territoire des princes-évêques resta française jusqu'à la chute de l'empire français. La préfecture était à Paris, du 20 mai 1814, statue que la France avait reconquis dans les frontières qu'elle avait le 7 janvier 1793.

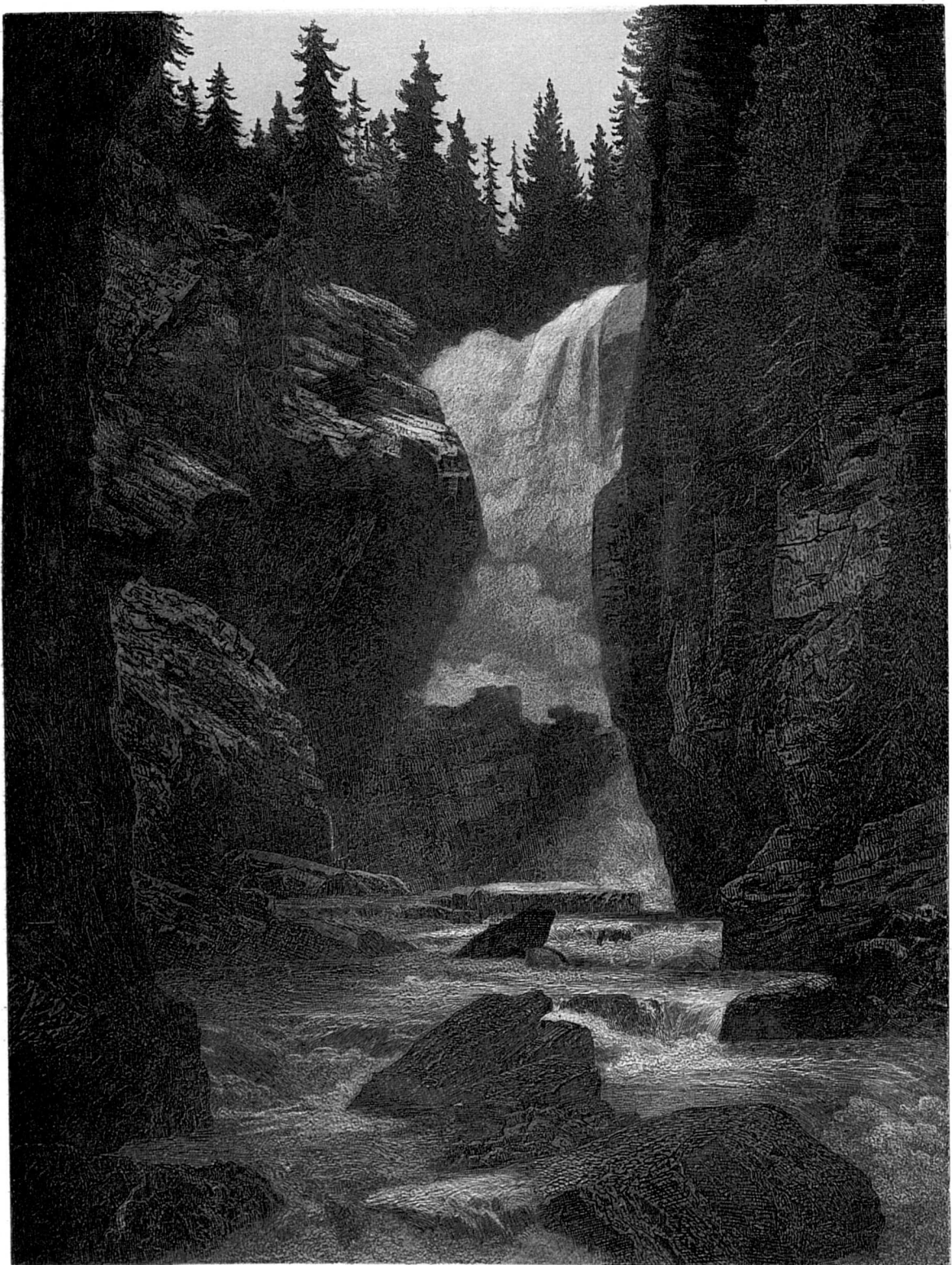
Les territoires jurassiens étaient donc sous la domination française.

La partie suisse du territoire des princes-évêques resta française jusqu'à la chute de l'empire français. La préfecture était à Paris, du 20 mai 1814, statue que la France avait reconquis dans les frontières qu'elle avait le 7 janvier 1793.

Les territoires jurassiens étaient donc sous la domination française.

En avril 1815, après le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, les ambassadeurs des puissances alliées requirèrent la Confédération d'occuper le reste du territoire jurassien qui relevait jadis de l'empire d'Allemagne, et un commissaire civil suisse fut adjoint au gouverneur général. C'était un premier pas vers la réunion définitive de ce pays à la Suisse, mais pour en arriver là, il fallut encore bien des manœuvres diplomatiques. Pour nous faire une idée des intrigues qui s'ourdissent dans le Jura à propos de la restauration, il nous suffira de reporter nos souvenirs sur ce qui eut lieu à cette époque dans chaque canton.

L'ancien évêque de Bâle, qui résidait depuis 1797 à Offenbourg, et auquel un bref du pape rendit l'ancien diocèse de Bâle qui avait été réuni sous le régime français à celui de Strasbourg, désirait être réintégré à la fois dans ses dignités et sa puissance spirituelles et temporelles. C'est dans ce but qu'il adressa, le 12 mars 1814, aux puissances une note par laquelle il réclamait tous les territoires qui avaient jadis appartenu au siège épiscopal de Bâle. Une députation de Porrentruy se rendait d'autre part à Paris pour chercher à obtenir que l'union avec la France fût conservée. Un autre parti envoya au



Druck u. Verlag v. Chr. Krüss in Basel.

C. Huber sc.

REUTHENBACH
ST. BERN.

congrès de Vienne deux délégués, qui demandèrent dans un mémoire du 10 janvier 1815 que l'évêché demeurât réuni à la Suisse, soit sous le gouvernement de l'évêque, soit en constituant un canton nouveau. Ce parti voulait à tout prix obtenir l'autonomie du pays et cela n'importe comment, et ses envoyés protestaient contre la triste éventualité que leur pays, naguère souverain, pût être incorporé à quelque canton et sacrifié ainsi à des convenances cantonales mal comprises.

La ville de Blenné n'éprouvait pas davantage le désir d'être réunie à un canton. En avril 1814, elle s'était déjà adressée à la Diète pour obtenir son incorporation dans la Confédération, toutefois en ne conservant avec elle que les rapports qui avaient existé jusqu'en 1798. „Si cependant, ainsi s'exprime ce document, la volonté des hautes puissances alliées est telle, qu'elles exigent que Bienne soit incorporée à l'un ou l'autre des cantons, Bienne n'essaiera pas de se soustraire à ces exigences et consentira à se soumettre au bon plaisir des hautes puissances libératrices des peuples.“

Neuveville et Diesse exprimèrent d'autres désirs. Une pétition adressée à la Diète, le 17 septembre 1814, prie la haute autorité fédérale d'intervenir, afin que la ville et les territoires voisins soient réunis définitivement au canton de Berne, bien entendu, avec la garantie de la conservation des franchises et privilèges dont Neuveville jouissait depuis des siècles.

Le 13 mai 1814, une députation du Val de St-Imier avait déjà déposé à la Diète une pétition tendant à ce que cette vallée fût réunie soit au canton de Neuchâtel soit à celui de Berne, tout en conservant ses anciennes franchises. Mais les opinions étaient partagées dans le Val de St-Imier, et un certain comité, qualifié du titre de Comité de l'Erguel, adressa, le 1er octobre 1814, aux puissances alliées la demande de bien vouloir constituer ce pays ainsi que le reste du territoire de l'évêché en nouveau canton suisse. Il réclamait en outre pour ce futur canton une constitution libérale, fondée sur le principe de la représentation nationale. Les autorités suprêmes devaient être composée d'un grand-conseil souverain, d'un conseil d'Etat et d'un pouvoir exécutif; enfin ce comité émettait le vœu que ce pouvoir exécutif fût remis au prince-évêque qui vivait encore, sous les prédécesseurs duquel le pays avait vécu heureux pendant des siècles; cependant, ajoutait la pétition, s'il devait surgir des obstacles insurmontables à la réalisation de ce vœu, les communes du Val de St-Imier seraient satisfaites, si l'ancien territoire de l'évêché, ou tout au moins sa partie méridionale et réformée, pouvait être réuni au canton de Berne.

Une seconde fraction de la population de l'Erguel demandait dans une autre pétition que ce vallon fût constitué en canton, avec Bienne pour capitale, et il est évi-

dent que c'était de Bienne même que partait cette idée.

Enfin le Val de Moutiers adressa aussi ses vœux aux puissances alliées, à la date du 4 octobre 1814, en faisant valoir sa combourgeoisie séculaire avec Berne, qui avait été pour la vallée une source de prospérité, dont la population avait conservé un précieux souvenir, ce qui lui faisait vivement désirer d'être désormais unie à Berne.

On le constate, ce n'était pas chose facile, que de tenir compte de tous ces vœux contradictoires et de faire la part de ces intérêts réels ou supposés. Il est probable qu'il se serait prononcé une plus forte proportion de vœux pour l'annexion à la France, si elle eût été regardée comme possible, car on peut admettre que le parti français n'existait pas exclusivement à Porrentruy. Une autre circonstance frappe à la lecture de ces adresses et pétitions, c'est le peu de sens politique et de sentiment de la situation dont elles témoignent. Les villes jettent leurs regards sur le passé en réclamant „leurs franchises et privilèges dont elles jouissent depuis des siècles“ et seraient heureuses de voir renaître ce passé, comme si depuis vingt ans il ne fût absolument rien survenu de nouveau. Seul, le comité de l'Erguel, propose une nouvelle organisation du pays en rapport avec les expériences faites et les besoins nouveaux. Il n'était donc pas déplacé que d'autres pensassent à la future organisation politique à donner à cette contrée divisée.

Il fut en premier lieu question d'agrandir le canton de Genève, afin de fortifier contre la France cet avant-poste de la Confédération, en lui donnant le pays de Gex, et en dédommageant la France de cet abandon, par la cession des parties de l'ancien évêché qui étaient hors de l'ancienne frontière suisse, à savoir les Franches-Montagnes et les districts de Porrentruy et de Delémont. Cette idée fut bientôt abandonnée, et il fut résolu de transférer au canton de Berne tout le territoire de l'évêché comme compensation de l'Argovie et du canton de Vaud, auxquels Berne devait renoncer. L'intervention de l'empereur Alexandre, qui connaissait les appétits du patriciat bernois, fit apporter à cette cession deux conditions qui durent être introduites dans le texte de la nouvelle constitution bernoise, et portaient: 1° que le tiers des membres du grand-conseil devait être nommé par les villes et les campagnes; 2° que l'entrée dans la bourgeoisie de Berne serait désormais rendue plus facile, et accordée à des conditions favorables aux populations des campagnes.

Ces réserves n'étaient pas seulement favorables au Jura, et elles rendirent un vrai service au reste du canton. Le 21 décembre 1815, le commissaire général qui gouvernait le pays au nom de la Confédération, transmit solennellement le nouveau territoire au représentant du gouvernement bernois, après la remise de l'acte de réunion ratifié par la Diète et le gouvernement de Berne.

Cet acte de réunion contenait un article qui prévoyait l'abolition de la législation française dans les parties de l'évêché où elle existait encore, car dans plusieurs districts, à Moutiers et à Bienne, elle avait déjà disparu avec l'entrée des troupes alliées. L'époque de cette abolition était réservée à la décision du nouveau gouvernement, qui chargea une commission de juristes de recueillir les droits et coutumes du pays, et d'en constituer, avec les lois bernoises comme source subsidiaire, un code qui devait être soumis au conseil souverain et ratifié par lui. Le code criminel français et les lois de procédure criminelle devaient être abolis à dater du jour de la remise du pays au plénipotentiaire bernois et remplacés par les lois bernoises sur la matière.

Il résulte de ces dispositions l'intention manifeste de faire disparaître vivement et énergiquement tous les obstacles qui pouvaient s'opposer à une assimilation complète et rapide du nouveau territoire par le canton de Berne; mais comme cette intention était plus accentuée que les moyens d'exécution n'étaient puissants et propres à la réaliser, ces mêmes questions, après cinquante ans, restent encore la pomme de discorde entre les deux parties du canton de Berne, et l'assimilation projetée de l'une par l'autre est plus éloignée que jamais de sa réalisation. Après maintes tergiversations, le grand conseil fut forcé, en 1822, de décréter la continuation du régime du code criminel français et le renvoi du changement du code civil. Toutes les tractations et les documents qui eurent trait à la solution de cette question épineuse, ne présentent pas un grand intérêt comme lecture, mais n'en sont que plus instructifs et bien dignes d'occuper ici une place. Une circulaire du gouvernement à la commission législative du Jura, en date du 20 septembre 1816, appuyée sur les rapports des nouvelles autorités civiles et judiciaires, s'exprime en ces termes:

«A la suite d'une interruption de vingt ans, les vieilles coutumes du Jura sont et demeurent oubliées de la nouvelle génération, et l'attente de l'introduction des lois bernoises apporte dans les tractations d'affaires un élément d'instabilité et d'indécision qu'il est de l'intérêt général de faire cesser le plus tôt possible.»

Le gouvernement partageait parfaitement cette manière de voir, mais n'osait aborder le point essentiel de la question, la révision de la législation du vieux canton, de sorte que la commission législative du Jura en était réduite à continuer à rassembler les vieilles coutumes et les points de législation en vigueur dans le Jura. Il résulta de ce travail que jadis, dans ce pays de minime étendue, il existait sept droits coutumiers distincts, dont les différences portaient surtout sur des points politiques plutôt que sur des questions de droit civil. Au milieu de ce chaos, la commission ne trouva rien de mieux que de proposer au gouvernement de faire élaborer pour ces

cinq nouveaux districts un projet de code, fondé essentiellement sur le plus complet de ceux du pays, celui qui était en vigueur dans le Val de Moutiers depuis 1793. En même temps cette commission recommandait la révision complète de la législation de l'ancien canton, déclarant qu'il était impossible d'imposer un code aussi incomplet, comme code subsidiaire, à une contrée qui en connaissait parfaitement les lacunes et savait si bien en raisonner.

Avant de prendre une décision à cet égard, le gouvernement envoya dans le Jura deux membres de sa commission, afin d'y conférer sur les lieux avec les autorités et les notables au courant de la législation, et de s'informer auprès d'eux des vrais besoins et désirs du pays. Le rapport complet de ces délégués peut se résumer comme suit: «On est généralement convaincu que le pays ne possédait pas anciennement des lois et un droit coutumier complets, et, en conséquence, l'on ne désire pas qu'il soit remis en vigueur. Le pays, en possession du code français, sent tout l'avantage qu'il y a à posséder un code complet et systématique, et on ne lui reproche que quelques dispositions qui n'ont pas d'application dans le pays, quelques complications sur certains sujets et une rédaction trop détaillée. Ce code ne peut pas être remplacé par un autre plus incomplet, et tous les baillis sont unanimes à reconnaître que la vieille législation bernoise, telle qu'elle existe, ne peut être introduite comme législation subsidiaire.»

Dans cet état de choses, la solution de la question était difficile et cela surtout, à une époque qui ignorait le mode actuel par trop expéditif de fabriquer des lois, et qui avant tout ne voulait pas apporter de changements aux institutions. Ce ne fut qu'en 1821 qu'il fut introduit dans l'ancien canton une loi de procédure civile, qui se substitua partiellement dans le Jura à celle d'origine française en vigueur. On laissa subsister tout le reste, excepté quelques dispositions sur les tutelles. Cette condescendance qu'eut l'ancien canton, de ne pas imposer au nouveau une législation moins parfaite que celle qu'il possédait, mérite sans doute toute approbation, mais elle n'en fut pas moins une faute politique, qui restera probablement irréparable, à ne la considérer qu'au point de vue cantonal bernois. Quoi qu'il en soit, l'état de choses actuel en souffre encore, et la question de savoir si l'on réussira dans l'avenir à conjurer la scission du Jura et de l'ancien canton, qui a déjà été plusieurs fois imminente, ne sera résolue que par l'avenir lui-même.

Les conséquences de la révolution de juillet ont montré combien est lent à se développer dans le Jura le sentiment de sa solidarité avec la partie allemande du canton. Tout en admettant que l'esprit de liberté et le gouvernement populaire né dans le Jura pendant sa période de réunion à la France, ne fussent pas compatibles avec



Cet acte de réunion contenait un article qui prévoyait l'abolition de la législation française dans les parties de l'évêché où elle existait encore, car dans plusieurs districts, à Montiers et à Biemme, elle avait déjà disparu avec l'entrée des troupes alliées. L'époque de cette abolition était réservée à la décision du nouveau gouvernement, qui chargea une commission de juristes de recueillir les droits et coutumes du pays, et d'en constituer, avec les lois bernoises comme source subsidiaire, un code qui devait être soumis au conseil souverain et ratifié par lui. Le code criminel français et les lois de procédure criminelle devaient être abrogés à dater du jour de la remise du pays au plénipotentiaire bernois et remplacés par les lois bernoises sur la matière.

Il résulte de ces dispositions l'intention manifeste de faire disparaître vivement et énergiquement tous les obstacles qui pouvaient s'opposer à une assimilation complète et rapide du nouveau territoire par le canton de Berne, mais comme cette intention était plus accentuée pour les matières d'exception relatives aux personnes et propriétés de la noblesse, ces mêmes questions, après l'annexion, restèrent encore la pierre de discorde entre les deux parties du canton de Berne, et l'assimilation définitive l'une par l'autre est plus éloignée que jamais de la réalisation. Après maintes tentatives, le canton de Berne fut forcé, en 1822, de faire passer dans son code criminel les dispositions du code criminel français, et de faire de même dans son code civil. Toutefois, les dispositions de ce dernier code qui eurent trait à la solution de cette question épineuse, ne présentent pas un grand intérêt comme lecture, mais n'en sont que plus instructifs et bien dignes d'occuper ici une place. Une circulaire du gouvernement à la commission législative du Jura, en date du 20 septembre 1816, appuyée sur les rapports des nouvelles autorités civiles et judiciaires, s'exprime en ces termes :

« A la suite d'une interruption de vingt ans, les vieilles coutumes du Jura sont et demeurent oubliées de la nouvelle génération, et l'attente de l'introduction des lois bernoises apporte dans les tractations d'affaires un élément d'instabilité et d'indécision qu'il est de l'intérêt général de faire cesser le plus tôt possible. »

Le gouvernement partageait parfaitement cette manière de voir, mais n'osait aborder le point essentiel de la question, la révision de la législation du vieux canton, de sorte que la commission législative du Jura en était réduite à continuer à rassembler les vieilles coutumes et les points de législation en vigueur dans le Jura. Il résulte de ce travail que jadis, dans ce pays de minime étendue, il existait sept droits coutumiers distincts, dont les différences portaient surtout sur des points politiques, c'est-à-dire que sur des questions de droit civil. Au milieu de ce chaos, la commission ne trouva rien de mieux que de proposer au gouvernement de faire élaborer pour ces

cinq nouveaux districts un projet de code, fondé essentiellement sur le plus complet de ceux du pays, celui qui était en vigueur dans le Val de Montiers depuis 1793. En même temps cette commission recommandait la révision complète de la législation de l'ancien canton, déclarant qu'il était impossible d'imposer un code aussi incomplet, comme code subsidiaire, à une contrée qui en connaissait parfaitement les lacunes et savait si bien en raisonner.

Avant de prendre une décision à cet égard, le gouvernement envoya dans le Jura deux membres de sa commission, afin d'y conférer sur les lieux avec les autorités et les notables au courant de la législation, et de s'informer auprès d'eux des vrais besoins et désirs du pays. Le rapport complet de ces délégués peut se résumer comme suit : « On est généralement convaincu que le pays ne possédait pas anciennement des lois et un droit coutumier complets, et, en conséquence, l'on ne désire pas qu'il soit remis en vigueur. Le pays, en possession du code français, sent tout l'avantage qu'il y a à posséder un code complet et systématique, et on ne lui propose pas de revenir à l'ancien état de choses. »

« La législation actuelle, telle qu'elle existe, ne peut être invoquée comme législation subsidiaire. »

Dans cet état de choses, la solution de la question était difficile et cela surtout, à une époque qui ignorait le mode actuel par trop expéditif de fabriquer des lois, et qui avant tout ne voulait pas apporter de changements aux institutions. Ce ne fut qu'en 1821 qu'il fut introduit dans l'ancien canton une loi de procédure civile, qui se substitua partiellement dans le Jura à celle d'origine française en vigueur. On laissa subsister tout le reste, excepté quelques dispositions sur les tutelles. Cette condescendance qu'eut l'ancien canton, de ne pas imposer au nouveau une législation mieux faite que celle qu'il possédait, mérite sans doute toute approbation, mais elle n'en fut pas moins une faute politique, qui restera probablement irréparable, à ne la considérer qu'au point de vue cantonal bernois. Quoi qu'il en soit, l'état de choses actuel en souffre encore, et la question de savoir si l'on réussira dans l'avenir à conjurer la scission du Jura et de l'ancien canton, qui a déjà été plusieurs fois imminente, ne sera résolue que par l'avenir lui-même.

Les conséquences de la révolution de juillet ont montré combien est lent à se développer dans le Jura le sentiment de sa solidarité avec la partie allemande du canton. Tout en admettant que l'esprit de liberté et le gouvernement populaire né dans le Jura pendant sa période de réunion à la France, ne fussent pas compatibles avec



Druck u. Verlag v. Chr. Krüsi in Basel.

C. Huber sc.

GIESSBACH.
Ct. BERN.

les tendances aristocratiques que la restauration avait fait revivre à Berne, on ne peut se dissimuler que la différence de législation devint un facteur bien plus puissant de scission. Lorsqu'au mois de décembre 1830, le grand-conseil de Berne prit la résolution de consulter le pays et d'écouter ses vœux sur les changements à apporter à la constitution, il se manifesta dans le Jura des velléités qui différaient très peu de vœux tendant à la scission. C'est ainsi que le conseil municipal de Porrentruy, au lieu d'entrer dans l'énumération de ses griefs, se borna à émettre un vœu des plus significatifs. Il tendait à la constitution *d'un commissariat général pour les cinq districts du Jura*, au maintien de la législation française et à l'élaboration d'un règlement organique, destiné à déterminer la nature des rapports administratifs, religieux et financiers du Jura, comme aussi sa situation politique vis-à-vis de la capitale du canton. „Ce bienfait, est-il écrit dans l'arrêt municipal, adoucira les souvenirs pénibles de la perte d'une indépendance politique passée, réveillera dans le Jura l'espoir d'un avenir meilleur, resserrera les liens qui le rattachent à la commune patrie et sera accueilli avec des acclamations de reconnaissance et de dévouement.“ Pareils vœux se firent entendre ailleurs. St-Ursanne demanda à devenir la capitale d'un district distinct, formé de l'ancien territoire du prieuré. De toutes parts on fut unanime à demander le maintien de la législation française, et la révocation ou tout au moins la révision de la loi de procédure et de celle sur les tutelles introduites par Berne. Il n'y eut pas jusqu'à la commune de Moutiers, de tout temps plus attachée à Berne que toute autre, qui ne s'exprimât comme suit à propos de la conservation du code français: „La génération actuelle est tellement identifiée avec le code civil français, que toute abrogation du dit et son remplacement par des lois qui sont souvent en opposition directe avec ses dispositions, amèneraient une perturbation des plus fâcheuses dans les mœurs, les usages et les rapports sociaux. Ce serait la conséquence inévitable des anomalies qui existent entre

une législation cantonale appropriée aux besoins de l'ancien canton, et la législation française en vigueur, ce dont la comparaison des dispositions des deux législations sur la question des héritages en particulier fournit la meilleure preuve.“

La nouvelle constitution de 1831 ne changea rien aux rapports existants, mais un nouvel élément de division, les agitations confessionnelles, apparut à la suite des articles de Baden. Il survint à Porrentruy des mouvements qui nécessitèrent de la part du gouvernement des mesures militaires. Dès lors, les influences cléricales qui poussent à la séparation d'avec Berne et à l'union à la France, n'ont pas cessé de s'agiter dans l'ombre. Sous le rapport de la législation, les membres jurassiens du grand-conseil demandèrent à former un collège distinct, et le conflit alla si loin que le conseiller d'Etat jurassien Stockmar fut dépourvu de sa position par le grand-conseil ensuite d'une accusation de tendances allant jusqu'à la haute trahison. La constitution de 1846 garantit en grande partie au Jura sa législation, mais le fossé profond qui séparait les deux parties du canton de Berne n'en fut pas comblé où rétréci, et il semble aujourd'hui devenir infranchissable. Aux conflits législatifs et confessionnels sont venus se joindre ceux des intérêts matériels à propos de la construction des chemins de fer, et c'est aujourd'hui de la solution de la grave question de la construction du réseau jurassien que dépendent sous tous les rapports l'avenir et la prospérité de cette contrée. Quel sera le sort de ce réseau? c'est ce qu'un jour prochain décidera.

C'en est assez sur le passé et la situation politique du Jura. Il compte environ 74000 habitants qui, outre l'agriculture et l'élevage du bétail, pratiquent une importante industrie. Les produits des hauts fourneaux et des forges du Jura surpassent en qualité les fers de Suède, l'industrie de l'horlogerie y fait concurrence à la fabrique neuchâteloise, et, au point de vue du pittoresque et des beautés de la nature, le Jura est des mieux partagés.

LE CANTON DE FRIBOURG.

Au point de vue pittoresque, le canton de Fribourg est l'un des mieux partagés parmi ceux dont le territoire occupe en majeure partie le plateau suisse, cette vaste vallée comprise entre les Alpes et le Jura, dont le sol accidenté, coupé de ravins, arrosé de nombreux ruis-

seaux, est formé par les affleurements de la puissante formation de la molasse suisse. Ces couches siliceuses et marneuses, facilement désagrégeables, ont été sculptées par l'érosion en gracieuses ondulations sur les pentes et au fond desquelles une terre végétale, fertile et épaisse,

se couvre chaque année d'abondantes récoltes et alimente abondamment les racines d'une luxuriante végétation d'arbres fruitiers et forestiers. Si, au point de vue du sol et de ses produits, le canton de Fribourg ne se distingue pas de ses voisins Berne et Vaud, il est facile de reconnaître à d'autres particularités, même en passant emporté par la bruyante locomotive, la frontière du territoire fribourgeois, alors même qu'elle ne serait pas indiquée par la différence subitement survenue dans le costume national ou par l'apparition de nombreuses croix et petites chapelles érigées au bord des chemins, qui n'indiqueraient du reste qu'une différence dans la confession du pays. C'est toujours le même plateau coupé de collines boisées, profondément entamé par le lit sinueux des rivières et des ruisseaux, à l'horizon les lignes bleuâtres et uniformes du Jura, et en face les silhouettes hardiment découpées des premières chaînes des Alpes. Le Créateur s'est peu préoccupé des lignes de démarcation dont l'homme devait dessiner le réseau au milieu de son œuvre admirable, et il lui a laissé le soin de rendre lui-même évidentes les différences que les législations, les idées religieuses, les mœurs et coutumes apportent dans l'aspect des pays qu'il habite.

Le peuple fribourgeois, et surtout celui de la partie allemande du canton, a encore besoin d'un demi-siècle de travail et d'efforts, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, pour s'élever, aussi bien au point de vue intellectuel qu'à celui de son bien-être matériel, au degré de civilisation des populations voisines de même race et de même origine du canton de Berne. L'histoire seule peut expliquer l'origine de ces profondes différences dans le degré de développement de ces deux populations sœurs, et c'est sous ce rapport surtout que nous l'interrogerons.

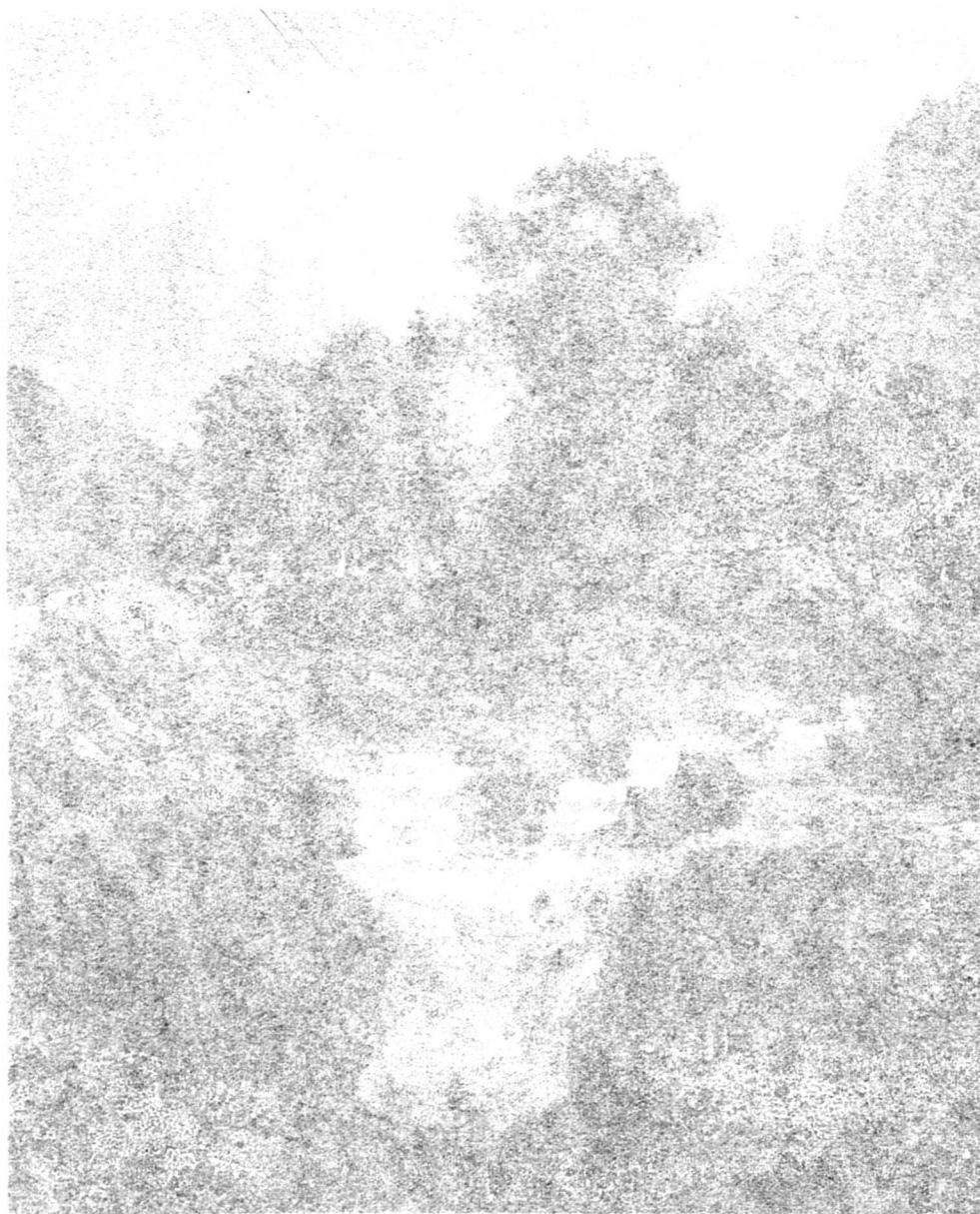
L'histoire extérieure de Fribourg n'a rien présenté d'extraordinaire à aucune de ses phases. La ville de Fribourg fut fondée en 1179 par Berthold de Zähringen dans une contrée déserte, appelée à cette époque Uecht ou Edland, pour lui servir de boulevard contre les empiètements à l'ouest de la remuante noblesse bourguignonne, et ce fut la raison des franchises considérables qu'il lui accorda, dans le but de lui valoir en peu de temps une population nombreuse et un développement rapide. Après l'extinction des Zähringen, Fribourg passa aux Kybourg et par eux aux Habsbourg, qui en perdirent, en 1449, de la manière connue une souveraineté qui n'était que nominale dans un pays où ils ne possédaient plus une parcelle de territoire. Le duc Albert, en retour de la fidélité que Fribourg avait tenue et prouvée en mainte occasion à la maison d'Autriche, se permit d'emporter, en reconnaissance de cette fidélité et comme adieu à sa bonne ville, toute la riche argenterie que la bourgeoisie avait mise à sa disposition pendant son séjour à Fribourg. La ville ne sut guère au début comment

user d'une souveraineté si singulièrement acquise, et se plaça sous la protection de la maison de Savoie à certaines conditions. Ce nouveau lien de sujétion ne devait pas durer longtemps, et, en 1474, la duchesse Yolande de Savoie dégagea formellement Fribourg de son serment de fidélité. On sait comment Fribourg, qui jusqu'alors avait souvent guerroyé avec Berne, prit le parti des confédérés lors des guerres de Bourgogne, combattit vaillamment l'ennemi commun, et fut admis en reconnaissance comme dixième canton à la Diète de Stanz.

Précédemment déjà, la ville de Fribourg s'était acquis par droit de conquête, par des achats et par des traités, un territoire assez considérable. Elle possédait déjà plusieurs paroisses du voisinage, lorsqu'elle acquit en commun avec Berne le district de Schwarzenbourg. En 1466, elle acheta Planfayon, douze ans plus tard Montagny, en 1482 Favargny, en 1504 Bellegarde, en 1503 Châtel-St-Denis, en 1520 Font, en 1554 Corbières et le comté de Gruyère. Dans la guerre de Bourgogne, Fribourg conquiert, en commun avec Berne, Echallens, Grandson, Orbe et Morat, et remit à sa voisine en dédommagement, pour conserver sa part de ces conquêtes, vingt mille florins du Rhin. Fribourg eut aussi sa part des bailliages italiens, et une dernière acquisition en 1632 lui valut Estavayer. D'autre part, en 1798, Fribourg perdit, outre sa part aux bailliages italiens, Echallens, Orbe et Grandson, qui devinrent parties intégrantes du nouveau canton de Vaud, et Schwarzenbourg qui passa à Berne. Depuis son entrée dans la Confédération, Fribourg dans ses rapports avec l'étranger partagea le sort de ses confédérés.

En revanche, si le développement de la cité de Fribourg et son histoire politique intérieure présentent des analogies avec ce qui s'est passé dans les capitales d'autres cantons, il s'est manifesté à Fribourg des tendances particulières peu favorables à la population du reste du canton. A Fribourg comme à Berne, la constitution primitivement démocratique de la commune se transforma et aboutit à une oligarchie.

Si l'aristocratie bernoise et son régime eurent beaucoup de mauvais côtés, on ne peut leur ôter une certaine grandeur, et on doit reconnaître que l'oligarchie bernoise n'était pas un gouvernement de parvenus, et cela seul lui valut dans une partie de son territoire l'attachement et l'affection des masses; à Fribourg il en fut autrement, et le régime des patriciens ne se distingua que par les imperfections et les défauts du régime bernois, sans en présenter jamais les côtés favorables. Le patriciat fribourgeois fut toujours avide, cruel et imbu d'idées étroites jusqu'au ridicule. Nous étudierons avec quelques détails l'origine et le rôle politique de ce patriciat, parce que son histoire est moins connue que celle





H. Kohnke del.

A. J. Tervén sculp.

PARTIE AM REICHENBACH BEI MEIRINGEN.

(Bern)

Druck & Verlag von Chr. Krusi in Basel.

